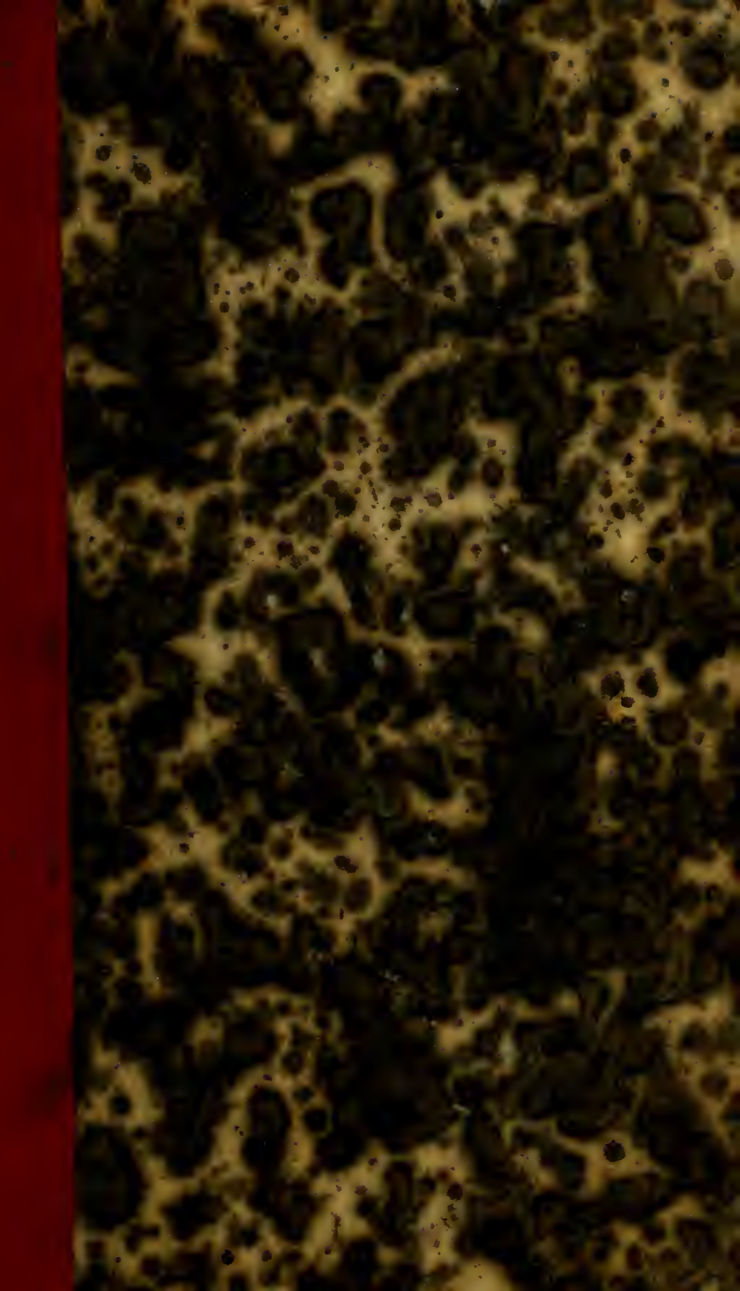
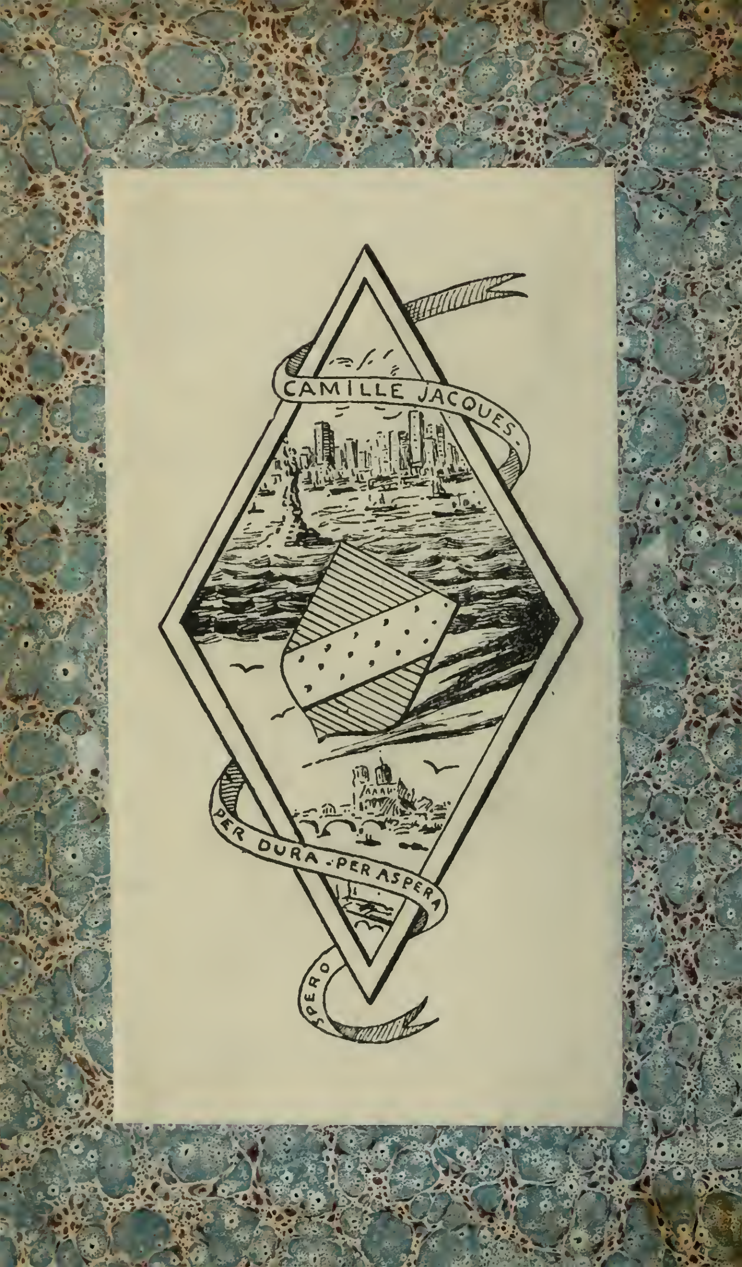




CAMILLE JACQUES
PER DURA . PER ASPERA
SPERO



ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE.

TOME II.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

ŒUVRES

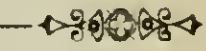
CHOISIES

DE E. SCRIBE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME DEUXIÈME.

CONTENANT



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1845.

LE COIFFEUR

ET

LE PERRUQUIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 15 janvier 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MAZÈRES ET SAINT-LAURENT.

PERSONNAGES.

M. DESROCHES, propriétaire.
MADEMOISELLE DESROCHES, sa sœur.
ALCIBIADE, coiffeur.
POUDRET, perruquier.
JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule de mademoiselle Desroches.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches.

La scène se passe à Paris, à la place Royale.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, MADEMOISELLE DESROCHES.

DESROCHES.

Ah çà ! tâchons de nous entendre, si nous pouvons. Vous voici arrivée à un âge décisif : à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Air : Connaissez mieux le grand Eugène.

Mais mon âge est encor, mon frère,
Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas ! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'ai compté, jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair ;
Mais au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans compter ceux que vous composez...

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis votre pupille, vous vous croyez le droit...

DESROCHES.

Du tout ; je ne suis plus votre tuteur : depuis longtemps vous êtes majeure, et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance ! et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose, M. Durand, un avoué de province, et pourtant un garçon d'esprit, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine, pourquoi n'en voulez-vous pas ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pourquoi ? Parce que j'espère trouver mieux ?

DESROCHES.

Mais voilà trente ans que vous espérez ainsi ; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais : « Belle Philis, on désespère, alors... »

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, c'est votre faute : pourquoi vous obstiner à rester au Marais ? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront vous y chercher ? Et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la place Royale ?

DESROCHES.

D'abord, ma sœur, Ninon y demeurait.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, est-elle restée fille.

DESROCHES.

Ah ! vous appelez cela rester fille ! vous êtes bien honnête ! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi vous en voulez tant à notre Marais. Ce n'est pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier ! Un air pur, des rues superbes ! une population paisible ; tous parapluies à canne !

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure ; mais c'est province : le Marais n'est pas dans Paris.

DESROCHES.

D'accord ; mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien ! prouvez-le-moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES.

Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule ; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. (Il appelle.) Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier ?

JUSTINE, en entrant.

Oui, monsieur ; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins ; ça fait qu'il ne m'aura peut-être pas entendue.

DESROCHES.

Retournes-y, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là surtout ! même quand il est seul, il ne peut pas se faire la barbe sans se couper : et pourquoi ? parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même... Adieu, ma sœur ; sans rancune : bien du plaisir ce soir.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, bien du plaisir ; tu l'entends : voilà comme sont les frères.

JUSTINE.

Ah bien ! mon oncle Poudret est encore pire : car enfin M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne voulez-vous pas de M. Durand, qui me paraît un mari comme un autre ; et c'est déjà beaucoup.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah, Justine ! tu ne peux pas me comprendre ! S'il était le premier en date, je ne dis pas : mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure !

JUSTINE.

Quoi ! mademoiselle, vous avez une inclination ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences; car qui sait si jamais nous pourrons nous rencontrer!

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier?

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de Paris?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'en sais rien.

JUSTINE.

Mais, au moins, vous le connaissez?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, certes; je connais son cœur, mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne; la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée; et une voiture, un jockei, tout ce qu'il y a de mieux! Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand! Si tu savais, Justine, ce que c'est qu'un amour contrarié, ou une inclination sans résultat!

JUSTINE.

Allez, allez, je le sais aussi bien que vous, et depuis longtemps. Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge? est-ce que nous n'avions pas juré de nous aimer toujours?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! pourquoi n'êtes-vous pas mariés?

JUSTINE.

C'est l'ambition qui en est cause : mon oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succéderait et prendrait son fonds de boutique; mais lui, qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à parvenir, n'a pas voulu être perruquier : il aspirait à être coiffeur; et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, s'est brouillé avec lui, et ils ne se voient plus.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Et qu'est devenu ton amant?

JUSTINE.

Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode; il demeure rue Vivienne; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement; il s'appelle M. Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Alcibiade! c'est un beau nom.

JUSTINE.

Et puis, il est si joli garçon, si aimable, et il a tant de talent! Aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition, et qu'il cherche à faire fortune. Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs ne l'éblouissent, que l'*huile de Macassar* ne lui porte à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Allons, ne vas-tu pas être jalouse?

JUSTINE.

Écoutez donc; il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, et même la Nouvelle-Athènes!

Air : Du partage de la richesse.

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits;
En négligé, l'admet à sa toilette;
  Je sais qu'il m'est fidèle... mais
  Les occasions rend't tout facile;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prend' soudain...
Jugez alors si j'dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main!

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins! Mais enfin, ça m'est égal, je me risque; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade... Ah! mon Dieu! c'est mon oncle!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.

POUDRET, parlant en dehors.

Eh bien! eh bien! c'est bon; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire, je ne pouvais pas le deviner; pour être perruquier, on n'est pas sorcier. (A mademoiselle Desroches.) Mademoi-

selle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

MADEMOISELLE DESROCHES, d'un air protecteur.

Bonjour, bonjour, Poudret; comment va la santé?

POUDRET.

Ah! mademoiselle, ça va bien, quant au physique : (montrant la mâchoire et l'estomac) tout ceci fait très-bien ses fonctions; (faisant le geste de la houppe) mais ceci, ah! mademoiselle, décadence totale!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous vous plaignez toujours.

POUDRET.

Voilà un mois que j'ai changé de local, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah! mademoiselle, les perruquiers sont bien bas! ils sont bien bas les pauvres perruquiers!

MADEMOISELLE DESROCHES, souriant.

Ce pauvre Poudret!

POUDRET.

Plaignez-moi, mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de charlatans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux : les queues, les bourses, les crapauds, les boudins, les catacouas, les chignons, les crépés, les toupets et les poufs! voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE.

Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET.

Je vous vois venir : vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE.

Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET.

Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune, mais cela vous passera; cela vous passera avec l'âge. (Montrant mademoiselle Desroches.) Demandez à mademoiselle; votre inexpérience se laisse séduire par de nouvelles inventions : l'*huile de Macassar, l'eau de Vénus*, *le baume de la Mecque*, et cent autres

balivernes qu'ils appellent, je crois, des *cosmétiques*, et qui ne font pas plus pousser de cheveux que dans le creux de la main. Ah! si vous aviez usé de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille! Voilà les vrais conservateurs du cheveu! Alors c'était le bon temps, c'était le bon temps pour les perruquiers!

Air de la valse des Comédiens.

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus!... mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre, qui m'est chère,
Dans tous les rangs brillait avec éclat;
Elle parait l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient! dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans;
Et sur leur chef, arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.

Dans tout Paris, dans toute la banlieue,
Mon coup de peigne alors était cité;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires!
Tout est détruit! nos indignes enfants
Ont méconnu les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons;
Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons.

Ma vieille enseigne est un vain simulacre!
J'ai vu s'enfuir tous les gens du bon ton;
Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
A mon rasoir vient livrer son menton!

Jours fortunés! jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur;
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

(On entend sonner.)

JUSTINE.

Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET.

J'y vais, j'y vais, monsieur Desroches. (Il reprend sur la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.) C'est là une ancienne et bonne pratique! il n'a pas donné dans le charlatanisme de la Titus, celui-là : il a été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans son intégrité. (On sonne encore.) J'y vais. (A Justine.) Et vous, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

MADEMOISELLE DESROCHES, à Justine.

Oui, petite, descends t'apprêter, et fais-toi bien belle; tu n'as pas oublié que ce soir nous allons ensemble au spectacle.

POUDRET.

Quoi! mademoiselle, vous lui faites cet honneur? (A Justine.) Sois tranquille, je vais en descendant t'arranger un chignon et un petit crêpé.

JUSTINE, murmurant entre ses dents.

Je serai belle! une coiffure gothique!

POUDRET.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTINE.

Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DESROCHES, seule, s'asseyant près de la table.

Voilà pourtant comme les parents contrecarrènt toujours les inclinations des enfants! Et après cela, on s'étonne des événements! Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman. Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour! on fait soi-même la demande et la réponse. Lettre seconde; Clarisse à M.***. (Écrivant.) « Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, « longtemps concentré... »

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DESROCHES, écrivant; ALCIBIADE, entrant par la porte du fond.

ALCIBIADE, à part.

Personne pour m'annoncer! (Regardant sur une carte.) Madame Murval, place royale, n° 28; ce doit être ici. (Apercevant mademoiselle Desroches.) Ah! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander, et que je dois coiffer. (S'avançant et saluant.) Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qui vient là! (Le regardant.) Ah, mon Dieu! en croirai-je mes yeux? mon jeune inconnu!

ALCIBIADE, à part.

O ciel! ma passion de l'autre jour! cette dame que j'ai rencontrée à Meudon! (Haut.) Combien je dois me féliciter, mademoiselle! que je suis heureux de vous retrouver enfin!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Arrêtez! monsieur; je vous l'ai déjà dit : je dépends de M. Desroches, mon frère; je suis maîtresse, il est vrai, de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de mille francs.

ALCIBIADE.

Soixante mille francs!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE.

C'est le vôtre surtout qui me serait précieux! On me nomme Saint-Amand (à part), c'est mon nom de société. (Haut.) Je vais dans les meilleures maisons; et j'ai reçu souvent dans mon salon les personnages les plus distingués. Ah! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pouvez-vous en douter encore? Tenez, lisez plutôt. (Lui donnant le papier qui était sur la table.) Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, baisant la feuille de papier.

Grands dieux! il se pourrait?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! que faites-vous?

ALCIBIADE.

Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais ! (Il met la lettre dans sa poche.) Ah ! pour mettre le comble à vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous, d'aspirer à l'honneur d'être votre chevalier ! J'ai souvent des billets pour les Musées, les Expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

Air : Le fleuve de la vie.

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les bouffons, pour l'Opéra',
La Gaieté, le Cirque-Olympique,
Le Vaudeville, *et cœtera ;*
De tous je ne peux prendre notes !
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Nous allons peu au spectacle ; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE.

Vous n'irez pas seule : je vous accompagnerai, je vous donnerai mon bras.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais, monsieur...

ALCIBIADE.

Vous acceptez, c'est convenu ; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous le voulez ; je vais, dès ce moment, m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE.

Daignez accepter ma main.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Non pas ; il y a des voisins et des médisants, même à la place Royale. (Faisant la révérence.) C'est moi qui vous laisse ; je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE.

A ce soir.

(Mademoiselle Desroches rentre dans la chambre.)

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, seul.

Elle s'éloigne, respirons un peu. Quand il faut faire du sentiment obligé, et avoir deux ou trois accès de tendresse improvisée... Allons, Alcibiade, mon ami, l'entreprise est hardie, mais le hasard l'a commencée, et ton audace peut l'achever ; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux donne assez ; la coiffure se soutient ; les faux toupets se consolident ; et dans mes mains actives, le fer à papillotes n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur du second ordre, et, dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang ! Les perruques de *Letellier* me tourmentent ; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent ; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir. Ah ! si je pouvais faire un bon mariage ! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici ! quelle extension je donnerais à mon commerce ! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire : on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art : *Titus*, *Caracalla* et les autres. Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets ? Tout me sourit, tout me seconde : je plais, je suis aimé ; avec une tête aussi romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

Air : Traitant l'amour sans pitié.

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire,
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même,
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes ;
« Il fit tourner plus de têtes
« Que sa main n'en a coiffé. »

Eh bien ! je ne sais pas pourquoi je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi ! elle que j'avais promis d'épouser ! Après cela, si on

était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune... Que diable! elle se consolera, elle en épousera un autre... D'ailleurs, son oncle a des économies; mais il fait le fier, et ne veut pas de moi; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur; personne ici ne me connait, personne ne peut me découvrir. Ah! mon dieu, qu'est-ce que je vois là? Justine!

SCÈNE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE.

Est-ce possible? c'est lui! c'est Alcibiade! Ah! que je suis contente de vous voir!

ALCIBIADE.

Et moi aussi, chère Justine! (A part.) Dieu! la fâcheuse rencontre!

JUSTINE.

Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier?

ALCIBIADE, troublé.

Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE.

C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche rentier de la place royale. C'est le jour et la nuit; elle met tout sens dessus dessous dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, monsieur? vous n'avez pas l'air d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE.

Si, vraiment... mais c'est que je crains que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici?

JUSTINE.

Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde dans la boutique, qui le demande. Il est vrai que vous ne savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, à part.

Ah! mon Dieu! il faut que je tienne le plus strict incognito : dorénavant je m'envelopperai dans mon *quiroga*.

JUSTINE.

Mais, que je vous regarde, monsieur Alcibiade; que vous voilà donc beau et bien mis! quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, lui faisant signe de se taire.

Justine, de grâce...

JUSTINE.

Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... Est-ce que maintenant vous avez la vue basse, vous qui autrefois m'aperceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE.

Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais; mais maintenant...

JUSTINE.

Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

Air de la Robe et les Bottes.

Cette voiture élégante et légère,
Ce beau carrick, ce joli cheval bai.

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockei.
Fut-il jamais condition plus douce?
Sur le pavé, que l'on me voit raser,
Mon char s'élance, et gaiement j'éclabousse
Le plébéien que je viens de friser.

JUSTINE.

Vous êtes donc riche et heureux? Ah! que je suis contente!... Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, monsieur Alcibiade? vous ne m'avez pas oubliée?

ALCIBIADE, à part.

Cette pauvre fille! elle m'attendrit malgré moi!... (Haut) Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera; (à part) j'en épouserai peut-être une autre, (haut) mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE.

A la bonne heure: au moins voilà qui est parler! (Voyant qu'il fait un geste pour partir.) Eh bien! est-ce que vous me quittez déjà?

ALCIBIADE.

Mais sans doute, il le faut: je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE.

Dieu ! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être coiffées par vous ! Eh bien ! à moi, que vous aimez, ce bonheur n'arrivera pas.

ALCIBIADE.

Justine, y penses-tu ?

JUSTINE.

J'en ai pourtant bien envie ! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de me crêper à l'ancienne manière ; mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE.

Un autre jour, je ne demande pas mieux ; mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE.

Eh bien ! monsieur, rien qu'un petit crochet ; j'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, à part.

Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie... (Haut.) Allons, dépêchons-nous ; je vais vous faire une petite coiffure à la neige, dans le genre de *Nardin*.

JUSTINE, allant prendre un fauteuil.

Ah ! quel bonheur !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; POUDRET, sortant de la chambre de M. Desroches.

POUDRET, les apercevant.

Où suis-je ? et qu'est-ce que je vois ?

JUSTINE.

Dieu ! c'est mon oncle !

POUDRET.

Alcibiade en ces lieux ! Alcibiade qui, pour me narguer, vient coiffer ma propre nièce !

JUSTINE.

Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET.

Taisez-vous, mademoiselle. Je lui aurais peut-être permis de vous en conter ; mais oser vous friser ! oser porter une main sacrilége sur une tête qui m'appartient par les liens du sang !

ALCIBIADE.

Allons, monsieur Poudret, calmez-vous.

POUDRET.

Ingrat! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main! quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe!

ALCIBIADE.

Je suis votre élève, il est vrai; depuis longtemps j'ai surpassé mon maître : mais vous, votre génie stationnaire n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET.

Oui, certes, j'y resterai, et je m'en fais gloire. La perruque est la base fondamentale de tout le système capillaire : la perruque exerce sur les arts une influence qu'on ne peut nier; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France! Racine, le tendre Racine, que portait-il? perruque! Molière, l'immortel Molière? perruque! Boileau, Buffon? perruque! perruque! Voltaire, M. de Voltaire lui-même? perruque! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'honneur de l'accommoder : il tenait en main *la Henriade*, et moi, je tenais mon fer à papillottes! Nous nous regardions; il souriait : il aimait tant à encourager les arts! C'est lui qui disait à un de nos confrères : « Faites des perruques! faites des perruques! »

ALCIBIADE.

Et vous croyez, monsieur, que de nos jours...

POUDRET.

Je vous devine : vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible; mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE.

C'est-à-dire que, selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement du talent.

POUDRET.

Oui, monsieur.

ALCIBIADE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des cheveux épars; hier encore, *Oreste* a

passé par mes mains ! c'est moi qui lui ai fait dresser les cheveux sur la tête ! c'est moi qui ai coiffé *Adromaque !*

POUDRET.

Et moi aussi, il y a quarante ans que je l'ai coiffée en poudre. M. *Le Kain* a passé sous ma houppe, et il n'en était pas plus mauvais.

ALCIBIADE.

Laissez donc, il faisait comme vous : il jetait de la poudre aux yeux.

POUDRET.

De la poudre aux yeux !

JUSTINE.

Mon oncle, je vous prie, apaisez-vous.

POUDRET.

Non ; nous ne serons jamais d'accord : jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour ta dot ; mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de boudoir.

ALCIBIADE.

Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un barbier de faubourg.

POUDRET.

Un ignorant ! qui n'a jamais touché la moelle de bœuf.

ALCIBIADE.

Un routinier ! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET.

Allez donc, monsieur le muscadin ; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou !

ALCIBIADE.

Allez donc, monsieur Poudret, j'entends le vent qui agite vos palettes, et qui va renverser votre enseigne.

POUDRET.

Renverser mon enseigne !... je ne sais qui me retient !

ALCIBIADE.

Et moi, croyez-vous que je vous craigne ?

JUSTINE.

Ah ! mon Dieu, ils vont se prendre aux cheveux !

ALCIBIADE.

Non, non ; c'est moi qui vous cède la place ; je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier !

POUDRET, indigné.

Un perruquier !

Air de Rossini.

Ah ! quel outrage
Fait à mon âge !
Oui, vraiment, j'en pleure de rage !
Ah ! quel outrage
Fait à mon âge !
Ah ! Poudret !
Pour toi quel soufflet !
Quoi ! ce blanc-bec, cet indigne confrère,
Jusqu'à ma barbe ose m'injurier !

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe ! ignorant, pour la faire
Je t'enverrai mon barbier.

POUDRET.

Son barbier !
Ah ! quel outrage ! etc., etc.

(Alcibiade sort par le fond.)

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET.

Un perruquier ! O grand Ignace ! mon patron, vous l'entendez ! il blasphème ! Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler ; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici mademoiselle !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; MADEMOISELLE DESROCHES.

MADEMOISELLE DESROCHES, tenant à la main une guirlande de fleurs.

J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE.

Eh ! mon Dieu, mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts ?

MADEMOISELLE DESROCHES, avec expansion.

Tu ne sais donc pas, ma chère Justine ? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE.

Qui? le jeune homme dont vous me parliez ce matin?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Tantôt, à sept heures, sans que personne le sache, il viendra nous prendre toutes deux, pour nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE.

Ah! que vous êtes heureuse!

POUDRET, qui pendant ce temps a serré la serviette et les affaires à barbe dans une petite armoire.

C'est ça, pendant que M. Desroches joue chez le voisin la partie de boston.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Va vite t'occuper de ta toilette; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure. Il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, s'avançant.

Voici, mademoiselle.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Comment, mon cher Poudret...

POUDRET, retroussant ses manches.

Je dis que je suis à la disposition de mademoiselle; et si elle veut bien se confier à moi, je vais lui faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles. Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je vous remercie, mon cher Poudret; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas; mais dans une occasion comme celle-ci...

POUDRET.

Comment! mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans! moi qui vous ai crêpée dès l'âge le plus tendre!

Air de Turenne.

Rappelez-vous combien, par ma science,
Vous étiez jolie autrefois.
(A Justine, montrant mademoiselle Desroches.)
Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois,
Son jeune front se courba sous mes doigts :
Quelle coiffure *à la Fontange!*
Trente épingles dans le chignon !

Elle souffrait comme un démon ;
Elle était belle comme un ange.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous avez raison, Poudret ; c'était bon autrefois ; mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous? regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET.

Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne? depuis trente ans elle est toujours la même : *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes*. Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté ! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il suffit, Poudret, je refuse vos services : vous pouvez vous retirer.

POUDRET, tremblant de colère.

Me retirer! (A part.) Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité !

Air de Nicaise.

Sortons,
Dissimulons,
Mais à son frère,
Avec mystère,
Courons dire à l'instant
Que madame attend
Un amant.
Vous le voulez, mademoiselle,
Je ne suis plus votre coiffeur ;
Mais, au respect toujours fidèle,
Je suis votre humble serviteur.
Sortons, etc., etc.

(Il entre dans l'appartement de M. Desroches.)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il faudrait cependant bien que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE.

C'est justement pour cela. Il y a ici dans la maison un coiffeur

excellent, un des meilleurs de Paris ; en un mot, mon ami Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES, avec joie.

Comment ! tu l'aurais vu !

JUSTINE.

Ah ! oui ; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui l'a fait venir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Voyez-vous comme elle est coquette ! envoyer chercher des coiffeurs jusque dans la rue Vivienne ! Justine, il faut absolument que tu le fasses descendre, que tu me l'envoies. Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune et jolie ! Eh bien ! ma chère enfant, va donc vite, il sera peut-être parti.

JUSTINE.

J'irais bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler ; mais on peut le lui faire dire.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure. (Appelant.) Petit-Jean ! Petit-Jean !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Voilà, mademoiselle.

JUSTINE, à Petit-Jean.

Montez au second, chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille, et dès qu'il sera entré, (montrant la porte du fond) vous fermerez cette porte, et je n'y suis pour personne.

PETIT-JEAN, d'un air étonné.

Tiens !... eh bien ! par exemple...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ne m'as-tu pas entendue ?

PETIT-JEAN.

Si, mademoiselle, j'y vais ; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. (En s'en allant.) Eh bien ! en voilà une sévère !

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais j'y pense maintenant; s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure, et qu'il me vît ainsi en grande toilette, cela lui donnerait des idées.

JUSTINE.

Bah! il est chez M. Dumont, il n'en reviendra qu'à neuf heures, selon son habitude; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais mettre le verrou de son côté. (Allant à la porte à droite, et mettant le verrou.)

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est bien; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE.

Oui, mademoiselle; depuis le soulier de satin, jusqu'à la collerette. (Elle entre par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure; la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, dans le fond, à part.

Qui diable me demande? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qu'est-ce que c'est? (Se retournant, et apercevant Alcibiade.) Quoi! c'est vous! quoi! monsieur Saint-Amand, vous voilà déjà! je ne suis pas encore prête; j'attendais mon coiffeur, que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici; mais ces messieurs se font toujours attendre. (On entend fermer le verrou à la porte du fond.)

ALCIBIADE.

A qui le dites-vous?... Eh mais! qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, en dehors, frappant à la porte à droite.

Ma sœur ! ma sœur ! ouvrez-moi.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah ! mon Dieu, c'est mon frère !

ALCIBIADE.

Le frère ! qu'est-ce que c'est que ça ?

DESROCHES, en dehors.

Ma sœur ! mademoiselle Desroches ! pourquoi êtes-vous enfermée ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Moi ? du tout, mon frère ; mais c'est que... (à part.) Dieu ! que va-t-il penser ! (Haut.) Partez, monsieur, partez vite.

ALCIBIADE.

Et par où ? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

MADEMOISELLE DESROCHES, montrant la porte à gauche.

Eh bien ! par là, ma chambre à coucher, un escalier dérobé ; Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, s'arrêtant.

(A part.) Justine, c'est encore pis !

MADEMOISELLE DESROCHES, allant tirer le verrou.

Impossible de résister ! Qu'allons-nous devenir ?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; DESROCHES, sortant de son appartement ; JUSTINE, sortant de celui de mademoiselle Desroches, et tenant un peignoir.

DESROCHES.

Que vois-je ? Me direz-vous, ma sœur, quel est monsieur !

JUSTINE.

Eh, mon Dieu ? qu'avez-vous donc à vous fâcher ? c'est tout bonnement le coiffeur de madame.

TOUS.

Que dit-elle ?

JUSTINE.

Il venait la coiffer pour ce soir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille, ma chère ! (A part.) Dieu ! quelle présence d'es-

prit! (Haut.) Oui, mon frère, oui, monsieur est mon coiffeur; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, montrant ce qu'elle tient sur son bras.

Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE.

Ces dames vous ont dit la vérité : je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main et la sûreté de la coupe.

MADEMOISELLE DESROCHES, bas à Alcibiade d'un air d'approbation.

A merveille. (A part.) Qu'il a d'esprit!

DESROCHES.

Et l'on croit que je serai dupe d'un pareil stratagème (Haut à Alcibiade.) Eh bien! monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé; c'est moi qui accompagnerai ce soir ma sœur au spectacle : et comme je veux en lui donnant le bras passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

MADEMOISELLE DESROCHES, à part.

Grand Dieu! que va-t-il faire? Pauvre jeune homme!

ALCIBIADE.

Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, prenant une chaise.

Eh bien! monsieur, commençons.

ALCIBIADE.

Malheureusement, je n'ai ni pommade ni fer à papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES.

N'est-ce que cela? on va vous donner ce qu'il faut. Justement, voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET.

POUDRET.

Eh bien! monsieur... Dieu! que vois-je? encore une pratique qu'il m'enlève! ma dernière, ma plus fidèle pratique! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez!

DESROCHES.

Non, mon cher Poudret; calmez-vous : c'est un essai que je

veux faire. Allez vite chercher à monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET.

O comble d'outrage! moi lui servir de second! moi lui donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui depuis trente ans... (Voyant Alcibiade, qui touche la coiffure.) Dieu! il ose attaquer l'aile gauche! N'y touchez pas! n'y touchez pas! Les Vandales! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs! c'est la *bande noire* de la coiffure!

DESROCHES.

Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET.

Eh! le puis-je? quand je vois porter une main usurpatrice sur ma propriété; car votre tête m'appartient, elle est à moi : il n'y a pas là un seul cheveu que, depuis trente ans, je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier; et je les verrais passer en d'autres mains! dans les mains d'un ignorant : car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, se levant.

Précisément, je m'en doutais : et c'est pour cela que je vous prie de vous taire, et d'aller exécuter mes ordres. Vite, le fer à papillotes, et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET.

O dernier outrage réservé à ma vieillesse! (A Justine.) Et vous, mademoiselle, marchez devant moi; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. (A Desroches.) Vous le voulez, monsieur, je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe! le vétéran de la savonnette!... Dieu! quelle humiliation pour le corps des perruquiers! Courbons la tête, puisqu'il le faut. (A Justine.) Et vous, mademoiselle, marchez devant moi.

(Il sort avec Justine.)

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE, M. DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien! monsieur, vous allez être satisfait; on va vous apporter ce que vous demandez; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par me mettre des papillotes.

ALCIBIADE.

Très-volontiers ; si ce n'est que cela. (Il fouille dans sa pôche, en tire une feuille de papier, qu'il coupe en plusieurs morceaux ; il les donne à tenir à M. Desroches, et commence à en mettre une.) Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le papier qu'il tient.

Que vois-je ? l'écriture de ma sœur !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah ! mon Dieu, c'est ma lettre de ce matin !

DESROCHES, lisant.

« Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, longtemps concentré... » Une pareille lettre entre vos mains ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Qu'il n'y a plus moyen de feindre ; qu'il faut enfin vous avouer la vérité. Oui, mon frère, monsieur n'est pas ce que nous avons dit : c'est un amant déguisé.

DESROCHES, en riant.

La belle malice ! comme si je ne le savais pas !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Quoi, mon frère, vous consentiriez ?

DESROCHES.

Eh ! morbleu ! que ne le disiez-vous tout de suite ! Dès que monsieur vous aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser ; soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; POUDRET, entrant et laissant tomber son fer à papillotes.

POUDRET.

Vous les unissez ! l'ai-je bien entendu ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh, oui ! sans doute, monsieur m'épouse.

POUDRET.

O désolation de l'abomination ! tout est renversé, tout est confondu ! la rue Vivienne est au Marais ! et la boutique est dans le salon ! Lui, épouser la sœur de mon ancienne pratique ! lui, un indigne confrère !

DESROCHES.

Poudret, vous êtes dans l'erreur, monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET.

Il n'est point mon confrère? c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi; que vous proclamez la supériorité de la *Titus* sur la perruque.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah çà! à qui en a-t-il donc?

POUDRET.

A qui j'en ai? Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y pas voir? L'ingrat! c'est au moment où, attendri par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union! lorsque j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs, fruit de mes économies, et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts!

DESROCHES.

Ah çà! Poudret, tâchons de nous entendre.

POUDRET.

Non, monsieur, c'est fini; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *Paria* de la coiffure, je quitte la maison; je ne suis plus votre locataire : j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; JUSTINE.

POUDRET, à Justine, qui entre, et la prenant par la main.

Viens, Justine, viens avec moi; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

POUDRET.

Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, allant à mademoiselle Desroches.

Quoi! mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux? (A Alcibiade.) Quoi! monsieur...

ALCIBIADE.

Justine, ne m'accablez pas!

MADEMOISELLE DESROCHES et DESROCHES.

Qu'est-ce que cela signifie?

ALCIBIADE.

Qu'il faut enfin parler et se faire connaître, aussi bien l'incognito commence à me peser; et mon nom n'est pas de ceux dont on doive rougir. Oui, mademoiselle, oui, monsieur, je suis ce brillant Alcibiade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever, c'est une audace qui sied au talent, et Poudret lui-même ne me désavouera pas; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien et respectable professeur! Oui, messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répéterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que j'ai perfectionnés peut-être, qui ont été la cause de ma fortune; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal!

POUDRET.

Le jour de la justice arrive donc enfin!

ALCIBIADE.

Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes torts; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret! (Ici Poudret commence à pleurer.) La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de songer au repos : abandonne la place Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques; viens par ta vieille expérience modérer ma jeune audace. Perruquier émérite, barbier honoraire, sois mon associé; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution, *consilio manuque!* et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure.

JUSTINE.

Mon oncle, je le vois, vous êtes touché!

POUDRET, pleurant.

Son repentir me suffit; il reconnaît son maître, il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! mon frère, quel désappointement! et quelle leçon!

DESROCHES

Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez M. Durand.

ALCIBIADE.

Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons; car vous venez rue Vivienne.

POUDRET.

Non, Alcibiade; tu me connais bien peu : je sais résister à tes offres séduisantes; fidèle à mes principes, je reste au Marais; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né.

« Et que l'on dise enfin en me voyant paraître:
« Il a fait des coiffeurs, et n'a pas voulu l'être. »

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Heudier.

DESROCHES.

Les feux ardents de la jeunesse
Par l'âge sont tous amortis;
On critique, dans la vieillesse,
Ce que l'on admirait jadis. (*Bis.*)
Ceux dont le temps blanchit la nuque
Blâment les plaisirs qu'ils n'ont plus :
Ils crieraient bien moins aux abus,
Si tous ceux qui portent *perruque*
Étaient encore à la *Titus.*

JUSTINE.

La vieillesse doit être sage,
Et pourtant je vois plus d'un vieux
Qui, sans parler de mariage,
Voudrait être mon amoureux! (*Bis.*)
Au vieux galant qui me reluque,
J'dis « Vous un amant! quel abus!
« Pour un mari... c'est tout au plus...
« L'hymen peut bien porter *perruque*,
« L'amour doit être à la *Titus.* »

ALCIBIADE.

Des Vieillards, moi, je vis *l'École*,
Car je coiffais monsieur Talma;
Cette pièce, dont on raffole,
Par sa morale me frappa;
Cette morale, la voilà :
Vieux, rajeunissez votre nuque,
Car l'auteur prouve aux plus têtus
Qu'un mari rempli de vertus
Porte une vilaine *perruque*,
Quand il n'est plus à la *Titus.*

POUDRET.

Jadis, dans Rome fortunée,
Un roi, du malheur le soutien,
Disait : « J'ai perdu ma journée, »
Quand il n'avait pas fait de bien;
C'était Titus, je m'en souvien.
De nos jours, ma gloire caduque
Cherche à rappeler ses vertus,
Je dis, pleurant mes jours perdus :
« Quand je n'ai pas fait de *perruque*,
« Ma journée est à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Ne formons plus qu'une boutique;
Oui, faisons marcher de niveau
Le classique et le romantique,
L'ancien système et le nouveau.

POUDRET.

L'ancien système et le nouveau.

ALCIBIADE.

Fronts élégants,

POUDRET.

Têtes caduques,
Chez nous unis, et confondus,

ALCIBIADE.

Venez, vous serez bien reçus.
(Prenant la main de Poudret.)
Monsieur se charge des *perruques*.

POUDRET, prenant la main d'Alcibiade.

Monsieur se charge des *Titus*.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Poudret se charge des *perruques*,
Alcibiade des *Titus*.

LA

MANSARDE DES ARTISTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 avril 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DUPIN ET VARNER.

PERSONNAGES.

VICTOR, peintre.
AUGUSTE, musicien.
SCIPION, étudiant en médecine.
CAMILLE, jeune orpheline.
DUCROS, propriétaire.
FRANVAL, professeur de médecine.

La scène se passe à Paris, dans un sixième étage.

Le théâtre représente une mansarde. Porte d'entrée dans le fond. Portes laterales. Sur le premier plan, à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE.

(Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille; Auguste, de l'autre côté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.)

AUGUSTE.

Air d'Amédée de Beauplan.

Bravo! m'y voici, je crois,
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR, de l'autre côté.

Ah! c'en est trop! je veux briser mes chaînes;
J'y renonce, maudit métier!
Oui, mon travail redouble encor mes peines.

AUGUSTE.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois;

Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

AUGUSTE, de l'autre côté.

Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Tu es bien heureux d'être aussi gai; moi, je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

AUGUSTE.

Toi, qui as du talent, toi, qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française!

VICTOR.

Eh! qui te dit que j'ai du talent? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître? qui sait même si jamais elle se présentera? J'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime, ou de pousser le rabot, que d'user ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues; et pourquoi? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

AUGUSTE.

Eh! tu te plains toujours! est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles? La gloire vaut bien la peine qu'on l'achète; et si on la trouvait toute faite, personne n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là, n'est-il pas un chef-d'œuvre?

VICTOR, à part.

Oui; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu d'avance soixante francs à un brocanteur...

AUGUSTE.

Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres mu-

siciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes. Qu'est-ce que c'est que des airs sans paroles? et où veux-tu que j'en trouve? Qui est-ce qui me confiera un poëme? maintenant surtout que les auteurs ont tous voiture et logent au premier; crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leur manuscrit? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché, ou la contredanse.

VICTOR.

En effet, j'ai tort de me plaindre.

AUGUSTE.

Eh! oui, sans doute; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie! avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer?

Air de la Somnambule.

N'aimes-tu pas ce logement modeste?
Quatre cents francs; et comme c'est meublé!
Salon, boudoir, atelier... et le reste;
Et tout çà sous la même clé.
Que la raison te persuade;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pilade;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline! notre amie, notre sœur... dont la présence embellit encore notre petit ménage.

VICTOR.

Camille! (A part.) Allons, du courage. (Haut.) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

AUGUSTE

C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie; une pauvre enfant qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, et qui avaient repoussé sa mère; et d'ailleurs, où les chercher? où les rencon-

trer? Avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

VICTOR.

Sans doute, nous eûmes raison alors; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous.

AUGUSTE.

Eh bien! sans doute... (Montrant la porte à gauche.) Là notre chambre, (montrant la porte à droite) ici la sienne, sur un autre palier. Ne sommes-nous pas ses frères? où est le mal?

VICTOR.

Il n'y en a aucun, je le sais; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

AUGUSTE.

Eh bien! on le prendra. (A part.) S'il savait combien je l'aime. (Haut.) Écoute, Victor, moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

VICTOR.

Et moi aussi; un projet qui nous conviendrait à tous.

AUGUSTE.

Et quel est-il?

VICTOR.

Vois-tu, je voudrais...

AUGUSTE, écoutant près de la croisée, et lui faisant signe de la main.

Tais-toi donc! mais tais-toi donc, que je puisse entendre. Oui, c'est cela même. Ah! quel plaisir! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

VICTOR.

Qu'as-tu donc?

AUGUSTE.

Ma musique court les rues; tu n'entends pas? c'est ma dernière romance, qui est jouée par un orgue de Barbarie.

VICTOR.

Il s'agit bien de cela.

AUGUSTE.

Écoute donc, c'est la première fois que je m'entends exécuter à grand orchestre... Ah! le bourreau! (Allant à la fenêtre.) Fa naturel... c'est un fa naturel. (Lui jetant de l'argent.) Tiens voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un fa naturel.

SCÈNE II.

VICTOR, CAMILLE, avec un panier sous le bras; AUGUSTE.

CAMILLE, en entrant et courant à Auguste.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? il va se jeter par la fenêtre.

AUGUSTE.

Ah! te voilà, Camille!

CAMILLE.

Bonjour, Auguste, bonjour, Victor; Scipion n'est pas encore rentré? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner; aïe, le bras.

AUGUSTE.

Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

CAMILLE.

Oh, non! ce n'est pas cela, mais six étages à monter... là, je parie que le feu est éteint.

VICTOR.

C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui.

CAMILLE, arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole, qu'elle place sur le réchaud.

Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher; là, voilà mon lait qui chauffe; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

AUGUSTE.

Sois tranquille, je m'en charge.

Air de Lantara.

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend.
(Bas à Camille.)
Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

CAMILLE.

Tout autant.

AUGUSTE.

Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant!

CAMILLE.

Est-il un sort plus heureux que le nôtre!

AUGUSTE, montrant la casserole.

Dans ce moment, je tiens là d'une main
Le déjeuner de ce jour, et de l'autre
(Montrant son papier.)
L'espérance du lendemain.

VICTOR.

Neuf heures viennent de sonner, et Scipion, qui est allé faire des visites, et qui va rentrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt; pourquoi ? parce que mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

CAMILLE.

Quel joli petit caractère! toujours à gronder! Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux ? Alors il a bien fallu en acheter à l'autre bout de la rue.

VICTOR.

Quoi! c'était pour cela ?

AUGUSTE.

Oui ; plains-toi donc; je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

CAMILLE.

Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux ; (à part) et puis ils ne savent pas que moi seule j'ai deviné son secret. (Haut, allant à Victor.) Mais à mon tour, que je me fâche. Qu'est-ce que vous avez fait ce matin ? votre tableau n'est pas encore terminé; il y avait si peu de chose à faire !

AUGUSTE, le regardant en riant.

Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE, à Auguste.

Et vous, monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note; car votre papier de musique est tout blanc.

VICTOR, le contrefaisant.

Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE.

Il faut qu'on travaille, entendez-vous.

AUGUSTE.

Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage; et je ne perdrai pas de vue notre déjeuner.

(Victor se remet à son tableau; Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.)

CAMILLE.

A la bonne heure.

AUGUSTE, tendrement.

Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

VICTOR, d'un air triste.

Oui; nous pensions à l'avenir.

CAMILLE.

L'avenir! qu'est-ce que c'est que ça? est-ce que cela arrivera jamais? Pour des artistes, il n'y a que le présent; et qu'a-t-il donc de si triste? (A Victor.) Voyons, monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque? N'êtes-vous pas heureux? et voudriez-vous changer votre situation?

VICTOR, vivement.

Oh, non! jamais!

AUGUSTE.

Et moi donc! être artiste, et mourir de faim; j'aime à vivre comme cela. (Il manque de renverser la casserole.) Aïe! le déjeuner!

VICTOR, à Camille, lui montrant son tableau.

Air : Taisez-vous (d'Amédée de Beauplan).

Toi, qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela?

CAMILLE.

Comme c'est bien!.

VICTOR.

Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.
(Lui prenant la main.)
Oui, je l'ai fait à ton image!

CAMILLE.

Victor, vous ne travaillez pas.

VICTOR.

Puis-je penser à mon ouvrage
Quand je regarde tant d'appas?

CAMILLE, lui fermant la bouche et détournant la tête.

Taisez-vous; ne regardez pas.

DEUXIÈME COUPLET.

AUGUSTE.

Cette cavatine m'enchante!
Tiens, Camille, viens donc la voir.

CAMILLE, parcourant le papier de musique.

Je crois qu'elle sera charmante.

AUGUSTE, de l'autre côté.

Tu nous la chanteras ce soir.

CAMILLE.

Mais la fin est encore à faire;
Quoi! vous vous reposez déjà!

AUGUSTE, la regardant tendrement.

Et comment travailler, ma chère,
Quand je te vois comme cela?

CAMILLE, de même qu'au premier couplet, lui tournant la tête du côté de la cheminée.

Taisez-vous; regardez par là!

AUGUSTE.

Ah, mon Dieu! le déjeuner qui s'en va.

(On entend chanter en dehors.)

CAMILLE.

C'est lui; c'est notre ami Scipion.

SCÈNE III.

VICTOR, SCIPION, CAMILLE, AUGUSTE.

SCIPION; il entre en chantant.

Bonjour, mes amis; bonjour, Camille. Eh bien! le déjeuner? je meurs de faim.

CAMILLE.

Vous voilà, mon ami! comme vous arrivez tard, et comme vous avez chaud! Vous verrez que vous vous rendrez malade.

SCIPION.

Ah bien oui! comme si la maladie osait se jouer à moi, à un médecin! car je le suis, et d'aujourd'hui. Faites-moi vos compliments, je suis reçu docteur.

TOUS.

Il se pourrait!

SCIPION.

Oui, mes amis, oui, notre jolie petite sœur! Aussi, je suis accouru vous l'annoncer, parce qu'un bonheur à soi tout seul, c'est ennuyeux; ça n'en vaut pas la peine. J'ai passé ma thèse à toutes boules blanches; l'assemblée a battu des mains, et M. Franval, mon vieux professeur, est venu m'embrasser en criant : *Dignus est intrare!* Docteur! le docteur Scipion! comme cela sonne! Et

puis, maintenant que me voilà un état... (regardant Camille) je pourrai réaliser certain projet dont je vous parlerai dans un autre moment.

VICTOR.

A merveille ! nous causerons de cela.

(Ici Camille commence à apprêter le déjeuner.)

SCIPION.

En revenant j'ai passé chez le portier en face, et chez Antoine, le commissionnaire du coin, que je traite pour rien ; ensuite, j'ai vu un catarrhe et une fluxion de poitrine.

Air de l'Écu de six francs.

J'ai fait donner un apozème,
C'était au cinquième, je crois ;
J'ai vu deux fièvres au sixième...

VICTOR.

Tu passes tes jours, je le vois,
Dans les greniers et sous les toits.

SCIPION.

Des mansardes, chers camarades,
Je suis le docteur obligé.
(Montrant l'appartement où ils sont.)
Et par calcul je suis logé
Dans le quartier de mes malades.

En tout, six visites payantes ; voilà ma matinée, et je rapporte douze francs. Tiens, Camille, toi qui tiens la caisse, serre-nous cela. Savez-vous que si chaque jour il nous en arrivait autant...

VICTOR.

Ce cher Scipion !

SCIPION.

Écoutez donc : on ne peut pas payer davantage un docteur qui commence, et qui va à pied ; quand j'aurai ma demi-fortune, ce sera bien autre chose. Ensuite, mes amis, tout en faisant mes visites j'ai pensé à vous ; c'est une excellente chose que d'avoir un médecin pour ami, ça voit tout le monde, ça va partout ; et voilà comme on parvient. Vous, mes chers camarades, vous avez un talent sédentaire, un mérite paisible ; moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant ; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au-devant d'elle.

VICTOR.

Pour la partager avec nous ?

SCIPION.

Fi donc ! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

CAMILLE, qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et versé le chocolat.

A table ! à table ! voici le déjeuner.

SCIPION.

Bonne nouvelle, le petit repas de famille; c'est si agréable.

(Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table; Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.)

CHOEUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, debout au milieu de la table.

Victor, mettez-vous là, de grâce.

VICTOR, se plaçant à sa droite.

Près de toi ? quel est mon bonheur !

CAMILLE, montrant l'autre place à côté d'elle.

(A Scipion.)
Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place.
(Lui montrant le bout de la table.)

AUGUSTE.

C'est la meilleure.
Je ne voudrais pas la céder :
D'ici, je puis te regarder.
(Ils sont tous assis autour de la table.)

EN CHOEUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, regardant Victor.

Qui bannit la mélancolie ?

VICTOR, la regardant.

Qui de nos maux prend la moitié?

TOUS.

C'est l'amitié.

SCIPION.

Dieu ! le bon chocolat ! (Regardant la tasse d'Auguste.) Auguste en a eu plus que moi !

CAMILLE.

Que ces médecins sont gourmands!

AUGUSTE.

Eh bien, voyons? docteur, qu'est-ce que tu disais?

SCIPION.

M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vous ai parlé il y a huit jours était un étudiant en droit qui fait des vaudevilles.

AUGUSTE.

Là, ils en font tous, au lieu de faire des opéras-comiques; c'est ce qui nous ruine.

SCIPION.

Tais-toi donc, il en avait un en trois actes; et il n'était embarrassé que pour le musicien. Un musicien! me suis-je écrié; j'ai ce qu'il vous faut; un jeune homme qui a du chant, de l'harmonie, et des idées neuves. (*A Auguste.*) Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, de même : si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poitrine, pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé mon client, et il te donne son poëme.

AUGUSTE, *lui sautant au cou.*

Ah! mon cher Scipion! mon sauveur! notre fortune est faite, succès complet, je t'en réponds; et nous vendrons la partition mille écus à un éditeur homme d'esprit, s'il s'en trouve; j'ai déjà là toute mon ouverture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano, et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

SCIPION.

Oui, sans doute; ça, et une voiture, c'est de première nécessité; nous les aurons.

AUGUSTE.

Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

SCIPION.

Ah! j'ai aussi un papier que le portier m'a remis en bas; je crois que c'est notre terme.

TOUS.

Le terme!

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! déjà!

(*Ils se lèvent.*)

CAMILLE.

Écoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

4.

AUGUSTE.

Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

VICTOR.

Enfin, il n'y a point de mal : on payera celui-là comme on a payé l'autre.

AUGUSTE.

Oui ; mais c'est que l'autre, on le doit ; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

VICTOR.

Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

CAMILLE.

Il n'y a plus rien, tout est dépensé.

VICTOR.

Comment ! ces deux cents francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions !...

CAMILLE.

Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

SCIPION, qui lui faisait signe de se taire.

Voyez-vous la bavarde ; qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler ?

VICTOR.

Comment ! c'était pour moi ?

AUGUSTE.

Eh non ! ce n'est pas ta faute, mais celle de Scipion ; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

SCIPION.

Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre.

VICTOR.

Encore un nouveau service que je vous dois ! Et c'est moi qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

CAMILLE, qui s'est approchée de lui.

Victor ! Victor ! que dites-vous ? et quelles sont ces idées-là ! (Aux deux autres.) Apprenez qu'hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

VICTOR.

Moi !

CAMILLE.

Oui, monsieur; je vous ai entendu.

SCIPION.

Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur? Est-ce que cela vous regarde? Chacun son état! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là? D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler; s'il faut partir d'ici, eh bien! nous partirons; mais tous les trois, et sans nous quitter.

Air de Julie.

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme échoira,
Il faudra bien déloger, il me semble;
Mais, Dieu clément que nous implorons tous,

ENSEMBLE.

Pour dernier bienfait permets-nous
De déménager tous ensemble. } *bis.*

CAMILLE.

Mais, un instant; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire? il a l'air si bon avec moi.

VICTOR.

Du tout! il ne faut pas y songer. (A voix basse aux deux autres.) Apprenez qu'hier j'ai eu une scène avec lui; je l'ai surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

AUGUSTE, vivement.

Eh bien, par exemple! si je l'avais vu!

SCIPION, de même.

Et moi, donc! il ne serait mort que de ma main.

(On entend sonner.)

CAMILLE, allant à la porte, et regardant par le petit guichet.

C'est M. Ducros!

VICTOR.

C'est lui! quand j'y pense, je ne sais ce qui me tient...

SCIPION.

C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté; et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux Auguste, nous prendrons des moyens conciliatoires.

AUGUSTE.

Oui, s'il refuse, je le jetterai par la fenêtre.

SCIPION.

Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre.

(On sonne encore ; Victor entre dans la chambre à droite, et Camille va ouvrir à M. Ducros.)

SCÈNE IV.

SCIPION, AUGUSTE, DUCROS, CAMILLE.

DUCROS, en entrant, à Camille.

Bonjour, ma jolie petite mère ; bonjour, mes chers locataires. (A part, regardant Scipion et Auguste.) Ah diable ! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. Ouf ! je n'en puis plus ; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à monter. (Regardant Camille.) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

AUGUSTE, bas à Scipion.

L'entends-tu déjà ?

DUCROS.

Mais c'est trop juste, messieurs, c'est trop juste : les arts, le génie, c'est toujours dans le haut.

(Il passe entre eux deux ; Camille s'assied à droite près de la cheminée, et travaille ; son panier est par terre à côté d'elle ; il est recouvert par une serviette.)

SCIPION.

Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

DUCROS.

Eh ! eh ! le jeune docteur a le mot pour rire. Vous savez, du reste, ce qui m'amène. Je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

SCIPION.

Nous sommes bien sensibles à votre visite.

DUCROS, riant, et tirant sa quittance de sa poche.

Eh ! eh ! c'est une visite de deux cents francs.

SCIPION.

Diable ! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher ; et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours...

AUGUSTE.

Nous attendons des rentrées certaines.

DUCROS.

J'en suis désolé ; mais il faudra que je me mette en règle.

SCIPION.

Allons donc ; vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

DUCROS, gaiement.

Du tout, mes amis, du tout, je ne me fâche pas, moi ; d'abord, je suis bon enfant ; je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir ; mais d'amitié.

AUGUSTE.

Comment, morbleu !

SCIPION.

Daignez nous écouter ! si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous. Par exemple, en cas de maladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, et gratis.

DUCROS.

Je ne donne pas là dedans ; moi d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

AUGUSTE.

Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

DUCROS.

Madame Ducros ! on la voit déjà à son comptoir, c'est bien assez ! Ah, bien oui ! faire le portrait d'une marchande de bas !

AUGUSTE.

On vous la peindra en pied.

DUCROS.

Je n'en veux pas.

SCIPION.

Ce sera parlant.

DUCROS.

Raison de plus ; de l'argent, de l'argent.

AUGUSTE, le menaçant.

Eh bien ! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

CAMILLE, le retenant et passant entre lui et Ducros.

Auguste, y pensez-vous ? (A Ducros.) Eh quoi ! monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer ?

DUCROS.

Vous renvoyer ! non pas.

CAMILLE.

Vous voulez que nous vous quittions?

DUCROS.

Me quitter! (A part.) Au fait, ce n'est pas là ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (Haut.) Écoutez-moi, mon enfant, car je ne peux rien refuser à une jolie femme : ces messieurs parlaient tout à l'heure de tableau; et dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

SCIPION.

Quoi! vraiment? vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

DUCROS.

Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie; et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

SCIPION.

Je comprends. Eh bien, tenez, tenez! ce tableau qui est là sur le chevalet.

CAMILLE.

Quoi! vous voudriez...?

SCIPION.

Laisse donc. (A Ducros.) Hein! qu'en dites-vous?

DUCROS, passant à la droite de Scipion.

Juste ma dimension. (Le regardant.) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter-Scott : Élisabeth offrant à Leicester l'ordre de la jarretière.

AUGUSTE.

De la jarretière! justement, c'est de votre état.

SCIPION.

Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis, quand on lira en grosses lettres : « Ducros, bonnetier, à la Jarretière. » Et les bas de coton en sautoir.

DUCROS.

C'est vrai, c'est vrai; eh bien, je le prendrai en payement de vos loyers.

SCIPION.

Non pas, non pas; cela vaut un peu plus.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau comme celui-là.

SCIPION.

Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

DUCROS.

J'aimerais mieux cinq cents francs tout court; c'est plus rond, c'est portatif.

Air : A soixante ans.

Allons, messieurs... (A part.) Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.
(Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.)
Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs?

SCIPION.

Va donc, puisqu'il le faut;
Mais en honneur, ce n'est pas trop.
(Montrant le tableau.)
La jarretière elle seule, et sans peine,
Vaut cent écus.

AUGUSTE.

Comme c'est détaché!

SCIPION.

Du procédé soyez au moins touché :

ENSEMBLE.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine;

AUGUSTE.

Et Leicester par-dessus le marché. (*Bis.*)

DUCROS.

Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai le chercher en vous apportant l'argent. (Il salue les jeunes gens. A part.) Puisqu'il est impossible (désignant Camille) de lui parler. (Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.) Eh bien, ma charmante, êtes-vous contente de moi? C'est pour vous ce que j'en fais.

AUGUSTE.

Eh bien, monsieur Ducros! que faites-vous donc?

DUCROS.

Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous, parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (Regardant le tableau.) Quel coloris ! quelle jarretière ! Dieu ! que la jarretière est bien ! Adieu, adieu, ma charmante, vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, hors DUCROS.

AUGUSTE.

L'excellente affaire ! Que Victor se plaigne encore ; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras. Victor ! Victor !

VICTOR, sortant de la porte de gauche.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

SCIPION.

Les galions sont arrivés ; tout l'or du nouveau monde. Cinq cents francs ! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâce à toi.

VICTOR.

Mais explique-moi donc...

SCIPION.

Auguste te le dira ; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne, et, en son absence de trois jours, il m'a confié sa clientèle. A propos de cela, mes amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur ; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

AUGUSTE.

Tu feras très-bien. Si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra-comique.

SCIPION.

C'est trop juste ; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un petit dîner fin et délicat.

VICTOR.

Mais, mes amis, permettez donc...

SCIPION.

Qu'est-ce que tu as à dire ? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui paye.

CAMILLE.

Ah ! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire raccommoder ma chaîne, qui est cassée. (La détachant de son cou.) Je crains de perdre le portrait ; et comme c'est celui de ma mère...

SCIPION.

C'est bien, c'est bien ; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

VICTOR.

Ah çà ! il vous est donc arrivé des millions ?

SCIPION.

Comme tu dis ; le terme est payé, et, de plus, nous sommes en argent.

Air : Amis, voici la riante semaine.

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur ;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique ;
J'aurais été fort sur le violon.

AUGUSTE.

C'est juste.

La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

TOUS EN CHOEUR.

Un médecin doit aimer la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

(Scipion sort en courant.)

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE.

VICTOR.

Il a perdu la tête ; et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire !

AUGUSTE.

Laisse-le faire, et imite-nous ; nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas fiers ; ton argent, c'est le nôtre, et nous en usons sans t'en demander la permission.

VICTOR.

Mon argent ?

CAMILLE.

Eh oui ; M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paye cinq cents francs.

VICTOR.

Moi, une enseigne ! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux !

AUGUSTE.

A qui en a-t-il donc ? tout le monde a commencé par là ; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer ; en avant deux, chassez, croisez, et la queue du chat.

VICTOR.

Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacée ; mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

AUGUSTE, passant à sa droite.

Eh bien ! on ne te demande rien, c'est déjà fait : regarde ton tableau d'Élisabeth ; nous l'avons vendu cinq cents francs ; dans l'instant on va nous les apporter.

VICTOR.

Quoi ! ce tableau ? Ah, mon ami ! il est dit que le malheur me poursuivra toujours ; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.

AUGUSTE.

Il se pourrait...

CAMILLE.

Ah, mon Dieu ! nous voilà ruinés.

AUGUSTE.

Aussi, je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi qui n'y entends rien ; mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

VICTOR.

Non, mon ami, non ; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

CAMILLE.

Auguste, il a raison.

AUGUSTE.

Hélas, oui ! et il n'y a rien à faire.

CAMILLE.

Qu'à contremander notre dîner... (Retirant la serviette qui est sur le panier.) Et pour moi, me voilà revenue du marché. (Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glissé tombe par terre.)

VICTOR.

Quel est ce papier que tu laisses tomber ?

CAMILLE.

Je ne sais.

VICTOR, lisant l'adresse.

A mademoiselle Camille. C'est à votre adresse.

CAMILLE, le regardant.

En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

VICTOR, avec émotion.

Vous ne le lisez pas !...

CAMILLE.

A quoi bon, puisque vous le tenez ? ai-je des secrets pour vous ? voyez vous-même.

VICTOR, après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère, et se reprend.

Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

CAMILLE.

Mon ami ! qu'avez-vous donc ?

VICTOR.

Tout à l'heure, nous irons vous retrouver.

CAMILLE.

C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah ! le vilain billet !

(Elle sort par la porte à droite du spectateur.)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTOR.

VICTOR.

Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

AUGUSTE, parcourant le billet.

« Adorable mignonne... » Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille ! (Avec colère.) Morbleu ! (Se reprenant.) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

VICTOR.

Eh bien ! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes ; c'est la position où elle se trouve ici.

AUGUSTE.

Tu as raison ; mais s'il faut t'avouer la vérité, il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant longtemps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié, mais je ne peux plus m'abuser, c'est de l'amour.

VICTOR.

Que dis-tu ?

AUGUSTE.

Je l'aime ; je veux l'épouser, et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

VICTOR, à part.

Ah ! malheureux que je suis ! (Haut.)

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Quoi ! l'amour régnait dans ton âme,
Et tu ne nous en parlais pas !

AUGUSTE.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie
Je m'accusais... car c'est, hélas !
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais : c'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage ; et par ce moyen nous ne nous quitterons pas ; nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre loyer même n'est pas payé ; mais enfin les circonstances peuvent changer ; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle ; hein, que dis-tu de mon plan ?

VICTOR.

Qu'il me parait très-raisonnable, très-convenable.

AUGUSTE.

Tu l'approuves donc ? A merveille. Voici notre ami Scipion ; ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, SCIPION, VICTOR.

SCIPION.

Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (A Victor.) Eh bien, Victor, qu'as-tu donc? tu me parais changé?

VICTOR.

Non, mon ami, je t'assure.

SCIPION, d'un ton de reproche.

Parbleu! j'espère que je m'y connais. (Lui prenant le pouls.) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu? qu'est-ce que tu éprouves?

VICTOR.

Moi, rien, te dis-je.

SCIPION.

Comment, rien! est-ce que tu n'as pas confiance?

VICTOR.

Si, vraiment; mais hier et aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, et peut-être la fatigue...

SCIPION.

C'est cela, un mal de tête; pour te dissiper, je t'apporte encore de bonnes nouvelles; car remarquez qu'il n'y a que moi qui vous en donne; chez vous le baromètre est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sors de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon professeur m'a présenté; bel appartement, et puis bon genre; une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive : tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, je voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable, parce qu'une prise de tabac, placée à propos, donne bien du poids à une ordonnance; et dans ce mouvement, je fis rouler sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccommoder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor. A la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise; il paraît que notre malade est connaisseur! — Monsieur, qui a fait ce portrait? — Un de mes amis, un peintre distingué. — Et vous avez connu l'original? — Oui, monsieur. C'est frappant, ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvre femme... Je lui raconte alors

l'histoire de madame Bernard, notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie. Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas des yeux le portrait. Il est vrai que c'est d'un fini! — Mon cher docteur, m'a-t-il dit, vous et vos amis vous êtes de braves jeunes gens; et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pour vous. Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en réponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

AUGUSTE.

Tu crois?

SCIPION.

Parbleu! un homme très-riche, un vieux garçon; son valet de chambre, qui avait mal aux dents et qui voulait m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute son histoire : c'est un parvenu, qui n'a que des parents fort éloignés et qu'il connait à peine; il est lui seul l'artisan de sa fortune, et il en a beaucoup, ainsi que du crédit. Avec sa protection, je peux me lancer, me faire connaitre, et réaliser le projet que je médite depuis si longtemps, et dont jusqu'ici, mes amis, je ne vous ai pas parlé; mais c'était tout naturel: tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas songer à m'établir; mais maintenant que je suis médecin, que j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouser celle que j'aime, et c'est Camille.

AUGUSTE, à part.

O ciel!

VICTOR.

Quoi! tu es amoureux?

SCIPION.

A en perdre la tête. Vous qui ne la regardez que comme une sœur, ça vous étonne; mais moi, voilà longtemps que ça me tient : il ne faut pas croire que la faculté soit insensible. (A Auguste, qui ne répond pas.) Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc? te voilà comme Victor était tout à l'heure.

AUGUSTE.

Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

SCIPION.

Non pas; et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (A Victor, montrant Auguste.) Sais-tu ce qui lui a pris?

VICTOR.

Oui, sans doute ; il est comme toi, il aime aussi Camille.

SCIPION.

Comment ! il se pourrait ?

AUGUSTE.

Ah ! mon dieu, oui ; je suis le plus malheureux des hommes.

SCIPION.

C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maitresse ; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

AUGUSTE.

Oh ! si ce n'était que cela ; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

SCIPION.

Moi ! peux-tu le penser ? je m'en rapporte à son choix.

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Qu'elle prononce, mes amis,
Mais quelque sort qu'on nous prépare,
Que jamais rien ne nous sépare,
Jurons d'être toujours unis.

TOUS TROIS.

Jurons d'être toujours unis.

(En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion, dont il prend la main.)

SCIPION, bas à Victor, et montrant Auguste.

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,
L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

SCIPION.

Eh bien, Victor ! qu'en dis-tu ?

VICTOR.

Que je suis content ; quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

SCIPION.

La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille ; je n'oserai jamais.

AUGUSTE.

Ni moi non plus.

SCIPION.

Une meilleure idée ; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

VICTOR.

Moi?

SCIPION.

Eh! oui, sans doute; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pas peur, et puis il sera impartial.

VICTOR, à part.

Ah! je ne m'attendais pas à ce dernier coup!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis? voilà une visite qui nous arrive; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

SCIPION.

C'est M. Franval, notre cher professeur; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

AUGUSTE.

Est-ce qu'il vient dîner?

SCIPION.

Sans doute; n'était-ce pas convenu? Je suis passé chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

CAMILLE.

Un de plus?

SCIPION.

Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

CAMILLE.

Ah! mon dieu! comment allons-nous faire?

SCIPION.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

AUGUSTE.

Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

SCIPION.

Il serait vrai! eh bien! mes amis, il ne faut pas se désoler; soixante francs, nous sommes six, à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

AUGUSTE.

Oui, si nous les avions; mais ils sont encore à venir, le terme

n'est pas payé; de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout, jusqu'au dîner.

SCIPION.

Dieu, quel affront pour nos convives! mon professeur surtout; je le connais, c'est un entêté : il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va, Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

CAMILLE.

Dame, je vais tâcher; j'ai déjà les douze francs de ce matin.

SCIPION.

C'est ma foi vrai! voilà déjà le premier service; dépêche-toi, et puis tantôt, quand tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

CAMILLE.

A moi?

AUGUSTE.

Oui, oui; Victor a aussi à te parler de la mienne.

CAMILLE, les regardant d'un air étonné.

Ah çà! à qui en ont-ils tous les trois?

SCIPION.

Va-t'en donc, et par le petit escalier; j'entends notre professeur.

(Camille sort par la porte à gauche.)

SCIPION, parlant à Auguste et à Victor.

Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

SCÈNE X.

SCIPION, M. FRANVAL, AUGUSTE, VICTOR.

M. FRANVAL.

Salut à l'aimable jeunesse.

AUGUSTE.

Bonjour, monsieur Franval.

SCIPION.

Bonjour, mon professeur; asseyez-vous donc, je vous prie.

M. FRANVAL.

Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer! sic itur ad astra.*

SCIPION.

Vous avez raison ; nous sommes un peu voisins des astres.

M. FRANVAL.

Laissez donc ; vous avez une habitation de petites maitresses, vous êtes de vrais sybarites ; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes ; mais, vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer ; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

SCIPION.

C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

M. FRANVAL.

Eh ! eh ! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux ; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien du mal : nous défendons le terrain *unguibus et rostro*, car il y a de dangereux novateurs.

SCIPION, à part.

C'est bon, nous y voilà.

AUGUSTE.

Oui, Scipion nous a conté cela.

M. FRANVAL.

Imaginez-vous que, depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système ; eh bien ! nous y voilà revenus : l'eau chaude et la saignée, ou ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là ; c'est le remède à tous les maux : c'est la panacée universelle.

Air : Vos maris, en Palestine.

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà !
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier;
Et quittant son ancien quartier,
L'École de Médecine
Va venir aux bains Vigier.

SCIPION.

Il me semble cependant, mon professeur, que dans votre dernière ordonnance j'ai vu se glisser quelques sangsues.

M. FRANVAL.

Parbleu ! il le faut bien ; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque ; voilà comme ils nous traitent.

AUGUSTE.

Eh bien ! alors, comment faites-vous ?

M. FRANVAL.

A mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne ; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris s'ils ne l'étaient pas à la mode.

(Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.)

SCIPION.

Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

M. FRANVAL.

Et tu feras bien. Dis-moi, comment va M. de La Bernardière, chez qui je t'ai envoyé ?

SCIPION.

Un peu mieux, depuis ce matin.

M. FRANVAL.

C'est une fièvre ataxique bien dangereuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon ; il faut suivre cela avec attention.

SCIPION.

Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que ça veut dire, je me trompe ?

SCIPION.

Permettez ; non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie ; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué : il a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière-pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit : Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'âme soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. Il m'a serré la main en me disant : Docteur, vous avez raison ! Eh bien ! lui ai-je répondu, commençons par là ? Mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde ; pour le reste, je m'en charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des

deux trésors les plus précieux sur la terre : *Mens sana in corpore sano.*

M. FRANVAL.

Tu lui as dit cela : embrasse-moi, mon cher Scipion ; je te cède ce malade-là ; il est à toi,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

SCIPION.

Merci, mon professeur ; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

M. FRANVAL, passant près de la cheminée, et s'y asseyant pour se chauffer.

Comme moi à ton dîner ; car il me semble que l'heure approche.

SCIPION, à part.

Nous y voilà. J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (A Franval.) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup d'œil sur ma bibliothèque ?

AUGUSTE, bas à Scipion.

Ta bibliothèque !

SCIPION, de même.

Ces trois livres de médecine qui sont là, sur la planche. (A part.) Et Camille qui ne revient pas !

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE, SCIPION, FRANVAL, toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.

CAMILLE, un panier sous le bras, entrant par la gauche.

Me voici, me voici ; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

SCIPION.

Alors, dépêche-toi, (montrant son professeur) car ce pauvre homme ; j'en ai mal à son estomac.

CAMILLE.

Oui ; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu, et a demandé le docteur Scipion.

SCIPION.

A-t-il une livrée ?

CAMILLE.

Oui, sans doute.

SCIPION.

Dieu ! quel honneur ça va me faire dans le quartier.

CAMILLE.

C'est de la part de M. de La Bernardière, qui vous demande. Eh vite! eh vite!

(Elle entre, avec son panier, par la porte à droite.)

SCIPION.

M. de La Bernardière, mon meilleur malade! Mon professeur, je vous demande bien pardon.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

Air des Scythes.

SCIPION.

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte.
(A Auguste.)
Songe au diner, dans l'instant je revien.

M. FRANVAL.

Quoi! tu t'en vas?

SCIPION.

C'est pour une visite.

M. FRANVAL.

Et le diner?

SCIPION.

Ah! vous n'y perdrez rien;
Mais vous voyez quel bonheur est le mien :
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage!
Dépéchons-nous pour qu'il ne monte pas...

(Il sort.)

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANVAL, AUGUSTE.

M. FRANVAL, se levant et le regardant sortir.

Voyez-vous, le gaillard, je me reconnais là. Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers; et il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours.

(Il passe près de Victor, et regarde son tableau.)

AUGUSTE.

Oui, il faut souvent se dépêcher.

CAMILLE, sortant de la porte à droite, bas à Auguste.

Je suis d'une inquiétude! je viens de parler à Ducros; il ne

veut rien entendre ; et si on ne lui donne le tableau, il va faire saisir.

AUGUSTE, de même.

Ah ! mon Dieu ! comme ça va arriver ; juste au milieu du dîner ! (Haut, à Franval, en riant.) Eh bien ! vous dites donc ?

M. FRANVAL, qui, pendant ce temps, a toujours eu l'air de causer avec Victor.

Je disais que j'ai fait mon chemin, et que vous ferez le vôtre, parce que quand on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

AUGUSTE, à part.

Ça se trouve bien.

M. FRANVAL.

Surtout, quand on a de la conduite et des mœurs. (Apercevant Camille, qui a passé entre lui et Victor.) Quelle est cette jeune fille ?

AUGUSTE.

C'est elle qui préside à notre petit ménage.

M. FRANVAL.

Quoi ! vous avez une gouvernante de cet âge ! moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser.

VICTOR.

Non, Camille n'est pas ce que vous croyez ; elle est chez elle.

M. FRANVAL, s'inclinant.

Ce serait madame votre épouse ! combien je suis désolé ! Aussi je me disais : il est impossible que des jeunes gens aussi sages, anssi rangés...

VICTOR.

Vous ne vous trompiez pas, monsieur ; nous sommes dignes de votre estime ; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

M. FRANVAL.

Achevez.

CAMILLE.

Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connait pas sur la terre d'autres parents ni d'autres amis.

M. FRANVAL.

Qu'entends-je, mes amis ! quoi ! vous pouvez rester ainsi ?

CAMILLE.

Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance ? ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille ?

M. FRANVAL.

D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

CAMILLE.

Ce monde dont vous me parlez s'est-il jamais occupé de moi? m'aurait-il secourue? m'aurait-il protégée?

M. FRANVAL.

Air : Le choix que fait tout le village.

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise, indulgence et bonté;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste;
Mais je vous dois d'abord la vérité :
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés :
Et les premiers, respectez-la vous-même,
Si vous voulez en être respectés.

VICTOR.

Oui, Camille, monsieur a raison; ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (Avec émotion.) Auguste et Scipion vous aiment tous deux, et veulent vous prendre pour femme.

CAMILLE, à part.

Que dit-il? lui, Victor?

(On sonne.)

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! c'est Ducros.

M. FRANVAL.

Encore un convive?

AUGUSTE.

Ah! c'est Scipion.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; SCIPION.

SCIPION, hors de lui.

La victoire est à nous! mon cher professeur, mes freres, mes amis, embrassons-nous!

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

SCIPION.

Embrassons-nous d'abord, je vous le dirai après. Je viens de chez mon malade.

M. FRANVAL.

Il est sauvé?

SCIPION.

Du tout; mais c'est en bon train, grâce à la confidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus que toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de La Bernardière, cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que M. Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'oncle de Camille.

CAMILLE.

Que dites-vous?

SCIPION.

Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait appeler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre, il était dans le délire; il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repoussée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et mes discours l'ont calmé, lui ont rafraichi le sang; et il n'a plus maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adopter, de réparer ses torts. « Docteur, m'a-t-il « dit, allez lui annoncer que, si je meurs, elle est ma seule héri-« tière; et que, si j'en reviens, elle a cent mille écus à offrir au « mari qu'elle choisira. — C'est dit, lui ai-je répondu; là-dessus, « dormez tranquille, et dans une heure vous aurez de mes nou-« velles. »

CAMILLE, passant à la droite de Scipion.

Je ne puis revenir encore de tout ce que j'apprends. Ah, Scipion! que ne vous dois je pas?

SCIPION.

Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres que vous ignorez.

AUGUSTE.

Elle sait tout: Victor a parlé pour nous.

SCIPION.

Ce cher ami! Eh bien! Camille, prononcez.

VICTOR.

Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma parole. Camille, il faut rompre le silence, prononce entre eux. (Camille baisse les yeux, et se tait. Victor reprend avec chaleur.) Maintenant, la reconnaissance t'en fait une loi; songe que te voilà riche: à qui de mes deux amis veux-tu donner cette fortune?

CAMILLE.

A vous trois.

VICTOR, hésitant et détournant les yeux.

Et ta main?

CAMILLE.

A toi, Victor, si tu la veux.

VICTOR, se jetant à genoux.

Dieu! qu'ai-je entendu!

TOUS.

Que dit-elle?

CAMILLE.

Son secret et le mien; car je connaissais depuis longtemps cet amour qu'il espérait nous cacher.

SCIPION, à Victor.

Air : Ainsi que vous, mademoiselle.

Quoi! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire?

VICTOR.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

SCIPION.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

SCIPION et AUGUSTE, à Camille, en montrant Victor.

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

VICTOR, avec joie.

Quoi! vous voulez...

(S'arrêtant.)

Je sais par ma souffrance
Ce qu'il en coûte, hélas! à votre cœur,
Et n'ose, par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, DUCROS, SCIPION, FRANVAL.

DUCROS.

Vous voyez, mes amis, que je suis de parole; et, malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne ou mes deux cents francs de loyer.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est? vous ne payez pas votre terme?

SCIPION.

Oui, quelquefois, par hasard.

M. FRANVAL.

Voyez-vous les gaillards? ils ne me disaient pas cela; monsieur,

je suis leur caution; et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

SCIPION.

Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (A Ducros, lui donnant la bourse.) Tenez, farouche propriétaire, voilà le dernier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

DUCROS.

Vous nous quittez ?

SCIPION.

Oui, mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

DUCROS.

Pour rien !

AUGUSTE.

Oui, monsieur Ducros; voilà un bel exemple à suivre.

DUCROS, à part.

Diable! je suis fâché qu'ils s'en aillent, surtout à cause de la petite. (Donnant un papier à Auguste et à Victor.) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

VICTOR.

Ah! mon dieu! (Bas à Auguste.) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

DUCROS.

J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces messieurs, et surtout de madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

VICTOR, qui a tiré la lettre de sa poche.

Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance (lui rendant la lettre), et vous donne congé.

DUCROS.

Dieu! mon épitre de ce matin!

VICTOR.

Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.

Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

AUGUSTE.

Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la

gloire : rappelons-nous que nous devons remplacer un jour, (à Victor) toi, Girodet, (à Scipion) toi, Marjolin et Dupuytren, et moi, Boïeldieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi, retourne à tes malades.

M. FRANVAL.

Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

SCIPION, passant entre Auguste et Victor.

Mes amis, la fortune nous sourit; le premier pas est fait, nous n'avons plus maintenant qu'à nous élancer dans la carrière; mais quand nous serons célèbres, quand notre réputation sera faite, quand tous trois, riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (A Victor.) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse (à Auguste), quand un jeune musicien te montrera sa première partition; quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

Air : A Gennevilliers.

VICTOR.

Peines, hasards, misères et souffrance,
Dans les beaux-arts, voilà comme on commence;
L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit;
Honneur, richesse,
Voilà comme on finit.

SCIPION.

En commençant, Racine eut une chute;
Souvent, hélas! voilà comme on débute;
Mais le génie
S'élève et s'agrandit;
Phèdre, Athalie,
Voilà comme on finit.

DUCROS.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome : à le lire on commence;
Sur la montagne

Où l'auteur vous conduit,
Le sommeil gagne;
Voilà comme on finit.

AUGUSTE.

On va grand train chez les gens de finance;
Chevaux, landau, voilà comme on commence;
Puis, chose unique,
Le landau vous conduit
Jusqu'en Belgique;
Voilà comme on finit.

M. FRANVAL.

J'étudiai l'homme dès sa naissance,
Amour, hymen, grâce à vous on commence;
Guerre assassine,
Médecin érudit;
Et médecine,
Voilà comme on finit.

CAMILLE, au public.

Plus d'une pièce avant la fin culbute;
Le cœur tremblant, voilà comme on débute;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit;
De l'indulgence,
Voilà comme on finit.

LA HAINE D'UNE FEMME,

OU

LE JEUNE HOMME A MARIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 décembre 1824.

PERSONNAGES.

M. PHILIPPON.
LÉON, son pupille.
URSULE, jeune veuve.
JULIETTE, } demoiselles à marier.
MALVINA, } demoiselles à marier.

La scène se passe à Villeneuve-Saint-Georges, près Paris.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond et deux portes latérales; une table à droite du théâtre et un guéridon à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, seule, près d'une table, tenant une lettre à la main.

Conçoit-on une aventure pareille? Ce vieux baron de Saint-Clair, dont je viens d'apprendre la passion! et comment? par son testament.

(Elle lit.)

« Je n'ai d'autre parent qu'un arrière-neveu, que je n'ai jamais « vu, et dont je ne me soucie guère; c'est donc à vous que je veux « laisser toute ma fortune, à vous, madame, que j'ai toujours « aimée, quoique je n'aie jamais osé vous le dire; mais j'espère « qu'aujourd'hui vous me pardonnerez cette petite hardiesse, en « pensant que ce sera la dernière. »

Je ne reviens pas de ma surprise, car je connaissais fort peu le baron; j'ai passé deux étés avec lui chez une de mes tantes; c'était un vieillard fort ennuyeux, un conteur éternel que personne n'écoutait, excepté moi, qui l'avais pris en patience; et c'est l'atten-

tion que je lui ai prêtée qui me rapporte quinze ou vingt mille livres de rente.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Ah ! si dans notre capitale,
Les ennuyeux qu'on peut trouver
Nous payaient, en raison égale
De l'ennui qu'ils font éprouver ;
Que d'avocats, que de poëtes,
A payer seraient condamnés !
Et surtout, combien de gazettes
Enrichiraient leurs abonnés !

Mais puis-je accepter un pareil présent? Puis-je enlever cette succession à des malheureux, qui peut-être en ont besoin? moi qui, veuve à vingt ans, jouis déjà d'une fortune considérable... Non, non, il n'y a point à hésiter, je dois y renoncer, et je vais l'écrire sur-le-champ à mon notaire.

(Se mettant à une table, et écrivant.)

« Monsieur, j'ignore quels sont les héritiers du baron de Saint-« Clair; je vous prie de tâcher de les découvrir, et de leur annon-« cer qu'étant nommée légataire universelle, je renonce en leur « faveur... »

Non, ce n'est pas bien ; ce serait faire parler de moi, et solliciter des éloges pour une action toute naturelle.

(Elle déchire le papier, et se remet à écrire.)

« Annoncez-leur l'héritage auquel ils ont droit, mais ne parlez « pas de moi, et ne me nommez en aucune façon. »

Cela vaut mieux, et même, par prudence, je me tairai sur cette aventure, car je suis dans ce château avec cinq ou six dames, des amies intimes, qui ne m'épargneraient pas : ces dames ne croient pas aux déclarations d'amour posthumes.

Air du Ménage de garçon.

Comme on rirait de par la ville,
D'un amant comme celui-ci,
Qui fait l'amour par codicille !
Et, me croyant bien avec lui,
On pourrait ajouter aussi :
Que, vraiment digne de louange,
Il a, par un motif fort bon,
Fait ce testament en échange
De quelque autre donation.

(Elle sonne ; un domestique paraît.)

James, il faut faire porter cette lettre à Paris; c'est l'affaire d'une demi-heure. C'est pour M. Derfort, mon notaire. (Le domestique sort.) Eh! mon Dieu! qui vient déjà au salon? C'est ce bon M. Philippon; un savant! celui-là n'est pas dangereux.

SCÈNE II.

URSULE, M. PHILIPPON.

PHILIPPON.

Comment! madame, vous êtes déjà éveillée? Je croyais qu'il n'y avait que nous autres anciens pour nous lever de bonne heure. Depuis cinq heures du matin, je me promène dans le parc de M. de Clairval, avec mon *Homère* et mon *Thucydide*; quand on a soixante-deux ans, il n'y a pas de temps à perdre.

URSULE.

Quoi! à votre âge vous étudiez encore?

PHILIPPON.

Toujours; voici ma fidèle compagnie.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Mon *Thucydide*, ainsi que mon *Homère*,
Dès mon printemps, m'ont vu suivre leur loi;
Et dans le monde, où l'on ne pense guère
A s'occuper d'un vieillard tel que moi,
Je resterais souvent seul, je le croi.
Tous deux alors, quand le chagrin m'assiége,
Viennent m'offrir leur appui, leur secours :
Ce sont enfin, chose rare en nos jours,
De vieux amis, des amis de collége :
Ceux-là, madame, on les trouve toujours.

Il est vrai que je ne savais pas rencontrer ici, ce matin, une société aussi agréable.

URSULE.

J'ai été enchantée quand j'ai su que vous étiez en ce château.

PHILIPPON.

C'est M. de Clairval qui m'a invité à venir passer les vacances dans sa belle terre de Villeneuve-Saint-Georges... Clairval était, ainsi que votre mari, un de mes anciens élèves; car j'en retrouve partout, et ils ont conservé pour moi une telle amitié... Savez-vous, madame, que tous les ans, ceux qui sont à Paris se réunissent pour me donner un grand dîner, et au dessert nous parlons grec.

URSULE.

Ça doit être bien gai.

PHILIPPON.

Ils l'ont un peu oublié, mais ça les y remet. J'ai donc accepté, parce que je croyais trouver ici la campagne; point du tout, j'y ai trouvé tout Paris : cinq ou six familles réunies, des dames élégantes, de jolies demoiselles; et tous les soirs des bals, des concerts, de la musique de M. *Rossini*. Je ne suis pas là dans mon élément, et il me tarde que les vacances finissent.

URSULE.

Quoi! vous êtes professeur, et vous n'aimez pas les vacances? Vous n'avez donc pas besoin de prendre quelque repos?

PHILIPPON.

Jamais; je me repose dans ma classe; c'est là que j'existe, que je suis heureux! J'ai besoin de faire mon cours de grec, de voir mes élèves, d'être au milieu d'eux. C'est tellement une habitude, qu'à Paris, dans les vacances, je me trouve tous les matins, sans savoir comment, à la porte du Collége de France. Hélas! la grille est fermée, la cour est déserte, et je reviens tristement chez moi attendre la fin de mon exil, le premier novembre.

URSULE.

Je comprends : c'est un *interim* dans votre existence; mais à cela près, rien ne manque à votre bonheur.

PHILIPPON.

Si, vraiment, et à vous, madame, je peux le confier; car, de toutes les dames que je vois dans le monde, vous êtes la seule avec qui je me trouve à mon aise.

(Il va placer ses deux livres sur la table à gauche.)

URSULE, à part.

Encore une conquête! je suis vouée à la vieillesse : tout ce qui passe soixante ans tombe dans mon domaine.

PHILIPPON.

Il y a bien longtemps, j'avais un ami intime, un ami de collége; c'était bien le plus honnête homme et le plus brave militaire... Pauvre Georges! il fut blessé à mort dans un combat; et si je vous montrais la lettre qu'il m'écrivit à ses derniers moments... Nous n'avons rien de plus beau dans *Tite-Live*, ni dans *Tacite*. « Mon « cher Antoine, me disait-il, tu as été mon meilleur ami; je te « donne ce que j'ai de plus précieux, je te laisse mon fils; je te

« lègue le soin de l'élever, de l'établir. » Et vous sentez bien qu'on ne refuse pas une pareille succession. J'ai accepté l'héritage de mon pauvre Georges ; et son fils Léon ne m'a plus quitté.

URSULE.

Quoi ! c'est ainsi que M. Léon est devenu votre pupille.

PHILIPPON.

Oui, madame, et je l'ai élevé comme un prince. Tous les ans il avait les premiers prix au concours général ; maintenant il fait son droit ; et je croyais qu'avec son esprit, ses dix-huit ans et sa jolie figure, il me serait facile de l'établir : eh bien ! je ne peux en venir à bout, et c'est ce qui me désespère. Tous les pères de famille sont à présent si exigeants.

Air : Ces postillons.

Il faut près d'eux, en fait de mariage,
Cent mille écus pour être de leur choix ;
Si maintenant les époux en ménage
Étaient du moins plus heureux qu'autrefois !
Mais cette hausse et soudaine et bizarre
Ne permet pas qu'on soit jamais au pair,
Car tous les jours le bonheur est plus rare,
Et coûte bien plus cher.

Il est vrai que je ne suis pas répandu dans le grand monde ; mais vous, madame, qui recevez la meilleure société de Paris, tâchez de me trouver cela, et de marier mon pupille. Vrai, ce sera une bonne action.

URSULE.

Je vous remercie de votre confiance ; mais vous me chargez là d'une commission...

PHILIPPON.

Je sais que vous ne partagez point mon enthousiasme pour Léon : vous avez contre lui quelques préventions.

URSULE.

Moi ? Qui peut vous faire croire... ?

PHILIPPON.

Je l'ai vu dans vingt occasions. S'il commet quelques étourderies, quelques inconséquences, vous ne lui en passez aucune ; vous êtes sans pitié sur ses défauts : souvent même vous le tournez en ridicule, et cela me fait de la peine, parce que je n'ai pas assez d'esprit pour le défendre contre vous. Enfin le pauvre garçon

me disait encore il y a quelque temps, d'un air désolé, qu'il ne savait d'où provenait la haine que vous aviez contre lui.

URSULE.

Moi, de la haine!

PHILIPPON.

Je sais bien que ce n'est pas vrai; mais il a une imagination qui exagère tout. Prouvez-lui qu'il se trompe, en lui faisant faire un bon mariage.

URSULE.

C'est assez difficile; d'abord, il n'a rien.

PHILIPPON.

Il a bien un parent éloigné, immensément riche, mais qui se soucie fort peu de lui, et qui n'a jamais voulu le voir; ainsi, de ce côté, il n'a rien à attendre: mais on peut parler des bonnes qualités de mon pupille, de son excellent cœur, de sa sagesse...

URSULE.

Pour cela, vous me permettrez de ne pas m'avancer.

PHILIPPON.

Eh quoi! madame...

URSULE.

J'espère que cette fois vous ne m'accuserez pas de préventions, et que son aventure avec madame de Melval...

PHILIPPON.

Comment! madame, vous y pensez encore?

URSULE.

Il me semble que c'est assez public, une aventure au bal de l'Opéra.

PHILIPPON.

D'abord, ça n'est peut-être pas vrai, et puis d'ailleurs nous avons Alcibiade, qui certainement était un gaillard, ce que nous appelons un franc étourdi; et ça ne l'a pas empêché d'être un homme de mérite. Et vous, madame, qui d'ordinaire êtes bonne et indulgente, je me rappellerai toujours la manière dont vous avez traité Léon à ce sujet; il y avait au moins vingt personnes dans votre salon: et tout ce que la raillerie a de plus cruel, vous l'avez employé contre ce pauvre jeune homme, qui, rouge et les yeux baissés, osait à peine vous répondre, et qu'un instant après j'ai trouvé dans votre jardin, pleurant tout seul à chaudes larmes.

URSULE.

Quoi, vraiment! Ce pauvre Léon! Ah! s'il en est ainsi, j'en suis bien fâchée; car mon intention était de plaisanter.

PHILIPPON.

En attendant, il n'a plus osé se présenter chez vous; mais il vient aujourd'hui.

URSULE.

Que dites-vous? est-ce qu'il vient au château?

PHILIPPON.

Oui; je lui ai envoyé ce matin un exprès : Clairval a des projets sur lui. Un agent de change! cela peut lui être utile; et puis il a une fille à marier.

URSULE.

Eh quoi! vous penseriez...

PHILIPPON.

Moi, je pense à tout. Nous avons ici M. Dermont, le receveur des domaines, qui a deux filles charmantes! mademoiselle Juliette et mademoiselle Malvina. Il ne faut rien négliger.

Air : Le choix que fait tout le village.

Jamais pour moi je n'aimai la richesse;
Mais pour Léon, ah! c'est bien différent;
Pour lui, l'ambition me presse,
Pour lui je crois, je deviens intrigant.
Les démarches, les soins, la gêne,
Tout se compense et tout est ennobli;
Car je me dis : pour moi sera la peine,
Et le profit sera pour lui.

Mais, tenez, c'est lui-même que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON.

PHILIPPON.

Le voilà donc, ce cher enfant! y a-t-il longtemps que je ne l'ai vu!

LÉON.

Bonjour, mon ami; que c'est aimable à vous de m'avoir fait inviter! car dans ce moment Paris est ennuyeux à la mort. (Apercevant Ursule.) Mille pardons, madame, de ne pas vous avoir d'abord présenté mes hommages.

URSULE.

Je suis enchantée, monsieur Léon, de vous rencontrer chez Clairval; il est plus heureux que moi, car je n'ai pas eu l'avantage de vous avoir à ma dernière soirée.

LÉON.

Pardon, madame, je n'avais pas reçu de billet.

URSULE.

Je ne pensais pas que cela fût nécessaire.

PHILIPPON.

Sans doute; ne sommes-nous pas des amis de la maison? et depuis longtemps!... votre mari avait autrefois tant de bonté pour nous. Quand Léon était au collége, et qu'il sortait, les dimanches et fêtes, c'était ou chez moi, ou chez vous.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Ne connaissant que mon histoire ancienne,
Je le formais, dans mes doctes discours,
Aux vieilles mœurs et de Rome et d'Athène,
Et vous, madame, à celles de nos jours.
C'est fort utile : aussi notre jeune homme,
En profitant de nos doubles avis,
Apprend chez moi comme on plaisait à Rome,
Chez vous comme on plait à Paris.

(A Léon.)

Ah çà! je vais prévenir Clairval de ton arrivée.

LÉON.

J'y vais avec vous.

PHILIPPON.

Eh, non! peut-être a-t-il du monde; reste ici au salon avec madame; tiens-lui compagnie si elle veut bien le permettre, et tâche d'être aimable. Je reviens à l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

URSULE, LÉON.

LÉON, à part, d'un air troublé.

Ah, mon Dieu! si j'avais su qu'il dût me laisser seul avec elle... (Haut.) Mon tuteur est bien bon, madame, mais je suis sûr que je vais vous déranger.

URSULE, qui s'est assise auprès de la table à gauche, et qui à pris son ouvrage.

Du tout; je suis à travailler : mais vous pouvez prendre un livre.

LÉON, sans remuer de place.

Oui, madame.

URSULE.

Car j'aurais peur que ma conversation ne vous amusât pas beaucoup.

LÉON, sans l'écouter.

Oui, madame.

URSULE.

La réponse est honnête, Léon! Eh bien! monsieur Léon, où êtes-vous? ne m'entendez-vous pas?

LÉON.

Non, madame; je vous regardais : je ne me doutais pas ce matin de tout mon bonheur.

URSULE.

N'avez-vous pas reçu une lettre, une invitation de votre tuteur?

LÉON.

Eh, mon Dieu, non! mais au milieu de la route j'ai rencontré André, qui m'a dit que M. Clairval m'attendait ici. Jugez de ma joie, moi qui y venais.

URSULE.

Comment, monsieur! vous auriez osé, sans invitation, vous présenter ici!

LÉON.

Oh, non, madame! j'y serais peut-être venu, mais je ne serais pas entré : j'aurais fait comme hier.

URSULE.

Il parait que monsieur nous fait l'honneur de venir souvent dans ce pays? On dit que madame de Melval a une terre dans les environs.

LÉON.

Elle l'a vendue, madame.

URSULE.

Ah! elle l'a vendue!

LÉON.

Et autant se promener de ce côté, que de celui du bois de Bou-

logne. Depuis Alfort, où j'ai rencontré André, la route est si belle ! une avenue magnifique ! Je suis sûr que j'ai fait le trajet en un quart d'heure.

URSULE.

Y pensez-vous ? près de deux lieues.

LÉON.

J'ai un si bon cheval : il va comme le vent ; et puis je ne monte pas mal ; il est vrai que je me suis laissé tomber.

URSULE, se levant vivement et avec effroi.

Que dites-vous ?

LÉON.

Rien qu'une fois, par distraction ; c'est ma faute, madame, je pensais à autre chose.

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Quand on voyage de la sorte,
Et l'impatience et l'espoir
Font qu'en idée on se transporte
Auprès des gens que l'on va voir.
Oui, ce bonheur que l'on ignore,
Je l'ai tout à l'heure éprouvé ;
Mon coursier galopait encore
Que déjà j'étais arrivé.

URSULE.

A-t-on idée d'une pareille imprudence ? exposer ainsi ses jours ! car songez donc que vous pouviez vous tuer.

LÉON.

Vous avez raison ; j'en aurais été bien fâché, surtout maintenant, car je suis bien heureux.

URSULE.

Et pourquoi ?

LÉON.

Parce que vous venez de me gronder comme autrefois. Autrefois, madame, vous daigniez m'aider de vos conseils, de votre amitié. Ce temps-là est bien loin ! et je ferais maintenant toutes les folies du monde, sans que vous prissiez la peine de m'adresser un reproche.

URSULE, allant se rasseoir.

Mais c'est assez naturel. Quand vous n'étiez encore qu'un écolier, mon mari et moi, qui vous portions beaucoup d'intérêt, pouvions nous permettre de vous donner quelques avis ; mais maintenant, vous n'en avez plus besoin.

LÉON.

Au contraire, madame, plus que jamais; et si vous ne venez pas à mon secours, je suis un homme perdu !

URSULE, vivement.

Vous avez besoin de moi? eh bien ! monsieur, pourquoi ne pas le dire tout de suite ? Ai-je donc l'air si effrayant ? (Lui faisant signe de s'asseoir à côté d'elle.) Prenez cette chaise ; allons, venez ici, et contez-moi cela.

LÉON.

Eh bien, madame ! j'étais hier dans une brillante soirée, tous les jeunes gens de ma connaissance entouraient la table d'écarté ; par amour-propre, j'ai voulu faire comme eux ; pour la première fois de ma vie, j'ai joué sur parole, et j'ai perdu une somme énorme !

URSULE.

Malheureux ! et combien ?

LÉON.

Trois cents francs.

URSULE, riant.

Tant que cela !

LÉON.

Ce n'est rien pour vous, qui avez trente ou quarante mille livres de rente ; mais moi... Et le plus terrible, c'est qu'il faut le dire à M. Philippon, à mon tuteur. Il a si bonne opinion de moi, qu'il va se mettre dans une colère...

URSULE.

Eh bien ! que puis-je faire ?

LÉON.

Chargez-vous de le lui apprendre, et de plaider ma cause. Dites-lui que c'est l'usage, que tous les jeunes gens en font autant ; je suis certain qu'il vous croira, qu'il me pardonnera.

URSULE.

Si j'étais sûre que désormais...

LÉON.

Oh ! je vous jure... me voilà corrigé.

Air de Céline.

Si par une erreur passagère
Un instant je fus emporté,
La raison me fut toujours chère.

URSULE, souriant.

Que dites-vous?

LÉON, se levant.

La vérité.
Sur la raison je me réglai sans cesse;
Mais j'ai du malheur; car, hélas!
(Regardant Ursule.)
De tout temps j'aimai la sagesse:
C'est elle qui ne m'aime pas.

PHILIPPON, qu'on entend en dehors.

C'est bon; je vais lui parler.

LÉON.

C'est mon tuteur; je vous laisse avec lui. Vous me promettez, n'est-il pas vrai!... Ah! jamais je n'ai été plus heureux!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

URSULE, PHILIPPON.

PHILIPPON.

Je suis enchanté, madame, de vous retrouver encore ici. Où est donc Léon?

URSULE.

Léon? je ne sais, il y a longtemps qu'il est passé dans le jardin.

PHILIPPON.

Tant mieux, car devant lui je n'aurais osé m'expliquer. Je vous disais bien ce matin que vous aviez contre lui de l'antipathie, et j'en ai maintenant la preuve. Clairval, avec qui je viens de causer, avait pour lui des projets d'établissement : il voulait lui donner une de ses cousines, et c'est vous, madame, qui l'en avez dissuadé.

URSULE, avec embarras.

Moi, je ne dis pas non. Mais ce mariage était peu convenable; et d'ailleurs, pour l'empêcher, il y avait des motifs inutiles à vous apprendre.

PHILIPPON, avec mystère.

Nous les connaissons comme vous.

URSULE.

Que voulez-vous dire?

PHILIPPON.

Voyez combien vous étiez injuste! vous croyiez que Léon aimait madame de Melval : il n'y pense seulement pas.

URSULE.

Vraiment? Eh! mon Dieu! je l'ai dit, parce qu'on le disait, sans y attacher d'importance.

PHILIPPON.

Il aime ailleurs. Nous avons ici M. Dermont, le receveur, un ami du père de Léon; il a deux filles charmantes, que mon pupille a connues très-jeunes : c'est l'une d'elles qu'il aime.

URSULE.

Vous en êtes bien sûr?

PHILIPPON.

Oui, vraiment. Il s'est trouvé l'autre semaine avec M. Dermont à une partie de chasse, et lui a parlé, avec beaucoup de trouble et de timidité, du bonheur d'être de sa famille. Il connaissait, disait-il, quelqu'un qui serait bien heureux d'être son gendre, enfin, ce qu'on dit en pareil cas : et il allait faire la demande formelle; mais M. Dermont, en homme prudent et en beau-père expérimenté, a rompu la conversation pour se donner le temps de préparer sa réponse et de prendre un parti. Il a consulté Clairval, qui m'a fait appeler. Nous en avons délibéré tous les trois, et si maintenant vous voulez nous seconder...

URSULE.

Moi, monsieur, je ne vois pas à quoi je peux vous être utile.

PHILIPPON.

D'abord à connaître celle des deux sœurs dont il est amoureux; car nous ne savons pas encore laquelle; ensuite, pour décider la jeune personne, il faudrait... mais taisons-nous, car voici ces demoiselles.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MALVINA, tenant un livre, et JULIETTE, un papier de musique.

(A l'entrée de Juliette et de Malvina, Ursule va s'asseoir auprès de la table à gauche, et Philippon va du côté de la table à droite.)

JULIETTE, montrant son papier de musique.

Air : Povera signora (du Concert à la Cour.)

Oui, je vois
Qu'à ma voix

Il va sans peine:
Quel morceau!
Rien n'est beau
Comme cela!
Ah! ah! ah! ah! ah!

MALVINA, soupirant.

Ah! quel bonheur! sur la rive lointaine,
De confier son secret au vieux chêne!

JULIETTE, chantant.

Ah! ah! ah! ah! ah!
(Allant à Philippon.)
Oui, ma sœur,
Par malheur,
Est romantique.
(A Malvina.)
Jours et nuits
Tu gémis,
Et moi je ris.
Ah! ah! ah! ah! ah!

PHILIPPON, à part.

L'une sourit, l'autre est mélancolique;
Faisons ici briller ma rhétorique.

Ensemble.

PHILIPPON.

Notre projet, je crois, réussira.

JULIETTE, chantant.

Ah! ah! ah! ah!

MALVINA, soupirant.

Ah! ah! ah! ah!

PHILIPPON, aux deux demoiselles.

Vous avez ce matin des toilettes charmantes!

JULIETTE.

Ne m'en parlez pas! mon père veut toujours que nous soyons habillées de même, sous prétexte que nous sommes sœurs; c'est tyrannique : parce que je n'aime que le bleu; il me va très-bien.

MALVINA, soupirant.

Et moi, le rose.

Air : Vos maris en Palestine.

Il faut pour que je me mette
Selon mon goût et mes vœux,
Que ma sœur me le permette;
C'est souvent bien ennuyeux.

JULIETTE.

Entre sœurs on doit être unies,
Alors, quand on nous fait la cour,
Nous convenons de notre jour ;
Et nous ne sommes jolies
Que chacune à notre tour.

(Allant à madame de Sainville.)

Ah ! vous voilà, madame ; puisque vous travaillez, nous allons en faire autant.

(Elles s'assoient à droite, auprès de la table, et prennent leur ouvrage.)

PHILIPPON, prenant un livre sur la table, à droite.

Je ne dérange pas ces dames ?

JULIETTE.

Nullement.

PHILIPPON, à part.

Comment entamer la conversation ? (A Ursule.) J'espère que vous allez m'aider un peu. (A Malvina.) Il me semble, mademoiselle Malvina, que vous n'êtes pas aujourd'hui d'une gaieté...

JULIETTE.

Ne faites pas attention, c'est par habitude : ma sœur pense qu'une jeune personne doit être mélancolique, c'est meilleur genre.

Air du Piége.

Dans les salons, c'est la mode à présent.
De la gaieté craignant l'empire,
Ma sœur est heureuse en pleurant ;
Pour s'amuser elle soupire.
Pour moi j'ai d'autres sentiments,
Je pense qu'une demoiselle
Doit toujours rire, et laisser aux amants
Le soin de soupirer pour elle.

PHILIPPON.

Certainement, vous avez bien raison ; mais votre sœur n'a pas tort ; et hier encore, Léon, mon pupille, me faisait observer... (Bas à Ursule.) Je crois que nous y voilà. (Haut.) Léon, mon élève, me disait qu'il vous trouvait très-aimables.

JULIETTE.

Ah ! vraiment ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un homme en noir, un homme de loi, qui demande à parler sur-le-champ à M. Philippon, pour une affaire importante.

PHILIPPON.

Juste au moment où j'allais me lancer; réponds-lui que je ne peux pas.

LE DOMESTIQUE.

Ce monsieur dit que ça regarde M. Léon.

PHILIPPON.

Mon pupille! j'y vais, je te suis, mon ami. Mesdemoiselles, vous voulez bien me permettre?... D'ailleurs, madame de Sainville a quelque chose à vous dire au sujet de Léon. (Bas à madame de Sainville.) Vous le voyez, j'ai préparé cela adroitement, c'est à vous de continuer; je remets nos intérêts entre vos mains.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

URSULE, JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! que veut-il dire?

URSULE.

Rien; vous le connaissez, il est toujours occupé de Léon; et il me demandait tout à l'heure ce que vous en pensiez.

JULIETTE.

Léon? il est gentil, n'est-ce pas, Malvina?

MALVINA.

Oh, oui!

JULIETTE.

Nous avons presque été élevés ensemble; et c'est un aimable jeune homme, très doux et très-complaisant.

MALVINA.

Et qui nous fait toujours danser quand nous n'avons pas de cavalier.

JULIETTE.

Et puis il a de l'esprit, des connaissances; n'est-ce pas, madame ?

URSULE, affectant l'insouciance.

Vous trouvez? c'est singulier! Je ne sais pas, moi, je ne l'aimerais pas beaucoup; mais on ne peut pas disputer des goûts.

JULIETTE.

Permettez, je ne dis pas du tout que ce soit un phénix.

MALVINA.

Ni moi non plus.

URSULE.

A la bonne heure; car vous, mesdemoiselles, qui d'ordinaire avez tant de jugement...

JULIETTE.

D'abord, son éducation a été très-négligée; il ne sait pas une note de musique.

MALVINA.

Et n'a jamais dansé par principes.

JULIETTE.

Souvent même il vous marche sur les pieds.

URSULE, riant.

Je dois convenir en effet que sa danse n'est pas très-romantique (sérieusement); et puis, ce n'est pas pour en dire du mal, car ce n'est pas sa faute, mais enfin il n'a aucune fortune.

MALVINA.

C'est vrai; je ne pensais pas à cela; et puisqu'il est question de lui, j'ai envie de vous faire une confidence, et de vous demander un conseil.

URSULE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

MALVINA.

Apprenez, comme je suis l'aînée, que mon père m'a dit tout à l'heure de bien examiner si j'aimais M. Léon, parce que si je n'en veux pas pour mari, on le donnera à ma sœur.

JULIETTE.

Eh bien! voilà qui est aimable. Je vous préviens, ma chère, que vous pouvez le garder : je n'en veux pas.

MALVINA.

Eh bien! mademoiselle, ni moi non plus. D'ailleurs, je crois

que M. Auguste, un jeune notaire, me fait la cour, et qu'il a des intentions.

JULIETTE.

Raison de plus ; si ma sœur fait un beau mariage, si elle épouse M. Auguste, qui a de la fortune, à coup sûr, je n'épouserai pas M. Léon, qui n'a rien : ça serait déchoir.

Air de l'Écu de six francs.

Ma sœur aurait un équipage
Et brillerait par ses atours;
Loin de souffrir un tel partage,
Au célibat vouant mes jours,
J'aimerais mieux que, pour toujours,
Chacune de nous restât fille.

MALVINA, effrayée.

Quoi! rester filles toutes deux!

JULIETTE.

Oui, vraiment... si c'est ennuyeux,
Du moins on s'ennuie en famille.

Je m'en rapporte à madame.

MALVINA.

Et moi aussi.

URSULE.

Dès qu'il s'agit d'un sujet aussi important, je n'ai point de conseils à vous donner.

JULIETTE.

C'est égal, je suis sûre que vous êtes de mon avis, car je me rappelle la manière dont vous me parliez de M. Léon.

MALVINA.

Eh! mon Dieu! ma sœur, je l'aperçois dans la grande allée; il vient de ce côté : je ne veux pas qu'il me voie.

URSULE.

Ni moi non plus. Faites comme vous l'entendrez; je n'y suis pour rien.

(Malvina sort par le fond, et Ursule par la porte à gauche.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, puis LÉON.

JULIETTE, seule.

A merveille! ces dames m'abandonnent, et me voilà seule char-

gée de la rupture ; mais c'est égal, je veux agir franchement, et tout avouer à Léon. Il est trop juste pour ne pas comprendre mes motifs.

LÉON, entrant par la porte à droite.

Ah ! vous voilà, mademoiselle Juliette ; où sont donc toutes ces dames ?

JULIETTE.

Je pense qu'elles sont à leur toilette ; mais écoutez-moi, Léon, j'ai à vous parler d'une affaire importante : j'ai appris qu'on voulait nous marier.

LÉON.

Que dites-vous ? nous marier !

JULIETTE.

Eh, oui ! c'est l'intention de mon père, de toute la famille : on veut que vous épousiez moi ou ma sœur. Est-ce que vous ne saviez pas ?

LÉON.

Du tout : en voici la première nouvelle.

JULIETTE.

Est-ce étonnant qu'il ne soit pas prévenu ! Eh bien ! écoutez-moi. Nous avons été élevés ensemble ; nous nous aimons d'amitié : je pense alors qu'il faut nous expliquer sans façons et sans détours.

LÉON.

Vous avez raison.

JULIETTE.

Je vous avouerai avec franchise que ce mariage-là me contrarierait beaucoup.

LÉON.

Eh bien ! et moi aussi.

JULIETTE, étonnée.

Comment ! monsieur...

LÉON.

Puisque nous avons promis de tout dire.

JULIETTE.

C'est égal, ce n'est pas bien à vous ; moi qui comptais que vous alliez être fâché.

Air de Turenne.

Ne fût-ce que par politesse.

LÉON.

J'ai dû céder aux lois que vous dictiez ;
Mais que vous font mes vœux et ma tendresse,
Vous qui tous les jours ne voyez
Que trop d'hommages à vos pieds.

JULIETTE.

Quoiqu'on en ait d'assez amples récoltes,
Lorsque l'on dit : *Ne m'aimez plus jamais*,
On prétend bien qu'on obéira... mais,
On compte un peu sur les révoltes.

LÉON.

Eh bien ! j'obéis en murmurant.

JULIETTE.

A la bonne heure ; apprenez donc un grand secret : ma sœur aime M. Auguste, un jeune notaire, qui n'est pas très-beau ; mais sa charge est payée, aussi je crois que le jeune homme ne voudra pas.

LÉON.

Au contraire, Auguste en est amoureux. Comme il sait que je suis bien avec votre père, il m'avait prié de lui parler de son amour pour mademoiselle Malvina ; je lui en ai bien dit quelques mots la semaine dernière, mais nous étions à la chasse : je trouverai une meilleure occasion. Achevez votre confidence. N'auriez-vous pas aussi quelques projets ?

JULIETTE, sérieusement.

Du tout, monsieur ; une jeune personne à marier ne choisit pas : elle attend. J'aimerai celui que mes parents me donneront ; bien entendu qu'il aura une belle fortune, ou un état dans le monde : parce qu'enfin vous, Léon, vous êtes bien aimable, mais vous n'avez rien.

LÉON.

C'est ma foi vrai ! voici la première fois que j'y pense. C'est d'abord un obstacle, mais il y en a bien d'autres : apprenez que je suis amoureux, et depuis bien longtemps.

JULIETTE.

Comment ! il se pourrait ?

LÉON, lui faisant signe de se taire.

Chut ! vous êtes la première personne à qui j'en aie parlé.

JULIETTE.

La première, bien vrai ? Allons, c'est une consolation, et il est

toujours agréable d'être la première dans un secret. Eh bien! monsieur?

LÉON.

Je l'aime depuis que j'existe, depuis que je me connais; j'étais encore au lycée.

JULIETTE.

Voyez un peu comme on est avancé dans les pensions de jeunes gens.

LÉON.

Air : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Une existence inconnue et nouvelle
S'ouvrait alors et brillait à mes yeux;
J'étais tremblant, interdit auprès d'elle,
Et quoique, hélas, bien malheureux,
Ce malheur-là, c'était le bonheur même :
Mourir pour elle m'eût charmé !
Si l'on est ainsi quand on aime,
Qu'est-ce donc quand on est aimé?

Notez bien qu'étant au collége, je ne pouvais la voir que les dimanches; aussi pour sortir il fallait de bonnes places, et j'étais toujours le premier.

JULIETTE.

C'est donc cela que vous avez fait de si bonnes études.

LÉON.

Mais sans doute; et mon pauvre professeur qui était enchanté ! il croyait que c'était pour lui; il est vrai que le mari m'aimait beaucoup.

JULIETTE.

Comment! monsieur, il y avait un mari?

LÉON.

Certainement, mais il n'y en a plus : elle est veuve.

JULIETTE.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce serait...

LÉON.

Eh, oui, vraiment : madame de Sainville.

JULIETTE.

Quoi! c'est elle que vous aimez? Ah! le pauvre jeune homme !

LÉON.

En quoi donc suis-je à plaindre?

JULIETTE.

C'est qu'elle ne peut pas vous souffrir.

LÉON.

Que dites-vous?

JULIETTE.

L'exacte vérité. L'autre jour, dans le salon, elle vous a traité d'une manière dont nous avons été tous indignés ; et tout à l'heure encore, lorsqu'il était question de notre mariage, c'est elle qui nous en a détournées.

LÉON, à part.

Ah ! que je suis malheureux !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPON.

PHILIPPON, hors de lui.

Ou est-il ? où est-il? mon ami ! mon cher Léon ! Je te cherche partout... si tu savais... embrasse-moi d'abord.

LÉON.

Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPON.

D'excellentes nouvelles ! d'excellentes, mon ami !

JULIETTE.

Ce pauvre homme! il me fait de la peine ! (A Philippon.) Vous avez tort de vous réjouir : le mariage n'a pas lieu. Nous ne pouvons pas épouser Léon, il en convient lui-même, ainsi que madame de Sainville.

LÉON.

Oui, mon ami, il n'y faut plus penser.

PHILIPPON.

Il se pourrait? Madame de Sainville, qui devait parler en notre faveur ! Quand je disais que cette femme-là nous en voulait. (A Juliette.) Vous, votre sœur... Ah! vous n'aimez pas mon pupille! il ne vous convient pas... Eh bien ! tant mieux, tant mieux, mademoiselle.

JULIETTE.

Et lui aussi! Eh bien ! ils sont honnêtes !

PHILIPPON.

Grâce au ciel, il peut maintenant se passer de tout le monde. (A Léon.) Viens, te dis-je.

LÉON.

Et pourquoi faire? Où me conduisez-vous?

PHILIPPON.

Tu le sauras. Il y a ici, au château, un homme d'affaires, un notaire, qui arrive de Paris... Dieu! quel honnête homme! (A Juliette.) Ah! vous le refusez! ah! vous refusez mon pupille... Je suis bien votre serviteur, et lui aussi.

(Il sort, en emmenant Léon.)

SCÈNE XI.

JULIETTE, seule.

A qui en a-t-il donc, ce M. Philippon? Un homme d'affaires! un honnête homme!... Ah çà! il perd la tête; je ne l'ai jamais vu aussi vif. Mais il est bien étonnant qu'on se permette de demander une jeune personne en mariage, et qu'on n'y tienne pas plus que cela.

SCÈNE XII.

JULIETTE, URSULE.

URSULE.

Eh bien! qu'est-il arrivé?

JULIETTE.

C'est déjà fini : le mariage est rompu ; quand je me mêle de quelque chose...

URSULE.

Il a dû être désolé?

JULIETTE.

Pas trop, parce qu'il y a des nouvelles que nous ne savions pas. D'abord, M. Auguste est son ami intime, et l'avait chargé de demander en mariage ma sœur Malvina.

URSULE, vivement.

Il se pourrait!

JULIETTE.

J'étais bien sûre que cela vous étonnerait. Oui, madame, elle sera mariée la première; son système de mélancolie lui a réussi. C'est fini, dès demain je ne ris plus.

URSULE.

Et Léon?

JULIETTE.

Oh! c'est bien autre chose, et vous ne vous douteriez jamais : il est amoureux.

URSULE, avec émotion, mais froidement.

Ah ! il vous a avoué.

JULIETTE.

Oui, madame, et le plus amusant, c'est qu'il est amoureux de vous.

USURLE.

De moi ! quelle folie ! Vous voulez rire, sans doute. Je ne crois pas aux passions subites, surtout à son âge.

JULIETTE.

Ah bien ! oui ; ça date de loin : c'est quand il était au collége, avant sa rhétorique.

URSULE.

Quel enfantillage ! j'espère que vous vous êtes moquée de lui ?

JULIETTE.

Je n'y ai pas manqué ; et pour l'achever, je lui ai raconté tout ce que vous aviez dit de lui : qu'il était gauche, sans usage ; qu'il n'avait pas d'esprit...

URSULE.

Comment ! vous vous seriez permis...

JULIETTE.

Oui, madame ; c'était un service à lui rendre : et je ne lui ai pas laissé ignorer l'antipathie et la haine que vous aviez pour lui.

URSULE.

Je vous demande qui vous avait priée de lui faire un tel aveu ?

JULIETTE.

C'est que vingt fois je vous ai entendue parler ainsi ; et tout à l'heure encore...

URSULE.

J'ai pu, entre nous, dans votre intérêt, par amitié, dire de lui des choses qu'il était inutile d'aller lui répéter... Que va-t-il penser maintenant ?... car, c'est comme un fait exprès, vous, son tuteur, tout le monde semble s'entendre pour lui apprendre que je le déteste.

JULIETTE.

Puisque c'est vrai.

URSULE, avec impatience.

Certainement... c'est vrai, et dans ce moment, plus que je ne puis dire. Mais où est la nécessité de se faire des ennemis, d'exciter

des haines. Apprenez, mademoiselle, que dans le monde, dans la société, on peut souvent être en guerre, mais on ne la déclare jamais.

JULIETTE.

Si vous allez me parler politique...

URSULE.

Non, mademoiselle, il ne s'agit pas de cela : mais vous êtes cause que ce jeune homme va me prendre en aversion.

JULIETTE.

C'est ce qu'il peut faire de mieux; et si j'étais à sa place... Ah! mon Dieu! il doit être quatre heures.

Air : Amis, voici la riante semaine.

Et ma toilette ici qui me réclame ;
Il faut une heure au moins pour l'achever;
Celui de qui je dois être la femme
Est quelque part...il n'est plus qu'à trouver.
J'ignore, hélas! tant je suis peu coquette,
Quand à mes yeux s'offrira ce mari...
Mais chaque jour je soigne ma toilette,
En me disant : « C'est peut-être aujourd'hui. »

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

URSULE, seule.

C'est une chose inconcevable! et l'on ne s'imagine pas à quel point les jeunes personnes sont inconséquentes! Vous verrez ce dont elle sera cause. Pour dissuader M. Léon, je vais être obligée de lui dire moi-même que je ne le hais pas; et avouer à un jeune homme qu'on ne le hait pas, je vous demande ce que cela signifie? Autant lui dire : monsieur, je vous..... Et pour me justifier d'une fausseté, je vais peut-être commettre un mensonge; car vraiment je n'en suis pas sûre... Et s'il abusait d'un pareil aveu? s'il en réclamait le prix? L'a-t-il mérité? n'a-t-il pas lui-même bien des torts? M'aimer depuis si longtemps, sans en rien dire, et aller le confier à cette petite fille! Me compromettre ainsi! c'est impardonnable!... Mais lui laisser croire que je le hais! que j'ai voulu lui nuire! ah! je n'en ai pas le courage! et quoi qu'il m'en coûte... Le voici; allons, faisons-lui cet aveu.

SCÈNE XIV.

URSULE, LÉON, *entrant par le fond.*

LÉON.

Je viens, madame, vous faire mes adieux.

URSULE.

Quoi ! vous partez ?

LÉON.

Mon tuteur m'emmène à l'instant même à Paris pour une affaire importante. Je voulais m'éloigner sans vous revoir; mais je vous ai entendu accuser d'une trahison à laquelle je ne puis ajouter foi, surtout après la manière dont vous m'avez accueilli ce matin; et je viens vous demander à vous-même de démentir de pareilles calomnies.

URSULE.

Quelles sont-elles ?

LÉON.

Je n'ignore pas combien je vous suis indifférent; depuis longtemps je n'ai plus de droits à votre amitié; mais en quoi aurais-je mérité votre haine ?

URSULE, *à part.*

Nous y voilà.

LÉON.

Est-il vrai que vous avez fait rompre un mariage qu'à mon insu on projetait pour moi ?

URSULE.

Oui, monsieur.

LÉON.

Quoi ! vous ne le niez pas ?

URSULE.

Léon, je vous ai dit la verité; mais vous ne pouvez connaitre les motifs qui me faisaient agir.

LÉON.

Parlez.

URSULE.

Plus tard je vous les dirai, je vous le promets, ce soir, demain; en attendant, ne partez pas, restez encore, je vous en prie.

LÉON.

Je ne le puis, madame.

URSULE.

Quelle affaire si importante vous rappelle à Paris ?

LÉON.

Deux mots expliqueront le changement survenu dans ma situation : depuis quelques moments je ne suis pas plus heureux, mais je suis plus riche.

URSULE.

Que dites-vous ?

LÉON.

Jusqu'ici, grâce aux bontés de mon tuteur, je ne m'étais pas aperçu de mon manque de fortune ; d'aujourd'hui seulement j'ai vu à quels dédains, à quelles humiliations il m'exposait ! J'ai vu qu'il n'y avait pour moi ni amour, ni amitié à espérer, et je voulais fuir à jamais un monde qui me repoussait, lorsque M. Philippon est venu me retenir, me consoler. « Tu n'as besoin de personne, m'a-t-il dit : tu as maintenant cent mille écus qui t'appartiennent : avec cela, maintenant, toutes les femmes vont « t'adorer ! »

URSULE, à part.

Grands dieux ! qu'allais-je faire ?

LÉON.

Il paraît qu'un parent éloigné m'a laissé cette fortune, qui me revient comme à son seul héritier ; c'est du moins ce que nous a annoncé un homme d'affaires, qui arrivait de Paris, et nous y retournons à l'instant.

URSULE, très-émue.

C'est bien... il suffit... je ne vous retiens plus.

LÉON.

Et cependant, madame, vous aviez daigné me promettre...

URSULE.

Non, monsieur ; depuis, j'ai réfléchi... ce serait une explication inutile, à laquelle vous auriez raison de ne pas croire, et je n'aurais que la honte d'avoir voulu vous persuader.

LÉON.

Mais tout à l'heure, madame, vous vouliez me dire...

URSULE.

Je ne le puis plus... Partez, monsieur... oubliez-moi ; et puissiez-vous trouver dans la richesse qui vous arrive tout le bonheur que vous méritez !

LÉON.

Quoi! madame, ce sont là vos derniers adieux?

URSULE.

Oui, monsieur.

LÉON, s'éloignant.

Ah! tout est fini pour moi!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE XV.

URSULE, seule.

Que je suis malheureuse! A-t-on jamais vu une fortune arriver plus mal à propos!... Ils ont tellement répété que je le détestais, que c'est maintenant une chose convenue, établie... Et j'irais lui dire que je l'aime, au moment où il devient riche; surtout avec les idées que lui a données ce M. Philippon, qui maintenant ne peut pas me souffrir!... Un honnête homme, je ne dis pas non, mais un vieux professeur qui ne sait que le grec, et qui n'entend rien aux femmes.

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Oui, pourra-t-il croire jamais
Qu'on aime encor ceux qu'on déteste?
Je le vois trop... ce coup funeste
Va renverser tous mes projets.
Comment croirait-il que je l'aime?
Comment le prouver désormais?
Ah! quel bonheur si je pouvais
Aujourd'hui le perdre moi-même...
Afin de le sauver après!

Oui, cette fortune est un obstacle invincible, et tant qu'elle existera... Quelle idée! si je pouvais le ruiner!... j'espère qu'après cela il ne doutera plus de ma tendresse. Est-ce lui?... non : c'est Juliette.

SCÈNE XVI.

URSULE, JULIETTE.

JULIETTE.

Madame! madame! voici bien d'autres nouvelles! Il n'est question que de cela au château : Léon vient de faire un héritage.

URSULE.

Eh! mon Dieu! croyez-vous que je ne le sache pas!

URSULE.

C'est qu'il hérite de trois ou quatre cent mille francs?

URSULE, avec impatience.

Eh bien! après?

JULIETTE.

Après, après; c'est que cela change bien les choses! On ne pouvait lui reprocher que son manque de fortune; car, excepté cela, Léon est très-gentil; c'est un charmant cavalier, et vous avez beau dire, je n'ai jamais partagé vos préventions contre lui.

URSULE.

Et bien! par exemple! ne voulez-vous pas l'épouser?

JULIETTE.

Pourquoi pas, puisqu'il en était question? Mais c'est qu'il y a déjà des obstacles : on dit que M. de Clairval, le maître du château, va lui donner sa fille.

URSULE.

Il se pourrait?

JULIETTE.

Et ce n'est pas bien à lui, ce n'est pas délicat, parce qu'enfin mes parents avaient des vues antérieures; et puis il y a encore ma sœur Malvina, qui me donne des inquiétudes... Certainement, elle aurait bien épousé M. Auguste, mais elle ne l'aime pas beaucoup; et maintenant, à cause des nouvelles idées... vous comprenez : elle pourrait revenir.

URSULE.

Allons, elles veulent toutes l'épouser à présent!

JULIETTE.

Mais, si vous êtes assez bonne pour me seconder, je crois qu'on peut faire manquer tous ces mariages-là.

URSULE, vivement.

Vraiment? Eh! mon Dieu! ma chère amie, je serai charmée de vous rendre service; mais par quels moyens? Je suis si peu au fait de tout ce qui arrive!

JULIETTE.

Oh! je vais vous donner des détails; vous sentez bien que je me suis informée. D'abord, c'est un vieux baron, M. de Saint-Clair.

URSULE.

Que dites-vous? le baron de Saint-Clair? celui qui vient de mourir?

JULIETTE.

Oui, madame; c'est lui qui donne toute sa fortune à Léon; c'est-à-dire il la lui donne, c'est malgré lui, et sans le vouloir, parce qu'il en avait disposé par testament en faveur d'une autre personne; mais cette personne, qu'on ne nomme pas, et qui même ne veut pas être nommée, renonce généreusement à la succession : alors elle revient à Léon, qui, quoique arrière-cousin, se trouve, dit-on, le seul héritier, et alors...

URSULE.

Ah! que je suis heureuse!

JULIETTE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

URSULE.

Rassurez-vous, je ferai manquer le mariage.

JULIETTE.

Il se pourrait? Dieu! que vous êtes bonne!

URSULE.

Non, pas tant que vous croyez. Mais comment savez-vous tout cela?

JULIETTE.

Par M. Derfort, un notaire.

URSULE.

Mon homme d'affaires.

JULIETTE.

Il arrive de Paris pour annoncer cette bonne nouvelle; et Léon va se trouver maître de toute la fortune, dès que la renonciation sera signée.

URSULE.

Grâce au ciel, elle ne l'est pas encore.

(Se mettant à table à droite, et écrivant.)

JULIETTE.

Que faites-vous donc?

URSULE.

C'est l'affaire d'un instant. (Écrivant.) Tenez, ma chère amie, ayez la bonté de porter ceci à M. Derfort, le notaire; je pense que cela suffira.

JULIETTE.

Quoi, madame! vous croyez que ce papier empêchera le mariage de mademoiselle de Clairval?

URSULE.

Oui, certes.

JULIETTE.

Oh ! que je suis contente ! Tenez, voici M. Philippon, je vous laisse avec lui, et je reviens à l'instant.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

URSULE; PHILIPPON, entrant par la porte à droite.

URSULE, à part.

Oh ! mon Dieu ! qu'a donc M. Philippon, et d'où vient cet air sombre et rêveur ?

PHILIPPON, voulant se retirer.

Votre serviteur, madame.

URSULE.

Eh quoi ! vous me fuyez ?

PHILIPPON.

Oui, madame ; car moi je suis franc et loyal, et quand j'ai à me plaindre des gens, quand je n'ai plus d'amitié pour eux, je le dis à eux-mêmes, et ne cherche point en secret à les desservir ; je ne sais pas si je me fais comprendre.

URSULE.

Parfaitement ; mais je ne pense pas que, quant à présent du moins, vous ayez contre moi de nouveaux sujets de plainte.

PHILIPPON.

Si, madame, et je ne vous le pardonnerai jamais. Malgré la fortune qui lui sourit, malgré l'héritage qu'il vient de faire, Léon est le plus malheureux des hommes : je voulais le marier à mademoiselle de Clairval, tout le monde y consentait ; lui seul refuse : cela lui est impossible.

URSULE.

Pour quelle raison ?

PHILIPPON.

Vous me le demandez ! pour vous, madame ! pour vous seule, qui êtes cause de tous ses chagrins.

Air : A soixante ans.

Malgré vos torts dont il convient lui-même,
Son cœur ne rêve et ne pense qu'à vous ;
C'est toujours vous, c'est vous seule qu'il aime
(Ursule fait un mouvement de joie.)

Et je ne puis maîtriser mon courroux,
Lorsque je vois qu'un fol amour l'enflamme,
Lorsque je vois les maux qu'il doit souffrir;
Et de fureur ce qui me fait frémir...

URSULE.

Qu'est-ce donc?

PHILIPPON, indigné.

C'est qu'en m'écoutant, madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir;
Oui, je le vois, en m'écoutant, madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir.

URSULE.

Moi, monsieur! en tout cas, vous ne pouvez pas dire qu'il y ait séduction de ma part.

PHILIPPON.

Non, certes; mais, patience, il finira par se guérir de son aveuglement. Moi, d'abord, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens que je lui dirai de vous tout le mal possible; et je ferai si bien qu'avant peu, je l'espère, Léon en aimera une autre: il est riche, il l'épousera.

URSULE.

Il l'épousera... c'est si je veux.

PHILIPPON.

Comment! si vous voulez.

URSULE.

Oui, cela dépend de moi; et quant à cette fortune dont vous parlez, il ne la possédera peut-être pas longtemps.

PHILIPPON.

Et qui pourrait la lui enlever?

URSULE.

Moi, monsieur.

PHILIPPON.

Vous voulez plaisanter?

URSULE.

Du tout; je parle sérieusement.

PHILIPPON.

S'il était vrai... si vous osiez... je ne sais, dans ma fureur...

URSULE.

Calmez-vous, vous le verrez; et loin d'être furieux, vous serez ravi, enchanté! et lui aussi; c'est moi qui vous en préviens.

PHILIPPON.

Eh bien ! par exemple...

URSULE.

Tenez, le voici.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS ; LÉON, venant par la droite.

LÉON, à Philippon.

Je vous cherchais, mon ami ; partons.

PHILIPPON, le regardant.

Qu'as-tu donc ? et d'où vient ce trouble ?

LÉON.

Nous nous étions flattés trop tôt... Mais le ciel m'est témoin que la perte de mes espérances n'est pas le coup le plus difficile à supporter !

PHILIPPON.

Que dis-tu ? Comment ! cet héritage...

LÉON.

Il ne faut plus y penser, je n'y ai pas de droit ; lisez plutôt cette lettre, que M. Derfort vient de me confier. (Pendant que Philippon lit.) Vous voyez que tout appartient à madame.

PHILIPPON.

Qu'ai-je vu ! Ce matin, cependant, elle avait eu la générosité d'y renoncer.

LÉON.

Il est vrai, mais madame a changé d'avis quand elle a su que c'était moi.

PHILIPPON.

Alors, c'est fini. Cela n'est plus de la haine : c'est une guerre à mort ! Quoi, madame ! vous n'êtes point satisfaite ? Il vous faut encore la ruine totale de ce malheureux jeune homme ! (A Léon.) J'espère qu'à présent, du moins, tu ne vas plus l'aimer ?

LÉON.

J'y tâcherai ; c'est tout ce que je peux vous promettre. Partons, rien ne peut plus me retenir.

(Ils vont pour sortir.)

URSULE, doucement.

Léon !

(Léon revient vivement sur ses pas.)

PHILIPPON.

Eh bien ! où vas-tu donc ?

LÉON.

Vous voyez bien qu'elle m'appelle.

PHILIPPON, le retenant.

Ce n'est pas vrai.

URSULE, à Léon.

Quoi ! malgré tout le mal que je vous ai fait, vous ne pouvez encore me haïr ? Je n'eusse osé l'exiger ; mais je vous en remercie. Je suis fière d'inspirer un tel amour !

PHILIPPON.

Eh bien ! alors, pourquoi lui enlever cet héritage ?

URSULE.

Pourquoi ? pour le lui donner.

LÉON.

Que dites-vous ?

URSULE.

Je ne voulais épouser qu'un homme sans fortune : vous voyez bien, monsieur, qu'il a fallu d'abord vous ruiner, et ce n'est pas sans peine.

LÉON, à ses genoux.

Ah ! je suis trop heureux !

PHILIPPON, s'inclinant.

Madame, ce n'est pas à lui, c'est à moi de tomber à vos genoux !

Air de la Robe et les Bottes.

Avec respect, c'est moi qui me prosterne ;
Vous l'épousez, quel bonheur pour nous deux !
Dans l'histoire ancienne ou moderne
Je n'ai pas vu de traits plus généreux.

URSULE.

Vous n'avez plus dessein, j'en suis certaine,
De me haïr...

PHILIPPON.

Qui ? moi ?... je crois que si,
Et pour un rien j'aurais pour vous la haine
Que vous aviez tout à l'heure pour lui.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Qu'est-ce que je vois ?

PHILIPPON.

Léon, mon pupille, qui fait un bien plus beau mariage que je n'eusse osé l'espérer : il épouse madame.

JULIETTE.

Eh bien ! par exemple ! et ce dont nous étions convenues ?

URSULE.

J'ai tenu ma parole : je vous ai promis qu'il n'épouserait pas votre sœur.

MALVINA.

Fi ! mademoiselle, c'est très-vilain ! je vois maintenant pourquoi vous me disiez tant de bien de M. Auguste.

JULIETTE.

Moi, je vois pourquoi madame nous disait taut de mal de M. Léon.

PHILIPPON.

Et moi, je n'ai rien vu ; est-ce étonnant ! je ne me suis pas un seul instant douté de tout cela !

URSULE.

Je le crois bien ; aussi, écoutez votre horoscope, et tâchez de vous y résigner : vous serez toute votre vie un savant professeur, un parfait honnête homme, mais vous ne comprendrez jamais rien ni à l'amour ni à *la haine d'une femme*.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Adam.

LÉON, à Ursule.

Soyez mon guide et mon amie,
Par vous-même je viens de voir
Que bien souvent dans cette vie
Le silence était un devoir.
Employé qu'on met en vacance,
Pauvre époux dont on prend le bien,
Jeune amant que l'on récompense,
Ne dites rien,
Soyez prudents, ne dites rien.

MALVINA.

Si vous voulez que l'on vous aime,
Mari, soyez docile et doux,
Parlez de votre amour extrême,
Mais sur le reste taisez-vous.
En hymen, souvent le silence
Vaut le plus aimable entretien;

Et quand il s'agit de dépense,
Ne dites rien,
Payez, messieurs, ne dites rien.

JULIETTE.

Dans le monde, où, par l'apparence,
Souvent, hélas! on est séduit,
J'ai vu des banquiers d'importance
Qu'on prenait pour des gens d'esprit.
Oui, messieurs, cet heureux mensonge
S'accrédite, grâce au maintien,
Mais pour que l'erreur se prolonge,
Ne dites rien,
Observez-vous, ne dites rien.

PHILIPPON.

Auteurs qui voulez au Parnasse
Briller au nombre des élus,
Pour avoir la première place,
Pour voir vos rivaux confondus,
Pour que des plumes indiscrètes
Ne puissent trouver le moyen
De critiquer ce que vous faites,
Ne faites rien,
Auteurs prudents, ne faites rien.

URSULE, au public.

Si cette esquisse a su vous plaire,
Parlez-en... soyez indiscrets;
Mais quand ce soir je viens de faire
L'humble aveu de tous mes secrets...
S'ils ont mérité votre blâme,
S'ils vous ont déplu... songez bien
Que c'est le secret d'une femme:
N'en dites rien,
A vos amis n'en dites rien.

LA QUARANTAINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 février 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

PERSONNAGES.

JONATHAS, négociant du Havre.
GABRIEL DE RÉVANNES, son camarade de collége.
MADAME DE CRÉCY, jeune veuve.
LAVENETTE, médecin de la ville.
GIROFLÉE, jardinier de Jonathas.

Le théâtre représente un salon richement meublé : porte au fond ; grande croisée de chaque côté sur le premier plan ; à droite et à gauche, sur le second plan, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, JONATHAS.

JONATHAS.

Comment ! mon ami, tu es au Havre depuis ce matin ? Comme on se retrouve !... Encore une poignée de main, ça fait plaisir.

GABRIEL.

Ah ! mon Dieu, oui, j'arrive à l'instant. Je regardais à la porte d'Ingouville cette jolie maison qui borde la chaussée ; je me rappelais les jours heureux que j'y ai passés, l'aimable société qui l'habitait, lorsque tu es venu me heurter, et j'allais peut-être te chercher querelle...

JONATHAS.

Lorsque je t'ai reconnu.

GABRIEL.

Malgré douze ou quinze ans de séparation.

JONATHAS.

Parbleu ! Gabriel de Révannes, mon ancien camarade, avec qui j'ai fait toutes mes études au lycée de Rouen.

GABRIEL.

Ce cher lycée de Rouen ! le *Louis-le-Grand* de la Normandie... Nous y avons eu de fiers succès.

JONATHAS.

Moi, j'étais le plus fort en thèmes.

GABRIEL.

Et moi, le plus fort à la balle.

JONATHAS.

Eh, oui! tu ne faisais pas grand'chose; mais quand il y avait quelque expédition périlleuse, tu étais là!... Aussi on t'appelait Gabriel le tapageur.

GABRIEL.

Toi, tu ne travaillais pas mal; mais quand il y avait quelques taloches à recevoir, ça te regardait; aussi on t'appelait Jonathas...

JONATHAS.

Jonathas le jobard!...

GABRIEL.

Oui, le jobard!... Quelle différence entre nous!

Air de la Robe et les Bottes.

Quand des pensums j'avais le privilége,
Toi, tu passais pour piocheur assidu;
Dans tous nos jeux, moi, j'étais, au collége,
Toujours battant, et toi, toujours battu.

JONATHAS.

Quel heureux temps! Ma mémoire fidèle,
Malgré quinze ans ne l'a point oublié;
Avec plaisir toujours on se rappelle
Les coups de poing de l'amitié.

Voilà deux ans que je suis venu m'établir au Havre.

GABRIEL.

Moi, j'y suis né; mais voilà dix ans que je l'ai quitté.

JONATHAS.

Et pendant ce temps, qu'es-tu devenu?

GABRIEL.

Je suis officier de marine. J'ai couru toutes les mers.

JONATHAS.

Tiens, c'est drôle, tu vas dans les îles, et moi j'y envoie.

GABRIEL.

C'est moins dangereux.

JONATHAS.

Tu crois peut-être que je suis encore jobard? pas du tout; maintenant j'ai de l'esprit, j'ai fait fortune, je suis farceur; on dit

même que je suis malin ; parmi les négociants du Havre, il y en a peut-être qui font plus d'affaires que moi ; mais il n'y en a pas un qui fasse autant de malices.

GABRIEL.

Ce vaut bien mieux. (*A part.*) Pauvre garçon ! Soyez donc fort en thèmes... (*Haut.*) Et tu es heureux ?

JONATHAS.

Je t'en réponds. J'ai pris ici la maison de commerce de mon oncle, une entreprise magnifique ; mais j'étais en procès avec la veuve de son associé : notre fortune en dépend, et quand on plaide il y en a toujours un qui perd, et quelquefois tous les deux... Ah ! ah ! celui-là est méchant, n'est-ce pas ? Alors, pour arranger tout cela, on a parlé d'un mariage ; et c'est aujourd'hui même que la noce a lieu.

GABRIEL.

Si tu es aimé, je t'en fais compliment.

JONATHAS.

Parbleu ! si je suis aimé, tu le verras ; car j'espère bien que tu assisteras à mon mariage ; toute la ville du Havre y sera. Vrai, ça te fera plaisir, c'est un beau coup d'œil.

Air : Connaissez mieux le grand Eugène.

J'aurai le suisse avec sa hallebarde,
Les deux adjoints, tous les marins du port ;
On dit même qu'une bombarde
Doit faire feu de bâbord et tribord :
Pour le tapage au Havre l'on est fort.

GABRIEL.

J'approuverais un tel usage,
Si, de l'hymen garantissant la paix,
Le bruit qu'on fait avant le mariage
Dispensait d'en avoir après.

Je te remercie de ton invitation ; mais tu as des parents, des amis intimes à recevoir ; et je craindrais de te gêner.

JONATHAS.

Laisse donc, ma maison est très-grande ; c'est une des plus jolies maisons de campagne de la côte ; je paye douze cents francs de contribution ; et puis, j'en ai encore une autre dans la grande rue ; ça t'étonne ? Vous autres officiers de marine, vous n'avez pas l'habitude d'être propriétaires ; et puis tu verras le crédit, la considération... Tiens, voilà déjà du monde qui m'arrive.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LAVENETTE.

JONATHAS.

C'est M. Lavenette; j'ai à lui parler.

GABRIEL.

Ne te gêne pas, fais tes affaires.

JONATHAS.

Ce cher docteur! pour la première fois de sa vie, il est en retard.

LAVENETTE.

Que voulez-vous, la ville du Havre ne peut se passer de moi... quand on est à la fois employé à la mairie et médecin.

Air du Jaloux malade.

Des enfants j'inscris la naissance;
C'est le plus beau droit des adjoints;
De plus, je suis la providence
Du malade implorant mes soins.
Ainsi, qu'on meure ou que l'on vive,
A leur sort prenant toujours part,
Moi, je suis là quand on arrive,
Et j'y suis encor quand on part.

JONATHAS.

C'est juste, sans vous il n'y a pas moyen de vivre ni de mourir. Ah! ah! c'est une plaisanterie, il ne faut pas que cela vous fâche.

LAVENETTE.

Me fâcher! ah, bien oui! Ah propos de ça, ma femme vient d'arriver par la diligence de Paris. Pauvre petite femme! elle a passé la nuit en route, et voilà qu'elle s'habille pour la noce; elle veut assister au bal, parce que j'y serai; elle m'aime tant!... Ah çà! avez-vous été sur le port? savez-vous les nouvelles?

JONATHAS.

Qu'y a-t-il donc?

LAVENETTE.

Il y a en rade un navire grec, *le Philopœmen*; un vaisseau qui arrive de Smyrne, avec un chargement de cotons.

JONATHAS.

Ah! il vient de Smyrne; mais ne dit-on pas que dernièrement quelques symptômes y ont éclaté?

LAVENETTE.

Aussi, comme membre du conseil sanitaire, nous avons pris nos précautions; le vaisseau va subir une quarantaine rigoureuse, et personne ne pourra venir à bord, sous les peines les plus sévères.

JONATHAS.

Diable! vous avez raison, ne badinons pas! prenons bien garde à la santé de la ville du Havre.

LAVENETTE.

Quel est ce monsieur? un commerçant?

JONATHAS.

Non, c'est un officier de marine, un camarade de collége, à qui je ne suis pas fâché de montrer quelle figure je fais ici.

LAVENETTE,

Je comprends... (S'avançant vers Gabriel.) Monsieur, les amis de nos amis sont nos amis. Monsieur se fixe au Havre?

GABRIEL.

Je ne sais pas encore.

LAVENETTE.

Il le faut; cela me fera une maison de plus. Une ville charmante, une société délicieuse; j'en puis mieux juger que personne, car, par état, je dîne chez l'un, je dîne chez l'autre; ça dépend de l'heure de mes visites.

JONATHAS.

Oui, vous me faites toujours la vôtre à cinq heures.

LAVENETTE, à Jonathas, lui tâtant le pouls.

Comment allons-nous ce matin?

JONATHAS.

Dame! je n'en sais trop rien : je m'en rapporte à vous.

GABRIEL.

Est-ce que tu es malade?

JONATHAS.

Non; mais, par précaution, je me suis abonné. Tous les jours le docteur vient me dire comment je me porte.

GABRIEL.

C'est charmant.

JONATHAS.

Que veux-tu, mon ami, la santé avant tout. Quand on est riche, il est si utile d'être heureux et de bien se porter! on n'a que cela à faire.

LAVENETTE.

Ah çà! nous mettons-nous à table? la future est-elle là ; tout le monde est-il arrivé?

JONATHAS.

Oui, sans doute; on n'attendait que vous pour signer le contrat. (A Gabriel.) Viens, mon ami : je vais te présenter à ces dames, car ce matin, avant la cérémonie, je donne à déjeuner chez moi à ma prétendue.

GABRIEL.

Un instant, j'ai aussi des prétentions, et je suis là en costume de voyageur.

JONATHAS.

Oh! mon Dieu, tous mes domestiques sont occupés; et pourtant j'en ai sept, y compris le petit commis; mais tiens, voici Giroflée le jardinier, qui va te montrer ton appartement, et qui de plus sera à tes ordres.

Air : Triste spectacle, hélas! aux yeux du sage (du Bureau de loterie).

Adieu, mon cher, sans façon je te laisse;
Tu peux chez moi commander, ordonner.
A t'obéir je veux que l'on s'empresse;
Et nous, docteur, courons au déjeuner.

LAVENETTE.

Oui, je me sens un appétit féroce;
Un jour d'hymen, si parfois les Amours,
Quoique invités, ne sont pas de la noce,
Les déjeuners du moins en sont toujours.

Ensemble.

JONATHAS.

Adieu, mon cher, etc.

LAVENETTE.

Allons, monsieur, sans façon je vous laisse,
Mais vous pouvez commander, ordonner.
A le servir ici que l'on s'empresse,
Et nous, amis, courons au déjeuner.

(Jonathas et Lavenette entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

GABRIEL, GIROFLÉE, qui se tient à l'écart.

GABRIEL.

Diable ! depuis que nous sommes sortis du collége, mon ancien camarade est bien changé; ce n'est plus une bête, c'est un sot... J'ai vu qu'il tranchait avec moi du protecteur, et j'avais bien envie, pour prendre ma revanche, d'ouvrir mon portefeuille et de lui proposer de l'acheter, lui et ses commis... Une mauvaise affaire que j'aurais faite là ! et je peux, je crois, mieux placer mon argent.

GIROFLÉE.

Monsieur, si vous voulez, je vais vous montrer votre appartement; je suis à votre service.

GABRIEL.

Ah ! ah ! c'est vrai; c'est le valet de chambre qu'on m'a donné... Tiens, mon garçon, voilà d'abord pour ta peine.

GIROFLÉE.

Comment donc, monsieur, il n'y a encore eu que du plaisir.

GABRIEL.

Tu vas aller dans la grande rue, chez Delaunay, à l'Aigle d'or : c'est là que la diligence m'a débarqué.

GIROFLÉE.

Ah ! monsieur est venu en diligence ?

GABRIEL.

Oui, j'aime mieux ça; c'est plus gai, plus animé, surtout les Jumelles qu'on prend à Rouen.

Air du Petit Courrier.

Un tel voyage me plaît fort.
A la nuit on se met en route,
On se place sans y voir goutte,
On babille ou bien l'on s'endort,
On rit, on s'intrigue, on se presse,
On parle amour...et cætera,
Sans savoir à qui l'on s'adresse :
C'est comme au bal de l'Opéra.

Et puis, on y fait des rencontres... J'avais entre autres une petite voisine charmante, qui avait en moi une confiance... Elle m'avait donné à serrer ses gants et son éventail; et ma foi, en nous sépa-

rant, j'étais occupé à la regarder, et je n'ai plus pensé à lui restituer le précieux dépôt.

GIROFLÉE.

Ça se retrouvera, monsieur; ici, d'ailleurs, tout se retrouve...

GABRIEL, lui donnant une carte,

C'est bon; tu demanderas à la diligence mes effets que j'y ai laissés, et tu me les apporteras ici.

GIROFLÉE.

Oui, monsieur : les effets de monsieur... (Cherchant à lire.) g... a... ja... bri.

GABRIEL.

Gabriel de Révannes.

GIROFLÉE.

Comment! vous êtes M. Gabriel de Révannes?

GABRIEL.

Est-ce que tu me connais?

GIROFLÉE.

Non, monsieur; mais il y a dix ans, quand j'étais jeune, j'ai joliment entendu parler de vous... Un bon enfant qu'ils disaient; mais une mauvaise tête... Tout ça, à cause de cette fameuse affaire que vous avez eue...

GABRIEL.

Comment! est-ce qu'on s'en souvient encore?

GIROFLÉE.

Il y a longtemps que c'est oublié; mais moi qui suis un enfant du Havre, et qui ne l'ai jamais quitté... C'était dans un bal, n'est-ce pas, monsieur, et parce qu'une demoiselle de seize ans avait refusé de danser avec vous, vous avez cherché querelle à celui qu'elle avait accepté pour cavalier.

GABRIEL.

Oui, et ce sera pour moi un sujet éternel de remords. Ce pauvre Crécy, un de mes camarades; je le vois encore frappé d'un coup fatal... Éperdu, hors de moi, marchant au hasard, je rentre dans la ville, j'aperçois un vaisseau qui mettait à la voile; je m'élance sur son bord; et depuis ce temps je n'ai pas revu ma patrie... Il y a un mois seulement, j'ai débarqué à La Rochelle; je me suis rendu à Paris, et c'est là que j'ai appris que M. de Crécy avait été rappelé à la vie; que, guéri de ses blessures, il avait épousé celle...

GIROFLÉE.

Oui, monsieur; il l'a bien fallu. Après un éclat comme celui-là, elle aurait été compromise. Mais, du reste, ils ont fait un excellent ménage; et M. de Crécy vivrait encore, si ce n'était, il y a cinq ans, cette fièvre cérébrale pour laquelle il a eu l'imprudence d'appeler M. Lavenette le médecin... Oh! celui-là ne l'a pas manqué, ça n'a pas été long; en voilà comme ça une vingtaine à ma connaissance... Eh bien! c'est égal, il reste toujours ici, lui; il ne pense pas à s'embarquer.

GABRIEL.

C'est bien; va vite où je t'ai dit.

GIROFLÉE.

Oui, monsieur; mais quand j'y pense, c'est drôle que mon maître vous invite à la noce. Vous me direz que voilà deux ans seulement qu'il est établi au Havre, et qu'alors il ne connaît pas votre aventure.

GABRIEL.

Eh bien, par exemple! je crois qu'il fait des réflexions. Va, et reviens, parce que j'ai d'autres commissions à te donner.

GIROFLÉE.

Oui, monsieur.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

GABRIEL, seul.

On ne m'avait pas trompé; elle est veuve, elle est libre; dix ans d'exil ont dû expier ma faute; et je pense qu'elle sera assez généreuse pour me recevoir. Je n'ai pas osé demander sa demeure, ni me présenter chez elle. Mais il y a ici une noce, une grande réunion; la meilleure société du Havre y est invitée... Madame de Crécy s'y trouvera sans doute; voilà pourquoi j'ai accepté les offres de mon ancien camarade; et quand je pense qu'aujourd'hui même je vais la revoir, j'éprouve un tremblement dont je ne me croyais pas capable. Moi, un marin, un corsaire!...

Air de Téniers.

Mais d'où vient donc l'émotion profonde
Que, malgré moi, dans ces lieux je ressens?
Moi, voyageur et citoyen du monde,

Tous les pays m'étaient indifférents!
Depuis dix ans, fatigué de moi même,
C'est le seul jour ou mon cœur fut ému.
Ah! la patrie est aux lieux où l'on aime,
Et je sens là que j'y suis revenu.

Ah! mon Dieu! quelle est cette femme qui s'avance dans cette galerie! Comme mon cœur bat! c'est elle, c'est Mathilde! quel bonheur! elle vient, et elle est seule.

SCÈNE V.

GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

MADAME DE CRÉCY.

Quel ennui qu'un contrat de mariage! être obligée de recevoir tout ce monde; sans compter qu'ils arrivent tous avec la même phrase de félicitations; et pour peu qu'on tienne à varier ses réponses, c'est un travail... (Apercevant Gabriel, qui s'avance.) Encore un de nos convives!... (Elle lui fait la révérence, et lève les yeux sur lui.) Ah! mon Dieu! en croirai je mes yeux! voilà des traits...

GABRIEL.

Quoi! Mathilde, vous ne les avez point oubliés!

MADAME DE CRÉCY.

Monsieur de Révannes!...

GABRIEL.

Oui, madame, celui dont vous eûtes les premières amours; celui qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui après dix ans d'exil et de malheur se présente en tremblant devant vous, pour demander sa grâce.

MADAME DE CRÉCY.

O ciel! que faites-vous! ignorez-vous donc ce qui s'est passé en votre absence!

GABRIEL.

J'arrive à l'instant même; mais j'ai appris à Paris que depuis cinq ans vous étiez veuve, vous étiez libre, et j'accours. Je ne vous parle pas de la fortune que j'ai acquise...

MADAME DE CRÉCY.

Monsieur...

GABRIEL.

Je sais que ce n'est pas cela qui vous déciderait; aussi je n'implore que votre générosité. Accordez-moi votre main, et je croirai

l'avoir achetée trop peu encore par tous les maux que j'ai soufferts.

MADAME DE CRÉCY.

Mon ami, écoutez-moi; je voudrais en vain vous cacher l'émotion que m'a causée votre vue; je croyais vous avoir perdu pour jamais; et l'on ne retrouve pas sans plaisir l'ancien ami de son enfance. Vous fûtes le premier que j'aimai, j'en conviens. (A demi voix et avec émotion.) Je vous dirai même plus, je n'ai jamais aimé que vous.

GABRIEL.

Il se pourrait!

MADAME DE CRÉCY.

Oui; et cependant je crois encore que si je vous avais épousé, j'aurais eu tort : j'aurais été fort malheureuse. Oui, mon ami, l'amour ne suffit pas en ménage; et votre caractère bouillant et emporté, ce premier mouvement auquel vous ne pouviez résister...

GABRIEL.

Vous avez raison, tel j'étais à dix-huit ans, quand je vous ai quittée; et ce que vous ne croirez jamais, c'est l'état même que j'ai pris, qui, plus encore que les années, a changé mon caractère. Oui, madame, l'aspect des combats et des naufrages, toutes ces scènes d'horreurs dont se compose la vie d'un marin usent la fougue de ses passions, et ne lui laissent plus d'énergie que contre le danger. L'habitude d'exposer sa vie la lui rend indifférente; le besoin de s'aider, de se secourir mutuellement, le rend humain et charitable. Aussi, madame, malgré leurs dehors brusques et farouches, presque tous les marins, au fond du cœur, sont la bonté et la douceur même. En vous parlant ainsi, je vous suis suspect sans doute : pour me rendre digne de vous, j'ai trop d'intérêt à me faire meilleur que je ne suis; mais daignez vous en convaincre par vous-même, daignez m'éprouver : quoi qu'il coûte à mon impatience, qu'importent quelques jours de plus, quand depuis dix ans on attend le bonheur!

MADAME DE CRÉCY.

Eh bien! s'il est vrai... si vous avez conservé pour moi quelque amitié, je vais la mettre à une épreuve cruelle; il faut nous séparer encore.

GABRIEL.

Et pourquoi?

MADAME DE CRÉCY.

Parce que votre présence en ces lieux blesserait toutes les convenances.

GABRIEL.

Que dites-vous ?

MADAME DE CRÉCY.

Je vous dois ma confiance tout entière... Restée veuve et avec un fils, j'ai dû tout sacrifier à son avenir ; j'ai dû penser non à ma fortune, mais à la sienne ; un procès menaçait de la lui enlever ; en me remariant, je pouvais la lui conserver.

GABRIEL.

Eh bien ! madame ?

MADAME DE CRÉCY.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Eh bien ! j'ai promis... j'étais mère !
Ce titre, hélas ! m'ordonnait d'écouter
Mes amis, ma famille entière,
L'opinion, que l'on doit respecter.

GABRIEL.

Qu'importe à moi ce qu'on a pu promettre ?
Je brave tout.

MADAME DE CRÉCY.

Vous, vous avez raison.
Un homme peut braver l'opinion,
Une femme doit s'y soumettre.

J'ai donné ma parole ; et c'est aujourd'hui, en présence de toute la ville, que devait se signer le contrat.

GABRIEL.

Et vous croyez que je souffrirai...

MADAME DE CRÉCY.

Il n'est plus temps de vous y opposer... Tout est fini, je viens de signer.

GABRIEL.

O ciel ! il se pourrait ! Je devine maintenant, je vais trouver votre époux.

MADAME DE CRÉCY.

Et pourquoi ? pour nous séparer encore pendant dix ans.

GABRIEL.

Dieu ! quel souvenir vous me rappelez !

MADAME DE CRÉCY.

Qu'il vous rende à la raison : vous avez juré de vous éloigner, j'ai votre parole, je la réclame... Si je vous suis chère, n'allez pas me compromettre, me déshonorer par un éclat inutile, que je ne vous pardonnerai jamais.

GABRIEL.

Je vous comprends, vous l'aimez ?

MADAME DE CRÉCY, prenant sur elle-même.

Eh bien ! oui, monsieur, je l'aime ; je l'aime beaucoup.

GABRIEL.

Ce mot seul suffisait. Adieu, madame, adieu pour toujours.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; JONATHAS.

JONATHAS, arrêtant Gabriel, qui veut sortir.

Eh bien ! où vas-tu donc ? nous allons partir, et nous comptons sur toi. Mon ami, c'est ma femme que je te présente.

MADAME DE CRÉCY, avec embarras.

Je connaissais déjà monsieur.

JONATHAS.

Eh bien ! tant mieux ; ça se trouve à merveille : c'est lui qui, ce matin, va vous donner la main, c'est une idée que j'ai eue. Ah ! ah !

GABRIEL.

Qui, moi ?

MADAME DE CRÉCY, vivement.

C'est impossible. Monsieur me disait tout à l'heure que ce matin même, et pour rendre service à un ami qui l'en suppliait, il était obligé de partir pour Paris.

JONATHAS.

A la bonne heure ; mais s'il s'en va, je me brouille avec lui ; j'ai parlé à toute la société de mon ami l'officier de marine, et l'on y compte. (A Gabriel.) Enfin, si tu restes, je te placerai à table à côté de la mariée ; voilà des motifs déterminants.

GABRIEL.

Écoute donc, si tu le veux absolument...

JONATHAS.

Oui, mon ami, ça me rendra service ; un jour de noce on ne sait où on en est ; il faut s'occuper de tout le monde : et pendant

que je ferai les honneurs, tu feras la cour à ma femme! Ah! ah! ah! c'est drôle, n'est-ce pas ?

MADAME DE CRÉCY, à Gabriel, d'un air de reproche.

Eh quoi, monsieur!....

JONATHAS.

Et demain, nous partons pour une campagne à dix lieues d'ici; nous t'emmènerons, nous n'aurons personne, nous serons en petit comité; et puis, il y a là une chasse superbe; il est vrai que tu n'es peut-être pas amateur... Tant mieux, tu tiendras compagnie à madame, parce qu'au fait j'aime autant que tu ne chasses pas sur mes terres. Ah! ah! celui-là est original, n'est-il pas vrai? Ainsi, c'est convenu; tu vas écrire à Paris qu'on ne t'attende pas, et tu pars avec nous.

MADAME DE CRÉCY, bas à Gabriel.

Refusez, monsieur, refusez, je vous en supplie.

GABRIEL.

Et pourquoi donc, madame? je suis trop heureux d'accepter l'invitation que me fait un ami.

JONATHAS.

A la bonne heure... (A madame de Crécy.) Ça vous convient, n'est-il pas vrai?

MADAME DE CRÉCY.

Non, monsieur.

JONATHAS.

Et pourquoi cela?

MADAME DE CRÉCY.

Il me semble que vous pouviez le deviner et m'épargner la peine de le dire.

JONATHAS.

Je comprends. Tu ne sais pas que ma femme est d'une sévérité... et je suis sûr que c'est parce que je lui ai dit tout à l'heure que tu lui ferais la cour: ça l'a fâchée, je l'ai vu. (A madame de Crécy.) Mais vous sentez bien, ma chère amie, que c'était une plaisanterie.

MADAME DE CRÉCY.

Et si ce n'en était pas une?

JONATHAS et GABRIEL.

Que dites-vous?

MADAME DE CRÉCY.

C'est malgré moi, c'est à regret que je fais un pareil aveu; mais

on l'a voulu, on m'y a forcée. Apprenez que monsieur m'a aimée autrefois, et que peut-être maintenant encore... ; (vivement) mais j'en doute : car s'il m'eût aimée, il aurait eu plus de soumission à mes ordres, et ne m'aurait pas placée dans la position cruelle où je suis.

(Elle entre dans l'appartement à gauche.)

JONATHAS.

Écoute donc, mon ami, je ne pouvais pas prévoir... Tu ne m'en veux pas, ce n'est pas ma faute. Je vais voir si tout est prêt.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

GABRIEL, seul.

Oui, je l'aime encore; mais après un tel outrage, après une pareille trahison, il faudrait que je fusse bien lâche pour ne pas l'oublier; aussi bien elle me renvoie de chez elle, elle me bannit, et je lui obéirais! Non, morbleu! Qu'ai-je maintenant à ménager? Puisque ma présence lui est odieuse, je ne quitte pas ces lieux; puisque ma tendresse lui déplait, je l'aimerai toujours; et pour que ma vengeance soit complète, je saurai bien malgré elle, malgré son mari, la forcer à me voir encore, à m'aimer, à m'épouser... Par quel moyen? je n'en sais rien; mais quand on le veut bien... Me battre avec Jonathas, il ne faut pas y penser, il ne mérite pas ma colère : et d'ailleurs c'est le moyen de tout perdre. Ne vaut-il pas mieux encore avoir recours à quelque ruse de guerre, ou à quelqu'un de ces coups décisifs?... N'ai-je donc plus mon ancienne audace? Ne suis-je pas marin? N'ai-je pas mon étoile?... Allons! qui vient là à mon secours? est-ce un allié?... Non, c'est le docteur.

SCÈNE VIII.

GABRIEL, LAVENETTE.

LAVENETTE, sortant de la porte à droite, et parlant à un domestique.

Ah bien, oui! il ne manquerait plus que cela; venir me chercher pour aller en mer en sortant de table. (Au domestique.) Gervais, mon garçon, dis à nos confrères qu'ils peuvent aller à bord du *Philopœmen*, si ça leur fait plaisir; qu'ils fassent leur rapport sans moi; je suis médecin attaché à la ville du Havre, j'ai mille écus pour cela, je veux les gagner en restant à mon poste.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

LAVENETTE.

Attends donc encore; tiens, tu remettras à ma femme cet éventail en ivoire que je viens de lui acheter, car elle est d'une inconséquence! aller perdre le sien cette nuit dans la diligence, ou, ce qui est tout comme, le confier à un jeune homme qu'elle ne connaît pas.

(Le domestique sort par le fond.)

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! madame Lavenette était ma compagne de voyage.

LAVENETTE, criant encore au domestique.

Dis à ma femme que dans l'instant nous allons la prendre en voiture. (Se retournant, et apercevant Gabriel.) Eh bien! jeune et bel étranger, que faites-vous donc là? Nous allons partir pour la mairie; et, d'après ce que j'ai entendu dire, c'est vous qui allez donner la main à la mariée.

GABRIEL.

Oui, monsieur... (A part.) J'y suis. (Haut.) Je cours chercher madame de Crécy. (Montrant la porte à gauche.) Je tiens à ce qu'on se dépêche, car je suis en retard; il faut ce matin que je retourne à mon bord.

LAVENETTE.

Ah! monsieur a quitté son équipage pour venir à terre, peut-être même sans permission.

GABRIEL.

Précisément; mais l'amour de la patrie, le désir de revoir ses amis quand il y a longtemps qu'on en est séparé... songez donc que j'arrive de Smyrne.

LAVENETTE, s'éloignant de lui.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous seriez du *Philopœmen?*

GABRIEL.

Oui, monsieur, un navire superbe, qui dans ce moment est en rade; mais ce matin, dans mon impatience, je me suis jeté dans la chaloupe et j'ai abordé à la côte, sans en rien dire à personne; c'est vous, cher docteur, c'est vous qui êtes le premier... (Il lui tend la main; le docteur recule.)

LAVENETTE, tremblant.

Monsieur... monsieur... toute la société... toute la noce qui est là.

GABRIEL.

Vous avez raison, on va nous attendre; je cours chercher la mariée, puisque je dois être son chevalier d'honneur.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

LAVENETTE, seul.

Ah! grands dieux! que devenir! quel danger!... Ce jeune imprudent, qui ne s'en doute même pas et qui vient ici compromettre toute une noce, l'élite de la société, les premières têtes du Havre.

SCÈNE X.

LAVENETTE, JONATHAS, TOUS LES GENS DE LA NOCE.

CHOEUR.

Air : Fragment d'une Nuit au château.

Dans l'hymen qui les engage,
Quel bonheur leur est promis!
C'est un jour de mariage
Qu'on connait tous ses amis.

JONATHAS.

Nous avons tous, à la ronde,
Porté, grâce à mon Bordeaux,
La santé de tout le monde.

LAVENETTE.

Cela vient bien à propos.

CHOEUR.

Dans l'hymen, etc.

LAVENETTE, les interrompant.

Taisez-vous, taisez-vous; cessez tous ces chants d'allégresse.

JONATHAS.

Qu'avez-vous donc, docteur? comme vous voilà pâle!

LAVENETTE.

Il n'y a peut-être pas de quoi! Apprenez que nous ne sommes pas en sûreté dans cette maison.

TOUS, l'entourant.

Que dites-vous?

LAVENETTE.

Cet ami que vous avez accueilli, que vous avez reçu, ce jeune officier de marine... il est de l'équipage du *Philopœmen*.

JONATHAS.

Ce navire suspect qu'on a mis en quarantaine?

LAVENETTE.

Précisément.

JONATHAS.

C'est fait de nous.

LAVENETTE.

Ah! mon Dieu! j'y pense maintenant; ce matin ne m'a-t-il pas donné la main?

JONATHAS.

Eh! non, docteur, c'est à moi; heureusement j'avais mes gants de marié... (Il les ôte, les jette sur la table.) Sans mon mariage, j'étais perdu; mais voyons, dépêchons : c'est à vous de prendre des mesures de sûreté.

LAVENETTE.

Il vient d'entrer dans cet appartement.

TOUS.

Dans cet appartement!

Finale de la Neige.

LAVENETTE.

Je tremble, je tremble,
Je tremble d'effroi.
Même sort nous rassemble;
Je prévoi
Que c'est fait de moi.

JONATHAS.

Mais de peur qu'il ne sorte,
Fermons bien cette porte.

LAVENETTE.

Pour enfermer ici
Votre femme avec lui.

JONATHAS, LAVENETTE et LE CHOEUR.

C'est lui, c'est lui.
Fuyons loin d'ici.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(Gabriel paraît, donnant la main à madame de Crécy : tous les assistants poussent un cri d'effroi, et s'enfuient en fermant les portes, hors celle du cabinet à gauche, qui reste ouverte.)

SCÈNE XII.

GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(Tous deux au milieu du théâtre, et se regardant d'un air étonné.)

MADAME DE CRÉCY.

Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, d'un air innocent.

Je n'en sais rien, et je ne m'en doute même pas. Comme je venais de vous le dire, d'après les nouvelles instances de votre mari, qui craignait que mon départ ne parût extraordinaire à la société, je voulais, madame, vous donner la main jusqu'à la mairie, et après cela, obéir à vos ordres, en vous quittant pour jamais.

MADAME DE CRÉCY.

Je ne me trompe point, l'on ferme les portes sur nous!

GABRIEL, froidement.

Je ne sais pas alors comment nous ferons pour aller à la mairie; il faudra attendre qu'on nous ouvre.

MADAME DE CRÉCY.

Comment, monsieur! nous laisser ainsi! s'enfuir à notre aspect!

GABRIEL.

Air de Céline.

Oui, dans l'exacte bienséance,
Il est mal de nous oublier.
Je conçois votre impatience,
Vous avez à vous marier!
Je sais que l'on tient, d'ordinaire,
A terminer ces choses là;
Quant à moi, je n'ai rien a faire,
Et j'attendrai tant qu'on voudra.

MADAME DE CRÉCY.

O ciel! ce calme, ce sang-froid... c'est quelque ruse de vous!

GABRIEL.

Je conviens, madame, qu'au premier coup d'œil cette idée-là a bien quelque apparence de raison.

Air du Piége.

Banni par un injuste arrêt,
Encor tout plein de mon outrage,
J'ai pu former quelque projet
Pour empêcher ce mariage.

Vous enlever à la noce! ah! vraiment
C'eût été d'une audace extrême!
Alors j'ai trouvé plus décent
D'enlever la noce elle-même.

Elle vient de partir.

MADAME DE CRÉCY.

J'ignore quels moyens vous avez employés; mais celui qui a pu me compromettre ainsi n'obtiendra jamais rien de moi.

GABRIEL.

Permettez-moi au moins de me justifier et de vous expliquer...

MADAME DE CRÉCY.

Éloignez-vous, monsieur, je ne veux rien entendre.

GABRIEL.

Vous ne devez point douter, madame, de mon respect ni de ma soumission; à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de l'obéissance, et je ne reparaitrai à vos yeux que quand vous me rappellerez.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE CRÉCY, seule.

Est-il exemple d'une pareille audace ! de sang-froid concevoir un tel projet!... et bien plus, l'exécuter ! Comment en est-il venu à bout, je ne puis le deviner; mais je le saurai. (Allant à la table, et sonnant.) Holà ! quelqu'un... (Sonnant plus fort et à l'autre bout du théâtre.) Eh bien ! viendra-t-on ?... personne, aucun domestique... suis-je donc seule dans cette maison ?

Air du Muletier.

(Sur la ritournelle de l'air, on entend crier en dehors.)

A vos postes, garde à vous !

MADAME DE CRÉCY, allant à la porte du fond.

Tout est fermé et barricadé en dehors.

Je commence à trembler, je croi.
Ah ! du moins, par cette fenêtre
Peut-être pourrai-je connaitre
Ce que l'on veut faire de moi.
(Regardant par la croisée à droite.)
Eh mais ! qu'est-ce que j'aperçoi ?
Les murs sont entourés de gardes,

Je vois des paysans armés de hallebardes.
Que de précautions! que de soins! et pourquoi?
Pour laisser un amant tête à tête avec moi.
(Regardant.)
C'est Jonathas! c'est bien lui que je voi.

Dieu me pardonne, c'est mon mari lui-même qui les place en sentinelles autour du parc; il a donc bien peur que je n'en réchappe.

(Suite de l'air.)

Par hasard, serais-je en prison,
L'hymen en est une, dit-on;
Mais en ce cas, ce qui m'étonne,
C'est le geôlier que l'on me donne.
Oui, chacun serait étonné
Du geôlier que l'on m'a donné.

(On entend sur la ritournelle:)

Qui vive? garde à vous!

(On voit paraître à la croisée une lettre au bout d'une perche.)

Grâce au ciel! voici des nouvelles; je vais donc savoir quel est ce mystère. (Elle va à la croisée, et prend la lettre.) Une lettre... *A monsieur, monsieur Gabriel de Rèvannes, officier de marine.* C'est pour lui, et à coup sûr je n'irai pas lire ses lettres. (Allant à la porte par laquelle Gabriel est sorti.) Monsieur, monsieur, je vous en supplie.

SCÈNE XIV.

MADAME DE CRÉCY, GABRIEL.

GABRIEL.

Quoi! madame, vous daignez me rappeler?

MADAME DE CRÉCY.

Non, sans doute.

GABRIEL, avec douleur, et faisant quelques pas.

Alors..., il faut donc encore s'éloigner.

MADAME DE CRÉCY, avec impatience.

Mais non, monsieur, restez... Il le faut bien; que je sache enfin ce que cela signifie et quelle est cette lettre.

GABRIEL, l'ouvrant.

C'est le docteur Lavenette qui me fait l'honneur de m'écrire.
« Monsieur, vous avez commis une grande imprudence... vous « devriez savoir que votre vaisseau *le Philopœmen* était soumis à « la quarantaine. »

MADAME DE CRÉCY.

Quoi ! monsieur ?

GABRIEL, vivement.

N'en croyez pas un mot, madame.

Air de Préville et Taconnet.

Que le calme rentre en votre âme,
Votre docteur y fut le premier pris;
Le *Philopœmen*, c'est, madame,
La diligence de Paris;
Lourd bâtiment, qui très-souvent chavire,
Mauvais voilier et vaisseau de haut bord,
Que six chevaux traînaient avec effort
Et ce matin, notre pesant navire
Au grand galop est entré dans le port.

MADAME DE CRÉCY.

Et le docteur a été dupe d'une pareille ruse?

GABRIEL.

Oui, madame, et rien ne lui ôterait cette idée-là; aussi je n'y pense seulement pas. (Froidement.) Je vais achever sa lettre.

(Il lit.)

« Je cours faire mon rapport à la Société de médecine; et en « attendant, vous ne devez point vous étonner des mesures d'ur- « gence que nécessite l'événement. Les portes de cette maison « seront exactement gardées, et vous ne pourrez en sortir que dans « quarante jours. »

MADAME DE CRÉCY.

Ah ! mon Dieu!...

GABRIEL.

Pour vous, madame, le tête-à-tête est un peu long; mais pour moi le temps va se passer avec une rapidité...

MADAME DE CRÉCY, avec colère.

C'est une indignité : c'est en vain qu'on prétend me retenir dans ces lieux.

GABRIEL, continuant la lettre.

« Quant à la jeune dame qui est restée avec vous, et que mal- « heureusement ces mesures concernent aussi, mon ami Jonathas « et moi la mettons sous la sauvegarde de votre honneur et de « votre délicatesse. Un militaire français... » — C'est juste, les phrases d'usage. (Parcourant la lettre.) Du reste, des livres, des provisions, tout ce que nous pouvons désirer nous sera fourni en abondance. On ne nous refuse rien... que la liberté !

MADAME DE CRÉCY, avec colère.

Ainsi, monsieur, c'est grâce à vous que je suis renfermée dans cette prison, et vous ne voulez pas que je vous déteste?

GABRIEL.

Si, madame, permis à vous; c'est un moyen comme un autre de passer le temps; mais si mon imprudence vous a donné des fers, au moins vous rendrez justice au sentiment généreux qui m'a porté à partager votre captivité.

MADAME DE CRÉCY.

Je suis d'une colère...

GABRIEL.

Du reste, c'est presque une revanche; et quand je pense à tous ceux que vous avez privés de leur liberté...

MADAME DE CRÉCY, avec impatience.

Eh, monsieur! faites-moi grâce de phrases pareilles; et une fois pour toutes, qu'il n'y ait jamais entre nous le moindre mot d'amour ou de galanterie, je ne le souffrirais pas.

GABRIEL.

Soit, madame, vous n'avez qu'à commander; et puisque vous le voulez, je ne parlerai que raison. Pour commencer, je vous ferai observer qu'il est sans doute cruel d'être ainsi renfermés pendant six semaines; mais aux maux sans remède il n'y a que la patience : il faut tâcher de prendre son parti, et il me semble que de se quereller et de s'aigrir, comme nous le faisons, ne sert à rien et fait paraître le temps encore plus long. Que n'ai-je pour l'abréger (la regardant) l'esprit et la grâce d'une personne que vous connaissez, et que je ne veux pas nommer! Que n'ai-je pour vous plaire sa conversation aimable et piquante!

MADAME DE CRÉCY.

Ce serait inutile, car je ne suis pas en train de causer, et je ne vous répondrais pas.

GABRIEL.

Aussi, madame, je ne vous demande rien; moi je vous vois, et cela me suffit; c'est pour vous seule que je suis en peine. Un marin a peu de ressources dans l'esprit; il a le désir de plaire, mais le secret, où le trouver? Je vous le demanderais, madame, si vous étiez en humeur de me répondre (elle lui lui tourne le dos, et va s'asseoir près de la table à droite); mais vous venez de m'annoncer

votre intention à cet égard... Que pourrai-je donc faire pour vous distraire?

Air : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

Je pourrais bien vous parler politique,
Ou vous conter mes campagnes sur mer.
(Allant à la table à gauche.)
Ce n'est pas gai! Vous aimez la musique;
Si d'*Othello* j'essayais un grand air?
Mais, non, je vois et Montaigne et Voltaire;
A la faveur de ces noms révérés
Je puis parler sans vous déplaire.
Ce n'est pas moi que vous entendrez.

Je prends le théâtre de Voltaire; n'est-ce pas, madame?

MADAME DE CRÉCY, prenant son ouvrage.

Comme vous voudrez, je n'écoute pas.

GABRIEL, s'asseyant près d'elle.

Tant mieux, car j'aurais eu peur de ne pas lire assez bien. (Ouvrant le livre.) Acte quatrième, scène trois, peu importe.

(Madame de Crécy lui tourne le dos.)

(Lisant.)
« Je sais mes torts, je les connais, madame,
« Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
« Le plus affreux fut de vous offenser.
« Je suis changé. — J'en jure par vous-même,
« Par la raison que j'ai fui, mais que j'aime!
« A peine encor échappé du trépas,
« Je suis venu; l'amour guidait mes pas.
« Oui, je vous cherche à mon heure dernière;
« Heureux cent fois, en quittant la lumière,
« Si, destiné pour être votre époux,
« Je meurs, au moins, sans être haï de vous!

MADAME DE CRÉCY, se retournant.

Quel est ce passage?

GABRIEL.

C'est de Voltaire! *l'Enfant prodigue*... lorsque Euphémon revient auprès de Lise...

(Continuant.)
« Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
« Ce front serein, brillant de nouveaux charmes;
« Regardez-moi, tout changé que je suis;
« Voyez l'effet de mes cruels ennuis.

« De longs regrets, une horrible tristesse
« Sur mon visage ont flétri ma jeunesse.
« Je fus peut-être autrefois moins affreux,
« Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

MADAME DE CRÉCY, l'interrompant.

Assez, monsieur, assez.

GABRIEL.

Le reste de la scène est pourtant bien plus intéressant; surtout le moment où elle lui pardonne.

MADAME DE CRÉCY.

Oui, mais parlons d'autre chose.

GABRIEL, vivement.

Mon Dieu, madame, comme vous voudrez; d'autant que, pendant notre séjour en ces lieux, nous avons beaucoup de choses à régler; d'abord, l'emploi de notre journée; moi, j'aime l'ordre avant tout.

MADAME DE CRÉCY.

Vraiment!

GABIREL.

Oui, madame, j'ai comme cela quelques bonnes qualités qu'on ne me connaît pas. Dans le monde, on préfère les avantages extérieurs, on se laisse séduire par des dehors aimables ou brillants; mais comment connaître le caractère de celui avec qui l'on doit habiter? Comment savoir s'il aura les soins, les égards, la complaisance qui font un bon mari?... De là, les illusions détruites, les plaintes, les regrets, les mauvais ménages... Pour obvier à tout cela, il n'y aurait qu'un moyen que j'aurais envie de proposer : ce serait d'établir, avant d'arriver au port de l'hymen, une espèce de quarantaine conjugale. (A madame de Crécy, qui sourit.) Je vois que ce projet vous sourit, et pour vous développer mon idée, vous sentez bien qu'un mariage à l'essai, une communauté anticipée...

MADAME DE CRÉCY.

C'est inutile, monsieur, je comprends parfaitement. Mais revenons à ce que nous disions tout à l'heure; où en étions-nous?

GABRIEL.

Sur un chapitre qui ne vous tiendra pas bien longtemps, sur celui de mes bonnes qualités.

MADAME DE CRÉCY.

Ah! je me rappelle, vous me disiez que vous avez de l'ordre.

GABRIEL.

Oui, madame, j'en ai toujours eu, même quand j'étais garçon; et si jamais j'étais assez heureux pour entrer en ménage, j'ai d'avance un plan tout tracé, dont je ne m'écarterais pas d'une ligne. D'abord, madame, comme je n'aime pas la médisance, je n'habiterais pas une petite ville.

MADAME DE CRÉCY.

Ah! monsieur préfère la capitale?

GABRIEL.

Oui, madame; j'aurais dans la Chaussée d'Antin, et non loin du boulevard, un joli hôtel pour moi et ma femme : ça ne serait pas bien grand; mais le bonheur tient si peu de place... Nous aurions ensuite un joli équipage...

MADAME DE CRÉCY.

Comment, monsieur!

GABRIEL.

Est-ce que vous croyez que je laisserai ma femme aller à pied, en hiver surtout, pour qu'elle se fatigue, qu'elle s'enrhume? Pauvre petite femme! ah bien, oui!

Air de Voltaire chez Ninon.

Nous aurons le brillant landau,
Ou le coupé fait à la mode;
Un landau, c'est vraiment fort beau,
Mais un coupé, c'est bien commode!
Lequel choisirai-je des deux?
Mon seul embarras est d'apprendre
Celui qu'elle aimera le mieux.
(Se retournant vers madame de Crécy.)
Que me conseillez-vous de prendre?

MADAME DE CRÉCY, souriant.

Un instant, monsieur... Il me semble que pour quelqu'un qui a de l'ordre et de l'économie, vous voilà déjà avec un hôtel à la Chaussée d'Antin, un landau...

GABRIEL.

Je vois que vous préférez le landau, et vous avez raison, parce que, dans la belle saison, il nous mènera à une jolie maison de campagne, sur le bord de la Marne ou de la Seine; un beau pays, un air pur... Il faut bien penser à la santé de ma femme... Mais nous sommes encore dans Paris; n'en sortons pas... Le matin

nous irions faire nos visites, courir les promenades, le bois de Boulogne, ensemble, toujours ensemble; le soir, nous aurions notre loge à tous les spectacles, car je veux que ma femme s'amuse.

MADAME DE CRÉCY.

Une loge à tous les spectacles!... Ah çà! monsieur, prenez garde, vous allez vous ruiner.

GABRIEL.

N'ayez pas peur... Mais il ne s'agit pas ici de ma fortune; il s'agit de mon bonheur; revenons à ma femme. Nous voyez-vous tous les deux, assis l'un près de l'autre, écoutant les beaux vers de Racine ou de Voltaire, et nous attendrissant sur des amours qui nous rappellent les nôtres? Me voyez-vous, le soir, ramenant ma femme chez moi, ou plutôt chez elle, dans cette maison que le luxe et les arts ont parée pour la recevoir? Ah! quel bonheur d'enrichir ce qu'on aime, d'embellir son existence par les trésors qu'on a acquis aux périls de la sienne! (Madame de Crécy se lève, et Gabriel continue en la suivant.) Oui, madame, oui, dans les mers du nouveau monde, lorsqu'un bâtiment ennemi se présentait, quand nous sautions à l'abordage, quand une riche part de butin venait augmenter ma fortune, je me disais : « C'est pour elle, je pourrai le lui « offrir; je pourrai l'entourer de tous les plaisirs de l'opulence; ce « que le commerce, les arts, l'industrie, auront créé de plus riche « et de plus élégant, je pourrai le lui prodiguer, non qu'elle en ait « besoin pour être plus jolie, ni moi pour l'aimer davantage, mais « en amour, le bonheur qu'on partage est doublé de moitié. » Telles étaient mes espérances, tels sont les plans que j'ai formés, et qu'un mot de vous, madame, peut réaliser ou détruire à jamais.

MADAME DE CRÉCY.

Que dites-vous?

GABRIEL.

Que malgré votre ressentiment, que malgré mes nouveaux torts, vous ne pouvez douter de mon amour, et que cette ruse même en est une nouvelle preuve! mon imprudence vous a compromise, mais pour vous faire connaître celui que vous me préfériez.

Air de la Sentinelle.

Oui, maintenant prononcez entre nous :
A son rival le lâche qui vous livre,
Celui qui craint de mourir avec vous,

Pour vous, madame, est-il digne de vivre?
Qu'un tel destin n'est-il venu s'offrir
A moi, moi, votre amant fidèle!
J'aurais dit, heureux de mourir :
« Seule elle eut mon premier soupir,
« Et mon dernier sera pour elle. »

Vous m'aimiez autrefois, vous me l'avez dit.

MADAME DE CRÉCY, se retournant.

Ah! mon Dieu! qui vient là?

GABRIEL.

Peut-être vient-on nous rendre la liberté.

MADAME DE CRÉCY, involontairement.

Déjà!

GABRIEL, à ses genoux.

Ah! je n'en demande pas davantage.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; LAVENETTE, JONATHAS.

(Madame de Crécy est à droite, au coin du théâtre, assise, et Gabriel est près d'elle à genoux, continuant à lui parler bas. Lavenette et Jonathas entrent par la porte à gauche; ils ont à la main des flacons et portent à leur figure des mouchoirs imprégnés de vinaigre.)

JONATHAS, les apercevant de loin.

Dieu! que vois-je? (Il fait un pas et recule.)

LAVENETTE.

Eh bien! avancez donc.

JONATHAS.

Parbleu! c'est à vous, puisqu'en votre qualité de médecin de la ville, on vous a ordonné de faire le rapport; cette fois-ci, il n'y a pas à aller en mer, et vous ne pouvez pas refuser.

LAVENETTE.

Je le crois bien, sans cela je perdrais ma place; mais ce ne sera pas long. (Il se met à la table qui est à l'extrême gauche, en face de Gabriel et de madame de Crécy, et se met à écrire en tremblant.)

JONATHAS, au milieu du théâtre, et regardant madame de Crécy.

Ah çà! mais... ils n'ont pas l'air de m'apercevoir. (Appelant de loin.) Hem! hem! Madame! mon ami Gabriel!

MADAME DE CRÉCY.

Ah! vous voilà, monsieur! approchez-vous donc!

JONATHAS, reculant.

Vous êtes trop bonne ; il n'est pas nécessaire. Il me semble que mon ami Gabriel vous parle de bien près.

MADAME DE CRÉCY.

Nous nous occupions de vous, monsieur, et nous disions qu'il faudra déchirer le contrat, et plaider de nouveau, à moins que vous ne préfériez vous arranger à l'amiable.

JONATHAS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

GABRIEL, se levant.

Je vais te l'expliquer.

JONATHAS, s'éloignant.

Du tout, ne vous dérangez pas, ce n'est pas la peine.

GABRIEL.

Air des Filles à marier.

Tu nous a mis tous deux en quarantaine,
Et victime d'un sort cruel,
Madame va, malgré sa haine,
S'unir à moi par un nœud éternel,
Il l'a fallu... c'était tout naturel.
Que n'eût pas dit votre ville indiscrète?
Ensemble ici rester quarante jours!
Nous ne pouvions, craignant les sots discours,
Légitimer un si long tête-à-tête
Qu'en le faisant durer toujours.

JONATHAS.

A la bonne heure : mais tu sens bien, mon ami Gabriel, que ça ne peut pas se passer ainsi.

GABRIEL.

Comme tu voudras ; je suis à toi.

JONATHAS, se reculant.

Pas maintenant, nous nous battrons dans six semaines, quand il n'y aura plus de danger ; voilà comme je suis, la santé avant tout.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; GIROFLÉE, tenant à la main un porte-manteau, et une malle sur son dos.

GIROFLÉE.

Monsieur, voici vos effets.

JONATHAS.

D'où vient cet imbécile ?

GIROFLÉE.

Des messageries, où j'ai attendu pendant deux heures.

LAVENETTE.

Que dites-vous ? cette malle est à monsieur ? Qui vous l'a donnée ?

GIROFLÉE.

Le conducteur.

LAVENETTE.

D'où vient-elle ?

GABRIEL.

De Paris, d'où je l'ai apportée.

LAVENETTE.

Par *le Philopœmen ?*

GABRIEL.

Non, monsieur, par la diligence de la rue du Bouloy.

JONATHAS et LAVENETTE.

Il se pourrait ! c'était donc une ruse ?

GIROFLÉE.

Parbleu ! ils sont une douzaine de voyageurs qui ont fait route avec monsieur.

GABRIEL.

Si vous en doutez encore (fouillant dans sa poche), voici des gants et un éventail qui appartiennent à une jolie voyageuse dont j'ai été cette nuit le cavalier.

LAVENETTE.

L'éventail et les gants de ma femme !

GABRIEL.

Que je comptais avoir l'honneur de rapporter moi-même à madame Lavenette.

LAVENETTE.

Je m'en charge, monsieur, car je n'aime pas ces histoires de diligence. Dans notre ville du Havre, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire que.....

JONATHAS.

C'est juste ; mais convenez, docteur, que, s'il avait voulu, il aurait pu s'en donner les gants.

LAVENETTE.

Jonathas !...

JONATHAS.

Encore une. C'est la dernière.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Adam.

LAVENETTE.

Tous leurs désirs sont exaucés ;
Prions qu'autant-nous en advienne.
Ici-bas vous qui dispensez
Les plaisirs ainsi que les peines,
Daignez mettre, ô Dieu de bonté ,
Pour le bien de l'espèce humaine,
Tous les plaisirs en liberté,
Et les chagrins en quarantaine.

JONATHAS.

Vins étrangers, ah ! s'il est vrai
Qu'à la frontière on vous condamne,
Vins du Rhin, et vins de Tokai,
Tâchez d'échapper à la douane!
Mais vous, qui du Pinde français
Osez envahir le domaine,
Vers allemands, drames anglais,
Restez toujours en quarantaine.

GIROFLÉE.

Qu'est qu'c'est qu' l'Institut? il parait
Que d'esprit on y fait la banque;
On s'moqu' d'eux s'ils sont au complet,
On les cajol' dès qu'il en manque.
Cet usag'-là me semble neuf;
Ils ont donc, ça me met en peine,
Plus d'esprit quand ils sont trent'-neuf,
Que lorsqu'ils sont la quarantaine.

GABRIEL.

Exilés du palais des grands,
Que le mensonge et son escorte,
Que les flatteurs, les intrigants,
Demeurent toujours à la porte;
Mais jusqu'au trône en liberté,
Que la voix du malheur parvienne,
Et surtout que la vérité
Ne soit jamais en quarantaine!

MADAME DE CRÉCY, au public.
Quelquefois les pièces chez nous,
Meurent le jour qui les vit naître;
Mais souvent aussi, grâce à vous,
Cent fois on les voit reparaître.
Les auteurs sont moins exigeants;
Ils accepteraient la centaine,
Mais je crois qu'ils seront contents
S'ils vont jusqu'à la quarantaine.

LE PLUS BEAU JOUR
DE LA VIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 février 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

PERSONNAGES.

M. BONNEMAIN, receveur général.
M. DE SAINT-ANDRÉ.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sa femme.
ANTONINE, ESTELLE, } ses filles.
FRÉDÉRIC, amant d'Estelle.
JULES, cousin de M. de Saint-André.
PARENTS et AMIS de M. de Saint-André.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Saint-André.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, et sur le premier plan, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Saint-André et d'Antonine; la porte à gauche est celle qui conduit aux autres appartements de la maison. Du côté gauche, une psyché, et sur le devant, une petite table où sont les bijoux de la mariée. De l'autre côté, un petit bureau élégant; et sur le devant, une table à écrire.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNEMAIN, entrant par la porte du fond, et s'arrêtant pour parler à la cantonade.

Vous êtes trop bons, je vous remercie. Daignez prendre la peine d'attendre au salon. La mariée n'est pas encore prête. Comment donc! Certainement, j'apprécie les vœux que vous faites pour mon bonheur. (Descendant le théâtre.) Au diable les compliments! Je ne peux pas ignorer que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; tout le monde prend plaisir à me le répéter, c'est comme un écho : les gens de la maison en me faisant leurs révérences, les fournisseurs en présentant leurs mémoires, et les dames de la halle en m'apportant leurs bouquets. Dieu! que le bonheur coûte cher!

Air : De sommeiller encor, ma chère.

A la fin, mes poches s'épuisent;
Car depuis ce matin, d'honneur,
Je ne vois que gens qui me disent :
« Je prends part à votre bonheur. »
Sur le point d'entrer en ménage,
Mon bonheur est très-grand, je croi,
Mais tant de monde le partage
Qu'il n'en restera plus pour moi.

Nous ne sommes qu'au milieu de la journée, et je n'en puis plus; j'ai déjà fait vingt courses pour le moins, en voiture, il est vrai; mais l'ennui de monter et de descendre, et de crotter ses bas de soie... (Regardant la pendule.) Deux heures! voyez si ma belle-mère et ma future en finiront. (Apercevant Estelle, qui entre par la porte à droite.) Eh bien, ma belle-sœur! où en sommes-nous?

SCÈNE II.

BONNEMAIN, ESTELLE.

ESTELLE.

Rassurez-vous, mon cher beau-frère, dans l'instant ma sœur va paraître; la toilette avance, car M. Plaisir, le coiffeur, a presque fini.

BONNEMAIN.

C'est heureux! Depuis midi qu'il tient ma femme par les cheveux... Quel terrible homme que ce Plaisir! on ne peut pas dire qu'il ait des ailes; j'en sais quelque chose.

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Pour être beau, pour plaire à ma future,
Moi, ce matin, je me suis immolé;
Car mes cheveux, rétifs à la frisure,
Sans son secours n'auraient jamais bouclé :
Pendant une heure on souffre le martyre,
Pour qu'à la mode ils soient ébouriffés.
Cent fois heureux, c'est le cas de le dire,
Ceux qui sont nés coiffés!

ESTELLE.

Ne vous impatientez pas, je vais vous tenir compagnie, et m'acquitter de la commission dont vous m'aviez chargée. Je sais enfin pourquoi depuis hier ma sœur vous boudait.

BONNEMAIN.

Vraiment? vous l'avez deviné?

ESTELLE.

Oh, mon Dieu, non! elle me l'a dit; c'est que vous ne lui avez donné que des cachemires longs.

BONNEMAIN.

Et elle exige peut-être...

ESTELLE.

Du tout, elle n'exige pas; mais elle est de mauvaise humeur, parce que ses bonnes amies lui avaient fait espérer qu'elle en aurait aussi un cinq quarts.

Air des Maris ont tort.

Qu'un mari donne un cachemire,
On commence à croire à ses feux;
En donne-t-il deux, on l'admire;
On dit qu'il est bien amoureux.

BONNEMAIN.

Il nous faut donc, mesdemoiselles,
De notre ardeur quand vous doutez,
En chercher des preuves nouvelles
Chez les marchands de nouveautés.

Savez-vous, petite sœur, que ma corbeille me coûtera près de trente mille francs?

ESTELLE.

Qu'importe? quand on est amoureux et receveur général...

BONNEMAIN.

Raison de plus. Par état, je reçois et ne donne pas... D'ailleurs, ce cachemire cinq quarts, je l'ai bien acheté; mais c'était à vous que je comptais l'offrir.

ESTELLE.

Eh bien! donnez-le à ma sœur, et qu'aucun nuage ne vienne obscurcir le plus beau jour de votre vie.

BONNEMAIN.

Quoi! vraiment, vous n'y tenez pas?

ESTELLE.

Moi! nullement.

BONNEMAIN.

Dieu! quelle femme j'aurais eue là! si notre mariage n'avait pas été rompu!

ESTELLE, souriant.

Comment! vous y pensez encore?

BONNEMAIN.

C'est que je ne puis moi-même m'expliquer comment cela s'est fait. C'est vous qui êtes la sœur aînée ; c'est vous que j'ai demandée en mariage ; je crois même que c'est vous que j'aimais ; et puis on m'a persuadé que j'aimais votre sœur, et si bien persuadé que je suis maintenant réellement amoureux.

ESTELLE.

Et vous avez eu raison. Antonine est bien plus gaie et bien plus aimable que moi.

BONNEMAIN.

Mais elle est passablement coquette ; elle fait des frais pour tout le monde.

ESTELLE.

Eh bien ! vous voilà sûr qu'elle en fera pour vous.

BONNEMAIN.

Oh ! certainement ; mais elle a une vivacité, une inégalité de caractère ; tandis que vous... vous êtes si bonne, si indulgente... et puis d'autres qualités ; vous ne tenez pas aux cachemires, vous entendez l'économie d'un ménage.

ESTELLE.

Avec un époux millionnaire, c'est une qualité inutile ; et je n'aurais su que faire de votre fortune, tandis que ma sœur vous en fera honneur, et votre maison sera tenue à merveille. Un financier et une jolie femme, c'est la recette et la dépense.

BONNEMAIN.

Eh ! sans doute ; mais...

ESTELLE.

Allons, mon cher beau-frère, vous êtes un ingrat, vous ne sentez pas tout votre bonheur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Bonnemain.

Monsieur, voici une lettre qui arrive.

BONNEMAIN.

Encore un autre inconvénient. Depuis hier, la petite poste me ruine ; passe encore si ce n'étaient que des compliments, mais des lettres anonymes qu'on me fait payer comme des lettres de félicitations, c'est le même prix.

ESTELLE.

C'est qu'elles ont souvent la même valeur ; mais vous êtes bien bon de faire attention à cela.

BONNEMAIN, qui a lu sa lettre.

Qu'est-ce que je disais?.... encore une.... (Lisant.) « Monsieur, j'apprends en province, où je suis en ce moment, que vous allez épouser mademoiselle de Saint-André... J'espère, si vous êtes homme d'honneur, que vous suspendrez ce mariage jusqu'à l'explication que je désire avoir avec vous.... Si j'emprunte une main étrangère, et si je ne signe point ce billet, c'est à cause de votre beau-père, dont je ne veux pas être connu; mais je pars presqu'en même temps que ma lettre, et je serai à Paris le 8. » Qu'est-ce que cela veut dire?

ESTELLE.

C'est une plaisanterie, une mystification.

BONNEMAIN.

Je l'ai bien vu tout de suite; mais voilà une plaisanterie de bien mauvais genre; ça sent bien la province, et cela me ferait croire...

ESTELLE.

Allons donc! n'allez-vous pas y penser? est-ce que ça en vaut la peine?

BONNEMAIN.

Non, certainement. (Réfléchissant.) Le 8, c'est le 8 qu'il doit arriver; par bonheur, nous sommes aujourd'hui le 7; mais c'est égal, cette lettre-là va me tourmenter toute la journée. Et ma femme, qui ne se dépêche pas; on nous attend à la municipalité; le maire va s'impatienter, et nous courons risque de n'être mariés que par l'adjoint.

ESTELLE.

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Pourvu qu'enfin on vous marie.

BONNEMAIN.

Mais dans le salon d'où j'accours,
On fait mainte plaisanterie,
On fait même des calembours.
(A part.)
« Pour l'époux quel fâcheux présage,
« Disaient tout bas quelques témoins,
« De commencer son mariage
« Avec le secours des adjoints! »

Ah ! voici enfin madame de Saint-André, ma belle-mère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sortant de la chambre à droite.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien, Estelle, que faites-vous là ? Allez donc retrouver votre sœur : ne la laissez pas seule. Pauvre enfant ! dans un jour comme celui-ci, elle a besoin d'être entourée de sa famille.

ESTELLE.

Oui, maman. (Elle rentre dans la chambre à droite.)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, d'un air mélancolique.

Bonjour, mon cher Bonnemain ; vous me voyez dans un état... Je conçois votre bonheur, votre ivresse ; mais moi, je ne peux pas m'habituer à l'idée de cette séparation ; je suis sûre que j'ai les yeux rouges.

BONNEMAIN.

Du tout, ils sont vifs et brillants ; et vous avez un teint charmant.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est qu'il faut bien prend e sur soi ; mais c'est égal, pour une mère, il est si terrible de quitter son enfant... Ah ! mon cher ami ! c'est le jour le plus malheureux de ma vie !

BONNEMAIN.

C'est agréable pour moi ; ça et les lettres anonymes...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne dis pas cela pour vous, mon gendre ; certainement ma fille aura une existence superbe : une voiture, de la considération, l'amour que vous avez pour elle, un hôtel à la Chaussée-d'Antin, et une loge à tous les théâtres ; mais c'est moi qui suis à plaindre !

BONNEMAIN.

Du tout, belle-mère, du tout, vu que vous ne quitterez pas votre fille, et que vous partagerez son bonheur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah ! oui, n'est-ce pas ? promettez-moi de la rendre bien heureuse, je vous confie son avenir.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Elle est naïve autant qu'elle est jolie :
Ménagez-la ; que sur ses volontés

Jamais chez vous rien ne la contrarie,
Que ses désirs soient toujours écoutés :
Qu'en tous vos soins la complaisance brille,
Que jamais rien ne lui soit reproché,
Soyez sans cesse à lui plaire attaché,
Car avant tout le bonheur de ma fille.

BONNEMAIN.

Et puis le mien par dessus le marché.

A propos de cela, belle-mère, sauriez-vous ce que veut dire cette lettre que je viens de recevoir à l'instant?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, la parcourant.

Moi? nullement! une lettre anonyme! songe-t-on à cela? si je vous montrais celles qu'on m'a écrites sur vous.

BONNEMAIN.

Sur moi! je voudrais bien savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'ai bien d'autres choses à vous dire. Avez-vous été chez madame de Versec?

BONNEMAIN.

Et pourquoi?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Parce qu'elle ne viendra pas, si l'on ne va pas la chercher.

BONNEMAIN.

N'y a-t-il pas les garçons de la noce?

MADAME DE SAINT ANDRÉ.

Il faut que ce soit vous-même; vous-même, entendez-vous; c'est ma sœur, la tante de votre femme.

BONNEMAIN.

Vous ne vous voyez jamais!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Dans le courant de l'année, c'est vrai; mais aux solennités de famille, aux mariages et aux enterrements, c'est de rigueur; mais allez donc, allez donc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-ANDRÉ, entrant par le fond.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien, mon gendre, voici bien une autre affaire! vous avez si mal pris vos mesures, que Collinet nous fait dire qu'il ne pourra pas venir ce soir, et que nous n'aurons pas d'orchestre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Comment ! on ne danserait pas ?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

A moins que nous ne trouvions des amateurs parmi les convives.

BONNEMAIN.

C'est ça, une musique d'amateurs, le jour de ses noces ! joli commencement d'harmonie !

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Mais allez donc, prenez une voiture, courez au Conservatoire, s'il le faut ; on fait ces choses-là soi-même.

BONNEMAIN.

Encore un voyage ! Dites-moi, ma belle-mère, ne pourriez-vous pas vous occuper de la partie musicale ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Qui ? moi ! dans l'état où je suis, est-ce que je le peux ? est-ce que je songe à rien ? est-il convenable que je quitte ma fille ?

BONNEMAIN.

Dites donc, si on ne dansait pas du tout ! la noce serait plus tôt finie.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Et ma fille, qui a une toilette de bal délicieuse ! J'aimerais mieux qu'on remit la noce à demain.

BONNEMAIN.

A demain ! non pas ; c'est demain le 8.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Et puis, la grande raison, c'est que sur les billets d'invitation que j'ai composés moi-même, il est question d'un bal ; c'est imprimé.

BONNEMAIN.

Eh bien ! est-ce une raison pour que cela soit vrai ?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute ; et moi qui tiens scrupuleusement à la règle et à l'étiquette, vous m'avez fait commettre, depuis huit jours, plus de fautes...

BONNEMAIN.

Moi !

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Certainement. D'abord il est question de votre mariage avec

ma fille aînée, et je m'empresse d'envoyer à tous mes parents, amis et connaissances, la circulaire de rigueur, annonçant que mademoiselle Estelle de Saint-André va épouser M. Bonnemain, receveur général ; j'en ai envoyé jusqu'à Lyon et à Bordeaux. Hé bien! pas du tout, monsieur n'était pas sûr.

BONNEMAIN.

Tiens! qui est-ce qui est sûr de rien? Comme si je pouvais prévoir un changement d'inclination!

Air des Scythes et des Amazones.

C'est une chose à présent fort commune :
Ne voit-on pas chez nous, dans tous les rangs,
Pour l'amitié, les plaisirs, la fortune,
Changer d'idée ou bien de sentiments ;
L'ambition fait tourner bien des têtes :
Enfin pourquoi voulez-vous, de nos jours,
Lorsque partout on voit des girouettes, } (*Bis.*)
N'en pas trouver aussi chez les amours, }
N'en pas voir aussi chez les amours? (*Bis.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous perdez là un temps précieux ; partez donc.

BONNEMAIN.

Oui, ma belle-mère; oui, mon beau-père. (Allant vers la porte du fond.) Faites avancer ma voiture; il est bien temps que le mariage vienne me fixer; car depuis ce matin... (Il va à la porte de la chambre, à droite.)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Que faites-vous donc?

BONNEMAIN.

C'est que je voudrais, avant de partir, savoir où en est la toilette de ma femme.

(Il frappe à la porte.)

JULES, en dedans.

Qui est là?

BONNEMAIN, prenant une petite voix.

C'est le marié.

JULES, en dedans.

Tout à l'heure, on n'entre pas.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que cela signifie? ma femme n'est pas seule.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh non! elle est avec sa sœur, ses femmes de chambre, et Jules, un de nos parents.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Jules?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est son cousin. Quel regard vous venez de me lancer; est-ce que vous seriez jaloux? jaloux d'un enfant qui fait encore sa logique!

BONNEMAIN.

La logique!... la logique!... qu'est-ce que cela prouve? (A part.) Si cette lettre anonyme était de lui! je me défie des cousins; comme l'a dit un savant : l'hymen est un mélodrame à fracas, où les petits cousins jouent le rôle de traîtres.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, pleurant.

Et le mari le rôle de tyran.

M. DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Allons donc, mon gendre, qu'est-ce que vous faites-là? Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en voiture.

BONNEMAIN.

C'est ça; le beau-père qui s'impatiente, la belle-mère qui pleure; je suis entre le feu et l'eau; allons, belle maman, essuyez vos beaux yeux; je cours vous obéir; mais que de choses à faire!

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Nous avons d'abord Collinet;
Puis la visite à la grand'tante;
Le maire qui s'impatiente,
Et le glacier qu'on oubliait.
Ah! grand Dieu! quel ennui j'éprouve
Dans ce jour qu'on semble envier,
Il n'est pas bien sûr que je trouve
Un instant pour me marier.

(Il sort par le fond, M. de Saint-André sort avec lui.)

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je suis pour ce que j'ai dit : je crains qu'il ne soit un peu tyran. (Allant vers l'appartement à droite, dont elle ouvre la porte.) Ma fille, ma fille, je suis seule ici; tu peux y venir achever ta toilette.

ANTONINE, allant se placer devant la glace.

Si vous saviez, maman, combien je suis malheureuse? mon voile ne va pas bien du tout; il fait trop de plis...

ESTELLE.

Nous faisons cependant notre possible...

ANTONINE.

J'ai envie de n'en pas mettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, arrangeant le voile.

Impossible, le voile est indispensable; c'est l'emblème de l'innocence, de la modestie, qui convient à une jeune personne... A propos, ton mari sort d'ici.

ANTONINE, sans l'écouter.

Ah! je crois qu'il faudrait une épingle.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il était désolé de ne pas te voir, et si tu avais été témoin de sa colère, de son impatience...

ANTONINE, sans l'écouter.

Dis donc, ma sœur, je crois que ma ceinture ne me serre pas assez la taille.

ESTELLE.

Attends, je vais voir; regardez donc, maman, comme ma sœur est bien.

ANTONINE.

Ce n'est pas sans peine.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, tout en arrangeant sa toilette.

Je n'ai pas besoin, ma chère amie, de te tracer la conduite que tu auras à suivre aujourd'hui : un air affable et attendri avec nos amis et nos parents, un maintien modeste et réservé avec ton mari; si cependant tu peux y mettre une nuance d'affection, cela ne sera pas mal; mais c'est comme tu voudras, parce que quelquefois la froideur sied bien à une jeune mariée, c'est meilleur ton.

ANTONINE.

Oui, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Si par hasard, et comme cela arrive un jour de noce, quelques personnes t'adressaient des plaisanteries qui ne fussent pas convenables, ne t'avise pas de rougir et de baisser les yeux : c'est une grande imprudence, parce qu'on a l'air de comprendre; regarde-les

au contraire d'un air étonné : cela déconcerte sur-le-champ les mauvais plaisants, et leur donne la meilleure opinion d'une jeune personne.

ANTONINE.

Ah ! maman, c'est toujours ce que je fais.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Cette chère enfant !... Du reste, j'ai étudié le caractère de ton mari ; c'est par la douceur qu'il faudra le prendre ; tu en feras ce que tu voudras avec les moindres prévenances : c'est bien facile.

ANTONINE.

Oh, oui ! mais vous, maman, quelle manière avez-vous prise avec mon père ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, baissant la voix à cause d'Estelle, qui est occupée à regarder la corbeille.

Mauvaise, les attaques de nerfs.

ANTONINE.

Comment ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Moyen très-fatigant, qu'on ne peut guère employer que tous les deux jours.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver.

Les nerfs n'ont jamais profité
Qu'aux gens d'une faiblesse extrême ;
J'ai par malheur une santé
Peu favorable à ce système ;
Mon époux, d'abord affecté,
Bien qu'en me voyant se rassure.

ANTONINE.

Moi, je n'ai pas votre santé,
Et j'en rends grâce à la nature.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mais viens, passons au salon.

ANTONINE.

Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois, et puis il y a peut-être des personnes qui ne sont pas encore arrivées.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est juste, je vais voir auparavant si tout le monde y est, afin que ton entrée fasse plus d'effet.

ANTONINE, bas.

Et moi, pendant ce temps, je vais préparer mes cadeaux pour ma sœur et tous nos parents.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

A merveille. Tenez-vous droite.

Air de Voltaire chez Ninon.

Prends le maintien, la dignité,
Que ton nouvel état réclame;
Plus de vaine timidité,
Car à présent te voilà femme :
J'abjure mes droits aujourd'hui.

ANTONINE.

Quoi! sur moi votre pouvoir cesse?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Tu ne dépends que d'un mari.

ANTONINE.

Enfin, me voilà ma maitresse.

(Madame de Saint-André passe dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

ANTONINE, ESTELLE.

ESTELLE.

Que je suis heureuse, au milieu du fracas de cette journée, de me trouver seule un instant avec toi!

ANTONINE.

Ma bonne sœur, toi à qui je dois tout, car enfin c'est un sacrifice que de me laisser marier la première; ton mariage était arrêté avec M. Bonnemain, les billets de part envoyés, je crois même qu'un journal l'avait annoncé.

ESTELLE, riant.

C'est pour cela que ça n'a pas eu lieu! mais tu ne me dois pas de reconnaissance, car, s'il faut te dire la vérité, ce mariage-là m'aurait rendue bien malheureuse. Je te remercie de m'avoir enlevé ma conquête; c'est un service d'amie.

ANTONINE.

Qui ne m'a rien coûté. Il est si joli de porter des diamants pour la première fois!

ESTELLE.

Air : Voulant par ses œuvres complètes.

Dans une heure l'hymen t'engage,
Tu m'oublieras près d'un époux.

ANTONINE.

Peux-tu tenir un tel langage?
Quelle différence entre vous !
Songe donc qu'en cette demeure,
Toujours auprès de toi, voici
Dix-huit ans que je t'aime, et lui,
Je vais commencer dans une heure.

ESTELLE.

Pauvre sœur ! Fasse le ciel que cela dure longtemps !

ANTONINE.

Et pourquoi pas? avec un mari qui est riche et qui ne me refuse rien. Je ferai des toilettes magnifiques, j'irai dans le monde, je serai admirée, enviée; est-ce qu'il est d'autres plaisirs? Quant à moi, dans mes rêves, je me suis toujours représenté le bonheur entouré de cachemires et étincelant de pierreries.

ESTELLE.

C'est singulier ! ce n'est pas l'idée que je m'en faisais.

ANTONINE.

Oh ! toi, tu n'as pas d'ambition, c'est une qualité qui te manque, et puis une tête trop romanesque; tu t'imagines qu'il faut être folle de son mari.

ESTELLE, souriant.

Chacun a ses travers.

ANTONINE.

Tu me rendras la justice de dire que j'ai respecté tes erreurs, et si jamais Frédéric reparaît... il faudra bien qu'il t'épouse... Un jeune homme charmant... je ne dis pas non... l'ami de notre enfance, mais qui n'a pas de fortune, et puis qui demeure à Bordeaux. Comment veux-tu qu'on se marie par correspondance? Mais, sois tranquille; je lui ferai avoir une place à Paris, par le crédit de mon mari, et un receveur doit en avoir.

ESTELLE, l'embrassant.

Que tu es bonne !

ANTONINE.

Pauvre sœur! ça ne sera jamais bien considérable, tu ne seras pas heureuse, tandis que moi,

Air de la Robe et les Bottes.

J'aurai toujours un brillant entourage.

ESTELLE.

Moi, le bruit n'est pas de mon goût.

ANTONINE.

J'aurai des gens, un superbe équipage.

ESTELLE.

Moi, l'amour qui tient lieu de tout.

ANTONINE.

Sans mon époux, au bal j'irai sans cesse.

ESTELLE.

Moi je serai près du mien, nous aurons,
Moi, le bonheur;

ANTONINE.

Moi, la richesse.

ESTELLE.

Dans quelque temps nous compterons.

ANTONINE, lui donnant un écrin.

En attendant, reçois ce gage d'amitié et de souvenir; c'est mon présent de noces.

ESTELLE.

C'est trop beau! tu t'es ruinée.

ANTONINE.

Oh! c'est avec l'argent de mon mari. Je serais bien fâchée de ne te donner qu'une parure en turquoises; mais tu sais que vous autres demoiselles ne portez pas de diamants.

ESTELLE, souriant.

C'est juste; il n'y a que vous autres femmes mariées.

ANTONINE.

Fais-moi le plaisir d'avertir mes petits cousins, mes cousines, j'ai aussi des cadeaux pour eux.

ESTELLE.

Voici déjà notre cousin Jules, et je vais t'envoyer nos bonnes amies.

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

JULES, sortant de l'appartement à droite; ANTONINE.

ANTONINE, toujours devant la glace, et se regardant avec complaisance.

Ah! vous voilà, Jules, approchez... Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite.

JULES.

C'est donc aujourd'hui, ma cousine, que l'on va vous marier?

ANTONINE, de même.

Dans une heure je vais jurer à M. Bonnemain de l'aimer toute la vie, et si mes parents l'avaient voulu je l'aurais juré à un autre. Dites-moi, Jules, comment me trouvez-vous?

JULES.

Mais très-bien, ma cousine, comme à l'ordinaire.

ANTONINE.

Rien de plus! Je suis bien bonne de lui demander... comme si un petit garçon s'y connaissait. Je ne sais pas ce que vous avez fait aujourd'hui de votre goût et de votre amabilité, mais vous êtes d'un maussade...

JULES.

C'est que j'ai du chagrin.

ANTONINE.

Aujourd'hui, c'est très-mal; vous auriez bien pu remettre à un autre jour, par amitié pour moi... (Gaiement et en confidence.) Dites donc, Jules... j'espère que vous avez fait des couplets pour mon mariage.

JULES.

Non, ma cousine.

ANTONINE.

C'est joli! Comment, vous en avez chanté à la noce de madame Préval! et pour la mienne... c'est bien la peine d'avoir un poëte dans sa famille. Qu'est-ce que vous faites donc au collége? Mais si vous voulez, il est encore temps; mettez-vous à l'ouvrage, vite un impromptu.

Air : Comme il m'aimait.

Dépêchez-vous, (*Bis.*)
Car déjà la journée avance.

JULES.

Que dire?

ANTONINE.

Ce qu'ils disent tous.
Comme eux, célébrez mon époux,
Son bonheur et son opulence,
Ma candeur et mon innocence...
Dépêchez-vous. (*Bis.*)

JULES.

Moi, célébrer ce mariage! ça me serait impossible.

ANTONINE.

Et pour quelle raison?

JULES.

Je ne sais, je ne puis vous dire... mais je suis au désespoir.

ANTONINE.

Comment ! vous pleurez ?

JULES.

C'est plus fort que moi, ça m'étouffe...

ANTONINE, avec douceur.

Il se pourrait ! Allons, Jules, vous êtes un enfant, et je ne suis pas contente de vous ; aussi je ne devrais pas vous donner ce cadeau que je vous destinais.

JULES.

Un présent de vous ! oh, Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? Une montre !

ANTONINE.

Oui, monsieur, à répétition, et j'espère que vous la garderez toujours.

JULES.

Ah ! oui, toujours ; elle m'aidera à compter les instants que vous passerez auprès d'un autre.

ANTONINE.

Encore ! Jules, Jules, je vous en prie, quittez cet air triste et sentimental ; voulez-vous donc être remarqué et me causer du chagrin ?

JULES, essuyant ses yeux.

Moi ! plutôt mourir, et je m'efforcerai pour vous faire plaisir... (A part.) Allons, il faut encore que je sois gai ; est-on plus malheureux !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; PARENTS ET AMIS, arrivant par le fond ; MONSIEUR ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sortant de l'appartement à gauche pour les recevoir.

CHOEUR.

Air de Léocadie.

Pour célébrer l'hymen qui vous engage,
Nous venons tous, en bons parents ;
Ah ! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; BONNEMAIN, arrivant par le fond.

BONNEMAIN.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? On nous at-

tend... J'ai cru que je n'en finirais pas ! la rue est encombrée de voitures et de curieux. (A part.) A chaque personne qui me saluait, je croyais voir mon jeune homme, d'autant plus qu'en bas on vient de me remettre une seconde lettre de la même écriture... Maintenant il arrive le 7... Suite de la mystification ; qu'est-ce que cela signifie !

M. DE SAINT-ANDRÉ, qui pendant cet aparte a salué tous les gens de la noce.

Eh bien ! mon gendre, on peut donc partir ?

BONNEMAIN.

Oui, sans doute, tout est terminé ; ce n'est pas sans peine : nous aurons ce soir notre grand'tante ; quant à l'orchestre, ce n'est pas sûr, mais on me fait espérer un suppléant de Collinet, un galoubet adjoint.

ANTONINE.

Comment, monsieur ! pas d'orchestre ?

BONNEMAIN, avec satisfaction.

Qu'est-ce que je vois ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous êtes ébloui.

JULES, à part.

C'est un fait exprès ; elle n'a jamais été plus jolie.

BONNEMAIN.

Oui, certainement, tant d'attraits, de grâces, de diamants !

ANTONINE.

Pas d'orchestre ! et vous n'y avez pas couru sur-le-champ ?

BONNEMAIN.

Comme si je pouvais être partout ! Tout à l'heure encore le maire m'a fait dire qu'il allait s'en aller.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien ! partons à l'instant même. (Aux personnes de la noce.) Messieurs, la main aux dames.

BONNEMAIN.

Un instant, beau-père, et le déjeuner ! Moi qui meurs de faim, après l'exercice que j'ai fait.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous ? un jour de noce, le marié ne mange jamais... ce n'est même pas convenable.

BONNEMAIN.

Et on appelle cela le plus beau jour de la vie !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Occupons-nous de notre départ... Il faut que rien ne gêne la mariée, pour qu'elle puisse déployer de l'aisance et des grâces. (A Bonnemain.) Prenez son châle, son mouchoir, son éventail...

BONNEMAIN.

Avec tout cela il me sera impossible de donner la main à ma femme.

FINALE.

QUATUOR du Barbier de Séville, de Rossini.

M. et MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Suivant l'ordre ordinaire,
A ma fille d'abord { je dois / il doit } donner la main;
Vous, mon gendre, à la belle-mère :
Allons, partons soudain.

BONNEMAIN.

Attendez, quelle erreur!
Il manque à la future
La fleur d'oranger de rigueur.

ANTONINE.

Mais à quoi bon? pour gâter ma coiffure!
Cela sied mal, c'est une horreur!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est un emblème utile et nécessaire.

ANTONINE.

Qui ne dit rien ; c'est bon pour le vulgaire.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous vous trompez, ça dit beaucoup, ma chère;
Et je le veux.

ANTONINE.

Dieux! que c'est ennuyeux!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, obéis à ton père.

Ensemble.

ANTONINE, pleurant de dépit.

Il faut donc se taire,
Hélas! hélas! ma mère.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, arrangeant sa coiffure.

Mais je vais ici l'arranger de manière
Que, je t'en réponds, on ne le verra pas.

ANTONINE.

Je suis en colère.

BONNEMAIN, s'avançant près d'elle.
Permettez, ma chère...
ANTONINE, à Bonnemain.
Vous voyez, c'est vous qui seul en êtes cause.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, de même.
Vous auriez bien pu vous taire, je suppose.
BONNEMAIN.
C'est aussi trop fort, tout le monde m'accable.

Ensemble.

ANTONINE et MADAME DE SAINT-ANDRÉ.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
Ce bruit, ce fracas, c'est si désagréable.
Quel ennui
Qu'un jour pareil à celui-ci!
M. DE SAINT-ANDRÉ et ESTELLE.
Dieux! quel doux moment! comme c'est agréable!
Quel beau jour qu'un jour pareil à celui-ci!
BONNEMAIN.
Dieux! quel doux aveu! pour moi c'est agréable.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
TOUS.
C'est donc aujourd'hui que l'hymen vous engage;
L'amour vous promet les plus heureux instants.
Ah! quel heureux jour qu'un jour de mariage,
Surtout quand l'amour a reçu nos serments!
Partons, on attend, partons à l'instant même,
Partons en chantant et l'hymen et l'amour.

Ensemble.

LE CHOEUR, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE.
Quel bonheur suprême!
Ah! pour vous quel beau jour!
JULES, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, BONNEMAIN.
Quel dépit extrême!
Mais il faut se contraindre, il faut sourire même;
Non, je n'eus jamais plus d'ennui qu'en ce jour!
Pour nous quel beau jour!

(M. de Saint-André donne la main à Antonine, M. Bonnemain la donne à madame de Saint-André; Jules prend celle d'Estelle : ils sortent par la porte du fond; toute la noce les suit et défile après eux.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, seul, entrant par le fond.

Toutes les portes ouvertes, et voici trois pièces que je traverse sans trouver personne; toute la société est donc établie ailleurs, car il règne ici un air de fête : des arbres verts sur l'escalier, des voitures dans la cour; et le concierge lui-même a un bouquet à la boutonnière.

(On entend chanter en chœur dans l'appartement à gauche.)

Sans l'hymen et les amours,
Franchement, la vie
Ennuie;
Sans l'hymen et les amours,
Peut-on passer d'heureux jours?

Justement, on est dans la salle à manger, et il faut qu'il y ait quelque repas de famille; car, Dieu me pardonne, on chante des couplets.

(On entend encore chanter : Sans l'hymen, etc. A la fin, on crie : Bravo! A la santé de la mariée! Et on applaudit.)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC; M. DE SAINT-ANDRÉ, sortant de l'appartement à gauche.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne sais pas ce que je fais aujourd'hui, oublier mes couplets; je les ai laissés sur la table, et tous les convives qui m'attendent; c'est d'une inconvenance !...

(Il va les chercher sur une petite table qui est de l'autre côté du théâtre.)

FRÉDÉRIC.

Que vois-je? monsieur de Saint-André!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne me trompe pas, c'est ce cher Frédéric, mon ancien pupille! tu arrives donc de Bordeaux?

FRÉDÉRIC.

A l'instant même, et je viens de descendre ici en face, à l'hôtel d'Espagne.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cela se trouve à merveille; je t'invite, tu seras des nôtres.

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Nous sortons de l'église et de la municipalité.

FRÉDÉRIC.

O ciel! il se pourrait! la noce a donc été avancée?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Sans doute, j'ai brusqué les choses; nous épousons une recette générale, on n'avait pas envie de manquer cela, nous sommes encore à table. (On entend dans la coulisse appeler: Monsieur de Saint-André! monsieur de Saint-André!) Et l'on m'attend; mais dans l'instant je suis à toi. Voilà, voilà.

(Il rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, seul.

Il est donc vrai! il n'y a plus de doute; et j'aurai fait deux cents lieues pour arriver au moment où la perfide s'unit à un autre. Monsieur de Saint-André m'avait bien écrit que sa fille aînée allait épouser, à la fin du mois, M. Bonnemain, un receveur général.

Air : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

A cette funeste nouvelle
Dont mon cœur, hélas! a frémi,
Pour réclamer la main d'Estelle,
J'ai tout quitté, je suis parti.
Mais, malgré ma course rapide,
Pour arriver j'aurai mis plus de temps
Qu'il n'en fallut à la perfide
Pour oublier tous ses serments.

Et dans quel moment viens-je d'apprendre sa trahison? lorsque la fortune me souriait, lorsqu'un opulent héritage me permettait de rendre heureuse celle que j'aimais. Amour, richesses, j'apportais tout à ses pieds : et je la trouve au pouvoir d'un autre, elle qui avait juré de m'aimer toujours, de résister même aux ordres de sa famille. Mais que dis-je? peut-être a-t-elle été contrainte; peut-être la violence seule a pu la décider! Ah! s'il en est ainsi! je trouverai bien encore le moyen de la soustraire à mon rival; il a dû recevoir deux lettres de moi: et puisqu'il n'en a tenu compte, aujourd'hui même sa vie ou la mienne... Qui vient là? Modérons-nous, et tâchons de savoir la vérité.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, à l'écart; BONNEMAIN, sortant de l'appartement à gauche.

BONNEMAIN.

Ah! j'ai besoin de prendre l'air; la fatigue, le vin de Champagne et le bonheur, tout ça porte à la tête; et puis à table, nous sommes si serrés! il a fallu faire place à douze convives inconnus, tous parents, sur lesquels on ne comptait pas; on est obligé de manger de côté, je ne vois ma femme que de profil, et je tourne le dos aux trois quarts de la famille.

FRÉDÉRIC.

C'est quelqu'un de la noce, prenons des informations.

BONNEMAIN, apercevant Frédéric.

Ah! mon Dieu! encore un convié du côté de ma femme.

FRÉDÉRIC.

Il paraît, monsieur, qu'on sort de table?

BONNEMAIN.

Ce n'est pas sans peine; il y a quatre heures que nous y sommes. Le père de la mariée, qui, au dessert, a chanté à sa fille une chanson en douze couplets sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?* Et quelle chanson! de la poésie de famille. Dieu! quelle journée! Et madame de Saint-André qui, au premier couplet, s'est mise à pleurer, croyant qu'il n'y en aurait que deux ou trois; mais comme ça se prolongeait indéfiniment, et que la position n'était pas tenable, elle a jugé à propos de se trouver mal; et dans ce moment on est occupé à la desserrer : ç'a été le bouquet, et j'en ai profité pour sortir un instant.

FRÉDÉRIC.

J'étais absent lorsque ce mariage a été arrangé; et comme vous me semblez être au fait, dites-moi un peu, quelle espèce d'homme est-ce que le marié?

BONNEMAIN, embarrassé.

Monsieur, c'est un homme qui... que... certainement... enfin, un homme de mérite; et, quant à ses qualités, vous les trouverez dans l'Almanach royal, page 390.

FRÉDÉRIC.

Et croyez-vous que la jeune personne ait consenti de son plein gré à cette alliance?

BONNEMAIN.

Oui, monsieur, oui, sans doute ; mais oserais-je vous demander, monsieur, pourquoi toutes ces questions ?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi ? Je n'y tiens plus ! Apprenez, monsieur, que je l'aimais, que je l'adorais, qu'elle avait juré de me garder sa foi.

BONNEMAIN, stupéfait.

Comment !

FRÉDÉRIC.

Air du Ménage de garçon.

Voulant d'abord chercher querelle
A cet époux qu'on lui donnait,
J'allais lui brûler la cervelle.

BONNEMAIN, à part.

C'est cela seul qui me manquait,
Et c'est mon jeune homme au billet.

FRÉDÉRIC.

Mais je renonce à cette envie.

BONNEMAIN, à part.

Ah ! pour moi, quel joli métier,
Si le plus beau jour de ma vie
Allait en être le dernier !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié ! monsieur le marié !

BONNEMAIN.

Veux-tu te taire !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié, on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je ? quoi ! monsieur, vous seriez...

BONNEMAIN, à Frédéric.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis le marié. (A part.) Voilà un monsieur que je ne recevrai jamais chez moi, et je suis bien aise d'être averti ; c'est le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, madame vous attend pour commencer le bal.

BONNEMAIN.

J'y vais, j'y vais. (On entend les violons qui jouent la valse de Robin des bois.) Aussi bien, j'entends les violons; c'est étonnant comme j'ai envie de danser!

(Il rentre dans l'appartement à gauche, dont il ferme la porte; et l'air de valse qu'on entend du salon continue pendant toute la scène suivante.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul.

Il faut partir, et sans lui avoir dit adieu; mais je veux qu'elle sache tout ce que j'avais fait pour mériter sa main. (Il se met à une table, qui se trouve à la droite du théâtre, et écrit.) Apprenons-lui que ma fortune, mon rang dans le monde... c'est cela. Mais comment lui faire remettre ce billet? (Apercevant Antonine, qui sort de l'appartement à gauche.) Quel bonheur! voici sa sœur. (Il ploie vivement son billet.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, à la table; ANTONINE.

ANTONINE, d'un air de mauvaise humeur.

Je suis d'une colère! j'étais dans le grand salon à attendre, et la contredanse a commencé sans que mon mari vînt m'offrir la main; de dépit je me suis levée, et je suis sortie, d'autant que toutes ces demoiselles avaient un air enchanté, et jouissaient de mon embarras. (Apercevant Frédéric.) Il se pourrait! monsieur Frédéric! que je suis contente de vous voir! nous parlions de vous ce matin; et quelle sera la surprise de ma sœur! Sait-elle que vous êtes ici?

FRÉDÉRIC, vivement.

N'en parlons plus. J'ai à réclamer de votre amitié un dernier service.

ANTONINE.

Quel est-il?

FRÉDÉRIC.

Dans quelques instants, j'aurai quitté Paris, et pour toujours... Je ne reverrai plus ni vous ni votre sœur; mais daignez vous charger pour elle de ce billet.

ANTONINE.

Mais qu'avez-vous donc? pourquoi ne pas rester?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi ?... (Apercevant Bonnemain, qui sort de l'appartement à gauche.) Adieu, adieu, je suis le plus malheureux des hommes.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ANTONINE, BONNEMAIN.

BONNEMAIN, à part, en entrant.

Et moi donc !... qu'est-ce que je suis ? je vous le demande.

ANTONINE, l'apercevant.

Ah ! vous voilà, monsieur ! vous êtes bien aimable. (Elle serre dans son corset le billet qu'elle tenait à la main.) Vous venez enfin me chercher pour danser ; il est temps, au moment où la contredanse finit.

BONNEMAIN.

Madame, il ne s'agit pas de cela. Quelle est, s'il vous plait, cette lettre que vous venez de recevoir ?

ANTONINE, étonnée.

Comment !

BONNEMAIN.

Oui, que je vous ai vue cacher avec tant de soin.

ANTONINE.

Ah !... ce billet que m'a remis Frédéric ?

BONNEMAIN, cachant sa colère.

Précisément... (A part.) Je ne sais comment m'y prendre... Quand on entre en ménage, et qu'on n'est pas encore fait aux explications conjugales... (Haut.) Ma chère amie, ne pourrais-je pas savoir ce qu'il contient ?

ANTONINE, froidement.

Impossible, il n'est pas pour vous.

BONNEMAIN, toujours avec une colère concentrée.

Je m'en doute bien, mais n'importe, je voudrais le voir.

ANTONINE.

Je voudrais le voir !... Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ? Un jour comme celui-ci !... Sachez, monsieur, que je ne vous laisserai point prendre de mauvaises habitudes ; et puisque vous parlez ainsi, vous ne le verrez pas.

BONNEMAIN.

Vous ne pensez pas, ma chère amie, que je pourrais l'exiger.

ANTONINE.

Maman ! maman ! il exige !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, M. DE SAINT-ANDRÉ, JULES.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, avec indignation.

Déjà !... et tu pleures !

JULES.

Ma cousine qui pleure ! qu'est-ce qu'elle a donc ?

ANTONINE, pleurant.

C'est monsieur.

BONNEMAIN.

C'est madame.

M. DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Comment ! mes enfants, vous commencez votre bonheur par une querelle.

BONNEMAIN.

Mais, beau-père !

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous, mon gendre ? le premier jour ? ce n'est pas l'usage.

ANTONINE.

C'est monsieur qui, au lieu de m'offrir sa main pour la première contredanse, m'a laissée toute seule ; moi, qui avais refusé trente invitations.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est affreux !

JULES.

C'est indigne !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ma pauvre fille ! devais-tu t'attendre à ce manque d'égards ?

BONNEMAIN.

Mais permettez donc ; j'ai couru dans tous les salons.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Fi ! mon gendre ! cela ne se fait pas.

ANTONINE.

Et quand je suis assez bonne pour lui pardonner, monsieur a

des procédés affreux ; il prétend voir un billet qu'on vient de me remettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'espère que tu n'as pas cédé ?

ANTONINE.

Oh, non ! maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est bien, il ne faut pas compromettre son avenir ; mais moi, c'est différent, tu vas me confier cette lettre.

ANTONINE.

Non, maman ; je ne puis la donner qu'à ma sœur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est la même chose, allons la trouver. Pauvre enfant ! c'est un ange de douceur ! et quelle tenue ! quels principes ! (A Bonnemain.) Et vous avez eu le cœur de la chagriner ? (Pleurant.) Dieu ! quel avenir pour une mère !

ANTONINE, pleurant aussi.

Maman, calmez-vous.

BONNEMAIN.

Ma belle-mère, si vous ne pleuriez qu'après...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Fi ! monsieur ! vous êtes un tyran !

BONNEMAIN.

Allons, la voilà partie.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Viens, ma chère Antonine ; certainement, si j'avais pu prévoir... Mais il te reste l'amitié et les conseils d'une mère. (Elle emmène Antonine, elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.)

BONNEMAIN, les regardant sortir.

Ses conseils ! c'est fini, elle va tout brouiller. (A M. de Saint-André.) J'espère au moins, beau-père, que vous me rendrez justice.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Écoutez, mon gendre, je suis là dedans tout à fait désintéressé ; mais franchement vous avez tort, je dirai même plus, tous les torts sont de votre côté. (Il rentre dans l'appartement.)

SCÈNE X.

JULES, BONNEMAIN.

BONNEMAIN.

Est-ce que ce sera toujours comme ça ? Autant qu'on peut juger d'un livre par la première page, en voici un qui s'annonce d'une manière... J'aimerais mieux que ma femme n'eût pas de dot et fût orpheline ! J'y gagnerais cent pour cent, j'aurais la famille de moins.

JULES, qui a regardé autour de lui si personne ne venait, s'approche de Bonnemain, et lui dit, à voix basse :

Monsieur, ça ne se passera pas ainsi.

BONNEMAIN.

Hein ! que me veut encore celui-là ?

JULES.

Apprenez, monsieur, que parmi ses parents ma cousine trouvera des défenseurs, et je vous demanderai pourquoi vous vous permettez de la chagriner ainsi.

BONNEMAIN.

Il faut peut-être que je la remercie de ce qu'elle ne m'aime pas.

JULES, avec joie.

Comment ! monsieur, il serait possible ! ce serait pour cela !

BONNEMAIN.

Précisément.

JULES, cherchant à cacher sa joie.

Eh mais ! il n'y a pas de quoi vous fâcher ni vous mettre en colère. Voyez-vous, mon cher cousin, il ne faut pas vous décourager ; cela viendra peut-être, sans compter que les apparences sont trompeuses.

BONNEMAIN.

Ah ! vous appelez cela des apparences ! Un jeune homme qui l'aimait avant son mariage, et qui ici, devant moi, lui a remis un billet.

JULES.

Que dites-vous ?

BONNEMAIN.

J'étais là, je l'ai vu.

JULES, vivement.

Il se pourrait ! Et vous êtes resté aussi calme ! aussi tranquille ! A votre place, je l'aurais tué !

BONNEMAIN.

A la bonne heure, au moins, en voilà un qui prend mes intérêts.

Air de l'Artiste.

Beau-père, belle-mère,
M'en veulent, je le croi;
Et la famille entière
Se ligue contre moi.
Lorsque chacun me blâme,
Quel serait mon destin,
Si par bonheur ma femme
N'avait pas un cousin.

JULES.

Non, je n'aurais jamais pensé que ma cousine fût capable d'une telle perfidie. Certainement, je croyais, comme vous me le disiez tout à l'heure, qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle n'aimait personne; mais supposer qu'elle a une autre inclination, c'est une horreur, c'est une indignité.

BONNEMAIN.

N'est-ce pas? c'est le seul de la famille. Allons, allons, jeune homme, calmez-vous. (A part.) En voilà un du moins que je peux recevoir chez moi sans danger. (Lui prenant la main.) Mon cousin, mon cher cousin, vous êtes le seul qui m'ayez témoigné une amitié véritable, et j'espère bien que vous me ferez le plaisir de venir souvent chez nous, et de regarder ma maison comme la vôtre. Vous me le promettez?

JULES.

De tout mon cœur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE, qui tient la lettre de Frédéric à la main. Ils sortent tous de l'appartement à droite.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE et ANTONINE.

Où est-il? où est-il? ce cher Frédéric!

BONNEMAIN.

Et de qui parlez-vous donc?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

De cet estimable, cet excellent jeune homme; celui qui tout à l'heure a remis ce billet à Antonine.

ESTELLE.

Ce cher Frédéric !

ANTONINE.

Ce pauvre garçon !

BONNEMAIN.

Eh bien ! par exemple !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Par malheur il n'a pas laissé son adresse.

ESTELLE.

Eh ! mon Dieu, non ! et comment lui faire savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mon gendre l'a vu, il lui a parlé; peut-être sait-il où il demeure.

BONNEMAIN.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

ANTONINE.

Il doit être si malheureux dans ce moment !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il faut que nous le voyions.

BONNEMAIN, à Jules.

C'est fini, la famille est timbrée.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-ANDRÉ.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien ! vous ne l'avez pas trouvé? mais, par bonheur, je me rappelle maintenant qu'en arrivant, il m'a dit qu'il venait de descendre à l'hôtel d'Espagne.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est ici en face; il faut y envoyer.

ANTONINE.

Jules nous rendra ce service.

JULES.

Du tout, madame.

ANTONINE.

Est-il peu obligeant !

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien, mon gendre, courez-y sur-le-champ.

BONNEMAIN.

Celui-là est trop fort; se moquer de moi à ce point !

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous ne savez donc pas ce qui arrive? Frédéric était chez un négociant de Bordeaux, qui n'avait pas d'enfants.

ESTELLE.

Et qui l'avait pris en amitié.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Car, ce cher Frédéric, tout le monde l'aime.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ et ANTONINE.

C'est bien vrai.

ESTELLE.

Et en mourant il lui a laissé toute sa fortune.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cinquante mille livres de rente; le voilà plus riche que vous.

BONNEMAIN.

Eh bien, par exemple! n'allez-vous pas lui donner votre fille?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute.

BONNEMAIN.

La tête n'y est plus; et lui qui ce matin parlait de girouettes! a-t-on jamais vu un beau-père l'être à ce point-là!

ESTELLE.

Vous perdez là du temps, il est peut-être parti; je vais envoyer un domestique. (Elle sort par le fond.)

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Ou plutôt j'y vais moi-même, et je vous l'amène; ce sera encore plus dans les convenances. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, BONNEMAIN, JULES, ANTONINE.

BONNEMAIN, élevant la voix.

J'espère qu'à la fin on daignera m'expliquer cette étrange démarche, à moins que décidément on ne regarde un mari comme rien, et un receveur général comme zéro.

JULES, bas à Bonnemain.

Bien, bien.

ANTONINE, s'avançant.

Je me suis justifiée aux yeux de ma famille, et je pourrais m'en tenir là; mais je n'abuserai point de ce que ma position a de favorable: votre colère était absurde, vos soupçons ridicules; ils ne valent pas la peine d'être réfutés.

BONNEMAIN.

C'est égal, essayez toujours, ça ne peut pas faire de tort.

ANTONINE.

Apprenez, monsieur, que ce n'est pas moi, mais ma sœur; c'est-à-dire, c'était bien moi, puisque c'est moi que vous avez épousée; mais c'est justement à cause de cela, parce qu'il a cru un moment, et c'est si naturel quand on aime bien!... C'est ce qui vous prouve qu'il n'y a de la faute de personne, et que c'est vous seul qui êtes coupable.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est clair comme le jour, et vous devez voir...

BONNEMAIN.

C'est-à-dire, j'y vois... j'y vois de confiance.

ANTONINE, bas à sa mère.

Maman, si, pour achever de le convaincre, j'essayais de me trouver mal.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, bas.

Impossible, avec ta toilette. (Haut.) Et tenez, tenez, les voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE, FRÉDÉRIC, ET TOUTES LES PERSONNES DE LA NOCE.

CHOEUR.

Air : Dans cet asile (des Eaux du Mont-d'Or).

Ah! quelle ivresse!
De sa tendresse
Ce jour heureux
Comble les vœux;
Le mariage
Ici l'engage :
Quel moment
Pour le sentiment!

ANTONINE, à Bonnemain.

Aux noirs soupçons votre âme était en proie;
Vous le voyez, il adore ma sœur.

JULES.

Il aime Estelle! ah! pour moi quelle joie!

BONNEMAIN, regardant Jules.

Dieu! comme il m'aime, et comme il a bon cœur!

(Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : le premier désigné tient la droite de l'acteur : M. de Saint-André, Frédéric, Estelle, madame de Saint-André, à qui on approche un fauteuil, Antonine, Bonnemain, Jules.)

BONNEMAIN.

Tout est expliqué, et, cette fois, j'en suis quitte pour la peur. Pendant qu'ils sont dans les reconnaissances, j'ai bien envie d'enlever ma femme impromptu ; car, grâce au ciel, il est près de minuit, et nous touchons au lendemain du plus beau jour de ma vie. (Appelant.) Baptiste, les voitures de noce sont-elles là?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, M. Jules les a renvoyées.

BONNEMAIN.

Encore un contre-temps ! Est-ce que nous pouvons nous en aller à pied, en bas de soie, dans la neige? Il ne manquerait plus que cela pour réchauffer l'hymen. Tâche de rattraper ma voiture, et avertis-moi sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, qui pendant ce temps a causé avec Frédéric, son mari et ses deux filles.

J'ai peine à me remettre de mon émotion. Voilà donc mes deux filles établies. Quelle perspective douloureuse pour une mère ! car enfin je vais me trouver seule avec mon mari ; sans compter que dans huit jours j'aurai encore une noce à subir, le spectacle d'un mariage.

ESTELLE.

Non, ma mère, si vous le permettez, nous nous marierons à la campagne, sans bruit, sans apprêts.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh ! pourquoi donc cela?

FRÉDÉRIC.

Une noce à huis clos, au profit seulement des mariés.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne sais pas si c'est dans les convenances.

BONNEMAIN, à voix basse.

Belle-mère, belle-mère, nous allons partir.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Quoi ! déjà ?

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air du Calife de Bagdad.

Ensemble.

JULES, à part.

Ah ! je sens là battre mon cœur,
Et de dépit et de douleur !

BONNEMAIN.

Oui, je sens là battre mon cœur;
C'est donc fini; Dieu, quel bonheur!

ANTONINE.

Ah! je sens là battre mon cœur
D'émotion et de frayeur!

M. et MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah! je sens là battre mon cœur
D'émotion et de frayeur!

FRÉDÉRIC et ESTELLE.

Ah! je sens là battre mon cœur,
Et d'espérance et de bonheur!

LE CHOEUR.

Chacun d'eux sent battre son cœur,
Et d'espérance et de frayeur!

ESTELLE, au public.

Ma sœur aujourd'hui se marie;
Mais de vous dépend son destin.
Ah! tâchez, je vous en supplie,
Que le plus beau jour de sa vie
Ait encore un lendemain.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

La voiture de la mariée!

ANTONINE, courant à sa mère.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, qu'est-ce que cela signifie?

(On reprend le chœur général.)

Ah! je sens là battre, etc., etc., etc.

(Chacun se range pour laisser passer les deux époux. Bonnemain prend le bras de sa femme. Estelle pose un châle sur les épaules d'Antonine. Sa mère lui parle bas à l'oreille. Le père lève les yeux au ciel, et fait respirer un flacon de sels à madame de Saint-André, qui est près de se trouver mal. Antonine, en s'éloignant, jette un dernier regard sur le petit cousin, qui, placé dans un coin, porte un mouchoir à ses yeux.)

LE CHARLATANISME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 mai 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

PERSONNAGES.

DELMAR, homme de lettres.
RONDON, journaliste.
RÉMY, médecin.
M. GERMONT.
SOPHIE, sa fille.
MADAME DE MELCOURT, nièce de M. Germont.
JOHN, FRANÇOIS, } domestiques de Delmar.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Delmar, rue du Mont-Blanc.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, et deux portes latérales; aux côtés de la porte du fond, deux corps de bibliothèque garnis de livres, et surmontés, l'un du buste de Piron, l'autre de celui de Favart; à la droite du théâtre, un bureau; à gauche, une table, sur laquelle Delmar est occupé à écrire au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELMAR, JOHN.

DELMAR, travaillant à son bureau.

Hein! qui vient là me déranger? voilà une scène que je n'achèverai jamais. Eh bien! John, qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Monsieur, c'est aujourd'hui le 15 avril; et le monsieur qui a retenu l'appartement du quatrième vient s'y installer.

DELMAR.

Est-ce que je l'en empêche?

JOHN.

Non, monsieur; mais il veut vous parler, parce que c'est lui qui a aussi retenu l'appartement du premier, vis-à-vis : c'est pour des personnes de province.

DELMAR.

Je dis qu'il n'y a pas moyen de travailler quand on est homme de lettres et qu'on a le malheur d'être propriétaire. Je sais bien que l'inconvénient est rare. Mais enfin, voilà une scène d'amour, une situation dramatique...

Air de Partie carrée.

A chaque instant on m'importune;
Il faut quitter les muses pour l'argent.
On veut avoir et génie et fortune
Tout à la fois! impossible vraiment!
Lorsque l'on est au sein de l'opulence,
L'esprit ne fait qu'embarrasser;
Voilà pourquoi tant de gens de finance
Aiment mieux s'en passer.

JOHN.

Monsieur, je vais renvoyer le locataire.

DELMAR.

Eh non! ce ne serait pas honnête. Qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Je crois que c'est un médecin.

DELMAR.

Un médecin! diable, les médecins, c'est bien usé! J'aurais préféré un locataire qui eût un autre état, un état original; cela m'aurait fourni quelques sujets. (A John.) C'est égal, fais entrer. (John sort.) J'ai justement un vieux médecin à mettre en scène; et peut-être, sans qu'il s'en doute, ce brave homme pourra me servir.

SCÈNE II.

DELMAR, RÉMY, JOHN.

JOHN, annonçant.

M. le docteur Rémy.

DELMAR, se levant.

Rémy! (Courant à Rémy.) Mon ami, mon ancien camarade! Comment! c'est toi qui viens loger chez moi?

RÉMY.

Cette maison t'appartient?

DELMAR.

Eh oui, vraiment.

RÉMY.

Je n'en savais rien. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!

DELMAR.

Tu as raison. Autrefois, quand nous étions étudiants, moi à l'école de droit, toi à l'école de médecine...

RÉMY.

Nous ne nous quittions pas, nous vivions ensemble.

DELMAR.

Et quand j'étais malade, quel zèle! quelle amitié! comme tu me soignais! deux fois je t'ai dû la vie. Mais que veux-tu! je suis un malheureux, un ingrat : depuis que je me porte bien, je t'ai oublié.

RÉMY.

Non, tu ne m'as pas oublié; tu m'aimes toujours, je le vois à la franchise de ton accueil; mais les événements nous ont séparés. J'ai été passer deux ans à Montpellier. Je travaillais beaucoup, je t'écrivais quelquefois; et toi, lancé au milieu des plaisirs de la capitale, tu n'avais pas le temps de me répondre. Cela m'a fait un peu de peine; et pourtant je ne t'en ai pas voulu : tu as la tête légère, mais le cœur excellent, et en amitié cela suffit.

DELMAR.

Ainsi donc, tu abandonnes le quartier Saint-Jacques pour la rue du Mont-Blanc! Tant mieux, morbleu!

Air de Préville et Taconnet.

Comme autrefois nous vivrons, je l'espère :
Pour commencer, plus de bail, plus d'argent.

RÉMY.

Quoi! tu voudrais... ?

DELMAR.

Je suis propriétaire :
Tu garderas pour rien ton logement,
Ou nous aurons un procès sur-le-champ.

RÉMY.

Mais permets donc...

DELMAR.

Allons, cher camarade,
Daigne accepter les offres d'un ami;
Ne souffre pas que l'on dise aujourd'hui
Qu'Oreste envoie un huissier à Pylade,
Pour le forcer à demeurer chez lui.

RÉMY.

Un procès avec toi! certes, je ne m'y exposerai pas; car, autant que j'y puis voir, tu es devenu un avocat distingué, tu as fait fortune au barreau.

DELMAR.

Du tout.

RÉMY.

Cependant, quand j'ai quitté Paris, tu venais de passer ton dernier examen.

DELMAR.

J'en suis resté là; et de l'étude d'avoué, je me suis élancé sur la scène.

RÉMY.

Vraiment! tu as toujours eu du goût pour la littérature.

DELMAR.

Non pas celle de Racine et de Molière, mais une autre, qu'on a inventée depuis, et qui est plus expéditive. Je me rappelais l'exemple de Gilbert, de Malfilâtre et compagnie, qui sont arrivés au temple de mémoire en passant par l'hôpital; et je me disais : « Pourquoi les gens qui ont de l'esprit n'auraient-ils pas celui de faire fortune? pourquoi la richesse serait-elle le privilége exclusif des imbéciles et des sots? pourquoi surtout un homme de lettres irait-il fatiguer les grands de ses importunités? Non, morbleu! il est un protecteur auquel on peut, sans rougir, consacrer ses travaux, un *Mécène* noble et généreux qui récompense sans marchander, et qui paye ceux qui l'amusent; c'est le public. »

RÉMY.

Je comprends! tu as fait quelques tragédies, quelques poëmes épiques.

DELMAR.

Pas si bête! Je fais l'opéra-comique et le vaudeville. On se ruine dans la haute littérature; on s'enrichit dans la petite. Soyez donc dix ans à créer un chef-d'œuvre! Nous mettons trois jours à composer les nôtres; et encore souvent nous sommes trois! Ainsi, calcule.

RÉMY.

C'est l'affaire d'un déjeuner.

DELMAR.

Comme tu dis, les déjeuners jouent un grand rôle dans la littérature; c'est comme les dîners dans la politique. De nos jours, combien de réputations et de fortunes enlevées à la fourchette! Je sais bien que nos chefs-d'œuvre valent à peu près ce qu'ils nous coûtent. Mais on en a vu qui duraient huit jours; quelques-uns ont été jusqu'à quinze; et quand on vit un mois, c'est l'immortalité, et on peut se faire lithographier avec une couronne de laurier.

RÉMY.

Et tu es heureux?

DELMAR.

Si je suis heureux!

Air des Amazones.

N'allant jamais implorer la puissance,
Je ne crains pas qu'on m'arrête en chemin;
Libre, et tout fier de mon indépendance,
Par le travail j'embellis mon destin;
Aux malheureux je peux tendre la main.
Quand je le veux, je cède à la paresse;
L'amour souvent vient agiter mon cœur.
(Prenant la main de Rémy.)
J'ai retrouvé l'ami de ma jeunesse;
Dis-moi, mon cher, n'est-ce pas le bonheur?

Et toi, mon cher, comment vont les affaires?

RÉMY.

Assez mal; j'ai peu de réputation, peu de clients.

DELMAR.

C'est inconcevable! car je ne connais pas dans Paris de médecin qui ait plus de talent.

RÉMY.

Dans notre état, il faut du temps pour se faire connaître : nous ne jouissons que dans l'arrière-saison; et quand la réputation arrive...

DELMAR.

Il faut s'en aller; comme c'est gai! Mais, dis-moi, pour qui est cet appartement que tu as loué sur le même palier que moi?

RÉMY.

Ce n'est pas pour moi, mais pour une famille qui arrive de Montpellier, et qui m'a prié de lui retenir un logement. Le père d'abord est un excellent homme, et puis la jeune personne...

DELMAR.

Ah! ah! il y a une jeune personne! Permettez donc, monsieur le docteur, est-ce que nous serions amoureux?

RÉMY.

A toi je peux te le confier. Eh bien, oui, je suis amoureux, et sans espoir.

DELMAR.

Sans espoir! laisse donc : c'est quand les médecins n'en ont plus, que cela va toujours à merveille.

RÉMY.

Le père est un riche propriétaire, M. Germont.

DELMAR.

M. Germont, de Montpellier! nous voilà en pays de connaissance. Il a ici à Paris une nièce, madame de Melcourt, chez laquelle je suis reçu, et qui me parle souvent de son oncle, un original sans pareil, qui tient à la gloire et à la réputation, et qui a pensé mourir de joie en voyant un jour son nom imprimé dans le journal du département.

RÉMY.

C'est lui-même. Il ne recherche pas la fortune, car il en a beaucoup; mais quand j'étais à Montpellier, il m'a promis la main de sa fille à condition que je retournerais à Paris, que je m'y ferais connaître, que je deviendrais un docteur à la mode, et pour tout cela il ne m'a donné que trois ans.

DELMAR.

C'est plus qu'il n'en faut.

RÉMY.

Non, vraiment; car nous voilà à la fin de la troisième année, j'ai travaillé sans relâche, et je suis encore inconnu.

Air : Connaissez mieux le grand Eugène.

Ma clientèle est bien loin d'être bonne.

DELMAR.

Les vivants sont tous des ingrats.

RÉMY.

Pourtant, je n'ai tué personne.

DELMAR.

Mon pauvre ami, tu ne parviendras pas.
Il faut à vous d'illustres funérailles!
Un médecin est comme un conquérant :
Autour de lui, sur les champs de bataille,
Plus il en tombe, et plus il paraît grand.

C'est ta faute; si tu m'étais venu voir plus tôt, nous aurions cherché à te lancer. D'abord, j'aurais parlé de toi dans mes vaudevilles; cela aurait couru la province, cela se serait peut-être joué à Montpellier; et si ton beau-père va au spectacle, ton mariage était décidé.

RÉMY.

Laisse donc. Est-ce que j'aurais jamais consenti...?

DELMAR.

Pourquoi pas? Mais il est encore temps; nous avons vingt-quatre heures devant nous ; et en vingt-quatre heures, il se fait à Paris bien des réputations. Justement, voici mon ami Rondon, le journaliste.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; RONDON.

RONDON.

Bonjour, mon cher Delmar. (A Remy, qu'il salue.) Monsieur, votre serviteur. (A Delmar.) Je t'apporte de bonnes nouvelles, car je sors du comité de lecture, et l'ouvrage que nous avons terminé hier a produit un effet...

DELMAR.

C'est bien; nous en parlerons dans un autre moment. Tu viens pour travailler?

RONDON.

Oui, morbleu! (Appelant.) John! à déjeuner! car moi, je suis un bon convive et un bon enfant.

DELMAR.

Je te présente le docteur Rémy, mon camarade de collége, et mon meilleur ami, un jeune praticien, qui est persuadé que pour réussir il suffit d'avoir du mérite.

RONDON.

Monsieur vient de province?

DELMAR.

Non : du faubourg Saint-Jacques.

RONDON.

C'est ce que je voulais dire.

DELMAR, à Rémy.

Apprends donc, et mon ami Rondon te le dira, que, dans ce siècle-ci ce n'est rien que d'avoir du talent.

RONDON.

Tout le monde en a.

DELMAR.

L'essentiel est de le persuader aux autres, et pour cela il faut le dire, il faut le crier.

RONDON.

Monsieur a-t-il composé quelque ouvrage?

RÉMY.

Un *Traité sur le croup*, qui renferme, je crois, quelques vues utiles; mais toute l'édition est encore chez Ponthieu et Delaunay, mes libraires.

RONDON.

Nous l'enlèverons; j'en ai enlevé bien d'autres.

DELMAR.

Ne fais-tu pas un cours?

RÉMY.

Oui, tous les soirs, je réunis quelques étudiants.

DELMAR.

Nous en parlerons.

RONDON.

Nous vous ferons connaître. Avez-vous une nombreuse clientèle?

RÉMY.

Non, vraiment.

RONDON.

C'est égal, on le dira de même.

DELMAR.

Cela encouragera les autres! et puis, j'y pense, il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

RONDON.

Pourquoi ne vous mettez-vous pas sur les rangs?

RÉMY.

Moi! et des titres?

DELMAR.

Des titres! à l'Académie! c'est du luxe. As-tu adopté quelque innovation, quelque système? Pourquoi n'entreprends-tu pas l'*Acupuncture?*

RONDON.

Ah, oui! le système des aiguilles?

Air du vaudeville de Fanchon.

Pour guérir, on vous pique ;
Système économique,
Qui depuis ce moment
Répand
La joie en nos familles;
Car nous avons en magasins
Plus de bonnes aiguilles
Que de bons médecins.

DELMAR.

Les jeunes ouvrières,
Les jeunes couturières
Ont remplacé la Faculté ;
Ces novices gentilles
Vont, en servant l'humanité,
Avec un cent d'aiguilles,
Nous rendre la santé.

RONDON.

Je te prends ce trait-là pour mon journal, car je parle de tout dans mon journal ; mais je ne me connais pas beaucoup en médecine ; et si monsieur veut me donner deux ou trois articles tout faits...

RÉMY.

Y pensez-vous ! Employer de pareils moyens, ce serait mal, ce serait du charlatanisme.

DELMAR.

Raison de plus.

RONDON.

Du charlatanisme ! mais tout le monde en use à Paris ; c'est approuvé, c'est reçu, c'est la monnaie courante.

DELMAR.

Témoin notre dernier succès.

RONDON.

D'abord la représentation était au bénéfice d'un acteur, qui se retirait définitivement pour la quatrième fois.

DELMAR.

Depuis un mois, les journaux annonçaient qu'il n'y avait plus de places, que tout était loué.

RONDON.

Et la composition du spectacle !

DELMAR.

Et celle du parterre ! je ne t'en parle pas ; mais il ne faut pas croire que nous soyons les seuls. Dans tous les états, dans toutes les classes, on ne voit que charlatanisme.

RONDON.

Le marchand affiche une cessation de commerce qui n'arrive jamais.

DELMAR.

Le libraire publie la troisième édition d'un ouvrage avant la première.

RONDON.

Le chanteur fait annoncer qu'il est enrhumé, pour exciter l'indulgence. Charlatans ! charlatans ! tout ici-bas n'est que charlatans.

DELMAR.

Je ne te parle pas des compères.

RONDON.

Nous serons les vôtres. Je vous offre mes services et mon journal, car moi je suis bon enfant.

RÉMY.

Je vous remercie, messieurs ; mais j'ai aussi mon système, et je suis persuadé que, sans intrigue, sans prôneurs, sans charlatanisme, le véritable mérite finit toujours par se faire connaître et acquérir une gloire solide et plus durable.

DELMAR.

Oui, une gloire posthume : essaye, et tu m'en diras des nouvelles.

RÉMY.

Adieu, je vais faire quelques visites.

DELMAR, le retenant.

Mais, écoute donc.

RÉMY.

Si les personnes que j'attends arrivaient pendant mon absence, charge-toi de les recevoir et de leur montrer leur appartement.

DELMAR.

Air : En attendant que le punch se présente.

Quand, par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.
Songe à l'amour que ton cœur abandonne !
Songe à la gloire...

RÉMY.

On doit en être épris
Quand d'elle-même à nous elle se donne ;
Dès qu'on l'achète, elle n'a plus de prix.

Ensemble.

RONDON et DELMAR.

Quand par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.

RÉMY.

Quand par vos soins, votre appui tutélaire,
Je puis marcher à la célébrité,
Quand des honneurs vous m'ouvrez la carrière,
Moi, j'aime mieux mon humble obscurité.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

RONDON, DELMAR.

RONDON.

C'est donc un philosophe que ton ami le médecin?

DELMAR.

Non, mais c'est un obstiné qui, par des scrupules déplacés, va manquer un beau mariage.

RONDON.

C'est cependant quelque chose qu'un beau mariage; et puisque nous en sommes sur ce chapitre, j'ai une confidence à te faire. Il est question, en projet, d'un superbe établissement pour moi : vingt mille livres de rente.

DELMAR.

Vraiment! et quelle est la famille?

RONDON.

Je ne te le dirai pas, car je n'en sais rien encore; mais on doit me présenter au beau-père dès qu'il sera arrivé.

DELMAR.

Ah! il n'est pas de Paris?

RONDON.

Non; mais il vient s'y fixer : un homme immensément riche, qui aime les arts, qui les cultive lui-même, et qui ne serait pas fâché d'avoir pour gendre un littérateur distingué et un bon enfant; et je suis là.

DELMAR.

C'est cela, te voilà marié, et tu ne feras plus rien.

Air de la Robe et les Bottes.

Prends-y bien garde, tu t'abuses!
Oui, tu compromets ton état;
Quand on se voue au commerce des muses,
On doit rester fidèle au célibat.

RONDON.

Crois-tu l'hymen si funeste à l'étude?

DELMAR.

L'hymen, mon cher, est funeste aux auteurs ;
A nous surtout, nous qui, par habitude,
Avons toujours des collaborateurs.

Et voilà pourquoi je veux rester garçon.

RONDON.

Oui, et pour quelque autre raison encore. Il y a de par le monde une jolie petite dame de Melcourt.

DELMAR.

Y penses-tu ? la femme d'un académicien ! Un instant, monsieur, respect à nos chefs, aux vétérans de la littérature.

RONDON.

Oh ! je suis prêt à ôter mon chapeau ; mais il n'en est pas moins vrai qu'un mari académicien est ce qu'il y a de plus commode ! d'abord, l'habitude qu'ils ont de fermer les yeux.

DELMAR.

Halte-là, ou nous nous fâcherons. Madame de Melcourt est la sagesse même. Avant son mariage, c'était une amie de ma sœur ; et il n'y a entre nous que de la bonne amitié. Ingrat que tu es ! c'est à elle que nous devons nos succès ; c'est notre providence littéraire. Vive, aimable, spirituelle, répandue dans le grand monde, partout elle vante tous nos ouvrages. *Divin ! délicieux ! admirable !* elle ne sort pas de là ; et il y a tant de gens qui n'ont pas d'avis, et qui sont enchantés d'être l'écho d'une jolie femme ! Et aux premières représentations, il faut la voir aux loges d'avant-scène. Elle rit à nos vaudevilles, elle pleure à nos opéras-comiques. Dernièrement encore, j'avais fait un mélodrame... qui est-ce qui ne fait pas de sottise ? j'avais fait un mélodrame à Feydeau ; elle a eu la présence d'esprit de s'évanouir au second acte, cela a donné l'exemple ; cela a gagné la première galerie ; toutes les dames ont eu des attaques de nerfs, et moi un succès fou. Si ce ne sont pas là des obligations !...

RONDON.

Allons ! allons ! tu as raison ; mais il faudra lui parler de notre pièce d'aujourd'hui, celle que je viens de lire, pour que d'avance elle l'annonce dans les bals et dans les sociétés ; cela fait louer des loges.

DELMAR.

A propos de cela, parlons donc de notre ouvrage, donne-moi des détails sur la lecture.

RONDON.

Je sors du comité, il était au grand complet. Comme c'est imposant, un comité! On y voit de tout, de graves professeurs, des militaires, des employés, des avoués, et même des hommes de lettres.

DELMAR.

As-tu bien lu?

RONDON.

Comme un ange.

DELMAR.

Et nous sommes reçus?

RONDON.

Je n'en doute pas, ils ont ri; et le directeur m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier, en disant qu'on allait m'écrire. (Se mettant à la table.) Aussi, je vais annoncer notre réception dans le journal de ce soir.

DELMAR.

Il n'y a en toi qu'une chose qui me fâche, c'est que tu sois à la fois auteur et journaliste; tu te fais des pièces et tu t'en rends compte; tu te distribues, à toi, des éloges, et à tes rivaux, des critiques : cela ne me parait pas bien.

Air : Le choix que fait tout le village.

Lorsque l'on est sorti de la carrière,
Lorsque l'on goûte un glorieux repos,
On peut porter un arrêt littéraire,
On peut alors parler de ses rivaux.
Oui, le pouvoir que déjà tu te donnes,
A nos anciens il faut l'abandonner :
Ceux qui jadis ont gagné des couronnes,
Seuls, à présent, ont le droit d'en donner.

RONDON.

Écoute donc, il faut se faire craindre des directeurs et des confrères.

DELMAR.

Et même dans les pièces où tu ne travailles pas avec moi, tu ne m'épargues jamais les épigrammes.

RONDON.

C'est vrai; je t'aime, je t'estime, j'aime tous mes confrères, mais je n'aime pas leurs succès. — Moi! un succès me fait mal, j'en conviens franchement; je suis un bon enfant, mais... Tiens, écoute.

(Il lit ce qu'il vient d'écrire.) « On a reçu aujourd'hui au théâtre de... » Faut-il nommer le théâtre?

DELMAR.

Pourquoi pas?

RONDON, lisant.

« On a reçu aujourd'hui, au théâtre de MADAME un vaudeville « qu'on attribue à deux auteurs connus par de nombreux suc- « cès...

DELMAR.

La phrase de rigueur; et si la pièce tombe, tu mettras : « Elle « est de deux hommes d'esprit, qui prendront leur revanche....

RONDON.

C'est juste! (Continuant à lire.) « On assure que cette pièce ne « peut qu'augmenter la prospérité d'un théâtre qui s'efforce de « mériter, chaque jour, la bienveillance du public. Le zèle des « acteurs, l'activité de l'administration, l'intelligence du directeur, « du comité... »

DELMAR.

Il y en a pour tout le monde.

RONDON.

Dame! ils ont tous ri. Et puis, si une pièce est bonne, il ne faut pas, parce qu'elle est de nous, que cela m'empêche d'en dire du bien. Moi, je ne connais personne; la vérité avant tout.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN.

JOHN.

Monsieur; c'est de l'argent.

DELMAR.

Bon, mes droits d'auteur du mois dernier.

JOHN.

Oui, monsieur, quatre mille francs.

DELMAR.

Quatre mille francs! ô Racine! ô Molière! (Les prenant de la main de John.) C'est bien; mille francs pour l'économie, et mille écus pour les plaisirs. (Il les renferme dans son secrétaire.)

JOHN.

Et puis, voici une lettre qu'un garçon de théâtre vient d'apporter.

RONDON, se levant, et prenant la lettre.

Eh! c'est la lettre de réception! (Il lit tout haut.) « Messieurs, « votre petite pièce » Petite pièce; elle est parbleu bien grande! « votre petite pièce pétille d'esprit et d'originalité; les caractères « sont bien tracés, le dialogue est vif et naturel, les scènes abon- « dent en intentions comiques; mais on a trouvé que le genre de « l'ouvrage ne convient pas à notre théâtre. Je vous annonce donc « à regret que la pièce a été refusée...

DELMAR.

Refusée!

RONDON.

« A l'unanimité. Croyez bien, messieurs, que l'administra- « tion.... » Oui, les termes de consolation! C'est une horreur!

DELMAR.

Tu disais qu'ils avaient ri.

RONDON.

Mais à mes dépens, à ce qu'il paraît. C'est prendre les gens en traître. C'est une indignité.

DELMAR.

Ils sont fiers, parce qu'ils ont la vogue.

RONDON.

Ils ne l'auront pas longtemps, je me vengerai; et pour commencer, un bon article, bien juste... (Il se met à la table, et écrit.) « Les recettes du théâtre de MADAME commencent à baisser; son « astre pâlit...

DELMAR.

Comment! tu vas...

RONDON.

Écoute donc! je suis bon enfant; mais cela a des bornes : il ne faut pas non plus se laisser faire la loi. (Il écrit, et répète à haute voix :) « La négligence de l'administration, la révoltante partialité des « directeurs, la nullité des membres du comité, le honteux mo- « nopole, le marivaudage, etc., etc., etc. » Au lieu de prendre pour modèle les administrations voisines; celle de Feydeau, par exemple, si douce, si paternelle...

DELMAR.

Est-ce que tu veux porter notre pièce à l'Opéra-Comique?

RONDON.

Sans doute.

DELMAR.

On sonne.

RONDON.

Feydeau est un théâtre royal, un théâtre estimable, ennemi des cabales.

DELMAR.

Oui, si l'on nous reçoit.

JOHN, annonçant.

Madame de Melcourt.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE MELCOURT.

DELMAR.

Qu'entends-je ? madame de Melcourt chez moi ! quel bonheur inattendu !

MADAME DE MELCOURT, étonnée.

Monsieur Delmar ! eh mais ! monsieur, comment êtes-vous ici pour me recevoir ? Je venais voir mon oncle, pour qui on a retenu un logement dans cette maison, et l'on m'a dit : « Montez au premier. »

DELMAR.

Je récompenserai mon portier ; c'est un homme qui a d'heureuses idées.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je le gronderai. M'exposer à vous faire une visite ! Que dira M. Rondon, qui est mauvaise langue ?

RONDON.

Oh ! madame, je suis bon enfant.

DELMAR.

N'allez-vous pas me reprocher un bonheur que je ne dois qu'au hasard ? Monsieur votre oncle va arriver dans l'instant ; j'ai promis au docteur Rémy de le recevoir.

MADAME DE MELCOURT.

Le jeune Rémy ! vous le connaissez ? vous êtes bien heureux ; c'est l'homme invisible : il m'était recommandé, mais jamais il ne s'est présenté chez moi, et cependant j'y prends le plus vif intérêt. J'ai reçu de ma jeune cousine une lettre si pressante !... Il faut absolument faire connaître ce jeune homme.

DELMAR.

Il ne le veut pas.

MADAME DE MELCOURT.

Comment ! il ne le veut pas ! il le faudra bien ; nous lui donnerons de la vogue malgré lui, et sans qu'il s'en doute.

DELMAR.

Ce serait admirable !

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi pas, si vous me secondez ?

RONDON.

Ce sera une conspiration.

MADAME DE MELCOURT.

Air : Au temps heureux de la chevalerie.

Oui, conspirons pour l'unir à sa belle.

DELMAR et RONDON.

Nous sommes prêts.

MADAME DE MELCOURT.

Marchons donc hardiment ;
Et si le sort nous était infidèle,
(Montrant son aigrette.)
Ralliez-vous à mon panache blanc.

DELMAR.

Du Béarnais jadis c'était l'emblème.

MADAME DE MELCOURT.

Avec raison je l'invoque en ces lieux :
Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

Ensemble.

Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

MADAME DE MELCOURT.

Il faut d'abord quelques articles de journaux.

DELMAR.

Voici Rondon qui s'en chargera.

RONDON.

Certainement ; un médecin, ce n'est pas un confrère ; moi, je suis bon enfant : donne-moi des notes. (Il va s'asseoir à la table, et écrit.) « Le docteur Rémy...

DELMAR.

Auteur d'un ouvrage *sur le croup*.

RONDON, écrivant.

« Le docteur Rémy, le sauveur de l'enfance, l'espoir des mè-
« res de famille...

DELMAR.

Il fait tous les soirs un petit cours de physiologie.

RONDON.

Un petit cours! (Écrivant.) « C'est aujourd'hui que le célèbre « docteur Rémy termine son cours de physiologie. On commen- « cera à sept heures précises. Les voitures prendront la file au « coin de la rue Neuve-des-Mathurins, et sortiront par la rue « Joubert. »

DELMAR.

Parfait! Dès qu'on promet de la foule, tout le monde y court. (Il appelle.) John! John! tu iras à la préfecture demander deux gendarmes.

JOHN.

Oui, monsieur.

DELMAR.

Gendarmes à cheval surtout! on les voit mieux, et cela attire de plus loin.

MADAME DE MELCOURT.

Attendez donc : il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

DELMAR.

C'est ce que nous disions ce matin.

RONDON.

Il faut qu'il l'ait.

MADAME DE MELCOURT.

Il l'aura; c'est aujourd'hui que l'on prononce. On est incertain entre deux rivaux; de sorte qu'un troisième qui se présenterait pourrait tout concilier.

RONDON.

Oui; mais encore faudrait-il faire quelques visites; et jamais ce monsieur ne s'y décidera.

DELMAR.

Je les ferai pour lui, et sans qu'il le sache. J'irai voir le président, et je mettrai des cartes chez les autres.

MADAME DE MELCOURT.

Moi, j'irai voir leurs femmes.

Air : Amis, voici la riante semaine.

Je tâcherai de séduire ces dames,
Qui séduiront leurs époux. C'est ainsi
Que l'on parvient, c'est toujours par les femmes;
Voilà comment j'ai placé mon mari.

RONDON.

Nous courons tous.

MADAME DE MELCOURT.

Grâce à nos promenades,
Notre docteur est dans le bon chemin,
Rien ne lui manque.

DELMAR.

Excepté des malades,
Et le voilà tout à fait médecin !

MADAME DE MELCOURT.

C'est vrai; il faut lui trouver quelques malades riches, des malades de bonne compagnie ou des petits malades de grande maison. Attendez! l'ambassadrice d Espagne me demandait ce matin un médecin pour sa femme de chambre. Ensuite, je connais une princesse polonaise dont le singe s'est cassé la cuisse, la princesse *Jockoniska*.

DELMAR.

Cela suffit pour commencer. (Il appelle.) John ! John ! Dès que le docteur Rémy sera rentré, et qu'il y aura du monde... (Il lui parle bas.) Tu m'entends, l'air inquiet, effaré.

JOHN.

Oui, monsieur.

MADAME DE MELCOURT.

On monte l'escalier; je reconnais la voix de mon oncle, celle de sa fille; ce sont nos voyageurs.

RONDON.

Moi, je vais à l'imprimerie; je sors par la porte dérobée.

MADAME DE MELCOURT.

Ah ! monsieur a deux sorties à son appartement.

DELMAR.

Les architectes ont tout prévu.

RONDON.

Sans doute, un garçon ! et un auteur dramatique !.. Mais je n'en dis pas davantage, parce que je suis bon enfant.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

DELMAR, MADAME DE MELCOURT, M. GERMONT, SOPHIE.

TOUS.

Air du Valet de chambre.

Ah ! quel plaisir (*bis*)
De s'embrasser après l'absence !
Ah ! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir !

(Ils s'embrassent.)

DELMAR, les regardant.

Les scènes de reconnaissance
Ont toujours l'art de m'attendrir !

TOUS.

Ah ! quel plaisir !

GERMONT.

Paris, Paris ! j'en suis avide ;
Que rien n'échappe à mes regards !

MADAME DE MELCOURT.

C'est moi qui serai votre guide.

GERMONT.

Tu sais que je tiens aux beaux-arts,
A la peinture, à la musique ;
Mais j'aime avant tout, je m'en pique,
La littérature...

DELMAR.

Bravo !
Nous vous mènerons voir Jocko.

TOUS.

Ah ! quel plaisir
De s'embrasser après l'absence !
Ah ! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir !

MADAME DE MELCOURT.

Ah çà ! mon oncle, vous venez sans doute à Paris pour marier ma cousine ?

GERMONT.

Mais, oui, c'est mon intention.

MADAME DE MELCOURT.

Elle sera vraiment charmante quand elle aura un mari, et une robe de chez Victorine. Victorine, ma chère, il n'y a qu'elle pour

les robes; Nattier pour les fleurs, Herbault pour les toques; c'est cher, mais c'est distingué.

GERMONT.

C'est bon, c'est bon; à demain les affaires sérieuses. Occupons-nous de notre appartement; et, avant tout, montons chez ce cher Rémy : à quel étage demeure-t-il?

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

Décemment, je ne peux pas dire qu'il loge au quatrième. (Haut.) Monsieur, vous êtes chez lui.

MADAME DE MELCOURT.

Y pensez-vous?

DELMAR, bas.

Je partagerai avec lui : ce n'est pas la première fois.

GERMONT.

Comment diable! au premier, dans la Chaussée-d'Antin!

DELMAR.

Et l'appartement qui vous est réservé est ici en face, sur le même palier.

GERMONT.

Et un mobilier charmant, d'une fraicheur! d'une élégance! une bibliothèque! et des bustes!

Air : Il me faudra quitter l'empire.

J'aperçois là deux docteurs qu'on renomme;
C'est Hippocrate et Galien.

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

Oui, c'est Favart, c'est Piron... le brave homme!

GERMONT.

Ah! tous les deux je les reconnais bien. (*Bis.*)
N'est-il pas vrai, c'étaient deux fortes têtes?
Deux grands docteurs...

DELMAR.

C'étaient deux grands talents

(A part.)

Pour les couplets.

GERMONT.

Ils ont l'air bons vivants!

DELMAR.

Je le crois bien. Si j'avais leurs recettes,
Je serais sûr de vivre bien longtemps.

GERMONT, à Delmar.

Monsieur est de la maison?

DELMAR.

Je suis le propriétaire; et si ce n'étaient les services que M. Rémy m'a rendus, il y a longtemps que je lui aurais donné congé.

SOPHIE.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Pourquoi, mademoiselle? parce que je ne peux pas dormir, parce qu'on m'éveille toutes les nuits. La nuit dernière encore, deux équipages qui s'arrêtent à ma porte, et l'on frappe à coups redoublés. « N'est-ce pas ici le célèbre docteur Rémy? on le de« mande chez un riche financier qui a une indigestion, chez la « femme d'un ministre destitué qui a des attaques de nerfs. » C'est à n'y pas tenir. Je n'ose pas le renvoyer; mais à l'expiration du bail, je serai obligé de l'augmenter, je vous en préviens.

GERMONT.

Qu'est-ce que vous me dites là? Ce pauvre Rémy a donc un peu de réputation?

DELMAR.

Lui! il n'a pas un moment de repos, ni moi non plus.

SOPHIE.

Ah! que je suis contente! vous voyez bien, mon père, j'étais sûre qu'il parviendrait.

GERMONT.

Et où est-il en ce moment?

DELMAR.

Dieu le sait! il est monté dans son cabriolet, et il court Paris.

GERMONT.

Qu'entends-je! il a un cabriolet?

DELMAR.

Air du Piége.

Eh oui, monsieur; c'est bien juste en effet :
Tous les docteurs un peu célèbres
Ont au moins un cabriolet
Payé par les pompes funèbres.
On doit beaucoup à leur secours;
Pourrait-on, sans leur faire injure,
Les voir à pied, eux qui font tous les jours
Partir tant de gens en voiture.

GERMONT.

Et vous, ma chère nièce, que dites-vous de tout cela?

MADAME DE MELCOURT.

Qu'il y a beaucoup d'exagération.

GERMONT.

Quoi! vous pensez que le docteur Rémy... ?

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je n'en dis rien, parce que je ne puis pas le souffrir. C'est un homme insupportable, qu'on ne trouve jamais : toutes les dames en sont folles, et je ne sais pas pourquoi.

SOPHIE, à voix basse.

Mais taisez-vous donc!

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi donc me taire! je dis ce que je pense; il m'a enlevé mes spasmes nerveux, j'en conviens; car il guérit, c'est vrai, il guérit; il n'a que cela pour lui : il faut bien qu'il ait quelque chose.

DELMAR.

Vous voilà! toujours injuste, exagérée quand vous n'aimez pas les gens.

MADAME DE MELCOURT.

Et vous, toujours prêt à partager l'engouement général.

GERMONT.

Mais, ma nièce... mais, monsieur...

MADAME DE MELCOURT.

Vous verrez ce que deviendra votre docteur Rémy. Malgré tous ses succès, je ne lui donne pas dix ans de vogue.

DELMAR.

Eh bien! par exemple!

SOPHIE.

Fi! ma cousine; c'est indigne à vous!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; RÉMY.

MADAME DE MELCOURT.

Eh! tenez; voici encore quelqu'un qui vient le demander, et qui ne le trouvera pas.

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

C'est lui-même.

MADAME DE MELCOURT, à part.

Ah! mon Dieu! ce que c'est que de ne pas connaître les personnes que l'on vante!

RÉMY.

Enfin, vous voilà donc arrivés!

GERMONT.

Ce cher Rémy! embrasse-moi donc.

RÉMY.

Bonjour, monsieur; bonjour, mademoiselle; un si aimable accueil...

GERMONT.

Ne doit pas t'étonner, toi qui partout es reçu et fêté; nous savons de tes nouvelles.

RÉMY.

De mes nouvelles! et comment?

GERMONT.

Parbleu! par la renommée.

RÉMY.

Par la renommée? Je ne croyais pas qu'elle s'occupât de moi.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! quoique médecin, monsieur est modeste; voilà une qualité qui va nous raccommoder ensemble.

SOPHIE, à Rémy.

C'est madame de Melcourt, ma cousine et une de vos malades.

RÉMY.

De mes malades! je ne pense pas avoir eu l'honneur...

MADAME DE MELCOURT.

Qu'est-ce que je vous disais? c'est insupportable! Et nous allons de nouveau nous brouiller; il ne reconnaît même pas ceux à qui il a rendu la santé!

DELMAR.

Parbleu! je le crois bien, sur la quantité! Mais, pardon, monsieur, avant de sortir, j'aurais un mot de consultation à demander au docteur sur des douleurs que j'éprouve.

RÉMY.

Il serait vrai! qu'est-ce que c'est? Parle vite, mon cher Delmar.

DELMAR, conduisant Rémy à l'extrémité du théâtre à gauche.

Rien; mais j'ai une confidence à te faire. M. Germont a pris

l'appartement en face, sur le même palier; je lui ai dit que tu demeurais ici avec moi.

RÉMY.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Belle question! pour que tu aies plus d'occasions de voir ta prétendue.

RÉMY.

Je te remercie; quel bonheur! Mais quant à cette dame, elle se trompe, je ne la connais pas.

DELMAR.

Qu'est-ce que cela te fait? ne va pas la contredire, ce n'est pas honnête.

MADAME DE MELCOURT, bas à Germont.

Ce jeune homme qui cause avec lui est M. Delmar, son propriétaire, un auteur très-distingué.

GERMONT.

Comment! c'est M. Delmar, l'auteur? je logerais dans la maison d'un auteur! Tu sais bien, ma fille, cet opéra que nous avons vu à Montpellier... M. Delmar... les paroles de cet air que tu chantes si bien sur ton piano... M. Delmar...

MADAME DE MELCOURT.

J'espère que vous vous rencontrerez chez moi avec monsieur, qui me fait souvent l'honneur d'y venir; c'est aussi un ami du docteur.

GERMONT.

Je lui en fais compliment. Si je me fixais à Paris, je ne voudrais voir que des poëtes, des artistes, des gens célèbres. J'aimerais à paraitre en public avec eux, parce que c'est agréable d'être remarqué, d'être suivi, d'entendre dire autour de soi. « C'est monsieur un tel, c'est sûr, le voilà; et quel est donc ce monsieur qui lui donne le bras? C'est M. Germont de Montpellier, son ami intime. » C'est une manière de se faire connaître. Voilà pourquoi j'ai toujours voulu pour gendre un homme célèbre; il en rejaillit sur la famille et sur le beau-père une illustration... relative.

RÉMY.

Je suis désolé, monsieur, de vous voir de pareilles idées, non pas qu'elles ne soient très-louables en elles-mêmes; mais malheureusement pour moi, mon peu de réputation...

SOPHIE.

Que voulez-vous donc de plus?

DELMAR.

Tu es bien difficile; après les ouvrages que tu as faits, après ton *Traité sur le croup.*

MADAME DE MELCOURT.

C'est-à-dire que c'est une modestie qui ressemble beaucoup à de l'orgueil.

RÉMY, à Delmar, qui lui fait des signes. [1]

Non, morbleu! je ne veux point tromper un honnête homme; je veux qu'il sache que j'ai peu de réputation, peu de clients.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN.

JOHN.

Monsieur le docteur, on vous fait demander chez l'ambassadeur d'Espagne.

RÉMY.

Moi?

JOHN.

Oui, vous, le docteur Rémy, et on vous prie de ne pas perdre de temps, car madame l'ambassadrice est très-inquiète.

GERMONT.

L'ambassadrice!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur le docteur, c'est de la part d'une princesse polonaise, qui vous supplie de passer chez elle ce matin.

RÉMY.

A moi! une princesse polonaise?

FRANÇOIS.

La princesse Jockoniska; elle vous attend en consultation pour une personne de sa maison qui est gravement indisposée.

RÉMY.

Je vous jure que je ne les connais pas.

MADAME DE MELCOURT.

C'est tous les jours de nouveaux clients.

DELMAR.

Air de Marianne.

Voyez combien d'argent il gagne !
Il n'a pas un moment à lui !
C'est la Pologne et c'est l'Espagne ;
Il soigne le Nord, le Midi.

GERMONT.

Chez la princesse,
Chez son altesse,
Puisqu'on t'attend,
Allons, pars à l'instant.

RÉMY.

Non ; je l'atteste,
Ici je reste ;
L'ambassadeur
Me fait par trop d'honneur.

GERMONT.

Hé quoi ! dans l'état qu'il exerce,
Refuser un pareil client !

DELMAR.

C'est Hippocrate refusant
Les présents d'Artaxerce.

GERMONT.

Et moi j'exige que vous partiez. Tantôt, à dîner, nous nous reverrons.

DELMAR, lui donnant son chapeau.

Voilà ton chapeau, le cabriolet est en bas, et le cheval est attelé.

RÉMY.

Mais est-ce que je peux profiter... ?

DELMAR, bas.

Eh, oui ! sans doute, tu reviendras plus vite.

RÉMY.

A la bonne heure ; mais il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, hors RÉMY.

DELMAR.

Il doit vous paraître fort original ; mais il a une ambition telle qu'il croit toujours n'être rien.

GERMONT.

Tant mieux, tant mieux! C'est ainsi qu'on arrive; et je vois maintenant que c'est là le gendre qu'il me faut..

SOPHIE.

N'est-ce pas, mon père?

GERMONT.

Oui; mais je me trouve dans un grand embarras, dont il faut que je vous fasse part.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

GERMONT.

Ne me doutant pas de la réputation du docteur Rémy, j'avais renoncé à cette alliance; et ma fille sait que j'avais donné ma parole à un de mes amis qui demeure à Paris.

SOPHIE.

Aussi, c'est bien malgré moi.

GERMONT.

Que veux-tu! il m'avait proposé pour gendre un littérateur connu.

DELMAR.

Il faut rompre avec lui.

GERMONT.

Sans doute, mais cela demande des ménagements. Il faudrait le voir, lui parler. C'est un homme qui travaille pour le théâtre et pour les journaux. (A Delmar.) Et vous, qui fréquentez ces messieurs, si vous vouliez me donner quelques renseignements.

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

Comme si j'avais le temps! et nos visites à l'Académie?

GERMONT, fouillant dans sa poche.

J'ai là son nom, et une note sur ses ouvrages.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; RONDON.

DELMAR.

Mais, tenez, voici un de mes amis qui connaît tout le monde, et qui vous dira tout ce qu'il sait et tout ce qu'il ne sait pas; c'est un dictionnaire biographique ambulant. (Bas à Rondon) C'est le provincial que nous attendions, le beau-père du docteur; ainsi, soigne-le.

RONDON.

Sois tranquille, tu sais que je suis bon enf...

DELMAR.

Eh oui! c'est connu. Adieu, monsieur; je vais faire quelques courses.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je vais conduire Sophie dans votre nouvel appartement. Viens, ma chère, nous avons tant de choses à nous dire. Messieurs, nous vous laissons.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

RONDON, M. GERMONT.

GERMONT.

Monsieur est un ami du jeune M. Delmar? un auteur sans doute?

RONDON.

Oui, monsieur, connu par quelques succès agréables.

GERMONT.

Monsieur, je cultive aussi les sciences et les arts, mais en amateur. J'ai composé un *Cours d'Agriculture;* et dans ma jeunesse je maniais le pinceau; j'ai fait un *Massacre des Innocents* qui, j'ose dire, était effrayant à voir.

RONDON.

Monsieur, je m'en rapporte bien à vous; mais, que puis-je faire pour votre service?

GERMONT.

Je ne sais comment reconnaître votre obligeance, monsieur; c'est sur un de vos confrères que je voudrais vous consulter. (Regardant le papier qu'il tire de sa poche.) Connaissez-vous un monsieur Rondon?

RONDON.

Hein! qu'est-ce que c'est?

GERMONT.

Un littérateur qui travaille à plusieurs ouvrages périodiques.

RONDON.

Oui, monsieur, oui, je le connais beaucoup; je ne suis pas le seul.

GERMONT.

Eh bien, monsieur, qu'est-ce que vous en pensez?

RONDON.

Mais, monsieur, je dis que... (A part.) Quelque habitué qu'on soit à faire son éloge, on ne peut pas, comme cela de vive voix... si c'était imprimé, encore passe... (Haut.) Je dis, monsieur, que c'est un garçon à qui généralement l'on reconnait du mérite.

GERMONT.

Tant mieux; mais est-ce un homme aimable, un bon enfant?

RONDON.

Oh! pour cela, il s'en vante; mais oserai-je vous demander pourquoi toutes ces questions?

GERMONT.

Je m'en vais vous le dire. Sans le connaître, je suis presque engagé avec lui. Un ami commun, M. Derbois...

RONDON.

M. Derbois! je le connais beaucoup.

GERMONT.

Un conseiller à la cour royale, M. Derbois, lui avait proposé ma fille en mariage.

RONDON, à part.

Quoi! c'était là le parti qu'il me destinait! A merveille. (Haut.) Eh bien, monsieur?

GERMONT.

Eh bien! monsieur, je n'ose pas l'avouer à mon ami Derbois, qui a cette affaire très à cœur, mais je ne veux plus de M. Rondon pour gendre.

RONDON.

Comment, monsieur?

GERMONT.

Je cherche quelque moyen de le lui faire savoir avec politesse et avec égards. Si vous vouliez vous en charger?

RONDON.

Je vous remercie de la commission.

GERMONT.

Est-ce que vous croyez qu'il le prendra mal?

RONDON.

Sans doute, car encore voudra-t-il savoir pour quelles raisons.

GERMONT.

Oh! c'est trop juste; et je m'en vais vous le dire; c'est que j'ai préféré pour gendre le docteur Rémy.

RONDON, à part.

Qu'entends-je ? notre jeune protégé ! c'est bien différent. (Haut.) Rémy ! qu'est-ce que c'est que ça ?

GERMONT.

Le célèbre docteur Rémy ! ce médecin si connu dans Paris !

RONDON.

Je ne le connais pas, et je vous dirai même que jamais je n'en ai entendu parler.

GERMONT.

Il serait possible ! et ses malades ? et ses ouvrages ?

RONDON.

Pour des malades, il est possible qu'il en ait fait ; mais pour des ouvrages, je crois qu'excepté ses libraires personne n'en a eu connaissance.

GERMONT.

Air du Partage de la richesse.

Qu'ai-je entendu ? ma surprise est extrême !

RONDON.

Mon témoignage est peut-être douteux :
Voyez, monsieur, interrogez vous-même.

GERMONT.

Dans mes projets je suis bien malheureux ;
Moi qui cherchais à donner à ma fille
Un nom fameux... Dès longtemps je voulais
Voir un génie au sein de ma famille :
Ah ! c'en est fait... nous n'en aurons jamais.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mon oncle, mon oncle, je quitte ma cousine, qui vient de me faire ses confidences.

GERMONT.

Il suffit, ma nièce. Je ne croirai désormais aucun rapport ; je ne veux me fier qu'à moi-même, à mon propre jugement ; je vais chez mon ami Derbois, un conseiller, un excellent homme qui est toujours malade, et qui toutes les semaines change de médecin ; ainsi il doit en avoir l'habitude, il doit connaître les meilleurs ; je lui parlerai du docteur Rémy.

MADAME DE MELCOURT.

Pourquoi me dites-vous cela?

GERMONT.

Suffit, je m'entends. Je passerai après cela chez les libraires du Palais-Royal; et je verrai si, par hasard, l'édition entière ne serait pas dans leurs boutiques; car il ne faut pas croire que nous autres provinciaux...

MADAME DE MELCOURT.

Voulez-vous que je vous accompagne? j'ai là ma voiture.

GERMONT.

Du tout, je rentre chez moi, je vais m'habiller, je demanderai un fiacre, et nous verrons. Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

RONDON.

Monsieur, je descends avec vous. (A madame de Melcourt.) Madame, j'ai bien l'honneur...

SCÈNE XV.

MADAME DE MELCOURT, seule, puis DELMAR.

MADAME DE MELCOURT.

Nous voilà bien! toute la conspiration est découverte! C'est vous, Delmar.

DELMAR, entrant par la porte à gauche.

Je rentre par mon escalier dérobé: j'ai fait nos visites; j'ai vu beaucoup de monde, tout va bien, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

MADAME DE MELCOURT.

Eh moi, j'en ai de mauvaises. Sophie m'a tout raconté. Cet homme de lettres qu'on lui destinait pour mari n'est autre que votre ami Rondon.

DELMAR.

Dieu! quelle faute nous avons faite en le mettant dans notre parti!

MADAME DE MELCOURT.

Il n'en est déjà plus; il est passé à l'ennemi.

DELMAR.

Eh bien! tant mieux, si vous me secondez.

Air de Julie.

J'étais jaloux au fond de l'âme
De le voir en tiers avec nous.

Je suis bien plus heureux, madame,
De ne conspirer qu'avec vous :
Ne craignez point qu'ici je vous trahisse ;
Que n'avez-vous (c'est là mon seul souhait)
Un secret qui vous forcerait
A n'avoir que moi pour complice!

MADAME DE MELCOURT.

Il ne s'agit pas de cela, monsieur, mais de mon oncle, à qui l'on a tout dit, et qui va lui-même courir aux informations chez M. Derbois, conseiller, qui connaît tous les médecins de Paris ; il va partir dans l'instant, car il a même fait demander un fiacre.

DELMAR.

Un fiacre! c'est bon; nous avons du temps à nous, vite l'Almanach des 25,000 adresses.

(Il l'ouvre.)

MADAME DE MELCOURT.

De là, il doit aller au Palais-Royal, chez les libraires du docteur, pour demander le fameux *Traité du Croup*, et sa visite fera époque, car c'est peut-être le premier exemplaire qui se sera vendu de l'année.

DELMAR.

Rassurez-vous, car l'on peut tout réparer. (Appelant.) John! François! toute la maison! (Allant à son secrétaire.)

MADAME DE MELCOURT.

Eh bien! que faites-vous donc?

DELMAR.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Dans notre sagesse ordinaire,
Notre budget tantôt fut arrêté;
Et voilà, dans mon secrétaire,
Trois mille francs que j'ai mis de côté.

MADAME DE MELCOURT.

Chez un auteur, mille écus! quel prodige!

DELMAR.

Pour mes plaisirs je les avais laissés;
Ils vont sauver un ami que j'oblige;
Selon mes vœux les voilà dépensés.

(A John et à François, qui entrent.)

Approchez, vous autres, et écoutez bien. Il me faut du monde,

des amis dévoués, et il m'en faut beaucoup ; enfin, comme s'il s'agissait d'une première représentation.

JOHN.

Je comprends, monsieur, on fera comme la dernière fois.

DELMAR.

C'est bien, ce sera enlevé ! quatre de vos gens iront à dix minutes de distance chez M. Derbois, conseiller, rue du Harlay ; ils monteront, ils sonneront fort ; ils demanderont si on n'a pas vu M. le docteur Rémy. Ils ajouteront qu'on le cherche dans tout le quartier, qu'il doit y être, qu'il faut qu'on le trouve, attendu qu'il est demandé par un ministre, par un prince et par un banquier.

JOHN.

Oui, monsieur.

DELMAR.

Pendant ce temps, les autres courront les galeries du Palais-Royal, entreront chez tous les libraires, et achèteront tous les exemplaires qu'ils pourront trouver d'un *Traité sur le Croup, par le docteur Rémy*. Comprends-tu bien ?

JOHN.

Oui, monsieur.

DELMAR.

Surtout, ne va pas te tromper et en acheter un autre ! quelque confrère dont on enlèverait l'édition !

JOHN.

Soyez tranquille.

DELMAR.

Tous les exemplaires, à quelque prix que ce soit ; quand les derniers devraient couter vingt francs ! Tenez, prenez, voilà de l'argent, et s'il en faut encore, n'épargnez rien.

JOHN.

Monsieur sera content.

DELMAR.

Ce gaillard-là a de l'intelligence. Il faudra que je le pousse au théâtre. Partez.

(John et François sortent.)

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je vais porter les derniers coups. Tout ce que je crains maintenant, ce sont les articles de Rondon.

DELMAR.

Ne craignez rien, c'est lui, je l'entends ; je vais parer ce dernier coup, car je connais son côté faible.

(Madame de Melcourt sort.)

SCÈNE XVI.

DELMAR, RONDON.

RONDON.

J'avais fait pour le docteur un article d'amitié, mais la justice doit reprendre ses droits ; et dans celui-ci, je l'ai traité en conscience.

DELMAR.

Ah ! te voilà, Rondon ? as-tu envoyé l'article de ce matin sur l'ouvrage du docteur Rémy ?

RONDON.

Oui, oui, il était même imprimé ; et dans un quart d'heure, il va paraître, si je ne fais rien dire. Mais j'ai prié qu'on attendît, parce que je veux en envoyer un autre, que je viens de composer dans ton cabinet.

DELMAR.

Un second ! c'est trop beau, et je t'en remercie. Mais tu as bien fait, et, sans t'en douter, tu te seras rendu service à toi-même.

RONDON.

Que veux-tu dire ?

DELMAR.

Le journal où tu travailles vient d'être acheté secrètement par M. de Melcourt, l'académicien.

RONDON.

Secrètement ?

DELMAR.

Sans doute, à cause de sa dignité. Madame de Melcourt, enchantée de la complaisance, de la bonne grâce que tu as mise à la seconder, te fera d'abord conserver ta place, qui est, je crois, de cinq à six mille francs ?

RONDON.

C'est vrai.

DELMAR.

Elle peut encore, par la suite, te faire augmenter ; tandis que, si tu avais refusé de la servir, si tu y avais mis de la mauvaise volonté... Tu sais ce que peut le ressentiment d'une femme.

RONDON, ployant et déchirant son article.

Oui, sans doute ; mais ce que j'en fais dans cette occasion, c'est plutôt pour toi que pour elle, car, s'il faut te parler à cœur ouvert, j'ai découvert que ce docteur était mon rival.

DELMAR.

Vraiment ?

RONDON.

Il vient m'enlever un très-beau mariage ; et la délicatesse ne m'oblige pas à le servir. Je laisse aujourd'hui le premier article comme il est, parce qu'il est imprimé, et qu'il ne faut pas se brouiller avec le propriétaire de son journal ; mais j'en resterai là, je serai neutre.

DELMAR.

On ne t'en demande pas davantage ; et pourvu que tu ne dises rien au beau-père, et que tu le laisses choisir entre vous deux...

RONDON.

Non pas, non pas, j'ai déjà parlé ; j'en conviens franchement, parce que je suis bon enfant : j'ai dit du mal, mais de vive voix.

DELMAR.

Il se pourrait ! Ah ! tant mieux ! sa réputation est faite. Il ne lui manquait plus que cela ; il ne lui manquait plus que des ennemis, et j'allais lui en chercher : mais te voilà.

RONDON.

Dame ! on me trouve toujours dans ces occasions-là, et puis cela te fait plaisir, tu peux être tranquille ; mais nous allons voir comment il se tirera des informations que le beau-père a été prendre sur lui.

DELMAR.

Tiens, justement, les voilà de retour.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; M. GERMONT, RÉMY.

GERMONT, tenant Rémy embrassé.

Mon cher Rémy, mon gendre ! Je te trouve au moment où tu descendais de ta voiture, et je ne te quitte plus ; il faut que je te demande pardon des soupçons que j'ai osé concevoir.

RÉMY.

A moi ! des excuses !

GERMONT.

Oui, sans doute : je viens de chez M. Derbois, un conseiller à la

cour, rue de Harlay, un de mes vieux amis, qui est toujours malade et entouré de médecins.

RÉMY.

Je ne le connais pas.

GERMONT.

Oui, mais lui te connaît. Depuis ce matin il n'entend parler que de toi dans son quartier; on est même venu chez lui trois ou quatre fois, et, comme il est mécontent de son docteur, il le quitte, et c'est toi qu'il choisit; il te supplie, dès demain, de vouloir bien lui donner tes soins, si tes occupations te le permettent.

RÉMY.

Comment donc? et avec plaisir.

GERMONT.

Encore un client.

DELMAR, à part.

Encore un compère; mais celui-là est de bonne foi, et ce sont les meilleurs.

GERMONT.

De là, je suis passé au Palais-Royal; j'ai demandé ton *Traité sur le Croup.*

RÉMY, à part.

Ah! mon Dieu!

RONDON, de même.

Je respire.

DELMAR.

Eh bien! monsieur?

GERMONT.

Impossible d'en trouver un exemplaire!

RONDON.

Cela n'est pas croyable!

RÉMY.

Vous vous êtes mal adressé.

GERMONT.

Je me suis adressé à tout le monde, et tous les libraires du Palais-Royal m'ont assuré qu'excepté la Campagne de Moscou de M. de Ségur, et les brochures de M. de Sthendal, il n'y avait pas un exemple d'une vogue pareille; c'était une rage, une furie; on s'arrachait les exemplaires; aujourd'hui surtout, il paraît que la vente a pris un élan...

DELMAR.

Et vous n'avez pas pu vous procurer...

GERMONT.

Si, vraiment; un seul, et le voilà; c'est, je crois, le dernier; et je l'ai payé quarante francs.

RÉMY.

Au lieu de deux francs?

GERMONT.

Oui, mon ami; et encore le libraire ne voulait pas me le donner. Mais c'est l'ouvrage de mon gendre, lui ai-je dit; je veux l'avoir, je l'aurai, dût-il m'en coûter cent écus. Votre gendre! m'a-t-il répondu en ôtant son chapeau. Vous êtes le beau-père du docteur Rémy? Monsieur, dites-lui de ma part que s'il veut dix mille francs de la seconde édition, je les ai à son service.

RÉMY.

Il se pourrait!

DELMAR, à part.

Encore des compères.

RONDON.

C'est ça, voilà comme ils sont à Paris! maintenant qu'il est lancé, je voudrais l'arrêter, que je ne pourrais pas!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; SOPHIE.

SOPHIE.

Mon père! mon père! voilà des voitures, des gendarmes!

GERMONT.

Des voitures! des gendarmes!

DELMAR.

Oui, ils arrivent pour son *cours de physiologie,* qu'il termine aujourd'hui!

GERMONT.

Nous y assisterons tous! un cours de physiologie, c'est très-amusant.

SOPHIE.

Et puis, voici les journaux du soir; ils viennent d'arriver; il y a un article superbe sur M. Rémy. Tenez, lisez plutôt. On y dit en toutes lettres qu'il y a une place vacante à l'Académie de médecine, et que s'il y avait une justice, c'est lui qui devrait être nommé.

RÉMY.

Vraiment!

GERMONT, qui a regardé le journal.

C'est ma foi vrai, c'est imprimé.

RONDON.

Il ne manquait plus que cela pour leur tourner la tête.

GERMONT.

Ah! mon Dieu! ma fille! mes enfants! il est question de moi.

DELMAR, prenant le journal.

Ce n'est pas possible!

RONDON, bas.

Si vraiment, j'avais soigné le beau-père.

DELMAR, lisant le journal en regardant Germont.

« Un peintre célèbre, l'honneur de la province, vient d'arriver « à Paris; c'est M. Germont, auteur du fameux tableau du *Mas-« sacre des Innocents*. On dit qu'il s'est enfin déterminé à publier « son *Cours d'Agriculture*, si impatiemment attendu par les sa-« vants. »

GERMONT.

Je commence donc à percer?

DELMAR.

C'est à votre gendre que vous devez cela. Tout ce qui tient à un homme célèbre acquiert de la célébrité.

GERMONT, à Rondon.

Eh bien, monsieur! vous qui prétendiez que Rémy n'avait ni talent ni réputation, que dites-vous de cet article-là, de cet article où on lui donne de si grands éloges?

RONDON, avec noblesse.

Je dis, monsieur, que l'article est de moi.

GERMONT et RÉMY.

Il se pourrait!

RONDON.

Je suis Rondon, homme de lettres, celui qu'on vous avait proposé pour gendre. Comme rival, je n'étais point obligé de dire du bien de monsieur; mais comme juge, je devais la vérité, et je l'ai dite.

DELMAR, à part.

C'est bien cela! charlatanisme de générosité!

RÉMY, allant à Rondon.

Monsieur, je n'oublierai jamais un trait aussi généreux; vous êtes un homme d'honneur, vous êtes un galant homme.

RONDON.

Monsieur, je suis un bon enfant, et voilà tout.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mes amis, mon cher Rémy, recevez mes compliments j'étais chez la femme du vice-président à attendre le résultat de l'élection académique : vous êtes nommé.

TOUS.

Il serait vrai !

RÉMY.

Je ne peux pas en revenir ; car enfin je ne m'étais pas mis sur les rangs ; je n'avais pas même fait de visites. Eh bien, mes amis, que vous disais-je ce matin? Vous voyez bien que, sans intrigues, sans cabale, sans charlatanisme, on finit toujours par arriver.

DELMAR.

Oui, tu as raison. (A part.) Mes chevaux sont en nage. (S'essuyant le front.) Et moi, je n'en puis plus.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS ; JOHN, avec un gros ballot sur les épaules.

JOHN.

Monsieur, nous sommes sur les dents ; il y a encore deux ballots comme ceux-là en bas : c'est toute l'édition.

DELMAR.

Veux-tu bien te taire !

JOHN.

Il n'y manque qu'un seul exemplaire, qui a été enlevé.

DELMAR.

C'est bon ; porte la première édition dans ma chambre : (à part) cela servira pour la seconde.

RÉMY.

Que veux-tu dire? et quels sont ces livres ?

DELMAR.

Tu le sauras plus tard ; jouis de ton triomphe, tu le peux sans rougir, car cette fois du moins la vogue a rencontré le mérite ;

mais disons, en l'honneur de la morale, que les réputations qui se font en vingt-quatre heures se détruisent de même; et que si le hasard ou l'amitié commence les renommées, c'est le talent seul qui les soutient et qui les consolide.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville du Ménage de garçon.

GERMONT.

Lorsque l'on vante à tout propos
Les savants et leur modestie,
La conscience des journaux,
Les travaux de l'Académie,
Les nymphes du Panorama,
Les beaux effets du magnétisme,
La clémence du grand pacha,
La morale de l'Opéra,
Encore du *charlatanisme.*

RONDON.

Des noces j'observe parfois
Les brillantes cérémonies,
Et je me dis, lorsque je vois
L'air content des bonnes amies,
Des parents le ton doctoral,
Et du maire le pédantisme,
De l'époux l'air sentimental,
Et... jusqu'au bouquet virginal :
Encore du *charlatanisme.*

RÉMY.

Celui qui fait l'indépendant,
Et qui par d'autres sollicite,
Et celui qui fait l'important
Pour que l'on croie à son mérite;
Et de ces gros banquiers, nos amis,
Qui, grâce à leur patriotisme,
A nos frais se sont enrichis,
En criant : « C'est pour mon pays ! »
Encore du *charlatanisme.*

GERMONT.

Pour se déguiser à grands frais,
Comme à Paris chacun travaille !
Ces chapeaux qui cachent les traits,
Ces blouses qui cachent la taille !
Et ces corsets si séduisants,
Qui feraient croire à l'optimisme !

Et ces pantalons complaisants,
Si favorables aux absents,
Encore du *charlatanisme.*

DELMAR.

Traînant les amours sur ses pas,
Riche d'attraits et de jeunesse,
Cette mère tient dans ses bras
Son jeune fils qu'elle caresse ;
Et regardant sur un sofa
Son vieil époux à rhumatisme,
Elle dit : « Vois cet enfant-là,
« Comme il ressemble à son papa ! »
Encore du *charlatanisme.*

MADAME DE MELCOURT, au public.

Quand une pièce va finir,
Les auteurs viennent, d'ordinaire,
Dire : « Daignez nous applaudir. »
Nous, messieurs, c'est tout le contraire :
Nous venons, mais pour signaler
La pièce à votre rigorisme;
Nous vous prions même d'aller
Cent fois de suite la siffler...
Est-ce là du *charlatanisme ?*

LES PREMIÈRES AMOURS,

OU

LES SOUVENIRS D'ENFANCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 novembre 1825.

PERSONNAGES.

M. DERVIÈRE.
EMMELINE, sa fille.
CHARLES, cousin d'Emmeline.
RINVILLE.
LAPIERRE, domestique de M. Dervière.

La scène se passe en Franche-Comté, dans la maison de M. Dervière.

Le théâtre représente un salon; une porte au fond et deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMELINE, M. DERVIÈRE.

M. DERVIÈRE.

Mais enfin, réponds-moi : qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te fâche? pourquoi depuis hier es-tu de mauvaise humeur?

EMMELINE.

Je n'en sais rien, mon papa; tout me déplait, tout me contrarie.

M. DERVIÈRE.

C'est donc pour la première fois de ta vie; car tout le monde fait ici tes volontés, à commencer par moi.

EMMELINE.

Combien vous êtes bon! combien vous m'aimez!

M. DERVIÈRE.

Que trop! Mais quand on est veuf, qu'on est, comme moi, un des premiers maitres de forges de la Franche-Comté, avec cinquante mille livres de rente, et une fille unique, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de sa fortune? Songe donc que dans le monde je n'ai que toi à aimer.

Air de Lantara.

Mon seul vœu, ma plus chère envie
Est de pouvoir t'établir près de moi.
Cet or, fruit de mon industrie,
C'est pour mon gendre, ou plutôt c'est pour toi.
Je veux, auprès d'un époux qui t'adore
Doubler mes biens en vous les prodiguant :
Un père s'enrichit encore
De ce qu'il donne à son enfant.

Et voilà plus de vingt partis que je te propose; mais aujourd'hui, par exemple, je n'entends pas raillerie, et tu auras la bonté de bien recevoir celui que nous attendons.

EMMELINE.

Quoi! ce M. de Rinville dont vous me parliez hier? Eh bien, mon papa, si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est là l'unique cause de mon chagrin et de ma mauvaise humeur; et je ne vois pas pourquoi vous me proposez celui-là plutôt qu'un autre.

M. DERVIÈRE.

Puisque tu n'en veux pas d'autre!...

EMMELINE.

Ce n'est pas une raison.

M. DERVIÈRE.

Si, mademoiselle, c'en est une; et si vous en voulez de meilleures, en voici : Il y a trente ans que je vins dans ce pays; je n'avais rien; j'étais sans amis, sans ressources : M. de Rinville le père m'accueillit, me protégea, m'avança des capitaux, et fut ainsi la première cause de ma fortune.

Air d'Aristippe.

Envers son fils mon cœur souhaite
Acquitter ce que je lui doi;
Et pour mieux lui payer ma dette,
Mon enfant, je comptais sur toi :
Oui, me disais-je, autrefois ma famille
A ses trésors dut un sort fortuné;
Mais aujourd'hui je lui donne ma fille :
Il me devra plus qu'il ne m'a donné.

Du reste, ce fils que je te destine est, dit-on, un charmant jeune homme, un sage, un philosophe, qui a voyagé pour s'instruire et qui revient en France pour se marier. Voilà, mademoiselle, les raisons qui m'ont fait accueillir la demande de ce jeune homme. Maintenant, qu'avez-vous à répondre?

EMMELINE.

Rien. D'après ce que je viens d'apprendre, je l'épouserais avec grand plaisir, si cela se pouvait; mais je me dois à moi-même de refuser.

M. DERVIÈRE.

Tu te dois à toi-même... Et qu'est-ce qui t'y oblige?

EMMELINE.

Des promesses sacrées et des serments antérieurs.

M. DERVIÈRE.

Qu'est-ce que j'apprends là? Comment, mademoiselle, sans ma permission!

EMMELINE.

Non, mon papa! jamais sans votre permission; si vous voulez me promettre de ne pas me gronder et de ne plus contraindre mon inclination, je m'en vais tout vous raconter.

M. DERVIÈRE.

Je vous demande, qui s'en serait douté? Une petite fille de seize ans, qui ne m'a jamais quitté, qui ne voit personne! Allons, mademoiselle, parlez vite.

EMMELINE.

Vous savez que j'ai été élevée ici, auprès de vous, par ma vieille tante Judith.

M. DERVIÈRE.

Ma défunte belle-sœur: une vertueuse, une excellente fille, qui n'avait qu'un seul défaut; c'était de consommer un roman par jour : les quatre volumes y passaient.

EMMELINE.

C'est là dedans qu'elle m'a appris à lire; et j'avais alors pour fidèle société mon cousin Charles, qui était orphelin, sans fortune, et que vous aviez recueilli chez vous.

M. DERVIÈRE.

Eh bien! après?

EMMELINE.

Eh bien! quoiqu'il fût plus âgé que moi, nous passions nos jours ensemble, nous nous voyions à chaque instant; nos études, nos plaisirs, étaient les mêmes; je l'appelais mon frère, il m'appelait sa petite sœur, parce que ma tante Judith nous avait lu *Paul et Virginie;* c'était moi qui étais Virginie, et c'était lui qui était Paul; et la fin de tout cela, c'est que nous nous sommes ai-

més éperdument, et que nous nous sommes juré une constance éternelle.

M. DERVIÈRE.

Laissez donc ensemble des cousins et des cousines; moi qui y allais de confiance! Eh bien, mademoiselle?

EMMELINE.

Eh bien, un jour il nous a quittés, il est parti comme commis-voyageur en pays étranger; mais avant son départ il m'a dit : « Tu « es riche, et je n'ai rien; on te fera sans doute épouser quelqu'un, « parce que les pères, en général, sont injustes et tyranniques, « du moins tous ceux que nous avons lus. » Et alors, pour le rassurer, je lui ai promis que je ne me marierais pas avant son retour; il m'a donné un anneau que voici, je lui en ai donné un autre; depuis, j'ai toujours pensé à lui, mais je ne l'ai plus revu.

M. DERVIÈRE.

Tu ne l'as plus revu?

EMMELINE.

Vous le savez bien, puisqu'il n'est jamais venu ici.

M. DERVIÈRE.

Et vous n'aviez jamais ensemble aucune correspondance?

EMMELINE.

Aucune, excepté les jours de lune; tous les soirs, à la même heure, j'allais la regarder, et lui aussi : c'était convenu entre nous.

M. DERVIÈRE.

Voilà certainement une correspondance bien innocente.

EMMELINE.

Air : Le choix que fait tout le village.

Lorsque brillait, sur la céleste voûte,
L'astre des nuits, l'astre du sentiment,
Le regardant, je me disais : Sans doute
De son côté Charles en fait autant.

M. DERVIÈRE.

Eh quoi! c'est là le seul nœud qui vous lie?

EMMELLINE.

Est-il des nœuds plus forts et plus puissants?
Ne doit-on pas s'aimer toute la vie,
Lorsque le ciel a reçu nos serments?

M. DERVIÈRE.

Malgré cela, le mal n'est pas si grand que je croyais, car enfin ton cousin est parti depuis longtemps; et tu me permettras de te dire qu'un pareil amour est un enfantillage.

EMMELINE.

C'est ce qui vous trompe. Vous ne savez pas, mon papa, que les premières impressions ne s'oublient jamais, car on n'aime bien que la première fois; du moins ma tante Judith me l'a souvent répété, et je l'éprouve. Depuis le départ de Charles, je ne pense qu'à lui, je n'aime que lui; et ce qui me fait refuser tous les partis que vous me proposez, c'est d'abord la promesse que je lui ai faite; et puis, dès qu'un jeune homme veut me faire la cour, je me dis : Quelle différence! ce n'est pas Charles, ce n'est pas lui!

M. DERVIÈRE.

Voyez-vous ce que c'est qu'une jeune tête! voilà maintenant son imagination qui a fait de M. Charles un héros de roman.

EMMELINE.

Je ne le reverrai jamais sans votre aveu, sans votre consentement; mais jusque-là du moins ne me forcez pas à en épouser un autre. Renvoyez ce M. de Rinville.

M. DERVIÈRE.

Y penses-tu? le fils d'un ancien ami! Non, mademoiselle, vous avez beau dire et beau faire, aujourd'hui, je vous le répète, je montrerai du caractère, je ne céderai pas.

EMMELINE.

Et tout à l'heure pourtant vous disiez que vous ne vouliez que mon bonheur.

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Je suis si bien auprès de vous,
J'y vois tant de soins de me plaire,
Que le souvenir de mon père
Ferait du tort à mon époux.

M. DERVIÈRE.

Il est, dit-on, aimable et tendre.
Pour son bon cœur il est cité.

EMMELINE.

Fût-il un ange de bonté,
Il ne pourrait jamais me rendre
Ce que pour lui j'aurais quitté.

M. DERVIÈRE.

Oui, oui, tu veux me gagner.

EMMELINE.

Oh! mon Dieu, non; mais je sens bien que cela influe sur ma santé.

M. DERVIÈRE.

Qu'est-ce que tu me dis là ?

EMMELINE.

Depuis hier, j'ai la migraine ou la fièvre, je ne sais laquelle ; mais ça me fait bien mal.

M. DERVIÈRE.

La fièvre ! il se pourrait ! et c'est moi qui en serais cause !

EMMELINE.

Oui, sans doute ; je suis déjà changée, je l'ai bien vu ; cela va augmenter de jour en jour ; et puis quand vous m'aurez perdue, vous direz : « Ma pauvre fille ! ma pauvre Emmeline, qui était si « gentille ! » Mais il ne sera plus temps.

M. DERVIÈRE.

Dieux ! est-on malheureux d'avoir une fille unique ! impossible de montrer du caractère. Emmeline, je t'en supplie, ne va pas t'aviser d'être malade ; j'écrirai à ce jeune homme, je vais lui écrire.

EMMELINE.

Ah ! que vous êtes aimable ! tenez, mon papa, là, tout de suite.

M. DERVIÈRE, se mettant à table.

J'en conviens, morbleu ! c'est bien malgré moi ; allons, j'écrirai ; mais c'est d'une impolitesse !

EMMELINE.

Mais au contraire, c'est par honnêteté ; si je le refusais après l'avoir vu, ce serait blesser son amour-propre, et il aurait droit de se plaindre de nous ; mais le renvoyer avant qu'il ne vienne, c'est plus honnête, et je suis sûre qu'il sera parfaitement content.

M. DERVIÈRE, à part.

Quel diable de raisonnement me fait-elle là ? (Haut.) Apprenez, mademoiselle, qu'il n'y a qu'un moyen ; c'est d'en agir franchement avec lui. Je lui écrirai donc toute la vérité ; mais ne croyez pas pour cela que je consente à votre mariage avec Charles.

EMMELINE.

Aussi, mon papa, je ne vous en parle pas, je ne vous en dis rien ; mais de son côté, j'en suis sûre, Charles m'est resté fidèle ; il ne peut tarder à revenir de ses voyages, et alors nous verrons.

M. DERVIÈRE.

Qu'est-ce que nous verrons ?

EMMELINE.

Je veux dire que vous verrez s'il vous convient pour gendre.

Mais voici votre lettre qui est finie. (Prenant la sonnette.) Il faudrait l'envoyer tout de suite, tout de suite. Dieu! que c'est bien écrit! (Emmeline sonne.)

M. DERVIÈRE.

Tiens, es-tu satisfaite?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LAPIERRE.

EMMELINE.

Je sens déjà que cela va mieux. Lapierre, vite à cheval; porte cette lettre à quatre lieues d'ici, au château de Rinville, au grand galop, et reviens de même, car j'ai encore autre chose à te commander, et puis, dis en bas que nous n'y sommes pour personne.

LAPIERRE.

Je vais mettre mes bottes.

EMMELINE.

Allons, va et dépêche-toi.

(Lapierre sort par la porte à droite.)

M. DERVIÈRE.

Moi, je rentre dans mon appartement.

EMMELINE.

J'y vais avec vous, donnez-moi le bras; je vous ferai la lecture ou votre partie de piquet, ou, si vous l'aimez mieux, je vous jouerai sur ma harpe cette romance que vous aimez tant.

M. DERVIÈRE.

Comme tu es bonne et aimable!

EMMELINE.

Dame! quand je suis contente de vous.

Air des Comédiens.

Quel sort heureux l'avenir nous destine!
Nul plus que vous ne fut jamais chéri.

M. DERVIÈRE.

Combien je t'aime! et pourtant j'imagine
Que j'ai grand tort de te gâter ainsi.

EMMELINE.

Vous faites bien! c'est un parti fort sage,
Les bons parents en tout temps le suivront.
Ainsi que vous, j'en prétends faire usage;
Et mes enfants un jour vous vengeront.

ENSEMBLE.

Quel sort heureux, etc., etc.

SCÈNE III.

LAPIERRE, sortant tout botté du cabinet à droite, et tenant la lettre.

Quatre lieues au grand galop ! comme c'est amusant ! et revenir de même, pour qu'on me donne encore de nouvelles commissions : joli moyen de me refaire ! Mais notre jeune maîtresse ne doute de rien ; dès qu'elle a un caprice, crac à cheval. Je sais bien qu'avec elle on a de l'agrément, et qu'on est récompensé généreusement ; mais s'il y avait moyen d'avoir les récompenses sans avoir la peine, cela vaudrait encore mieux. Qui nous arrive là ? un beau jeune homme que je n'ai jamais vu.

SCÈNE IV.

LAPIERRE, RINVILLE.

RINVILLE, à la cantonade.

Oui, vous pouvez le mettre à l'écurie, car je reste ici. (A Lapierre.) M. Dervière, votre maître ?

LAPIERRE.

Est-ce qu'on ne vous a pas dit en bas... ?

RINVILLE.

On m'a dit qu'il y était.

LAPIERRE.

Ah ! mon Dieu ! je vous demande bien pardon de ce qu'ils ne vous ont pas renvoyé ; c'est ma faute, je ne les avais pas encore prévenus. C'est que, voyez-vous, monsieur, je vais vous expliquer : notre maître y est bien, mais mademoiselle a dit de dire qu'il n'y était pas ; et ici on obéit de préférence à mademoiselle.

RINVILLE.

C'est juste, c'est dans l'ordre. L'on m'a déjà parlé de la faiblesse de ce bon M. Dervière pour son unique enfant.

Air : Le luth galant.

Loin de blâmer une aussi douce erreur,
Elle me plaît et sourit à mon cœur.
Admirant le premier les héros qu'il fait naître,
L'artiste aime le marbre auquel il donna l'être ;
Le père aime l'enfant qu'il a créé... peut-être !
Amour-propre d'auteur !

(Il donne de l'argent à Lapierre.) Vois cependant s'il n'y aurait pas

moyen d'obtenir de ton maître un moment d'entretien? Quand je devrais l'attendre ici seul, cela m'est égal.

LAPIERRE, tenant l'argent.

Il est de fait que monsieur y va franchement. Je vais dire à un de mes camarades; car moi, voyez-vous, je suis pressé; il faut que je monte à cheval à l'instant même, pour porter cette lettre au château de Rinville.

RINVILLE.

A Rinville? j'y retourne aujourd'hui; et si cette lettre est pour le maître du château...?

LAPIERRE.

Précisément.

RINVILLE.

Je me charge de la lui remettre.

LAPIERRE.

Pardi, monsieur, c'est bien honnête à vous. Vous m'épargnez là une course qui ne me plaît guère. En revanche, je vais tâcher de faire votre commission, et d'envoyer ici M. Dervière, sans que mademoiselle me voie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

RINVILLE, seul.

(Il lit.)

« A monsieur de Rinville. » C'est bien pour moi, et de la main du beau-père; car si je ne le connais pas, je connais son écriture. (Décachetant la lettre.) Je vois qu'on ne m'attendait que dans quelques heures; mais l'impatience de voir ma jolie future... Et puis, avant de lui être présenté, je voulais m'entendre avec le père sur les moyens de plaire à sa fille : est-ce qu'il me répondrait d'avance à ce que je venais lui demander? (Lisant à voix basse.) Ah! mon Dieu! en voilà plus que je n'en voulais savoir; elle en aime un autre : c'est agréable pour un prétendu! Et mon père, qui m'écrivait en Allemagne de revenir et vite et vite, car c'était là la femme qu'il me fallait. La sagesse, l'innocence même! Il avait raison, il fallait se presser; n'y pensons plus! c'est une affaire finie; et après tout, cela doit m'être égal. Eh bien! non, morbleu! cela ne me l'est pas! La fortune, la famille, le voisinage, tout rendait cette alliance si convenable! On prétend d'ailleurs

que la jeune personne est charmante; qu'elle a déjà refusé vingt partis. Et je me disais au fond du cœur : « C'est moi qui suis des-« tiné à triompher de cette indifférence. » Je crois même, tant j'étais sûr de mon fait, que je m'en suis vanté d'avance auprès de quelques amis, qui vont rire à mes dépens; et je partirais sans la voir, sans la disputer à mon rival! (Lisant la lettre.) « *Monsieur* « *Charles, un cousin qu'elle aimait dès son enfance...* » Dès son enfance! c'est bien! cela prouve du moins que ma femme est susceptible de fidélité. Il ne s'agit que de donner une autre direction à un sentiment aussi louable que rare. (Lisant.) « *Qu'elle aimait* « *dès son enfance, et qu'elle n'a pas vu depuis sept à huit ans.* » Cela n'est pas possible; et je n'y croirais pas, si je ne savais ce que c'est que la constance du premier âge. Eh mais, morbleu! quelle idée! en sept à huit ans, il peut arriver tant de changements, même à une figure de cousin, que je pourrais bien, sans être reconnu... Ma foi, qu'est-ce que je risque? d'être congédié. Je le suis déjà. Ne fût-ce que pour la voir, et pour me venger, je tenterai l'aventure. On vient, c'est sans doute le beau-père; je vais toujours commencer par lui.

SCÈNE VI.

RINVILLE, M. DERVIÈRE.

M. DERVIÈRE, à part en entrant.

Ce Lapierre est venu me dire mystérieusement qu'un étranger désirait me parler ici en secret, et... (A Rinville.) Est-ce vous, monsieur, qui m'avez fait demander?

RINVILLE.

Oui, monsieur.

M. DERVIÈRE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

RINVILLE, à part.

Allons, de l'entrainement et du pathétique. (Haut.) Vous ne remettez pas mes traits. Il se pourrait que huit ans d'absence et d'éloignement m'eussent rendu tellement méconnaissable aux yeux mêmes de ma famille!...

M. DERVIÈRE.

Que dites-vous?

RINVILLE.

Quoi! la voix du sang n'est-elle qu'une chimère? Ne parle-t-elle

pas à votre cœur? et ne vous dit-elle pas, mon cher oncle...?

M. DERVIÈRE.

O ciel! tu serais...?

RINVILLE, se précipitant dans ses bras.

Charles, votre neveu.

M. DERVIÈRE, se détournant.

Que le diable t'emporte!

RINVILLE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

M. DERVIÈRE.

Rien. L'étonnement, la surprise... J'avoue que je ne t'aurais jamais reconnu; car, soit dit entre nous, tu n'annonçais pas, il y a huit ans, devoir être un bel homme; au contraire.

RINVILLE.

Tant mieux, cela doit vous faire plaisir de me voir changé à mon avantage.

M. DERVIÈRE.

Non, j'aurais mieux aimé te voir continuer dans l'autre sens.

RINVILLE.

Et pourquoi?

M. DERVIÈRE.

Tiens, mon garçon, entre parents on aurait tort de se gêner, et je vais te parler franchement. Je t'ai recueilli, je t'ai élevé, j'ai pris soin de toi, je te faisais une pension de mille écus.

RINVILLE.

Oui, mon oncle.

M. DERVIÈRE.

Eh bien! je la porte à six mille francs, à une condition, c'est que tu partiras aujourd'hui même; et que d'ici à quelques années nous nous priverons mutuellement du plaisir de nous voir.

RINVILLE.

Comment! vous me renvoyez? vous mettez la nature à la porte.

M. DERVIÈRE.

Oui, mon garçon.

RINVILLE.

Air : De sommeiller encor, ma chère.

Un parent!

M. DERVIÈRE.

C'est pour cela même.

RINVILLE.

Un neveu !

M. DERVIÈRE.

Cela m'est égal.

RINVILLE.

Je suis touché d'une façon extrême,
D'un accueil si patriarcal.
(A part.)
Comme prétendu l'on m'exile,
Comme parent l'on me chasse déjà.
Il est vraiment fort difficile
D'entrer dans cette maison-là.

Et puis-je savoir du moins?...

M. DERVIÈRE.

Je te crois homme d'honneur, et je veux bien t'achever ma confidence. Tu as été élevé avec ma fille, et elle a conservé de toi un souvenir qui nuit à mes projets et renverse mes plus chères espérances ; car je voulais l'unir au fils d'un ancien ami, à M. de Rinville ! un brave et excellent jeune homme que je porte dans mon cœur ; tu ne dois pas m'en vouloir.

RINVILLE.

Non, monsieur, non, il s'en faut. (A part.) C'est un excellent père que mon oncle.

M. DERVIÈRE.

Je voudrais imaginer quelque prétexte, quelque ruse, pour lui présenter ce jeune homme sans qu'elle s'en doutât.

RINVILLE, souriant.

Voyez-vous, eh bien?

M. DERVIÈRE.

Mais j'ai besoin d'y penser à loisir, parce que je ne suis pas fort, je n'ai pas l'habitude de dissimuler avec ma fille ; si j'étais de quelque complot, elle le devinerait sur-le-champ.

RINVILLE, à part.

C'est bon à savoir.

M. DERVIÈRE.

Maintenant, tu connais ma position et la tienne ; pour que je lui présente ce jeune homme, pour qu'elle le voie, il faut d'abord que tu t'en ailles.

RINVILLE.

Cela me paraît difficile.

M. DERVIÈRE.

En aucune façon ; elle ne sait pas que tu es ici, elle ne se doute pas de ton arrivée, et en partant sur-le-champ...

EMMELINE, en dehors.

Mon papa ! mon papa !

M. DERVIÈRE.

Ah, mon Dieu ! la voici ! tais-toi, je suis sûr qu'elle fera comme moi, qu'elle ne te reconnaîtra pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; EMMELINE.

EMMELINE, sans voir d'abord Rinville.

Mon papa ! mon papa ! qu'est-ce que cela veut dire ? je suis tout émue, toute tremblante ; il y a en bas un homme qui demande à vous parler.

M. DERVIÈRE.

Et qui donc encore ?

EMMELINE.

Un étranger, un Allemand, M. Zacharie : il m'a annoncé que mon cousin allait peut-être arriver.

RINVILLE, à part.

Me voilà bien.

EMMELINE.

Et c'est pour cela qu'auparavant il veut, dit-il, vous parler, à vous, pour une affaire qui concerne votre neveu, M. Charles.

M. DERVIÈRE, se retournant vivement, à Rinville.

Pour toi ? (Se reprenant.) Dieu ! qu'ai-je fait !

EMMELINE.

Ah, mon Dieu ! qu'avez-vous dit ?

M. DERVIÈRE, cherchant à se mettre devant Rinville.

Rien, mon enfant, rien, je te prie... Je parlais à monsieur, qui est un étranger, et qui se trouvait là par hasard.

EMMELINE.

Non, non vraiment, vous me trompez ; ce que vous lui disiez tout à l'heure, votre trouble, votre embarras, ses yeux fixés sur les miens ; c'est ainsi qu'il me regardait. (Courant à lui.) Charles, c'est toi !

M. DERVIÈRE.

Là ! elle l'a reconnu.

EMMELINE et RINVILLE.

Air de Jeannot et Colin.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

Ensemble.

EMMELINE.

C'est lui! de sa présence
Tous mes sens sont émus.

RINVILLE.

De sa douce présence
Que mes sens sont émus.

ENSEMBLE.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

EMMELINE.

Comment, c'est toi! que je te regarde encore; c'est que vraiment il est bien changé, n'est-ce pas, mon papa? Mais c'est égal, c'est toujours la même physionomie, et surtout les mêmes yeux, ces choses-là restent toujours; et vous, monsieur, comment me trouvez-vous?

RINVILLE.

Plus jolie encore que je ne croyais! au point qu'il me semble vous voir aujourd'hui pour la première fois.

EMMELINE.

Vraiment! ah dame, je ne suis pas changée comme vous.

RINVILLE.

Et vous m'avez reconnu?

EMMELINE.

Sur-le-champ; d'abord rien qu'en entrant et sans savoir pourquoi, j'étais un peu agitée; c'était un pressentiment qui me disait: Il est là.

M. DERVIÈRE.

Pour moi, je n'ai eu aucun pressentiment; et s'il ne m'avait pas dit son nom en toutes lettres.

EMMELINE.

Vous! mais moi, c'est bien différent; il est des sympathies qui ne trompent jamais, et si ma pauvre tante Judith était là, elle vous expliquerait... Mais j'oublie ce monsieur qui est en bas, et qui avait l'air si impatient.

M. DERVIÈRE.

Je vais le conduire dans mon cabinet, et puisque tu ne connais point ce M. Zacharie, voir quelles sont ces affaires qui peuvent te concerner. (A Rinville, qu'il conduit à gauche du théâtre.) Je te laisse avec ma fille, avec ta cousine, sur la foi des traités, et j'espère bien que tu ne lui parleras pas d'amour, tu m'en donnes ta parole.

RINVILLE.

Je vous jure que Charles ne lui en dira pas un mot.

M. DERVIÈRE.

C'est bien ! je suis tranquille, et même si tu trouvais moyen de lui déplaire et de l'éloigner de toi, cela ne serait pas mal, cela irait à notre but.

RINVILLE.

Fiez-vous à moi, j'arrangerai cela pour le mieux.

SCÈNE VIII.

RINVILLE, EMMELINE.

RINVILLE, à part.

J'avoue que pour une première entrevue la situation est originale.

EMMELINE.

Eh bien, Charles ! te voilà donc de retour !

RINVILLE.

Oui, mademoiselle.

EMMELINE.

Mademoiselle ! ne suis-je pas ta cousine ?

RINVILLE.

Si, ma jolie cousine, me voilà auprès de vous; c'est tout ce que je désirais.

EMMELINE.

Auprès de vous ! comment ! Charles, tu ne me tutoies plus ?

RINVILLE.

Je n'osais pas, mais si tu le veux !...

EMMELINE.

Sans doute, entre cousins, où est le mal ? N'était-ce pas ainsi avant ton départ ?

RINVILLE.

Oui, certainement.

EMMELINE.

Que de fois je me suis rappelé ce temps-là ! les souvenirs d'en-

fance ont quelque chose de si vrai et de si touchant? Te souviens-tu comme nous étions gais, comme nous étions heureux? Et ma pauvre tante Judith, comme nous la faisions enrager! A propos de cela, monsieur, vous ne m'en avez pas encore parlé.

RINVILLE.

C'est vrai, cette pauvre femme; elle doit être bien vieille?

EMMELINE.

Comment! bien vieille! mais elle est morte depuis trois ans.

RINVILLE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

EMMELINE.

Est-ce que vous ne le saviez pas?

RINVILLE.

Si vraiment, mais je voulais dire que maintenant elle serait bien vieille.

EMMELINE.

Pas tant; mais te souviens-tu quand, sans lui en demander la permission, nous allions à la ferme chercher de la crème? C'était toi qui en mangeais le plus.

RINVILLE.

C'était toi.

EMMELINE.

Non, monsieur; et ce jour où nous avons été surpris par l'orage?

RINVILLE.

Dieu! avons-nous été mouillés!

EMMELINE.

A l'abri de ton carrick, que tu avais étendu sur moi... car tu étais Paul.

RINVILLE.

Et toi, Virginie.

EMMELINE.

C'est charmant; il n'a rien oublié! Et le soir, te souviens-tu quand nous jouions aux jeux innocents; mais dans ce temps-là déjà vous étiez bien hardi.

RINVILLE.

Vraiment!

EMMELINE.

Oui, oui, je me rappelle ce baiser que vous m'avez donné; mais ne parlons plus de cela.

RINVILLE.

Au contraire, parlons-en, comment! un baiser!

EMMELINE.

Oui, là, sur ma joue; tu ne te rappelles pas que je me suis fâchée, et que je t'ai dit : « Charles, finissez, je le dirai à ma tante. » Mais je ne lui ai jamais rien dit.

RINVILLE.

Oui, oui, je me rappelle maintenant...; je crois même que le lendemain j'ai recommencé.

EMMELINE.

Non, monsieur, du tout, puisque c'était la veille de votre départ.

RINVILLE, à part.

Je respire, car j'avais peur d'avoir été trop hardi.

EMMELINE.

C'est le lendemain de ce jour-là que tu es parti. Et tu te rappelles bien ce que nous nous sommes promis en nous quittant?

RINVILLE.

Oui, sans doute.

EMMELINE, regardant en l'air.

Vous savez bien, là-haut.

RINVILLE, inquiet, et regardant comme elle.

Oui, là-haut, je me rappelle.

EMMELINE.

Eh bien, monsieur, je n'y ai pas manqué une seule fois; et vous?

RINVILLE.

Ni moi non plus. (A part.) Que diable cela peut-il être?

EMMELINE.

Et toutes vos autres promesses, les avez-vous tenues de même?

RINVILLE.

De même, je vous le jure.

DUO.

Air de Jeannot et Colin.

EMMELINE.

Ainsi que moi, tu te souviens
De nos jeux, de nos entretiens.

RINVILLE.

Je m'en souviens.

EMMELINE.

Et de ces romans pleins de charmes
Qui nous faisaient verser des larmes!

RINVILLE.

Je m'en souviens.

ENSEMBLE.

Ah ! quel doux moment nous rassemble,
Que ce souvenir est touchant !

EMMELINE.

Mais redis-moi cet air charmant
Qu'autrefois nous chantions ensemble.

RINVILLE, embarrassé.

Cet air charmant ?

EMMELINE.

Tu le sais bien...

RINVILLE.

Eh ! oui, vraiment.

EMMELINE, cherchant l'air.

« J'entends la musette,
« Et ses sons joyeux,
« Viens-t'en sur l'herbette
« Danser tous les deux. »

RINVILLE.

Oui, cet air si tendre
Était gravé là !
(A part.)
Car j'ai cru l'entendre
Dans quelque opéra.
(Haut, et reprenant le motif de l'air.)
J'aime la musette
Et ses sons joyeux.

EMMELINE, figurant quelques pas.

Ainsi sur l'herbette
Nous dansions tous deux.

RINVILLE.

Quelle aimable danse !

EMMELINE.

Puis Charle en cadence
M'embrassait, je crois.

RINVILLE, l'embrassant.

C'est comme autrefois.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; M. DERVIÈRE.

M. DERVIÈRE.

Qu'est-ce que je vois là ? Charles ! mon neveu ! sont-ce là les promesses que vous m'aviez faites ?

RINVILLE, à part.

C'est vrai, j'avais oublié mon rôle de cousin.

EMMELINE.

Ne vous fâchez pas, mon papa ; ce n'était que de souvenir.

M. DERVIÈRE.

Oui, des souvenirs d'enfance. En voilà assez comme cela ; et vous, monsieur, après la parole d'honneur que vous m'avez donnée, je n'ai plus de confiance en vous, et vous aurez la bonté de partir ce soir.

EMMELINE.

Comment, mon papa ! au moment où il arrive, vous le renvoyez ?

M. DERVIÈRE.

Oui, mademoiselle, pour votre intérêt et peut-être pour le sien ; car savez-vous quel était ce M. Zacharie, que monsieur mon neveu disait ne pas connaître ?

RINVILLE.

Je vous jure que j'ignore...

M. DERVIÈRE.

Ah ! vous ignorez ! je vous apprendrai donc que c'était un usurier, porteur d'une lettre de change. Cette lettre de change, acceptée par vous, je l'ai payée, et la voilà.

RINVILLE.

Il se pourrait !

M. DERVIÈRE.

Oui, monsieur ; nierez-vous votre signature ?

RINVILLE.

Non, sans doute ; mais je ne serais pas fâché de la voir (à part), ne fût-ce que pour la connaître. (Lisant.) Charles Desroches. (A part.) Ah ! l'on m'appelle Desroches ; c'est bon.

M. DERVIÈRE.

Eh bien ! qu'avez-vous à dire ?

RINVILLE.

Je dis, monsieur, que c'est une lettre de change. Tout le monde peut faire des lettres de change.

M. DERVIÈRE.

S'il n'y en avait qu'une encore, passe ; mais M. Zacharie m'a prévenu que demain on devait en présenter cinq ou six, que je ne payerai pas.

EMMELINE.

Qu'est-ce que j'apprends là ? Comment, Charles ! vous êtes donc devenu mauvais sujet ?

RINVILLE, allant à Emmeline.

Cela en a l'air au premier coup d'œil ; mais je vous réponds...

M. DERVIÈRE.

Bah ! ce n'est rien encore. M. Zacharie m'a parlé d'une affaire pire que tout cela.

RINVILLE.

Une affaire ! Qu'est-ce que cela signifie ?

M. DERVIÈRE.

Oui, monsieur ; qu'est-ce que cela signifie ? c'est moi qui vous le demanderai, car M. Zacharie n'a pas voulu s'expliquer. « La « faute est grave, a-t-il dit, très-grave ; et c'est pour cela que je « laisse à votre neveu le soin de se justifier. » Et malgré mes efforts, il est parti sans vouloir ajouter un mot de plus.

EMMELINE.

Une faute ! et une faute très-grave ! Charles, qu'est-ce que c'est ?

RINVILLE.

Oh ! des choses que je ne peux pas vous dire.

M. DERVIÈRE.

Vous devez sentir cependant que l'aveu de vos torts peut seul vous les faire pardonner.

EMMELINE.

Oui, monsieur ; avouez-les, je vous en supplie.

RINVILLE.

Franchement, je le voudrais que cela me serait impossible.

EMMELINE.

N'importe, monsieur, avouez toujours. Vous hésitez ! ah ! mon Dieu ! c'est donc bien terrible. Qu'est-ce que c'est, monsieur ? qu'est-ce que c'est ? répondez, et tout de suite. Autrefois vous me disiez tout, j'avais votre confiance ; mais je vois que vous êtes changé, que vous n'êtes plus le même. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis le jour de votre départ, et au moment où vous m'avez donné cet anneau, que j'ai toujours gardé. (Regardant la main de Rinville.) Eh bien ! eh bien, monsieur ! où est donc le vôtre ?

RINVILLE.

Le mien ? (A part.) Peste soit des emblèmes et des sentiments !

EMMELINE.

Je ne le vois pas à votre doigt, et vous ne deviez jamais le quitter !

RINVILLE, embarrassé.

Je vous avoue que dans ce moment je ne l'ai pas sur moi.

M. DERVIÈRE, à part, se frottant les mains.

A merveille ! cela va nous amener une brouille.

EMMELINE.

Voilà ce que vous n'osiez pas dire ; mais je le devine maintenant, vous l'avez donné à une autre.

M. DERVIÈRE, vivement.

C'est probable.

RINVILLE.

Vous pourriez supposer...

EMMELINE.

Oui, monsieur, oui ; c'est indigne ! j'aurais tout pardonné, vos dettes, vos créanciers, tout ce que vous auriez pu faire ; mais ne pas avoir mon anneau ! c'est fini, tout est rompu ; je ne vous aime plus.

M. DERVIÈRE.

Bravo !

Ensemble.

EMMELINE.

Air du Charmelle.

Lui que je croyais sincère,
Il a trompé mon espoir ;
Rien n'égale ma colère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE.

Que devenir et que faire ?
Quand tout comblait mon espoir.
Je me vois, dans cette affaire,
Coupable sans le savoir.

M. DERVIÈRE.

Bravo ! bravo ! sa colère
Comble ici tout mon espoir,
(A Emmeline.)
Je suis comme toi, ma chère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE, à M. Dervière.

Vous êtes inexorable...
(A Emmeline.)
D'ici vous me bannissez,
Et pour un motif semblable ?

M. DERVIÈRE.

Quoi! cela n'est pas assez?

EMMELINE.

Quand on trahit ses promesses,
Quand on change tout à coup,
Quand on a plusieurs maîtresses...

M. DERVIÈRE.

On est capable de tout.

Ensemble.

EMMELINE.

Lui que je croyais sincère, etc.

RINVILLE.

Que devenir et que faire? etc.

M. DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère, etc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, c'est un étranger, un jeune homme qui arrive; et comme il n'y a personne pour le recevoir...

EMMELINE.

Il s'agit bien de cela; je suis bien en train de faire les honneurs.

M. DERVIÈRE.

Quel est ce jeune homme? que nous veut-il? nous n'attendions personne à cette heure que M. de Rinville.

EMMELINE, à Lapierre.

Et tu lui as porté ce matin la lettre que je t'ai donnée?

LAPIERRE.

C'est-à-dire, mademoiselle, c'était bien mon intention; mais j'ai rencontré ici (montrant Rinville) monsieur, qui a bien voulu se charger de la porter lui-même en s'en allant.

EMMELINE, à Rinville.

O ciel! et vous l'avez encore?

RINVILLE.

Oui, mademoiselle.

M. DERVIÈRE, à Lapierre.

C'est lui, c'est mon gendre, et je n'étais pas prévenu! Je cours m'habiller. (A Rinville.) Vous, monsieur, je ne vous retiens plus; toi, ma fille, vite à ta toilette; songe donc! une première entrevue!

EMMELINE.

Est-ce ennuyeux ! faire une toilette pour ce vilain jeune homme, que je déteste, que je ne voulais pas voir (*à Rinville*); et c'est vous, monsieur, qui l'avez amené, qui êtes cause de tout : eh bien ! tant mieux ! cela se trouve à merveille ; je vais maintenant m'efforcer de le trouver aimable, de l'aimer pour me venger et pour obéir à mon père.

M. DERVIÈRE.

C'est cela, l'obéissance filiale. Viens, ma fille ; toi, Lapierre, fais entrer ce jeune homme, et prie-le d'attendre.

(*Il sort avec Emmeline par la porte à gauche, et Lapierre par le fond.*)

SCÈNE XI.

RINVILLE, *seul.*

Bravo ! cela va bien ! brouillé avec le père, brouillé avec la fille ; voilà une ruse qui m'a joliment réussi. J'en suis d'autant plus désolé, que maintenant ce n'est plus pour plaisanter. Emmeline est charmante, et je ne renoncerai pas à sa main. Je sais bien que d'un mot je puis me justifier ; mais pour dire ce mot, il faudrait être sûr que c'est moi que l'on aime, et non le souvenir de M. Charles.

Air de la Sentinelle.

L'hymen, dit-on, craint les petits cousins ;
Moi je frémis sitôt que l'on en parle,
Et je voudrais, pour fixer mes destins,
Faire oublier tout à fait monsieur Charle.
Sans cela, j'en conviens ici,
Pour moi la chance est au moins incertaine ;
Si je prends sa place aujourd'hui,
Plus tard, quand je serai mari,
Il pourrait bien prendre la mienne.

SCÈNE XII.

RINVILLE, CHARLES.

CHARLES, *à la cantonade.*

Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien honnête, je ne suis pas fâché de me reposer, parce qu'il n'y a rien de fatigant comme les pataches, surtout quand on les prend à jeun.

RINVILLE.

Voilà un jeune cadet qui a une tournure originale.

CHARLES.

Il paraît que M. Derville n'y est pas.

RINVILLE.

Non, monsieur.

CHARLES.

Ni sa fille non plus.

RINVILLE.

Non, monsieur.

CHARLES.

Tant mieux.

RINVILLE.

Et pourquoi ?

CHARLES.

Je dis tant mieux, parce que j'ai à leur parler, et qu'alors cela me donnera le temps de chercher ce que je veux leur dire. Monsieur est de la maison ?

RINVILLE.

A peu près.

CHARLES.

Vous pourriez alors me rendre un service ; c'est peut-être indiscret, mais entre jeunes gens...

RINVILLE.

Parlez, monsieur.

CHARLES.

N'est-il pas venu ici un nommé Zacharie, un capitaliste allemand ?

RINVILLE.

Un usurier ! il sort d'ici.

CHARLES.

Voilà ce que je craignais ; je ne sais pas comment il aura su l'adresse de mon oncle.

RINVILLE.

O ciel ! est-ce que vous seriez M. Charles, Charles Desroches ?

CHARLES.

Lui-même, qui, après huit ans de courses et d'erreurs, revient incognito, comme l'enfant prodigue, dans la maison paternelle de son oncle. J'espérais arriver ici avant qu'on ne se doutât de rien ; c'est pourquoi j'ai pris la patache, la poste de la petite propriété ; je ne me suis même pas arrêté pour déjeuner en route, et cependant ce maudit Zacharie m'a encore devancé, et je suis sûr qu'il a prévenu contre moi l'esprit de toute ma famille.

RINVILLE.

Nullement, il a seulement présenté une lettre de change, que votre oncle a acquittée, et que voici.

(Il lui donne la lettre de change.)

CHARLES.

Il se pourrait! le bon oncle! oh! oui! liens sacrés de la nature et du sang! voilà justement ce que je me disais en route : on a des parents ou on n'en a pas (montrant la lettre de change); c'est bien ma lettre de change; mais les autres, ses sœurs, car la famille est nombreuse.

RINVILLE.

M. Dervière ne veut pas les payer; il en a assez comme cela.

CHARLES.

Déjà! Et qu'est-ce que mon oncle a dit de l'autre affaire, de la grande? Il a dû être furieux?

RINVILLE.

Quoi donc?

CHARLES.

Ce que j'ai fait à Besançon l'autre mois. Est-ce que vous ne savez pas?

RINVILLE.

Non, sans doute, ni votre oncle non plus.

CHARLES.

Vraiment! Alors n'en dites rien; nous pouvons nous en retirer, parce que pour l'adresse et la persuasion, je suis là : j'ai de l'esprit naturel et de la lecture; j'ai été élevé par ma vieille tante Judith, qui m'a appris la littérature dans les romans et dans les comédies. Il y a cinq ou six manières d'attendrir les oncles et de les forcer à pardonner, pourvu qu'ils ne vous connaissent pas; par exemple, il ne faut pas être connu, c'est de rigueur; et je ne sais comment me déguiser aux yeux de mon oncle.

RINVILLE.

Voulez-vous un moyen?

CHARLES.

Je ne demande pas mieux.

RINVILLE.

On attend aujourd'hui un prétendu, M. de Rinville, propriétaire des environs. Je sais, de bonne part, qu'il ne viendra pas et qu'il n'est pas connu de votre famille.

CHARLES.

Attendez! une idée! je vais passer pour lui.

RINVILLE.

C'est ce que j'allais vous dire.

CHARLES.

Par exemple, la farce sera bonne, ça en fera une de plus; mais j'en ai déjà tant fait! sans compter celles qu'on m'a fait faire. Mais, oserai-je vous demander, monsieur, à qui je suis redevable?...

RINVILLE.

Je suis neveu de votre oncle.

CHARLES.

Vous êtes mon cousin? Ah! c'est du côté de mon oncle Laverdure.

RINVILLE.

Précisément! mais service pour service. Quand vous allez être M. de Rinville, je vous prie de ne pas parler de moi à mon oncle; car nous sommes brouillés, et il vient de me renvoyer de chez lui.

CHARLES.

Vraiment! Vous avez donc fait aussi des farces?

RINVILLE.

Les mêmes que vous.

CHARLES.

Oh! diable! Alors c'est fameux! Il paraît que c'est dans le sang. Touchez là, cousin, et promettons-nous alliance mutuelle.

RINVILLE, lui prenant la main.

Qu'est-ce que vous avez donc là, et quelle est cette bague?

CHARLES.

C'est d'autrefois, dans le temps où j'étais simple et innocent; c'est un cadeau de ma cousine, un souvenir d'enfance; et je suis sûr qu'elle a conservé le pareil.

RINVILLE, la retirant de son doigt.

Gardez-vous alors de le porter si vous ne voulez pas qu'elle vous reconnaisse.

CHARLES.

C'est ma foi vrai, je n'y pensais pas.

RINVILLE.

Pour plus de sûreté, je le garde aujourd'hui.

CHARLES.

Tant que vous voudrez, mon cousin.

RINVILLE.

Silence! c'est notre famille, et je ne veux pas qu'on me voie.

N'oubliez pas qu'on attendait M. de Rinville, le prétendu ; ainsi laissez-les faire, et ne dites rien.

CHARLES.

A la bonne heure ; c'est plus commode pour les frais d'imagination.

(Rinville sort par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

CHARLES ; M. DERVIÈRE ET EMMELINE, entrant par le fond.

M. DERVIÈRE.

Où est-il ? où est-il que je l'embrasse ! Mille pardons, mon cher Rinville, de t'avoir fait attendre... le temps seulement de prendre un costume plus convenable.

CHARLES.

Certainement, mon cher monsieur !... (A part.) Dieu ! qu'il est changé, mon bon oncle ! je ne l'aurais pas reconnu.

M. DERVIÈRE.

Voici ma fille, mon Emmeline, que j'ai l'honneur de te présenter.

EMMELINE, s'avançant et faisant la révérence.

Monsieur... (Bas à son père.) Ah ! mon Dieu ! qu'il est laid ! et quelle tournure !

M. DERVIÈRE.

Du tout, je ne trouve pas cela, ce jeune homme est bien ; il a l'air plus jeune et plus élancé que ton cousin.

EMMELINE, à part.

Il a beau dire ; quelle différence avec Charles !

M. DERVIÈRE, à Charles.

Il y a bien longtemps, mon cher Rinville, que tu n'es venu dans notre pays ?

CHARLES.

Aussi, vous ne croiriez pas qu'en arrivant ici, j'avais un peu peur de vous.

M. DERVIÈRE.

Il se pourrait !

CHARLES.

Eh ! mon Dieu, oui ; timide comme un commençant.

M. DERVIÈRE.

Tu l'entends, ma fille, la crainte de ne pas nous plaire. (A Charles.) Mais maintenant, j'espère que tu agiras sans cérémonie, et tout ce qui pourra te faire plaisir...

CHARLES.

Dieu ! si j'osais.

M. DERVIÈRE.

Est-ce que tu aurais quelque chose à me demander ?

CHARLES.

Non certainement... Je vous prie seulement de ne pas oublier cette phrase ; vous avez dit, *Tout ce qui pourrait te faire plaisir, tout ce qui pourrait*... parce que plus tard peut-être... mais dans ce moment le plus pressé serait de me refaire un peu, car depuis ce matin je suis à jeun.

M. DERVIÈRE.

Je vais avant le dîner te conduire à la salle à manger. (A Emmeline.) Tu le vois, c'est la franchise même.

EMMELINE.

Il ne m'a pas dit un seul mot galant, et à peine arrivé, il va se mettre à table.

M. DERVIÈRE.

Encore tes idées romanesques ; tu ne veux pas que l'on mange.

CHARLES, à part.

A merveille ! cela commence bien. En continuant l'incognito, mon oncle est séduit, entraîné ; au moment où il tombe dans mes bras, je tombe à ses pieds, et je risque l'aveu de mes fredaines.

M. DERVIÈRE.

Allons donc, venez-vous, mon gendre ?

CHARLES.

Voilà ! je vous suis. (A Emmeline.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

(Il sort avec M. Dervière.)

SCÈNE XIV.

EMMELINE, seule.

Il va manger, il va se mettre à table ! et voilà le mari qu'on me destine ! je ne pourrai jamais m'y habituer. Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance que sa conversation et ses manières n'ont fait qu'augmenter. J'ai cependant promis de l'épouser, d'oublier Charles, de ne plus le revoir. Ne plus le revoir ! sans doute, je suis trop fière pour lui montrer le chagrin que j'éprouve ; mais l'oublier ! jamais. Ma pauvre tante avait bien raison : on revient toujours à ses premières amours.

SCÈNE XV.

EMMELINE, RINVILLE.

EMMELINE.

Comment, monsieur, vous êtes encore ici?

RINVILLE.

Je partais, mademoiselle, je venais prendre congé de vous.

EMMELINE.

Vous avez bien fait; car dès que mon père le veut!... vous devez lui obéir sans murmurer (soupirant), et moi aussi.

RINVILLE.

Son ordre était inutile; il eût suffi pour m'éloigner de la présence de M. de Rinville, de ce nouveau prétendu, que sans doute vous avez trouvé charmant, adorable.

EMMELINE.

Là-dessus, monsieur, je n'ai pas de comptes à vous rendre. Comme c'est moi qui l'épouse, je suis la maîtresse de le trouver comme je veux.

RINVILLE.

Vous l'épousez sans l'aimer?

EMMELINE.

Qui vous dit que je ne l'aime pas? Et quand ce serait? eh bien! tant mieux; j'aurai plus de mérite.

RINVILLE.

Ainsi donc vous m'oubliez!

EMMELINE.

C'est vous qui avez commencé.

RINVILLE.

Dites plutôt que vous ne m'avez jamais aimé.

EMMELINE.

Si, autrefois, un peu; maintenant pas du tout.

RINVILLE.

C'est clair; et comme je vois que tout est fini entre nous, que nous sommes brouillés à jamais, je vous rends cet anneau, que jadis j'ai reçu de vous.

EMMELINE.

O ciel! quoi! monsieur, vous ne l'aviez pas donné à une autre? Oui, c'est bien lui; il l'avait conservé. Ah! que c'est mal à vous de m'avoir causé tant de chagrins!

RINVILLE.

Je suis bien coupable, sans doute.

EMMELINE.

Non, non, vous ne l'êtes plus, quoi que vous ayez fait, je ne vous en veux plus, je vous pardonne. Vous avez gardé mon anneau, tout le reste n'est rien. Si tu savais, Charles, combien j'étais malheureuse ! j'éprouvais là un serrement de cœur, un malaise dont je ne puis me rendre compte; et maintenant encore...

DUO.

Air : Redites-moi, je vous en prie (d'une Heure de Mariage).

RINVILLE.

Qu'ai-je entendu ? surprise extrême!
Mais dois-je croire à mon bonheur?
M'aimes-tu bien comme je t'aime?

EMMELINE.

Je n'ose lire dans mon cœur.

RINVILLE.

Ce mot charmant, redis-le-moi.

EMMELINE.

On vient de ce côté, je croi.
Charles, de grâce, éloigne-toi.

RINVILLE.

Oui, je m'éloigne à l'instant même,
Mais un seul mot?

EMMELINE.

Non, il le faut :
Partez, ou bien
Je ne dis rien.

Ensemble.

RINVILLE.

Je t'obéis à l'instant même,
Mais l'espoir rentre dans mon cœur.

EMMELINE.

Non, je ne puis dire moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur.

(Rinville sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

EMMELINE, puis CHARLES.

EMMELINE.

Ah ! mon Dieu ! voici ce M. de Rinville; je vais tout lui avouer.

CHARLES, entrant par le fond.

Comme vous dites, sans façons; allez à vos affaires (à part); je puis maintenant attendre le dîner, car j'ai bu et mangé, toujours incognito. Le cher oncle est entraîné, je le tiens; et si je puis détacher de moi ma petite cousine, et la faire renoncer à nos anciens serments, mon pardon est assuré.

EMMELINE, timidement.

Monsieur...

CHARLES, l'apercevant.

Mille excuses, mademoiselle, auriez-vous à me parler?

EMMELINE.

Oui, monsieur, mais je n'ose pas.

CHARLES, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce que, malgré moi, l'effet seul de l'extérieur!... (Haut.) C'est probablement au sujet de ce mariage...

EMMELINE.

Qui me rendrait bien malheureuse, car j'en aime un autre.

CHARLES, à part.

Dieu! comme ça se rencontre! (Haut.) Achevez, mademoiselle, ne craignez rien; cet autre que vous aimez...

EMMELINE.

Est un ami d'enfance; c'est mon cousin Charles.

CHARLES, à part.

Ah! diable! voilà qui va mal! (Haut.) Votre cousin Charles, celui avec qui vous avez été élevée?

EMMELINE.

Oui, monsieur.

CHARLES.

Celui qui est parti depuis huit ans? un joli garçon?

EMMELINE.

Oui, monsieur.

CHARLES, à part.

C'est bien moi, il y a identité; je ne sais plus comment je vais sortir de là. (Haut.) Quoi! mademoiselle, vous y tenez encore? vous l'aimez toujours!

EMMELINE.

Puisque je le lui avais promis.

CHARLES.

Certainement, pour quelques personnes c'est une raison; mais c'est que Charles, de son côté, n'y a peut-être pas mis une

constance aussi obstinée; d'abord, j'ai appris de bonne part qu'il a fait ce que nous appelons des folies.

EMMELINE.

Je le sais.

CHARLES.

Il a fait des dettes.

EMMELINE.

Peu m'importe.

CHARLES.

Il est devenu mauvais sujet.

EMMELINE.

Ça m'est égal.

CHARLES, à part.

Alors, il n'y a pas moyen de la détacher, à moins de risquer le dernier aveu. (A Emmeline.) Voyez-vous, mademoiselle, moi, j'ai beaucoup connu votre cousin Charles; je l'ai vu dans mes voyages : un aimable cavalier, de la grâce, de la sensibilité, peut-être trop, parce que son imagination, exaltée par une éducation romanesque, l'a entraîné, comme je vous le disais, dans des fredaines, toujours aimables, mais quelquefois trop fortes, et la dernière entre autres, dont j'ai été témoin.

EMMELINE.

Que dites-vous? serait-ce cette aventure dont ce matin on nous faisait un mystère?

CHARLES.

Précisément; il n'a pas encore osé en parler à son oncle, ni à personne de la famille, et il ne sait même comment l'avouer; mais si vous daignez l'aider, et vous joindre à lui, pour obtenir sa grâce...

EMMELINE.

Parlez; que faut-il faire? Je veux tout savoir.

CHARLES, à part.

Dieu! l'excellente cousine! (Haut.) Vous saurez donc que Charles a connu à Besançon une jeune et jolie personne, nommée Paméla, qui, de son état, était couturière.

EMMELINE.

Comment, monsieur?

CHARLES.

Elle exerçait la couture; mais elle n'y était pas née, elle était

d'une excellente famille, une famille anglaise, que l'on ne connait pas, et qui avait eu des malheurs.

EMMELINE.

Dieu! qu'est-ce que j'apprends là?

CHARLES.

Voir Charles et l'aimer fut pour elle l'effet d'un instant. Charles était vertueux, mais il était sensible, et Paméla, dans son désespoir, voulait mettre fin à son existence. Déjà l'arme fatale était levée sur son sein; c'était une paire de ciseaux, que je crois voir encore, grands dieux! Il fallait qu'elle fût unie à Charles, ou qu'elle cessât d'exister.

EMMELINE.

Eh bien?

CHARLES.

Eh bien! elle existe encore.

EMMELINE.

O ciel! achevez. Charles l'aurait épousée!

CHARLES.

Pour lui sauver la vie, seulement.

EMMELINE.

Grands dieux! il se pourrait! le monstre, le perfide! Mon père, mon père, où êtes-vous?

CHARLES.

Prenez garde, des ménagements; il faudrait quelque moyen adroit pour lui dire...

EMMELINE.

Ne craignez rien. Mon père! ah! vous voilà.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DERVIÈRE.

M. DERVIÈRE.

Eh, mais! qu'as-tu donc?

EMMELINE.

O mon papa! quelle horreur! quelle indignité! à qui se fier désormais? Apprenez que mon cousin Charles...

M. DERVIÈRE.

Eh bien?

EMMELINE.

Il est marié!

M. DERVIÈRE.

Marié !

CHARLES.

Là, elle va lui dire tout net; moi qui lui avais recommandé des précautions.

M. DERVIÈRE.

Sans ma permission, sans m'en prévenir ! jamais je ne lui pardonnerai ; et pour ses dettes, qu'il fasse comme il l'entendra, je n'en paye pas un sou.

CHARLES, à part.

C'est ça ! le voilà plus en colère que jamais. Dieu ! que ces petites filles sont niaises ! celle-là surtout. Quelle différence avec ma femme ! elle aurait soutenu la scène, et filé la reconnaissance.

M. DERVIÈRE, montrant Charles.

Voilà celui qui te convient, voilà mon gendre, et dès demain nous faisons la noce ; n'est-il pas vrai?

CHARLES, à part.

Dès demain ! ô Paméla ! que devenir?

M. DERVIÈRE.

Quant à ton cousin Charles, à mon scélérat de neveu, s'il ose se présenter ici, je le fais sauter par la fenêtre. (A Charles, qui fait un geste d'effroi, et qui veut sortir.) Qu'avez-vous donc, mon gendre? ne craignez rien.

EMMELINE.

Taisez-vous, le voici.

CHARLES, regardant autour de lui.

Comment ! le voici?

EMMELINE, à M. Dervière.

Mais, de grâce, modérez-vous; c'est à moi de le confondre, et après, ne craignez rien, je vous obéirai.

M. DERVIÈRE.

A la bonne heure. (Haut à Rinville, qui est dans le fond du théâtre.) Approchez, monsieur, approchez.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; RINVILLE.

CHARLES.

Quoi ! c'est là votre neveu Charles, ce mauvais sujet?

M. DERVIÈRE.

Oui, monsieur.

CHARLES.

Ah çà! est-ce qu'il y en aurait un autre que moi qui aurait épousé Paméla?

RINVILLE, les regardant tous.

Eh! mon Dieu! d'où vient cet accueil solennel?

EMMELINE.

Vous allez le savoir. Je dois à mon père et à vous (montrant Charles), et surtout à monsieur, de m'expliquer ici sans détour. Je vous aimais, monsieur, du moins je le croyais, car j'ignorais mes propres sentiments, et surtout je ne vous connaissais pas; mais maintenant je sais qui vous êtes : après votre lâche conduite et la feinte à laquelle vous n'avez pas craint d'avoir recours...

RINVILLE.

Quoi! vous savez enfin la vérité!

EMMELINE.

Oui, monsieur, nous savons tout : voilà pourquoi je ne vous aime plus; je ne vous aimerai jamais.

RINVILLE.

O ciel!

EMMELINE.

Et afin que vous soyez bien sûr de mon indifférence... si j'élève ici la voix, ce n'est pas pour vous accuser, mais pour demander votre grâce. (A M. Dervière.) Oui, mon père, désormais soumise à vos volontés, je suivrai vos conseils, je vous obéirai en tout; mais, pour prix de mon obéissance, daignez pardonner à mon cousin; qu'il soit heureux avec celle qu'il a choisie.

CHARLES, qui s'est attendri, et qui tire son mouchoir.

O ma bonne cousine!

RINVILLE.

Voilà que nous n'y sommes plus.

EMMELINE.

Qu'il parte, qu'il ne nous voie plus; mais qu'il emporte avec lui et votre pardon et votre consentement à son mariage.

RINVILLE.

Mon mariage! qui a pu vous dire ...?

EMMELINE, pleurant.

Monsieur, qui y était.

CHARLES, pleurant.

Oui, monsieur, j'ai tout dit; j'ai dit que Charles était marié.

RINVILLE, avec joie.

Charles marié! il se pourrait! (Se jetant aux pieds d'Emmeline.) Mon cher beau-père, ma chère Emmeline, que je suis heureux! Non, non, ne me regardez pas ainsi, n'ayez pas peur; j'ai toute ma raison : car celui que vous voyez à vos pieds a le bonheur de ne pas être votre cousin; c'est votre amant, c'est votre époux, celui qui vous était destiné.

M. DERVIÈRE.

M. de Rinville?

RINVILLE.

Lui-même.

M. DERVIÈRE.

Et mon fripon de neveu?

CHARLES, à genoux, à la gauche de M. Dervière.

Par ici.

M. DERVIÈRE.

Eh quoi! mauvais sujet!

RINVILLE.

Comme j'avais pris son nom, je lui ai donné le mien en dédommagement.

CHARLES.

Je vous dois du retour, car vous n'avez pas gagné au change.

EMMELINE.

Je ne reviens pas encore de ma surprise. (A Charles.) Comment, mon pauvre Charles, c'était toi que je détestais ainsi? et vous, monsieur, que je n'avais jamais vu...

RINVILLE.

Vous croyiez m'avoir aimé autrefois.

EMMELINE.

Je me suis trompée; j'ai pris le passé pour l'avenir.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de la Somnambule.

M. DERVIÈRE.

D'une passion chimérique
Tu reconnais enfin l'erreur;
L'amour constant et platonique
N'existe pas, et par bonheur,
Pour nous rappeler notre aurore,
Pour embellir nos derniers jours,
Le ciel permet qu'on aime encore,
Même après ses premiers amours.

RINVILLE.

Du système de l'inconstance,
Je m'applaudis en un seul point.
Jadis aussi, j'aimai, je pense,
Mais je ne vous connaissais point.
Et vous devinerez peut-être
Ce que je perdais pour toujours,
Si j'avais eu le malheur d'être
Fidèle à mes premiers amours.

CHARLES.

Ma femme, quoique l'honneur même,
Eut à Londres deux passions ;
Je ne suis venu qu'en troisième,
Tant mieux... c'est aux derniers les bons.
Car les Anglaises, je l'atteste,
Innocentes et sans détours,
Ont tant de candeur, qu'il en reste
Même après les premiers amours.

EMMELINE, au public.

En vain leur froide expérience
Veut m'ôter mon illusion,
Malgré leur système, je pense
Que la chanson a quelquefois raison !
Pour le prouver, messieurs, je vous implore,
Revenez nous voir tous les jours,
Afin qu'ici nous puissions dire encore :
On revient aux premiers amours.

LE CONFIDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 5 janvier 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

MADAME DE MARCILLY, veuve.
M. DE VILLEBLANCHE.
SAINT-FÉLIX.
CATHERINE, fille du concierge.

La scène se passe dans le château de madame de Marcilly, près d'Amboise.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé. Porte au fond. A droite de l'acteur, l'appartement de madame de Marcilly; à gauche, la porte d'un cabinet; de ce même côté, une psyché roulante; à droite, une table ornée d'un miroir de toilette, et sur laquelle il y a écritoire, plumes, papier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FÉLIX, CATHERINE. Ils entrent par le fond.

CATHERINE.

Oui, monsieur, elle est arrivée d'hier soir.

SAINT-FÉLIX.

Seule avec sa fille?

CATHERINE.

Et sans autre domestique que la gouvernante de mademoiselle.

SAINT-FÉLIX.

C'est inconcevable! Madame de Marcilly, une veuve jeune, aimable, qui jusqu'à ce jour n'avait pu vivre loin du monde et des plaisirs, quitter brusquement Paris dans le moment où il est le plus brillant, pour venir s'enterrer dans son vieux château près d'Amboise : il y a quelque chose d'extraordinaire.

CATHERINE.

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

C'est vrai, je n'y puis rien comprendre;
Pour la campagne ell' ne vient pas,

Car il neige ou gèle à pierr' fendre,
On n'voit partout que du verglas.
Hier aussi j'n'en r'venais pas :
Quand j'l'ai vue entrer dans c'te chambre,
En rob' de gaz, en souliers blancs;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans l'mois de décembre.

SAINT-FÉLIX.

Et où est-elle maintenant?

CATHERINE.

Dans son appartement. C'est drôle! elle s'y enferme toujours; et quand elle en sort, elle est d'une humeur... Si son mari n'était pas défunt, on pourrait croire qu'il y a des scènes...; mais elle est veuve, ainsi ça ne peut être ça.

SAINT-FÉLIX.

Tu dis qu'elle ne veut voir personne?

CATHERINE.

Personne; ça m'a même fait monter en grade, parce que moi, qui n'étais que jardinière, je suis devenue femme de chambre.

SAINT-FÉLIX.

Et sa fille, ma chère Eugénie?

CATHERINE.

Ma'm'selle? ah, dame! je crois bien que ça ne l'amuse pas beaucoup d'quitter Paris dans le temps des plaisirs et des bals; mais elle est si douce, et puis sa mère l'aime tant, qu'elle se trouve bien partout avec elle.

SAINT-FÉLIX.

Ne pourrais-je lui parler?

CATHERINE.

Vous, monsieur de Saint-Félix, oh! que nenni. D'abord, elle est là-haut, dans sa chambre, à dessiner, et elle ne descendra que pour dîner. Ensuite, les ordres de madame...

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis pourtant rester dans cette incertitude; mon mariage était presque convenu, et c'est dans ce moment que madame de Marcilly... Serait-ce pour rompre avec moi? Il faut absolument qu'elle m'explique ce mystère.

Air de la valse de Philibert marié.

Tu peux au moins lui porter cette lettre?

CATHERINE.

Pour une lettre, ah ! j'y cours sur-le-champ ;
Donnez, monsieur, je vais la lui remettre.

SAINT-FÉLIX.

Et songe bien que mon sort en dépend !
Compte sur moi si tu m'es favorable.

CATHERINE.

Oh ! non, monsieur, c'n'est pas par intérêt ;
Mais le désir de vous être agréable,
(A part.)
Et puis celui de connaître un secret.

Ensemble.

SAINT-FÉLIX.

Peins-lui mon trouble et mon impatience ;
Oui, je ne veux qu'un seul mot de sa main :
Vas, et reviens me rendre l'espérance,
Car c'est de toi que dépend mon destin.

CATHERINE.

Calmez ce trouble et cette impatience ;
J'y vais bien vite et je reviens soudain ;
Sans doute un mot vous rendra l'espérance,
Si c'est de moi que dépend vot' destin.

(Elle entre dans l'appartement de madame de Marcilly.)

SCÈNE II.

SAINT-FÉLIX, seul.

Je ne puis croire, cependant... Mais enfin, pourquoi ce départ subit, sans me prévenir, sans me donner la moindre explication ? Encore si ce bon M. de Villeblanche était ici pour me guider, me conseiller... C'est un excellent homme, l'intime ami de madame de Marcilly, le parrain d'Eugénie ; il m'avait pris en amitié, et me protégeait toujours. Eh ! mon Dieu ! je ne me trompe pas... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE, à la cantonade.

Eh, non ! te dis-je, cet ordre-là ne peut être pour moi. D'ailleurs, s'il y a une colère à essuyer, j'y suis fait, et je m'en charge.

SAINT-FÉLIX.

Comment! monsieur! vous voilà aussi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Le petit Saint-Félix!... j'aurais parié que je le trouverais ici.

SAINT-FÉLIX.

Vous y venez, sans doute, sur l'invitation de madame de Marcilly?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, je ne sais rien; avant-hier, je me présente à son hôtel, suivant mon habitude; j'apprends son départ impromptu; et comme, depuis dix ans, j'ai la faiblesse de ne pouvoir passer un jour sans la voir, j'ai pris la poste, et me voilà! Mais toi, le futur d'Eugénie, tu es de tous les secrets; tu vas me dire ce que cela signifie.

SAINT-FÉLIX.

J'allais vous le demander; votre aventure est absolument la mienne. J'arrive, et je sais seulement que madame de Marcilly ne veut recevoir personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! c'est original! venir à la campagne au cœur de l'hiver, et toute seule! Qui diable a pu lui faire prendre une résolution aussi désespérée? des chagrins? je ne lui en connais pas; un revers de fortune?

Air : Adieu, je vous fuis, bois charmant.

Non, non, je le saurais déjà.
Mais comment lire dans leurs âmes?
Un caprice?... eh! oui, c'est cela,
Car dans la conduite des femmes,
Du moins j'ai cru le remarquer,
C'est le seul motif raisonnable,
Et le seul moyen d'expliquer
Ce qui paraît inexplicable.

SAINT-FÉLIX.

Oui, oui, monsieur, un caprice, c'est cela, c'est pour m'enlever Eugénie; après toutes les espérances qu'elle m'avait données!

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu crois?

SAINT-FÉLIX.

J'en suis sûr.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh! les amants sont toujours sûrs de tout; mais il ne s'agit pas de se désoler, il faut juger les choses de sang-froid.

SAINT-FÉLIX.

Du sang-froid! Cela vous est bien facile à dire; on voit bien que vous n'êtes pas amoureux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Pas amoureux! qu'est-ce que c'est, monsieur? Apprenez que là-dessus vous me devez le respect, comme à votre ancien, à un vétéran. Voyons un peu, monsieur, depuis combien de temps êtes-vous amoureux?

SAINT-FÉLIX.

Mais depuis six mois.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi, il y a seize ans, monsieur, que j'aime madame de Marcilly avec une constance imperturbable et digne d'un meilleur sort.

SAINT-FÉLIX.

Seize ans!

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, monsieur; elle en avait quinze alors : je l'aimais longtemps avant son mariage; et sans les malheureuses circonstances qui m'obligèrent à quitter la France, je suis fondé à croire que je l'aurais emporté sur mes nombreux rivaux; mais j'étais loin d'elle, loin de ma patrie, frappé de proscription, et sa famille, désespérant de mon retour, la força d'épouser le jeune Marcilly, mon ancien camarade au régiment, et de plus, mon meilleur ami. Certainement quand j'appris cette nouvelle, j'avais là une bien belle occasion de me brûler la cervelle.

SAINT-FÉLIX.

Je n'y aurais pas manqué.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! moi, monsieur, je ne l'ai pas fait : c'eût été empoisonner son bonheur; et quand on aime une femme, il ne faut jamais préférer sa propre satisfaction à celle de l'objet aimé. Seulement, j'avais fait vœu de l'oublier, de ne plus la revoir; mais comment y parvenir, lorsque ses bienfaits venaient me chercher sur une terre étrangère, lorsque sa tendre amitié ne cessait de s'occuper de celui qui ne pouvait plus prétendre à son amour? Par elle, l'arrêt fatal de proscription fut levé; par elle, je fus rétabli dans mes biens, dans mon grade militaire. La haine même n'aurait pas tenu contre cela; et, quand je rentrai en France, quand je vis leur ménage, leur bonheur intérieur, quand je fus

reçu par eux comme un ami, un ami !... il fallut bien se résigner à ne plus être que cela.

Air : Dis-moi, mon vieux, etc.

Je vis en eux mes parents, ma famille :
Ils me proposèrent tous deux
D'être parrain de leur unique fille.
Parrain !... je dis : C'est bien, faute de mieux.
Voyant depuis cette enfant, leur ouvrage,
Croître à mes yeux en attraits, en raison,
Je me disais toujours : « Ah ! quel dommage
« De n'avoir pu lui donner que mon nom !

SAINT-FÉLIX.

Et lorsqu'elle devint veuve ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Je pleurai Marcilly, ah ! cela, du fond du cœur ; mais enfin, j'avais aimé sa femme avant et pendant son mariage, il n'y avait rien qui pût m'empêcher de l'aimer encore après. Je la voyais toujours plus jolie, plus séduisante ; je me flattai qu'un jour elle se souviendrait que j'attendais depuis longtemps, et me voilà, au bout de seize ans de patience et de refus, l'adorant plus que jamais, et toujours surnuméraire. Cela vous prouve, jeune homme, qu'il ne faut désespérer de rien.

SAINT-FÉLIX.

Qu'elle vous fasse attendre, vous qui êtes son adorateur, c'est bien ; mais moi qui suis celui de sa fille, quel peut être son motif ? c'est ce que je ne puis comprendre ; aussi je suis venu ici décidé à le lui demander.

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui demander ! tu le peux ; mais ce n'est pas une raison pour le savoir, parce que, vois-tu, règle générale :

Air du vaudeville de la Somnambule.

L'habitude de se contraindre
Chez les femmes vient en naissant ;
Voilà pourquoi se déguiser et feindre
Sera toujours leur premier mouvement.
Aussi, de peur qu'on ne nous prenne en traître,
Il faut, mon cher, pour se former,
Commencer par bien les connaître.

SAINT-FÉLIX.

J'ai commencé d'abord par les aimer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi aussi. Mais on a tort : ce sexe-là a tant d'influence sur nous, que, pour bien connaître les hommes, il faut d'abord étudier les femmes, et c'est ce que j'ai fait. Malheureusement cette étude-là est très-longue, et je prévois que je n'aurai pas le temps de commencer l'autre. Mais pour en revenir à toi, ce sont les motifs de madame de Marcilly qu'il faut tâcher de connaître.

SAINT-FÉLIX.

Je lui ai écrit... Et justement voici Catherine, qui m'apporte la réponse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; CATHERINE, une lettre à la main.

CATHERINE, à Saint-Félix.

Me voici, me voici; je vous ai fait attendre, mais madame n'en finissait pas. (Voyant M. de Villeblanche.) Tiens, c'est vous, monsieur de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE.

Bonjour, bonjour, petite. (A Saint-Félix.) Eh bien ! cette réponse?

CATHERINE, à part.

J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à le voir, celui-là : c'est le doyen ; aussi hier, quand j'ai vu madame arriver toute seule, je me suis dit :

Air du vaudeville des Comices d'Athènes.

J'aurons d'la compagnie,
Les amoureux vont v'nir;
Quand vient femme jolie,
Ça les fait accourir :
Plus j'en vois, plus ça m'fait plaisir.
Le pays n'en a guère,
On en manque déjà;
Et sur l'nombre j'espère
Qu'il nous en restera.

(Pendant ce couplet, M. de Villeblanche et Saint-Félix lisent à voix basse.)

SAINT-FÉLIX, à M. de Villeblanche.

Vous le voyez... (Parcourant la lettre.) « La place que vous deviez « obtenir, et que vous n'avez point encore ; votre état, d'autres « raisons inutiles à vous dire... »

M. DE VILLEBLANCHE.

Je m'en doutais; ta place, ton état, ce n'est pas cela.

SAINT-FÉLIX.

Mais qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Ah! je n'en sais rien.

CATHERINE.

Ni moi non plus.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais le véritable motif est là : « D'autres raisons inutiles à « vous dire... » Encore une règle générale, mon ami; c'est toujours dans ce qu'elles ne disent pas qu'il faut chercher ce qu'elles pensent.

SAINT-FÉLIX.

Alors, comment jamais s'y reconnaître? Monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous; conseillez-moi, protégez-moi.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ma foi, j'aurais bien besoin qu'on me protégeât moi-même; mais enfin, quand ce ne serait que pour continuer mes études, je vais essayer.

SAINT-FÉLIX.

Ah! monsieur, vous me rendez la vie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je l'entends; allez-vous-en tous deux. Reste caché chez le concierge, et n'en bouge pas que tu n'aies de mes nouvelles.

Air du Carnaval.

En te montrant crains surtout de déplaire.

CATHERINE.

Pauvre garçon! arriver de Paris
Exprès pour t'nir compagnie à mon père!
Les amoureux ont bien leurs jours d'ennuis.
(A Saint-Félix.)
Mais j's'rai pour vous un' société fidèle;
Nous causerons. Je n'suis pas forte, hélas!
Mais nous allons parler de mad'moiselle,
Ça m'tiendra lieu d'l'esprit que je n'ai pas.

(Elle sort et emmène Saint-Félix.

SCÈNE V.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

Au fait, ce mariage est sortable. C'est un brave garçon, auquel

je m'intéresse, et... La voici; le cœur me bat déjà. Depuis seize ans, ça ne me manque jamais.

SCÈNE VI.

M. DE VILLEBLANCHE; MADAME DE MARCILLY, sortant de son appartement.

MADAME DE MARCILLY.

Je ne puis rester en place. Je suis sûre que ce malheureux jeune homme s'est éloigné désespéré... (Elle aperçoit Villeblanche.) Eh! bon Dieu! c'est vous, Villeblanche? Comment! vous m'avez suivie?

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela vous étonne, madame? Je sais bien que vous pouvez vous passer d'être avec moi; mais je n'ai pas la même force de caractère.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Ceci n'est point de la galanterie;
C'est malgré moi, sans le vouloir.
Vingt fois j'ai tenté dans ma vie
De passer un jour sans vous voir.
Content de moi, fier de ma force d'âme,
Dès le matin, dans mon juste courroux,
Pour vous fuir, je partais, madame,
Et le soir j'étais près de vous.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! je vous en prie, Villeblanche, faites-moi grâce de vos tendresses pour aujourd'hui. Je me sens d'un découragement.

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Eh! bon Dieu! qu'avez-vous?

MADAME DE MARCILLY.

Je ne sais, je crois que je suis souffrante. Qu'en pensez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Non, madame.

MADAME DE MARCILLY.

Comment, non?

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est que ces jours-là votre accueil est bien plus tendre, bien plus affectueux; et aujourd'hui, malheureusement, vous jouissez d'une parfaite santé.

MADAME DE MARCILLY.

Villeblanche, je sens déjà que vous allez me mettre de mauvaise humeur ! Si vous saviez souvent avec vous ce qu'il me faut de patience...

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh ! ne parlons pas de patience, je vous en prie; j'ai fait mes preuves. Quand on a seize ans de service...

MADAME DE MARCILLY, à part.

Pauvre Villeblanche ! il a raison. Dès qu'il me parle de ses malheureux seize ans, il me désarme, et je n'ai plus le courage de le tourmenter. (Haut.) Eh bien, voyons, monsieur ! qu'avez-vous à me dire? puisqu'on ne peut se débarrasser de vous : car c'est une tyrannie, et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, madame, non, vous n'y êtes pas; et même ma visite vous ferait un grand plaisir si elle ne vous embarrassait pas un peu.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Il me connaît mieux que moi. (Haut.) Vous venez, je m'en doute, me demander le motif de mon départ subit?

M. DE VILLEBLANCHE.

Moi, madame! je m'en garderais bien : vous ne me le diriez pas.

MADAME DE MARCILLY.

Et pourquoi donc, Villeblanche? il n'y a rien que de fort simple. L'ennui que j'éprouvais à Paris, ces sociétés insipides où l'on ne rencontre qu'indifférence ou fausseté, pour un seul ami qu'on voudrait toujours voir, et qui est souvent perdu dans la foule.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle me flatte, ce n'est pas cela. (Haut.) Vous oubliez le motif principal, le désir de rompre avec Saint-Félix.

MADAME DE MARCILLY.

Vous l'avez vu?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il me quitte à l'instant, désolé, la tête perdue.

MADAME DE MARCILLY.

Je souffre autant que lui; mais cependant la raison avant tout. Il sollicitait une place d'auditeur, qu'il n'a pu obtenir ; et vous, mon cher Villeblanche, qui êtes l'ami de la famille, le parrain d'Eugénie, vous conviendrez que je ne peux pas marier ma fille à un homme qui n'a point d'état.

M. DE VILLEBLANCHE.

Si c'est là le motif...

MADAME DE MARCILLY.

Mon Dieu, oui! sans cela...

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous n'avez point d'autres objections? là, bien vrai?

MADAME DE MARCILLY.

Je vous le jure; un jeune homme charmant... une famille honorable.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! rassurez-vous, il est nommé.

MADAME DE MARCILLY.

Comment!

M. DE VILLEBLANCHE, *tirant une lettre de sa poche.*

Cette lettre du ministre me l'annonce : j'avais sollicité de mon côté; mais je voulais qu'il n'apprît le succès que de vous-même... Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, *vivement.*

Ce que j'ai, monsieur, ce que j'ai? c'est affreux! c'est indigne! venir me surprendre! ne pas me dire tout de suite... c'est une trahison; et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Maintenant, c'est différent, vous y êtes réellement. Vous êtes fâchée contre vous-même de ce que tout à l'heure vous ne m'avez pas dit la vérité.

MADAME DE MARCYLLY.

Non, monsieur, c'est contre vous, contre vous seul, dont les procédés offensants...

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien, à la bonne heure; je suis un indigne, un coupable; mais pourquoi faut-il que Saint-Félix porte la peine de mon crime?

Air de la Robe et les Bottes.

Que votre cœur à ses vœux soit propice!
Faire du bien est pour vous un besoin;
Et d'un moment d'humeur ou d'injustice
Qu'un étranger ne soit pas le témoin.
Il est un droit que pour moi je réclame :
Quand il vous vient un caprice nouveau,
Pour vos amis réservez-le, madame!
Car l'amitié porte aussi son bandeau.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Je ne sais plus que lui répondre.

M. DE VILLEBLANCHE.

Allons, soyez bonne, aimable; cela vous est si facile. Je vais chercher Saint-Félix, et je l'envoie ici pour qu'il apprenne de vous-même que vous lui donnez votre fille; vous y consentez, n'est-ce pas? Et plus tard, dans un autre moment, dans un moment de franchise, vous me direz pourquoi vous ne vouliez pas les marier; car, jusqu'à présent, je vous déclare que vous ne m'en avez rien dit : je vais vous attendre au salon.

(Il sort en la regardant.)

SCÈNE VII.

MADAME DE MARCILLY, seule, et après un moment de silence.

C'est vrai; mais lui dire pourquoi!... jamais il ne le saura, ni lui, ni personne : c'est trop déjà que je le sache moi-même. (Elle s'asied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.) A quinze ans, on croit à un éternel printemps; on croit qu'on ne doit jamais cesser d'être fraîche et jolie, jusqu'au moment où la première ride vient vous apprendre qu'il est possible de vieillir. Eh bien! (regardant si elle est seule, et à voix basse) je l'ai vue, et les autres la verront bientôt... les femmes surtout. (Elle se lève.)

Air : Muse des bois.

Jusqu'à présent je sais bien qu'on l'ignore,
Et qu'à trente ans il reste des beaux jours;
Je sais fort bien que je puis voir encore
Autour de moi voltiger les amours :
Mais ces amours dont le souris m'accueille,
Fuiront bientôt, si j'en crois ce témoin ;
Car, lorsque tombe une première feuille,
Ah! c'est l'automne! et l'hiver n'est pas loin.

Oui, je ne serai plus cette jeune veuve, l'objet des hommages, des adorations. Et si je marie ma fille, ce sera bien pis, je ne serai plus que la mère de madame de Saint-Félix, une maman dans toute la force du terme. Si le bonheur d'Eugénie en dépendait, je n'hésiterais pas; mais une enfant, qui ne sait pas encore ce qu'elle désire; c'est même une imprudence de la marier si jeune! Mais, puisqu'ils le veulent tous, tâchons de me raisonner

un peu. Écoutons ce jeune homme ; pourvu qu'il ne m'appelle pas ma belle-mère. Le voici, allons...

SCÈNE VIII.

MADAME DE MARCILLY, SAINT-FÉLIX.

(Saint-Félix entre par le fond, et s'avance d'un air timide.)

SAINT-FÉLIX, à part.

Je n'ose l'aborder, je crains tant de lui déplaire !

MADAME DE MARCILLY.

Air du vaudeville de Partie carrée.

Au fond du cœur il m'en veut, je le gage :
Mon dévouement alors sera plus beau.
(A Saint-Félix.) (A part.)
Approchez-vous. Il faut qu'on l'encourage ;
D'ailleurs le trait est piquant et nouveau.
Oui, d'aujourd'hui j'en fais l'expérience,
Jusqu'à présent c'est le premier, je croi,
Qui m'ait parlé d'amour et de constance
Sans que ce fût pour moi.

MADAME DE MARCILLY.

(Haut.) Eh bien, monsieur ! vous vous plaignez beaucoup de moi, n'est-ce pas ?

SAINT-FÉLIX.

Ah, madame ! je ne me plains que de ma mauvaise fortune ; mais, si M. de Villeblanche ne m'a pas trompé, je n'ai pas encore perdu tout espoir de vous nommer ma mère.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Nous y voilà ; il n'y a pas manqué : n'importe, maintenant je dois m'attendre à tout. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être été un peu trop sévère ; des raisons très-graves, et que je ne puis confier à personne, m'avaient fait prendre une résolution que M. de Villeblanche n'approuve pas. J'avoue que moi-même je regrettais de ne pas vous avoir pour gendre... (A part.) Ah, Dieu ! quel mot ! j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

SAINT-FÉLIX, avec inquiétude.

Eh bien, madame ?

MADAME DE MARCILLY.

Eh bien, monsieur, je ne vous défends pas d'espérer ; et dans quelques mois je pourrai consentir...

SAINT-FÉLIX, vivement.

Est-il bien vrai? Ah, madame! quelle bonté! ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver toute ma reconnaissance; nous ne vous quitterons plus: votre fille et moi, nous disputerons de soins, d'égards, et nos enfants vous chériront.

MADAME DE MARCILLY, effrayée.

(A part.) Leurs enfants!... grand'mère!... Ah! mon Dieu! je n'avais pas pensé à celui-là, je ne m'y ferai jamais.

SAINT-FÉLIX.

Qu'avez-vous, madame?

MADAME DE MARCILLY, troublée.

Rien, rien, monsieur; je suis seulement fâchée que votre impatience interprète mes paroles... car enfin je n'ai consenti à rien, et je ne puis promettre.

SAINT-FÉLIX.

Comment! ne m'avez-vous pas dit...

MADAME DE MARCILLY.

Que je ne vous défendais pas d'espérer; mais je n'entrevoyais pas alors tous les obstacles. Il y en a d'insurmontables. (A part.) Grand'mère!... juste ciel!

SAINT-FÉLIX.

Mais enfin, madame, lesquels? vous ne pouvez me les cacher. Depuis que j'adore votre fille, je n'ai eu d'autre pensée que de vous complaire en tout. Je ne veux pas me faire valoir; mais les plus beaux établissements, les plus riches partis, j'ai tout refusé pour votre fille; et dernièrement encore, j'ai rompu avec mademoiselle de Sivray, dont mon père avait demandé la main pour moi.

MADAME DE MARCILLY, vivement.

Justement, monsieur, c'est cela. Je ne voulais pas vous le dire, mais voilà un obstacle.

SAINT-FÉLIX.

Quoi, madame!

MADAME DE MARCILLY.

Oui, monsieur; une jeune personne charmante, que votre abandon peut compromettre, un engagement antérieur, c'est sacré; et puis une famille estimable, qui serait offensée, et qui ne me pardonnerait jamais.

SAINT-FÉLIX.

Est-il possible! quand tout à l'heure encore...

Air de Marianne.

J'ai cru, d'après les apparences,
Avoir votre consentement.

MADAME DE MARCILLY.

J'en ignorais les conséquences,
Et je les comprends maintenant.
Je ne le puis, je ne le doi;
De refuser tout m'impose la loi.

SAINT-FÉLIX.

Mais que dira mon protecteur,
Lui qui déjà croyait à mon bonheur?

MADAME DE MARCILLY.

Il n'écoutera que moi seule;
Mais dites-lui bien aujourd'hui
Que je puis tout faire pour lui,
(A part.)
Excepté d'être aïeule.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

SAINT-FÉLIX, seul.

Elle s'éloigne sans me répondre, sans daigner m'expliquer... Je n'y conçois plus rien, ma tête se perd, mes idées se confondent.

SCÈNE X.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu es seul? Eh bien, tu es enchanté, n'est-ce pas? cela va bien?

SAINT-FÉLIX.

Oui! il est difficile que cela aille plus mal. Je suis ajourné indéfiniment.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc? Madame de Marcilly m'avait promis...

SAINT-FÉLIX.

Et à moi aussi, d'abord. Je suis même presque sûr qu'elle a laissé échapper le mot de consentement. Tout à coup elle s'est rétractée; je ne sais quel scrupule lui est venu au sujet de mademoiselle de Sivray; elle a prétendu que mon engagement avec elle était sacré, et...

M. DE VILLEBLANCHE.

Mademoiselle de Sivray! elle est mariée d'avant-hier.

SAINT-FÉLIX.

Vraiment! Madame de Marcilly l'ignore?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout; elle a reçu l'autre jour un billet de faire part, et nous en avons même causé ensemble.

SAINT-FÉLIX.

Alors, elle me trompait donc encore!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voilà la première fois que tu devines juste, et cela te prouve plus que jamais qu'il y a un autre motif. Mais, morbleu! nous le découvrirons, car... Voilà aussi que je me mets en colère, moi.

SAINT-FÉLIX.

Ah, monsieur! que vous êtes bon!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voyons, mon garçon, réponds-moi. Eugénie a de l'affection pour toi?

SAINT-FÉLIX.

Je le crois; mais, pour me le dire, elle attend la volonté de sa mère.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qui ne dit jamais rien. Et ton père? de ce côté-là du moins...

SAINT-FÉLIX.

Oh! il donne son consentement; il me l'a envoyé de Bordeaux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Il connait la jeune personne?

SAINT-FÉLIX.

Non : il a été obligé de quitter Paris si précipitamment; mais il s'est trouvé une fois avec madame de Marcilly, qui lui a paru charmante.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah, ah! et chez qui?

SAINT-FÉLIX.

Chez un ami commun, le baron de Précour.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui? Ont-ils beaucoup causé ensemble?

SAINT-FÉLIX.

Je ne le pense pas. Ils étaient, je crois, à la même partie de boston.

M. DE VILLEBLANCHE, réfléchissant.

C'est bien, c'est bien. Il te parait drôle peut-être que je te fasse toutes ces questions; mais, dans les grandes affaires, on ne réussit que par les petites choses.

SAINT-FÉLIX.

Eh bien! soupçonnez-vous ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Au contraire, je n'y suis plus du tout.

SAINT-FÉLIX, avec impatience.

Vous, qui depuis quinze ans étudiez les femmes!

Air du Petit Courrier.

C'était bien la peine, entre nous,
D'étudier plus que personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, monsieur, l'étude me donne
Un grand avantage sur vous.
Quand on est sans expérience,
On ignore qu'on est dupé :
Et ce qu'on gagne à la science,
C'est de savoir qu'on est trompé.

Voilà ce que j'y ai gagné, monsieur.

SAINT-FÉLIX.

La belle avance !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; CATHERINE.

CATHERINE, à voix basse, après avoir entendu les derniers mots.

Monsieur, monsieur, je sais tout.

SAINT-FÉLIX.

Que dit-elle?

M. DE VILLEBLANCHE, avec joie.

Comment! tu sais...?

CATHERINE, le doigt sur la bouche.

Chut! Vous entendez bien que, depuis que je suis femme de chambre, je fais mon état de mon mieux; je suis toujours aux écoutes : tout à l'heure, la fenêtre du boudoir de madame était ouverte, je passais dans le jardin...

M. DE VILLEBLANCHE, souriant.

Ah! tu as espionné! ce n'est pas très-loyal; mais dans les cas désespérés... (Lui frappant sur la joue.) Eh bien, ma petite, tu as entendu ?...

CATHERINE.

Oui, monsieur, j'ai entendu qu'il y avait quelqu'un d'enfermé avec madame.

M. DE VILLEBLANCHE, inquiet.

Hein!... d'enfermé?

CATHERINE.

Et c'est cette personne-là qui lui donne de mauvais conseils.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité.

Taisez-vous, je vous l'ordonne. Cette petite sotte! compromettre ainsi sa maîtresse!

CATHERINE.

Mais, monsieur, puisque j'ai entendu...

M. DE VILLEBLANCHE.

Taisez-vous! vous dis-je; qu'est-ce que c'est donc que ça! Je vous défends d'ajouter un seul mot.

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis croire, en effet, que madame de Marcilly...

M. DE VILLEBLANCHE, tremblant d'émotion.

Ni moi non plus; vous voyez bien à mon calme que je n'ai pas la moindre inquiétude. D'abord, de deux choses l'une: ou ça est, ou ça n'est pas; et comme ça n'est pas, il est clair que cette petite fille est venue, par une indiscrétion déplacée... Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller m'attendre dans le jardin; je vous rejoins dans la minute. Nous reparlerons de vous; nous aviserons aux moyens... Mais je suis bien aise de donner une leçon à cette petite, et de lui apprendre comment on doit servir ses maîtres.

SAINT-FÉLIX, à part.

Pauvre homme! comme il est agité! le voilà encore plus malheureux que moi.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

M. DE VILLEBLANCHE, à part et regardant sortir Saint-Félix.

On est heureux d'avoir de l'empire sur soi. Grâce à mon sang-froid, il ne se doute de rien. (Haut.) Eh bien, Catherine, tu disais donc...?

CATHERINE.

Dame, monsieur, moi, je n'ose plus... vous vous fâchez tout de suite.

M. DE VILLEBRANCHE, à part.

Il n'y a pas de quoi! (Haut.) Tu passais donc sous la fenêtre?

CATHERINE.

Et puis, j'y pense maintenant, ce n'est pas bien à moi de rapporter ce que je sais de ma maîtresse.

M. DE VILLEBLANCHE.

Devant ce jeune homme, tu as raison; un étourdi, un indiscret; voilà pourquoi je t'ai imposé silence. Mais moi, c'est bien différent. Tu es bien sûre qu'elle était enfermée?

CATHERINE.

A double tour.

M. DE VILLEBLANCHE, hésitant.

Et s'enferme-t-elle souvent ainsi?

CATHERINE.

Depuis hier, elle ne fait que cela.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est consolant. (Haut.) Et as-tu aperçu la personne?

CATHERINE.

Non, la fenêtre est si haute; et puis je n'osais pas regarder. Mais j'entendais madame qui parlait vivement et tout bas, comme si elle faisait des reproches à quelqu'un.

M. DE VILLEBLANCHE.

Des reproches!

CATHERINE.

Oui; il paraît que le monsieur sentait qu'il avait tort, car il ne répondait rien.

M. DE VILLEBLANCHE.

Enfin...

CATHERINE.

Enfin, monsieur, il y avait des mots que j'entendais, et d'autres que je n'entendais pas; mais tout à coup madame s'est levée avec humeur, en lui disant : « Autrefois, tu étais plus fidèle; tu me « trompes, j'en suis sûre. »

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu me trompes! (A part.) C'est un homme, c'est clair.

CATHERINE.

J'aurais bien voulu en entendre davantage; mais madame s'est approchée de la croisée, j'ai eu peur d'être surprise, je me suis sauvée.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité et se promenant.

Il n'y a plus de doute, je suis trahi, sacrifié; c'est pour cela qu'elle a quitté Paris à mon insu.

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Après seize ans d'amour sincère,
M'exiler malgré mes serments.

CATHERINE.

C'est comm' si l'on chassait mon père
Qu'est jardinier d'puis l'même temps.

M. DE VILLEBLANCHE.

Après seize ans, est-il possible!

CATHERINE.

Ah! ça fait mal rien qu'd'y penser,
Et puis, monsieur, le plus terrible,
C'est qu'on n'trouv' plus à se placer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais cela ne se passera pas ainsi, je saurai quel est ce rival.

CATHERINE, regardant à travers la serrure.

Si vous voulez, je vais m'exposer à une gronde. Il me semble qu'on vient d'ouvrir la première porte; je vais faire comme si madame m'appelait. Il ne peut pas se sauver par la fenêtre, et alors nous verrons bien. (Elle s'approche de la porte.)

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, l'appartement d'une femme est sacré, même pour un mari; à plus forte raison...

CATHERINE, prêtant l'oreille du côté de la chambre de madame de Marcilly.

Ah! monsieur!

M. DE VILLEBLANCHE.

Quoi donc?

CATHERINE.

On parle encore; ce serait le bon moment.

M. DE VILLEBLANCHE, avec curiosité.

N'importe, n'entre pas; je te le défends.

CATHERINE, s'approchant de la porte.

On a prononcé votre nom.

M. DE VILLEBLANCHE, hors de lui.

Mon nom! (Il lui fait signe d'entrer vite; Catherine tourne le bouton, et entre dans l'appartement de madame de Marcilly.) Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle fait donc? quand je lui défends expressément... Ces domestiques sont d'une impertinence!... Se permettre ainsi de... Pourvu qu'elle ait le temps de bien voir.

CATHERINE, revenant.

Je n'y conçois rien. Elle n'a pas été trop en colère; mais je n'ai vu personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Petite sotte! elle est capable d'avoir regardé à droite, s'il était à gauche.

CATHERINE.

J'ai regardé partout, et je n'ai rien vu.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est bien fait; ta curiosité méritait cela.

CATHERINE.

Faut qu'il se soit caché tout de suite, et qu'elle ne sache comment le faire évader; car madame veut rester seule ici. Elle m'a ordonné de descendre, et de ne laisser monter personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle veut rester seule?

CATHERINE.

Dites donc, monsieur, si on se cachait aussi pour voir?

M. DE VILLEBLANCHE.

Fi donc! abuser ainsi... Je veux lui parler, m'expliquer avec elle. Allez, et ne laissez monter personne, comme madame vous l'a dit.

CATHERINE.

Oui, monsieur. (A part, et regardant la porte à droite.) Je serais pourtant curieuse de savoir par où le jeune homme se sauvera. Je vais retourner sous la fenêtre.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

Lui parler! je n'en aurais pas la force; je sens déjà que je n'ai pas mon aplomb ordinaire. Ah! mon Dieu! je l'entends; si elle me trouve ici, elle va croire que je veux épier ses démarches. La voici. (Il entre un instant dans le cabinet à gauche, et ensuite revient se placer derrière la psyché.) Je n'ai que ce moyen; à tout prix je saurai la vérité.

SCÈNE XIV.

MADAME DE MARCILLY, sortant de son appartement; M. DE VILLEBLANCHE, caché derrière la psyché.

MADAME DE MARCILLY, se croyant seule.

Catherine est partie? bien.

(Elle va fermer la porte du fond.)

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Que va-t-elle faire? Eh bien! elle ferme la porte?

MADAME DE MARCILLY.

Enfin, je suis seule.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Seule! Ah çà! et l'autre?

MADAME DE MARCILLY.

Voici bientôt l'heure du dîner. Il faut pourtant songer à ma toilette; c'est tout au plus si j'en aurai le courage. (Elle jette sur un fauteuil son chapeau et son châle.)

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Ah! mon Dieu; je ne me doutais pas des dangers de la position.

MADAME DE MARCILLY, s'asseyant auprès de la table à droite.

J'ai beau faire, j'ai beau changer de lieu, la même idée me poursuit toujours... je ne suis pas contente de moi... Et ce n'est vraiment pas bien de m'opposer à ce mariage, non pas pour ma fille, dont le bonheur n'y est nullement attaché, car tout cela lui est fort indifférent, elle ne se marierait que par obéissance; mais c'est pour ce jeune homme, qui est vraiment fort aimable; c'est surtout pour ce pauvre Villeblanche, que j'aime de tout mon cœur, et qui va être contre moi d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Je sens que cela s'en va.

MADAME DE MARCILLY, soupirant.

Je le vois, il faut prendre son parti; eh bien! je me résigne, je me dévoue. Je quitterai la rose et les coiffures en cheveux; et le jour de la signature du contrat, je mettrai une robe de lévantine gris-perle ou lilas, très-claire, avec un petit chapeau et des marabouts; cela tient le milieu entre la première et la seconde jeunesse, et cela servira de transition. Mais c'est le jour du mariage! quelle contenance aurai-je au milieu de tous ces parents, qui n'ouvriront la bouche que pour me dire : « Madame votre fille, — monsieur votre gendre. » Je crois entendre déjà les couplets obligés, où l'on me promettra une nuée d'arrière-descendants. Que répondrai-je? Je ferai mon possible pour sourire ainsi. (S'asseyant devant le miroir.) Eh bien, non! je serai gauche, embarrassée. (Essayant une autre mine.) Peut-être qu'un air sentimental, attendri... Encore pis, c'est détestable; l'air sentimental me vieillit horriblement. (Elle se lève.) Mais c'est qu'aussi, il faut être juste, je n'ai pas encore une

figure de grand'mère... Cela n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel ne va jamais. Depuis ce matin, j'ai consulté tous mes miroirs.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Comment!...

(Il entre dans le cabinet.)

MADAME DE MARCILLY.

Et ils étaient tous de cet avis. Je m'en rapporte encore à celui-ci.

(Se tournant vers la psyché.)

Air de la Mansarde.

Toi que, dès ma tendre jeunesse,
Soir et matin j'ai consulté,
C'est à toi seul que je m'adresse,
Par moi tu seras écouté;
Mais dis-moi bien la vérité.
(Le regardant.)
Que vois-je! Flatteur que vous êtes,
Vous semblez me dire tout bas
Que les amours et les conquêtes
Peuvent encor suivre mes pas.
(Se détournant.)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

Deuxième couplet.

Je crois pourtant que ce sourire
Peut encor faire des jaloux;
Il me semble que pour séduire
Ces yeux sont encore assez doux.
(A sa psyché.)
Mais, répondez, qu'en pensez-vous?
Quoi! vous croyez qu'une coquette
Serait fière de mes appas?
Et qu'avec un peu de toilette,
Mes trente ans ne paraissent pas?
(Se détournant.)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

(M. de Villeblanche sort du cabinet, et reste derrière la psyché.)

Cependant je ne puis pas aller contre l'évidence, et décidément si j'écoute les convenances, la raison, et surtout mon miroir, il n'est pas encore temps. (S'y regardant.) N'est-il pas vrai? J'en étais sûre; il a dit non.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est fini!...

MADAME DE MARCILLY.

Le difficile, maintenant, est de rompre ce mariage sans les fâcher tous contre moi.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Oui. Comment allons-nous faire?

MADAME DE MARCILLY.

Ah! quelle idée! ne pourrais-je pas en charger M. de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Moi!

MADAME DE MARCILLY.

Et m'arranger pour que l'obstacle vînt de lui. Mais le voudra-t-il? Sans doute. J'ai un moyen de le déterminer; un moyen décisif, auquel il ne pourra résister. Il doit m'attendre au salon, allons le trouver et, grâce à ce nouveau plan, qui arrange tout, je puis maintenant être bien tranquille.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XV.

M. DE VILLEBLANCHE, seul; il sort de derrière la psyché.

Par exemple! j'en étais à cent lieues. Voilà donc ce rival redoutable! ce conseiller mystérieux que l'on consulte si souvent. Ma foi, sans le savoir, j'ai assisté là à une séance du conseil, séance secrète dont le résultat ne nous est pas favorable. Tout ce que j'y ai gagné, c'est que je sais maintenant le secret de l'État, et c'est moi que, dans sa politique féminine, elle compte mettre en avant comme un prétexte. Non, morbleu! et je la défie bien, quel que soit le moyen qu'elle emploie... Ah! mon Dieu! si elle mettait à ce prix le don de sa main? si elle me l'offrait aujourd'hui? il n'y aurait que ce moyen de me mettre dans l'embarras; et je parie que c'est le seul qu'elle prendra. Je vous le demande, alors, que deviendrai-je?

SCÈNE XVI.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

CATHERINE, entr'ouvrant la porte du fond.

Eh bien, monsieur, savez-vous quelque chose?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, mon enfant, je sais tout, et je n'en suis pas plus avancé.

CATHERINE, montrant la porte à droite.

Vous avez vu ce monsieur?

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Du tout j'en étais bien sûr. (Sévèrement.) Au surplus, ne répétez jamais ce que vous avez entendu, et souvenez-vous que votre maîtresse est la vertu même.

CATHERINE.

Puisque monsieur l'exige, je ne demande pas mieux. (A part.) Par exemple, ça fera un bien bon mari. (Haut.) Et pour ce malheureux jeune homme qui se désole, que je ne sais qu'en faire?

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! lui, c'est différent; il n'y a plus d'espoir.

CATHERINE.

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il peut partir quand il voudra, car je connais l'obstacle, et il n'y a pas de ressource.

CATHERINE.

Comment! un obstacle? mais un obstacle finit toujours par se détruire.

Air : Lise épouse l'beau Gernance.

Par les soins, par la constance.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ils n'y peuvent rien, je pense.

CATHERINE.

On peut changer d'sentiments;
Et p't-être qu'avec le temps...

M. DE VILLEBLANCHE, en confidence.

Le beau côté de l'affaire,
Je m'en vais te le conter :
C'est qu'avec le temps, ma chère,
Cela ne peut qu'augmenter.

CATHERINE.

Alors, monsieur, qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il n'y a pas de nécessité que tu le saches.

CATHERINE.

Oui; mais le plus terrible, c'est que ma'm'selle Eugénie aime aussi ce jeune homme.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle l'aime! tu en es bien sûre?

CATHERINE.

Elle n'en dit rien à sa mère, mais j'ai bien vu tout à l'heure, quand j'ai prononcé devant elle le nom de Saint-Félix : elle a rougi ; et en apprenant que madame l'avait renvoyé, elle avait les larmes aux yeux ; les pères et les mères sont-ils désagréables !

M. DE VILLEBLANCHE.

Pauvres enfants ! ... Tu as raison ; ils s'aiment, et je souffrirais... Non, morbleu ! ce ne sera du moins qu'après avoir tout employé ; va dire à Saint-Félix qu'il vienne me retrouver ici dans une demi-heure, parce qu'alors il sera marié et moi aussi, ou bien nous partirons ensemble.

CATHERINE.

Oui, monsieur, j'y vais ; je vais lui dire..... (A part.) C'est vraiment un brave homme, et je ne conçois pas madame de faire attendre des gens comme ça.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

(Il s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.)

Il y aurait bien un moyen, un moyen victorieux, qui s'est d'abord présenté à mon idée ; ce serait de dire à madame de Marcilly que j'étais là, que j'ai tout entendu ; certainement la crainte du ridicule la ferait consentir au mariage de Saint-Félix (il se lève) ; mais cela ruinerait le mien, et ce ne serait pas juste ; car enfin, ce jeune homme a plus que moi le temps d'attendre. Restent donc les conseils de la sagesse et de l'amitié ; on ne les écoutera pas : il y a là un autre confident en qui l'on a plus de confiance qu'en moi, car je ne parlerais qu'à la raison, et lui s'adresse à l'amour-propre. Eh mais ! si les avis que je n'ose donner venaient de lui ? peut-être seraient-ils mieux accueillis. Ma foi, qu'est-ce que je risque ? (Il se met à la table, et écrit.) Essayons toujours ; un peu d'audace et de courage. Je vais, par exemple, déguiser mon écriture ; car il faut prendre des précautions, surtout pour donner des avis utiles.

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Oui, la raison est une amie
Que l'on doit craindre d'employer ;
Car je sais que dans cette vie

Toute espèce de conseiller,
Glaces, miroirs, ou gens en place,
Dont l'avis est sollicité,
Tombent souvent dans la disgrâce
Quand ils disent la vérité.

(Il se lève.) C'est cela, c'est bien. Maintenant mettons cette lettre à la psyché. (Il place sa lettre pliée entre la glace de la psyché et l'encadrement d'acajou.) J'ai dit à Saint-Félix de venir dans une demi-heure; est-ce assez? oh! oui, madame de Marcilly ne restera pas une demi-heure sans regarder à sa glace; la voici.

SCÈNE XVIII.

M. DE VILLEBLANCHE, MADAME DE MARCILLY.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! je vous cherchais, monsieur! et je ne savais ce que vous étiez devenu.

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est assis dans un fauteuil auprès de la table, et qui a pris un livre.

Vous êtes bien bonne de vous en être aperçue.

MADAME DE MARCILLY, avec douceur.

Je vois que vous avez parlé à M. de Saint-Félix, et que vous êtes fâché contre moi; aussi je vous cherchais pour faire la paix.

M. DE VILLEBLANCHE, toujours froidement.

Vous aurez de la peine, je vous en préviens.

MADAME DE MARCILLY, souriant.

C'est ce que nous verrons; mais, avant tout, dites-moi, je vous en prie, quel intérêt si grand prenez-vous à M. de Saint-Félix?

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui, d'abord, est un fort aimable jeune homme; et puis son père était un ami intime (à part) que je n'ai jamais vu.

MADAME DE MARCILLY.

M. de Saint-Félix votre ami intime! vous ne m'en avez jamais parlé.

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que nous nous étions perdus de vue depuis longtemps; mais avant son départ pour Bordeaux, il ne cessait de me parler de ce mariage; de me dire combien il serait flatté d'avoir une belle-fille aussi aimable, aussi jolie.

MADAME DE MARCILLY.

Mais il ne connaît pas Eugénie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je vous demande pardon : il ne l'a vue qu'une fois ; mais c'est assez pour juger.

MADAME DE MARCILLY.

Je vous assure que vous vous trompez ; je n'ai jamais reçu M. de Saint-Félix le père ; et je mène si peu Eugénie dans le monde.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est possible ; mais je vous proteste qu'il l'a vue chez le baron de Précour, à une partie de boston ; il lui a même paru fort héroïque qu'une jeune personne se résignât ainsi au boston.

MADAME DE MARCILLY.

Qu'est-ce que vous dites donc ? mais c'était moi qui faisais son boston.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous ? pas possible ! il m'a bien dit : Mademoiselle de Marcilly.

MADAME DE MARCILLY.

Ah ! c'est charmant ! je me rappelle fort bien cette soirée ; c'était moi. Quoi ! réellement il est possible qu'il m'ait prise pour une demoiselle ? Convenez que c'est fort drôle.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je ne trouve pas cela drôle du tout, moi, madame ; M. de Saint-Félix paraissait très-épris de sa jolie partner ; et s'il apprenait que ce n'est pas sa belle-fille...

MADAME DE MARCILLY.

Vraiment ! vous seriez jaloux ? Par bonheur, il est des moyens de vous rassurer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous croyez ! (A part.) La voilà bien disposée, nous pouvons commencer l'attaque.

MADAME DE MARCILLY, avec un peu d'embarras.

C'est un aimable homme que ce M. de Saint-Félix le père. Aussi je ne voudrais pas me fâcher avec lui ; et, si vous tenez à m'être agréable, si, comme vous le dites, vous tenez à ma main, il y aurait un moyen de l'obtenir dès aujourd'hui même.

M. DE VILLEBLANCHE.

Aujourd'hui ! (A part.) Nous y voici. (Haut.) Et que faudrait-il faire pour cela ?

MADAME DE MARCILLY.

Lui écrire vous-même une lettre bien amicale, bien aimable, comme vous savez les écrire, et lui dire que, comme beau-père d'Eugénie.... (du moins vous allez l'être ; ainsi, dans le fait principal, il n'y aura point de mensonge).

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Ce qui veut dire qu'il va y en avoir dans le reste.

MADAME DE MARCILLY.

Vous lui écrirez donc que vous ne pouvez consentir encore au mariage de votre belle-fille ; mais que plus tard, dans trois ou quatre ans...

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

J'en suis bien fâché, madame, mais je n'écrirai pas cette lettre.

MADAME DE MARCILLY.

Vous ne tenez donc pas à m'épouser ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, madame, pas maintenant.

MADAME DE MARCILLY.

Et pourquoi ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que j'ai fait des réflexions, et je trouve que vous êtes encore trop jeune pour moi.

MADAME DE MARCILLY, étonnée.

Comment ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, madame, cette aventure de M. de Saint-Félix, et d'autres idées qui me sont venues, tout me le prouve.

MADAME DE MARCILLY.

Vous ne me parlez pas sérieusement ; et je ne croirai jamais (regardant dans la glace) que ce soit à ce point-là.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle y regarde ; j'en étais sûr.

MADAME DE MARCILLY, apercevant le billet.

Qu'est-ce que je vois là ? une lettre à ma psyché ! Savez-vous ce que cela veut dire ?

M. DE VILLEBLANCHE.

En aucune façon ; car j'arrivais à l'instant.

MADAME DE MARCILLY, l'ouvrant, et à part.

De quelle part ? (Allant à la fin de la lettre.) « Signé, *Votre miroir.* » Quelle est cette plaisanterie ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Voulez-vous que je vous lise?

MADAME DE MARCILLY.

C'est inutile, monsieur; que je ne vous dérange pas, reprenez votre livre.

(M. de Villeblanche va se rasseoir; mais il observe madame de Marcilly tout le temps où elle lit la lettre.)

MADAME DE MARCILLY, debout, et à part.

(Elle lit.)

« Madame,

« Vous m'avez souvent fait l'honneur de me consulter; et, quel-« ques secrets que vous m'ayez confiés, ma fidélité a toujours « égalé ma discrétion; ce matin encore vous avez daigné me de-« mander mon avis. » (S'interrompant.) O ciel! qu'est-ce que cela signifie? et qui a pu deviner...? Mais continuons : (Elle lit.) « Ce « matin encore vous avez daigné me demander mon avis; mais « comme je crains que vous n'ayez mal interprété mon silence, je « prends la liberté de vous l'expliquer : vous êtes toujours jeune, « toujours jolie; je m'y connais, madame, et vous pouvez m'en « croire; c'est pour cela même, c'est par coquetterie que moi, « votre conseiller intime, je vous engage à marier votre fille sur-« le-champ, pour que chacun s'étonne et se demande si ce n'est « pas là votre sœur, et pour qu'on admire une résolution que plus « tard peut-être on trouverait toute naturelle. « (Elle regarde M. de Villeblanche, qui feint d'être occupé de sa lecture.) (S'interrompant.) Je n'y conçois rien; mais voilà un conseil d'une sagesse... Je n'avais pas encore envisagé la question sous ce point de vue; et il est de fait qu'il faut être bien jeune et bien jolie pour oser se permettre... Mais voyons la fin : (Elle lit.) « Je ne hasarderai plus qu'un seul « avis : un miroir voit bien des choses qui échappent même à « l'œil d'une mère; et votre fille est venue parfois me consulter : « j'ai vu ses yeux mouillés de larmes! Elle aime sans oser vous « l'avouer, et vous ne voudriez pas la rendre malheureuse. Non, « vous ne le voudrez point, dans votre intérêt et peut-être dans le « mien, car le malheur de votre fille ferait le vôtre; je verrais « dans la douleur vos traits s'altérer : rien ne flétrit comme le « chagrin, et l'on embellit par le bonheur. Tâchez donc que ma « glace fidèle ne puisse jamais réfléchir que les traits heureux « d'une bonne mère; faites que nous soyons contents l'un de l'au-

« tre, et que vous ayez à me regarder autant de plaisir que j'en « ai à vous voir. »

« Moi, *votre miroir fidèle.* »

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est levé et s'est approché d'elle.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, lui donnant la lettre.

Tenez, tenez, monsieur, lisez vous-même. Que devenir? comment cacher ma honte? car à coup sûr quelqu'un a mon secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

N'est-ce que cela? Je vois ce dont il s'agit.

Air : En amour comme en amitié.

D'un seul instant de vanité
Dont le repentir vous honore,
Vous craignez la publicité;
Eh bien, votre secret vous appartient encore;
Ne craignez pas qu'il soit jamais trahi;
Calmez cette frayeur extrême :
Notre secret est encore en nous-même,
Alors qu'il est dans le sein d'un ami.

MADAME DE MARCILLY.

Quoi, monsieur! ce miroir si raisonnable, c'était vous!...

M. DE VILLEBLANCHE.

Je n'étais que son interprète et son secrétaire; j'attends la réponse.

MADAME DE MARCILLY.

Ne la devinez-vous pas?

M. DE VILLEBLANCHE, apercevant Saint-Félix et Catherine qui sont au fond du théâtre, et qui ont entendu les derniers mots.

Tenez, madame, c'est à lui qu'il faut la faire.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; SAINT-FÉLIX, CATHERINE.

MADAME DE MARCILLY.

Venez, venez, Saint-Félix, ma fille est à vous. Voulez-vous de moi pour belle-mère?

SAINT-FÉLIX, à ses pieds.

Ah! que je suis heureux!

CATHERINE.

Ah! madame, que c'est bien à vous!

MADAME DE MARCILLY, à M. de Villeblanche.

Eh bien, monsieur! êtes-vous content?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, madame; je regardais là, dans la glace, j'y voyais un groupe charmant.

MADAME DE MARCILLY, bas.

Ah! grâce maintenant, et gardez-moi le secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela me sera difficile, à moins que votre main ne me ferme la bouche.

MADAME DE MARCILLY, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, la voilà.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Adam.

SAINT-FÉLIX.

Ainsi, je suis de la famille;
C'est grâce à vous, mon protecteur;
(A madame de Marcilly.)
C'est votre amour pour votre fille
Qui vient de fixer mon bonheur.
Ne suivez plus que cette loi si chère;
De votre cœur loin de vous défier,
Écoutez-le : pour une mère
Voilà le meilleur conseiller.

CATHERINE.

J'ai deux amoureux, lequel prendre?
L'un a l'syeux noirs, l'autre a l'syeux bleus;
L'un est aimable, l'autre est tendre,
Ils dis'nt qu'ils m'ador'nt tous les deux :
Renvoyer l'un, hélas! est difficile;
Choisir l'autre, ça f'rait crier.
Comment donc fait-on à la ville?
Mesdam's, daignez me conseiller.

M. DE VILLEBLANCHE.

Le conquérant et la coquette,
Qui, par leurs yeux souvent ne peuvent voir,
Vont consultant, s'il s'agit de conquête,
L'un son conseil, et l'autre son miroir :
Mais si tous deux vous voulez qu'on vous dise
La vérité, souffrez-la volontiers;
Surtout, pour prix de leur franchise,
Ne cassez pas vos conseillers.

MADAME DE MARCILLY, au public.

Thémis donne des honoraires
A chaque juge, à chaque conseiller;
Mais chez Thalie, et par des lois contraires,
On ne peut juger sans payer.
Vous qui formez une cour qu'on redoute,
Puissiez-vous ne pas sommeiller,
Ni regretter ce que vous coûte
Votre place de conseiller.

LA

DEMOISELLE A MARIER,

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 janvier 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

M. DUMESNIL.
MADAME DUMESNIL.
CAMILLE, leur fille.
ALPHONSE DE LUCEVAL, prétendu de Camille.
DUCOUDRAI, ami de M. Dumesnil.
BAPTISTE, domestique de M. Dumesnil.

La scène se passe en province, dans la maison de M. Dumesnil.

Le théâtre représente un salon de campagne : porte au fond, deux latérales sur le premier plan; sur le dernier plan, deux autres portes latérales, dont l'une est celle de la salle à manger, et l'autre celle d'un appartement. A gauche du spectateur, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; du même côté, une harpe et des livres de musique; à droite, une table sur laquelle se trouvent du canevas, de la broderie et autres ouvrages de femme.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DUMESNIL; le mari est en robe de chambre, et la femme en habit du matin.

M. DUMESNIL.

Oui, ma chère amie, ce n'est qu'à dix heures qu'il doit venir; ainsi ne vous pressez pas.

MADAME DUMESNIL.

Comment, ne pas me presser ! une affaire de cette importance ! à peine ai-je eu le temps de tout ordonner dans la maison.

M. DUMESNIL.

Ma femme, ma femme, vous allez faire trop de préparatifs, et, aux yeux de M. de Luceval, ça aura un air de cérémonie.

MADAME DUMESNIL.

Du tout, monsieur, vous pouvez vous en rapporter à moi; mais quand il y aurait un peu d'apparat, où serait le mal? le jour où l'on attend un gendre... Un gendre! ce mot-là est si doux pour une mère; et quel plaisir j'aurai à dire : Mon gendre, donnez la main à ma fille; mon gendre, asseyez-vous là.

M. DUMESNIL.

Justement, c'est qu'il ne faudra pas dire cela.

MADAME DUMESNIL.

Et pourquoi donc?

M. DUMESNIL.

C'est qu'il n'est pas encore notre gendre.

MADAME DUMESNIL.

Puisqu'il se présente aujourd'hui, puisque c'est la première entrevue.

M. DUMESNIL.

Peut-être sera-ce la dernière, si nous ne lui convenons pas. Cependant, d'après ce qu'on m'a dit du jeune homme, je t'avouerai que j'ai bon espoir.

Air : Du partage de la richesse.

Il est seul, et n'entre en ménage
Que pour avoir des amis, des parents.

MADAME DUMESNIL.

Voyez pour lui quel avantage;
Nous sommes sept en comptant nos enfants.
Il ne tient pas à la naissance.

M. DUMESNIL.

D'un bon bourgeois je suis le fils.

MADAME DUMESNIL.

Il ne tient pas à l'opulence.

M. DUMESNIL.

Depuis vingt ans je suis commis.

Avec de bons appointements, il est vrai, mais ce n'est pas une fortune.

MADAME DUMESNIL.

Il est de fait que sous tous les rapports c'est pour lui un mariage superbe; et puis notre fille Camille est si douce, si aimable...

de l'esprit, des talents; et pour ce qui est d'être bonne ménagère, elle a été élevée par moi, c'est tout dire : et il n'y a personne qui nous vaille, à dix lieues à la ronde, pour l'ordre, l'économie, et les confitures de groseilles.

DUCOUDRAI, en dehors.

La, la, ma bonne grisette; non, non, ne lui ôtez pas la bride, je repars dans l'instant.

M. DUMESNIL.

C'est notre cher Ducoudrai, que nous n'avions pas vu depuis trois jours, l'ami de la famille.

MADAME DUMESNIL.

Et le parrain de Camille; il faut lui faire part de cette bonne nouvelle : lui qui, depuis un an, se donne tant de mal pour nous trouver un gendre, il va être enchanté.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI, en bottes et la cravache à la main.

Air : Vivent les amours.

A travers les champs et les bois,
De l'amitié n'écoutant que la voix,
J'arrive en chevalier courtois,
Et n'ai, je crois,
Embourbé qu'une fois.
Le trajet devient des plus beaux;
On n'en a plus qu'au ventre des chevaux
Depuis que nos municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.
A travers les champs et les bois, etc.

M. DUMESNIL.

En effet, te voilà en courrier.

DUCOUDRAI.

Je suis comme cela, moi, toujours en poste, quand il s'agit d'obliger mes amis, et j'apporte de bonnes nouvelles, des nouvelles de mariage.

MADAME DUMESNIL.

Nous allions vous en parler.

DUCOUDRAI.

C'est ça, vous parlez, et moi j'agis. Tu sais, mon vieil ami, que nous ne nous sommes jamais quittés, et que déjà, dès le collége de

Montereau, nous faisions des châteaux en Espagne pour nous et pour les nôtres. Nous étions millionnaires, sénateurs, généraux d'armée, et nous épousions des duchesses. Il est arrivé de tout cela que tu as épousé une bonne bourgeoise, que je suis resté garçon; et quant à la fortune, que nous avons tous les deux une bonne place à l'enregistrement, et que nous n'en sommes pas plus malheureux. N'est-il pas vrai?

M. DUMESNIL.

Non, morbleu.

DUCOUDRAI.

Moi surtout, qui, comme garçon, dîne toujours en ville; qui vais à mon bureau dans la semaine, à la chasse le dimanche, et qui mène, quoique citadin, la vie d'un gentilhomme campagnard. C'est là mon bonheur, et je n'en veux pas d'autre. Mais ces idées d'ambition, que je n'ai plus pour moi, je les ai conservées pour tes enfants, pour Camille surtout, que je regarde comme ma fille, car je n'ai point oublié que je suis son second père, son parrain; et comme, grâce à mes habitudes un peu dépensières, il m'était plus facile de lui donner un mari que de lui donner une dot, depuis un an je me suis mis en campagne, et d'aujourd'hui seulement j'ai réussi.

MADAME DUMESNIL.

Que dites-vous?

DUCOUDRAI.

Que vous n'avez pas perdu pour attendre. Un parti superbe. Parce que moi, quand je me mêle de quelque chose... J'y ai mis un zèle, une adresse; en un mot, c'est le fils de notre inspecteur général.

M. DUMESNIL.

Ah, mon Dieu! M. de Géronville!

DUCOUDRAI.

Il te demande ta fille en mariage, et voici la lettre que j'apporte. Tenez, tenez, mes amis. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? moi qui croyais que vous alliez me sauter au cou, et qui craignais d'avance les effets de la suffocation.

DUMESNIL.

Mon cher ami, mon bon Ducoudrai! nous sommes bien sensibles à ton amitié; mais nous avons un autre parti en vue.

DUCOUDRAI.

Un autre parti! Est-ce qu'il peut valoir le mien? le fils de M. de Géronville, notre inspecteur!

Air du vaudeville du Charlatanisme.

Le chef de l'enregistrement !
Te voilà dans ses bonnes grâces...

M. DUMESNIL.

Oh ! je n'en demande pas tant.

DUCOUDRAI.

Eh quoi ! tu ne veux pas de places !

M. DUMESNIL.

Point de faveurs ; mais seulement
De la justice...

DUCOUDRAI.

Quel caprice !
Songe donc que précisément
En fait de places... c'est souvent,
Une faveur que la justice.

MADAME DUMESNIL.

Mais notre gendre n'en a pas besoin. Trente mille livres de rente et un château.

DUCOUDRAI.

Ça n'est pas possible.

MADAME DUMESNIL.

C'est ce qui vous trompe.

DUCOUDRAI.

Fortune mal acquise. Quelque nouveau parvenu... (D'un air piqué.) Du reste, vous êtes bien les maîtres ; vous ferez ce que vous voudrez ; qu'est-ce que ça me fait à moi ?... Camille est votre fille.

M. DUMESNIL.

Eh bien ! vois un peu ce que c'est que l'amour-propre : toi, le meilleur des hommes ! toi ! notre ami intime ! te voilà fâché que ma fille fasse un superbe mariage ; et pourquoi ? parce qu'il n'est pas de ton choix.

DUCOUDRAI.

Moi !

M. DUMESNIL.

Mais nous allons parler de cela dans mon cabinet. Je ne veux pas que devant Camille il soit question de rien. Toi surtout, ma femme, ne la préviens pas de l'arrivée de M. de Luceval ; il ne veut pas être connu, et je lui en ai donné ma parole.

DUCOUDRAI.

A merveille. Il paraît que le jeune prince veut garder l'incognito ; c'est charmant : des manières de grand seigneur.

M. DUMESNIL.

Eh non ! c'est au contraire pour en agir plus simplement qu'il doit se trouver ici par hasard, et pour marchander quelques arpents de terre.

DUCOUDRAI.

Encore mieux, c'est un petit roman qui commence. Il parait que votre gendre futur est un jeune homme à sentiments.

M. DUMESNIL, l'emmenant.

Tiens, tu as beau faire, tu es piqué contre lui.

DUCOUDRAI.

Moi ! si l'on peut dire !... (On entend la ritournelle de l'air suivant.)

MADAME DUMESNIL.

Eh ! partez donc, car voici ma fille.

SCÈNE III.

MADAME DUMESNIL, CAMILLE.

CAMILLE, avec un papier sous le bras.

Air de la valse de Léocadie.

L'amour,
Un jour,
Te prendra, Nicette;
L'amour,
Un jour,
Te jouera d'un tour.
Jusqu'ici, coquette,
Tu te ris de nous;
Bientôt, ta défaite
Nous vengera tous.
L'amour,
Un jour, etc.
J'rirai bien, j'espère,
S'il a ce pouvoir;
Tu pleureras, ma chère;
C'est c'que j' voudrais voir.
Vraiment,
Comment
Craindre sa colère?
Vraiment,
Comment
Redouter un enfant?

MADAME DUMESNIL.

Eh ! mais, d'où viens-tu donc ?

CAMILLE.

De la ferme, où j'ai déniché des œufs, et j'en ai plein ce panier, où ils sont tout chauds; comme c'est gentil, tiens, maman.

(Elle le pose sur la table.)

MADAME DUMESNIL, à part.

A merveille, cela servira pour mon déjeuner (haut); mais courir ainsi le matin, au soleil, pour se gâter le teint.

CAMILLE.

Oh! je n'y tiens pas; c'est si amusant de courir dans la campagne, par une belle matinée de printemps. J'ai respiré le bon air, j'ai cueilli des bluets, et j'étais heureuse... je ne sais pourquoi; mais enfin, je me trouvais heureuse.

MADAME DUMESNIL.

De sorte que tu ne désires rien.

CAMILLE.

Rien que de rester auprès de toi, auprès de mon père, et de ne jamais vous quitter; je viens d'avoir un si grand bonheur. Imagine-toi, maman, qu'en arrivant à la ferme, j'ai demandé une jatte de lait et un grand morceau de pain bis.

MADAME DUMESNIL.

Comment! est-ce que tu aurais déjeuné?

CAMILLE

Juste; c'est si bon du pain bis et de la crème.

MADAME DUMESNIL, à part.

Ah, mon Dieu! ce jeune homme qui va arriver; quelle mine fera-t-elle à table? (Haut.) Je vous demande de quoi vous allez vous aviser?

CAMILLE.

Tu as peur que ça ne me fasse mal; mais sois tranquille, je vais faire d'ici au dîner une promenade à âne; déjà j'ai donné mes ordres.

MADAME DUMESNIL, à part.

Il ne manquait plus que cela; s'en aller au moment où son futur... (Haut.) Non, mademoiselle, vous resterez; je le veux. Mais comme te voilà faite! Pourquoi n'as-tu pas mis une robe qui fût mieux que celle-là?

CAMILLE.

A quoi bon? c'est celle de tous les jours, et vous m'avez dit qu'il ne fallait pas être coquette.

MADAME DUMESNIL.

Tu as raison : c'est-à-dire, cependant... il y a des occasions... Dis donc, Camille, on a porté dans ta chambre une robe rose que tu devrais bien essayer, pour que je voie comment elle te va.

Air du vaudeville des Amazones.

En même temps, si j'étais à ta place,
Moi, je mettrais tes souliers de satin ;
Ils vont si bien, ils donnent de la grâce.

CAMILLE, étonnée.

On attend donc du monde ce matin?

MADAME DUMESNIL.

Non pas, vraiment ; mais vous devez m'entendre :
En général, je vous fais observer
Qu'à dix-sept ans on doit toujours attendre,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il va donc m'arriver ?... Je ne sais pas ce que maman a ce matin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; BAPTISTE.

BAPTISTE.

Madame, madame.

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce que c'est ?

BAPTISTE.

Monsieur vous demande tout de suite, tout de suite ; il ne peut pas trouver son jabot brodé.

MADAME DUMESNIL.

La ! je l'avais mis à côté de ses bas de soie ; mais M. Dumesnil a une tête... je vais lui donner ce qu'il faut ; car, en causant avec ce Ducoudrai, il aura tout bouleversé.

CAMILLE, à part.

Et mon père aussi qui fait une toilette !

BAPTISTE.

Je vais mettre au feu les rognons et les côtelettes, je n'attends plus que du linge. Je ne sais pas combien il faut mettre de couverts.

MADAME DUMESNIL, bas.

Veux-tu bien te taire ! Je vais sortir les serviettes ouvrées. (A Camille.) Toi, mon enfant, ne te tourmente pas, et songe à ce que

je t'ai dit. Sois toujours bonne fille, douce, modeste; et va mettre ta robe neuve... parce que tu sens bien que l'amitié... et la bénédiction de tes parents... Embrasse-moi, et surtout tâche de te tenir droite.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CAMILLE, BAPTISTE.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous? Ces préparatifs, ce déjeuner, cet air de joie et de mystère...

BAPTISTE.

Comment, mademoiselle, vous ne devinez pas?

CAMILLE.

Eh! non, sans doute; et si tu le sais, dis-le-moi vite.

BAPTISTE.

On m'a bien défendu d'en parler; mais comme ça vous regarde, et qu'on ne peut rien sans vous, faudra toujours que vous le sachiez. (A demi-voix.) On va vous marier.

CAMILLE.

Moi? ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là? Je n'y avais jamais pensé. Et pourquoi me marier? et à quoi bon?

BAPTISTE.

Comment! ça ne vous fait pas plaisir?

CAMILLE.

Au contraire; ça me fait peur, et me voilà toute tremblante. Pourquoi m'en as-tu parlé? pourquoi m'as-tu dit cela?

BAPTISTE.

Parce que le prétendu va arriver. Un beau jeune homme, qui est bien aimable; car on dit qu'il est joliment riche, et il faut vous préparer d'avance, pour tâcher de lui plaire, tout naturellement.

CAMILLE.

Ah, mon Dieu! voilà qui est encore pire; et je devine maintenant les recommandations de ma mère, la toilette qu'elle m'a préparée, la harpe qu'on a accordée ce matin; on va me faire chanter devant lui.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Dieu! quelle gêne, quel ennui!
C'est mon parrain qui le protége;

Un ami ; c'est bien mal à lui.
A ce jeune homme que dirai-je ?
Sans le voir je le hais déjà.

BAPTISTE.

C'est par trop tôt. Un jour peut-être,
De soi-même cela viendra ;
Mais faut au moins l'temps d'se connaître.

CAMILLE.

Quelle contenance aurai-je en présence de cet étranger ?

BAPTISTE.

Comme disait madame votre mère, il faut d'abord vous tenir droite, et puis lui faire des petits airs, des mines en dessous, comme font toutes les demoiselles qui veulent devenir des madames.

CAMILLE.

Jamais ! ça m'est impossible, j'aime mieux retourner à la ferme.

BAPTISTE.

Ne vous en avisez pas, mademoiselle, ça romprait le mariage, et ça ne ferait pas notre compte, à moi, surtout, qui ai depuis si longtemps un fameux projet.

CAMILLE.

Et quoi donc ?

BAPTISTE.

Vous savez, mademoiselle, que je suis la sagesse et la sobriété en personne, et que je ne vais jamais au cabaret, pas même le dimanche.

CAMILLE.

Oui, après ; je sais qu'on ne peut que te louer.

BAPTISTE.

Eh bien ! au contraire ; les autres se moquent de moi, et parce que je ne vais pas boire avec eux, ils m'appellent cafard, ce qui est désagréable ; aussi pour rétablir ma réputation, j'ai là une idée.

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

Je puis me vanter qu'elle est bonne ;
Le jour où l'on vous mariera,
C'est décidé, faut que j'm'en donne.
Oh ! oui, ma'm'sell', j'vous dois bien ça.
Pour vos bontés j'vous dois bien ça.
Depuis longtemps v'là que j'm'apprête,
Et c'est en fidèl' serviteur,

L'jour où vous perdrez votre cœur,
Que moi je veux perdre la tête.
L'jour où vous perdrez votre cœur,
Oui, moi je veux perdre la tête.

(On sonne au dehors.)

Oh! mon Dieu! on sonne à la grille. Un jeune homme à cheval, c'est lui; c'est le prétendu.

CAMILLE.

C'est fait de moi.

(On sonne dans l'intérieur.)

BAPTISTE.

Voilà monsieur qui sonne. (On entend en dehors : Baptiste! Baptiste!) Voilà madame qui m'appelle.

(On sonne encore.)

CAMILLE.

Et moi je m'enfuis.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DUMESNIL, entrant par la porte à gauche; BAPTISTE, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL, en peignoir.

Baptiste, Baptiste; mais allez donc ouvrir, ne faites pas attendre. (Baptiste sort.) Mon mari, mon mari... M. Dumesnil; il devrait être là pour recevoir.

M. DUMESNIL, sans habit, et paraissant à droite.

Ma femme! ma femme! c'est lui; il est entré dans la cour!

MADAME DUMESNIL.

Hé bien! vous n'êtes pas plus avancé que cela?

M. DUMESNIL.

J'étais avec Ducoudrai à composer cette lettre... Mon habit, qui n'est pas brossé.

MADAME DUMESNIL.

Et moi, le déjeuner... et tout mon monde à surveiller; est-ce que j'ai eu le temps de songer à ma toilette?

M. DUMESNIL.

Je ne peux pourtant pas recevoir ainsi mon gendre.

MADAME DUMESNIL.

Ni moi non plus.

DUCOUDRAI.

C'est ça, il ne trouvera personne à qui parler.

M. DUMESNIL.

Si, mon ami ; mon cher Ducoudrai, je t'en prie, tiens-lui compagnie pour un instant ; toi qui as du sang-froid et un habit.

M. et MADAME DUMESNIL.

Air : Dans la paix et l'innocence.

ENSEMBLE.

Dis-lui bien de nous attendre.
Dites-lui de nous attendre.

DUCOUDRAI.

C'est moi qui fais tout ici.
Il faut recevoir ce gendre,
Et rester auprès de lui.

M. et MADAME DUMESNIL.

Le voilà, le voilà; je m'enfuis.

(Ils rentrent chacun dans leur appartement.)

DUCOUDRAI, seul.

Il faut dans cette demeure,
Et lui plaire et l'amuser.
Je vais être tout à l'heure
Obligé de l'épouser.

Ces braves gens-là n'ont pas plus de tête...

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, au fond.

Qu'on ne se dérange pas, j'attendrai tant qu'on voudra. Je ne suis pas fâché de me remettre un peu, car c'est un enfantillage dont je ne puis me rendre compte ; l'aspect seul de cette maison m'a causé une émotion : ici, me disais-je, habite ma compagne, mon amie, celle à qui je vais devoir une nouvelle existence. (Se retournant et saluant Ducoudrai, qui s'est retiré pour l'observer à l'écart.) Pardon, monsieur, de ne pas vous avoir aperçu ; je désirais parler à M. Dumesnil.

DUCOUDRAI, le regardant.

Il va paraître, monsieur, et je suis chargé de le représenter momentanément.

ALPHONSE.

Monsieur est un de ses parents ?

DUCOUDRAI, de même.

Mieux que cela, monsieur, je suis un ami ! un ami intime de la famille, et de plus le parrain de la jeune personne.

ALPHONSE, à part.

Je vois que le parrain de la jeune personne est dans la confidence, rien qu'à la manière dont il me regarde.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont beau dire, je ne lui trouve rien de merveilleux ; ça rentre dans la catégorie ordinaire des prétendus... l'air gauche et les gants blancs.

ALPHONSE.

C'est bien indiscret à moi de me présenter de si bonne heure ; mais à la campagne, et surtout en ma qualité de voisin, j'ai pensé que je pouvais... (A part.) Ah çà ! l'ami intime ne m'aide pas du tout ; il devrait sentir cependant que mon entrée est assez embarrassante.

DUCOUDRAI.

Monsieur, à ce qu'il paraît, habite les environs ?

ALPHONSE.

Oui, monsieur...

DUCOUDRAI.

Il n'y a donc pas longtemps ? car moi qui connais tout le monde...

ALPHONSE.

Je suis arrivé il y a huit jours de Paris, où j'habite six mois de l'année...

DUCOUDRAI.

Fort bien ; je vois que monsieur a maison à la ville, maison à la campagne ; ce qui suppose une fortune assez agréable.

ALPHONSE.

Mais oui, monsieur.

DUCOUDRAI.

Je pense qu'elle est également solide ?

ALPHONSE.

Mais, monsieur... (A part.) Ils ont dû prendre d'avance leurs informations, et l'on ne fait pas subir ainsi un interrogatoire détaillé... (Haut.) Il paraît que M. Dumesnil est sorti ; mais madame est peut-être visible ?

DUCOUDRAI.

Non, monsieur ; ils sont tous deux ici à leur toilette.

ALPHONSE.

A leur toilette ! de la toilette pour moi ! (A part.) Des gens que l'on m'avait dit sans façon. (Haut.) Je suis fâché qu'un pareil motif retarde le plaisir que j'aurais à les voir, car on m'en a dit tant de bien dans le pays ; on m'a parlé surtout de M. Dumesnil comme d'un parfait honnête homme.

DUCOUDRAI.

Et l'on a eu raison. (A part.) Il ne faut pas que ma mauvaise humeur m'empêche de servir mes amis. (Haut.) Voilà quarante ans que je le connais, et c'est un homme d'honneur ; esclave de ses devoirs et de sa parole, à laquelle rien au monde ne le ferait manquer ; du reste, bon époux, bon père, adorant ses enfants et surtout sa fille, qui a été élevée comme chez madame Campan : c'est moi qui suis son parrain, et vous pouvez m'en croire.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

On lui donna, dès sa plus tendre enfance,
Des principes purs, excellents ;
On lui donna la grâce, la décence,
On lui donna l'esprit et les talents ;
On lui donna l'horreur de la toilette...

ALPHONSE, à part, et impatienté.

Ma foi, puisqu'on était en train,
On aurait dû, pour la rendre parfaite,
Lui donner un autre parrain.

DUCOUDRAI.

Et certainement celui qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

ALPHONSE, à part.

Comme c'est adroit de venir tout de suite me jeter cela à la tête ! J'arrivais ici dans les meilleures dispositions, et depuis qu'il m'a fait l'éloge de la famille, me voilà prévenu contre elle... Au reste, je vais en juger par moi-même. Les voici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DUMESNIL, en grande toilette ; M. DUMESNIL, en culotte courte, boucles, bas de soie, le chapeau sous le bras ; CAMILLE, coiffée en cheveux, avec une robe neuve, un collier.

Air : Ma Fanchette est charmante.

Ensemble.

M. et MADAME DUMESNIL.

Viens donc, qu'on te présente ;

Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

DUCOUDRAI.

L'entrevue est touchante.
Voyez quel embarras:
Elle est toute tremblante;
Ils n'osent faire un pas.

CAMILLE.

Grand Dieu! quel embarras!
Je suis toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

ALPHONSE, sur le devant de la scène, à gauche.

Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

TOUS.

Grand Dieu! quel embarras!

M. DUMESNIL, à sa femme.

Eh bien! avance donc.

MADAME DUMESNIL.

Ah çà! Camille, ne te tiens donc pas dans ma poche.

(Ils s'avancent tous trois. Alphonse va au-devant d'eux en saluant.)

ALPHONSE.

Mille pardons de vous avoir dérangés; et vous surtout, madame, combien je vous dois d'excuses!

MADAME DUMESNIL.

C'est M. Alphonse de Luceval, notre nouveau voisin.

M. DUMESNIL.

C'est nous qui sommes confus; vous nous surprenez dans un négligé...

DUCOUDRAI, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc? ils sont superbes.

M. DUMESNIL.

Mais à la campagne, on agit sans façons; et vous nous pardonnerez de vous avoir fait attendre.

ALPHONSE.

Le temps ne m'a pas paru long, car je causais avec monsieur, qui faisait votre éloge.

M. DUMESNIL.

Cet excellent ami!... Permettez que je vous présente ma fille.

ALPHONSE.

Mademoiselle...

MADAME DUMESNIL, bas à Camille.

Air de Paris et le village.

Allons, tenez-vous comme il faut,
Levez la tête davantage.

CAMILLE, bas.

Mais ma robe me gêne trop.

ALPHONSE, à part, en regardant Camille.

Quelle parure! c'est dommage!

MADAME DUMESNIL, bas à son mari.

Déjà je le vois enchaîné.

ALPHONSE, la regardant toujours.

Elle serait mieux, je parie,
Sans tout le mal qu'on s'est donné
Pour l'empêcher d'être jolie.

(A part.) Et moi qui avais demandé qu'elle ne fût pas prévenue; allons, on m'a manqué de parole. (Ils sont rangés dans l'ordre suivant : Alphonse le premier à droite du spectateur, Camille loin de lui au milieu du théâtre, entre M. et madame Dumesnil, et Ducoudrai à gauche.)

M. DUMESNIL, bas, à sa femme.

Maintenant, pour l'achever, tâche donc de faire parler ta fille, car elle n'a pas encore dit un mot.

MADAME DUMESNIL.

Elle qui d'ordinaire est d'une gaieté. (Bas, s'approchant de sa fille.) Allons, ma fille, allons, mademoiselle, tâchez donc d'être aimable.

CAMILLE, de même.

Je ne peux pas quand on me regarde.

M. DUMESNIL, bas à Ducoudrai.

Soutiens un peu la conversation, toi qui es le parrain, et qui n'as rien à faire.

DUCOUDRAI, à part.

Ils ont raison; si je ne m'en mêle pas, ils ne s'en tireront jamais, le prétendu surtout, qui a raison d'être riche, car il a l'air de n'être pas fort... (Traversant le théâtre, et passant entre Alphonse et Camille.) Eh bien, jeune homme, comment trouvez-vous notre pays?

ALPHONSE, à part.

En voilà un qui, avec son ton protecteur, me déplaît souverainement.

DUCOUDRAI.

Un bon pays, n'est-il pas vrai? un air pur; et puis vous qui êtes connaisseur... (regardant Camille) on y trouve de jolis points de vue.

ALPHONSE, froidement.

Superbes, comme vous dites; ceux surtout dont la nature a fait tous les frais.

DUCOUDRAI, à part.

Est-il bête! il ne comprend pas. (Haut.) Mais il me semble que seul, à votre âge, dans votre château, vous devez bien vous ennuyer?

ALPHONSE.

Je ne m'ennuie jamais... quand je suis seul.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille; c'est ce qu'elle me disait encore ce matin, parce qu'une bonne femme de ménage trouve toujours à s'occuper; et vous ne croiriez pas, monsieur, que cette chère enfant fait tout dans la maison.

CAMILLE, bas à sa mère.

Mais tais-toi donc.

DUCOUDRAI.

Et puis quelqu'un qui, comme vous, a été élevé à Paris, doit aimer les arts, doux charme de la vie... Monsieur joue peut-être du violon ou de la flûte?

ALPHONSE.

Fort mal; mais je cultive les arts pour moi, et non pour les autres.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille. Je lui ai toujours dit : Il faut avoir des talents et ne jamais les montrer. Aussi, monsieur, elle a dessiné dernièrement une tête de Romulus; une tête admirable, qui mériterait l'exposition. Eh bien, personne ne l'a encore vue que moi, son père et ses quatre frères; car son parrain même n'en a pas eu connaissance.

DUCOUDRAI.

C'est ma foi vrai, et c'est très-mal à toi.

MADAME DUMESNIL.

Allons, Camille, va donc chercher ton portefeuille, pour montrer à ton parrain.

ALPHONSE, à part.

J'y suis, c'est le parrain qui est le compère.

MADAME DUMESNIL.

Et puis, monsieur, qui est connaisseur, te donnera son avis.

CAMILLE.

Mais non, maman, y pensez-vous?

MADAME DUMESNIL.

Mais si, mademoiselle. Je le veux; allez chercher votre dessin, cette tête de Romulus.

CAMILLE.

Elle était affreuse, je l'ai déchirée.

MADAME DUMESNIL, bas, à son mari.

Elle a déchiré sa tête de Romulus.

M. DUMESNIL, croisant ses mains d'un air de désespoir.

Allons!

MADAME DUMESNIL.

Mais au moins tu pourrais nous faire entendre cet air nouveau; justement on est venu hier par hasard accorder ta harpe.

DUCOUDRAI.

Ça se trouve à merveille.

CAMILLE.

Ah, mon parrain! je vous en prie.

ALPHONSE.

Je serai enchanté de juger des talents de mademoiselle; je suis seulement fâché qu'elle n'ait point en moi un auditeur plus digne de l'apprécier.

CAMILLE, à part.

Dieu! qu'il a l'air moqueur! je n'y tiens plus, je suffoque. (Bas, à sa mère.) Par grâce, ne me fais pas chanter, c'est capable de me faire pleurer.

MADAME DUMESNIL.

Allons, rien ne nous réussit. (Voyant Baptiste, qui arrive.) Par bonheur, voilà le déjeuner; je les mettrai à côté l'un de l'autre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, la serviette sous le bras.

BAPTISTE.

Madame, vous êtes servie.

M. DUMESNIL.

J'espère que monsieur de Luceval voudra bien partager le déjeuner de famille?

MADAME DUMESNIL.

C'est sans façons, ce qu'il y aura.

BAPTISTE.

Marguerite dit qu'on ne fasse pas attendre, parce que le soufflé va tomber.

MADAME DUMESNIL, bas.

Veux-tu te taire?

ALPHONSE.

Je venais seulement pour causer avec M. Dumesnil de ces quatre arpents qu'il veut me céder.

DUCOUDRAI.

Eh bien, nous en parlerons à table; c'est là qu'il faut parler d'affaires.

ALPHONSE.

Impossible, car je vous avouerai franchement que j'ai déjà déjeuné.

M. et MADAME DUMESNIL.

Il a déjeuné!

MADAME DUMESNIL, à part.

Et tous mes préparatifs! Voilà le dernier coup... Je n'y suis plus, mes idées se brouillent. (Haut, à Alphonse.) Comment! monsieur, vous avez déjeuné?

ALPHONSE.

Oui, madame, avant de partir, une tasse de lait.

MADAME DUMESNIL.

C'est comme ma fille, ce matin, à la ferme.

ALPHONSE, à part.

Comme sa fille! Parbleu, celui-là est trop fort!

DUCOUDRAI.

Eh bien! il n'y a pas de mal. (Bas, à M. et à madame Dumesnil.) Ne vous en mêlez plus, car depuis une heure vous ne faites que des sottises.

M. DUMESNIL.

C'est bien possible; le manque d'habitude...

DUCOUDRAI.

Allons vite nous mettre à table.

M. et MADAME DUMESNIL, bas.

C'est fini, je n'ai plus faim.

DUCOUDRAI.

N'importe, venez toujours. (A Alphonse.) Mille pardons, mon

jeune ami, de vous laisser ainsi! Ma filleule, qui a aussi déjeuné, voudra bien vous tenir compagnie.

CAMILLE.

Ah, mon Dieu! comment vous voulez...

DUCOUDRAI, bas à M. Dumesnil.

Comme ça, voyez-vous, ça n'a pas l'air d'une entrevue.

Air du vaudeville des Deux Matinées.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.

M. DUMESNIL, bas.

Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

MADAME DUMESNIL, bas.

Oui, c'est un moyen honnête.

M. DUMESNIL.

Quand nous perdons tous l'esprit,
Lui seul conserve la tête.

DUCOUDRAI.

Et surtout mon appétit.
Je conserve mon appétit.

ENSEMBLE.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

(Ils entrent dans la salle à manger.)

SCÈNE X.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, à part.

Allons, ils s'en vont, et ils nous laissent ensemble : c'était arrangé d'avance; jusqu'à présent, c'est ce qu'ils ont fait de mieux, car, au moins, je pourrai juger par moi-même.

CAMILLE, à part.

Ah, mon Dieu! que j'ai peur! qu'est-ce qu'il va me dire? Je donnerais tout au monde pour que ce fût fini, et qu'il s'en allât.

ALPHONSE, de même.

Comment entamer l'entretien? c'est fort embarrassant.

CAMILLE, de même.

Il fera comme il voudra, mais ce n'est pas moi qui commencerai la conversation.

ALPHONSE, timidement, à Camille, et après un moment de silence.

Il paraît, mademoiselle, que... que vous déjeunez de bonne heure?

CAMILLE, de même.

Oui, monsieur.

ALPHONSE.

Je m'en félicite, puisque cela me procure l'occasion...

CAMILLE.

Vous êtes bien honnête.

ALPHONSE.

L'occasion de causer un instant avec une personne qu'on dit aussi aimable que spirituelle.

CAMILLE, à part.

Il ne me manquait plus que cela; si on lui a donné de ces idées-là, je ne dirai pas un mot.

ALPHONSE, à part.

Elle se tait! il me semble cependant que mon compliment méritait une réponse; essayons encore. (Haut.) D'après ce que j'ai pu voir, mademoiselle, vous aimez beaucoup la peinture?

CAMILLE.

Non, monsieur.

ALPHONSE.

Du moins, la musique?

CAMILLE.

Non, monsieur. (A part.) Est-ce qu'il voudrait me faire chanter?

ALPHONSE.

On assure cependant que vous y excellez.

CAMILLE.

Non, monsieur, au contraire.

ALPHONSE, à part.

Elle est plus franche que sa famille. (Haut.) Je vois que les soins intérieurs du ménage occupent vos instants; et vous vous plaisez beaucoup dans cette maison?

CAMILLE.

Oui, monsieur.

Air des Maris ont tort.

Je n'ai qu'un seul désir; j'espère
Y rester avec mon parrain,
Mes frères, mon père et ma mère.

ALPHONSE, à part.

Pour un prétendu, c'est divin;
Et grâce à l'agrément précoce
Que promet cet aveu civil,
Je vois qu'elle irait à la noce
Comme l'on part pour un exil.

CAMILLE, à la fin de ce couplet, cherche à s'en aller; mais au moment où elle s'aperçoit qu'Alphonse la regarde, elle lui dit :

Pardon, monsieur, mais il me semble qu'on sort de table.

ALPHONSE.

Un mot encore, car je ne vous ai rien dit du motif qui m'amenait en ces lieux.

CAMILLE, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va me parler d'amour? et maman, qui n'est pas là!

ALPHONSE.

Il est des projets qu'on aurait dû peut-être vous laisser ignorer, du moins, c'était mon désir; mais d'après ce que je viens d'entendre, je vois que vous les connaissez, et qu'ils n'ont pas votre aveu.

CAMILLE, qui l'a écouté à peine.

Moi, monsieur!

ALPHONSE.

Du moins, j'ai cru le comprendre : je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu vous causer un seul instant de chagrin; oui, mademoiselle (à part), car il faut bien la rassurer. (Haut, et cherchant à lui prendre la main.) Croyez que désormais mes intentions...

CAMILLE.

Eh bien, monsieur! qu'est-ce que ça signifie? Je vous prie de laisser ma main.

ALPHONSE.

Quoi! vous pourriez supposer?

CAMILLE.

Du tout, monsieur, je ne suppose rien; mais je vous prie de croire que je ne suis point habituée à ces manières-là.

ALPHONSE, à part.

Allons, décidément c'est une petite sotte; je vais trouver monsieur le parrain, et lui dire ce que j'en pense; fiez-vous donc aux réputations de province, et épousez les demoiselles sur parole.

(Il salue Camille, et entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XI.

CAMILLE; MADAME DUMESNIL, entrant par le fond.

MADAME DUMESNIL.

Eh bien?

CAMILLE.

Ah, maman! que je suis contente de te voir! il me semblait qu'il y avait si longtemps... (lui prenant la main) mais te voilà, je me retrouve.

MADAME DUMESNIL.

Eh bien! ce jeune homme, il est parti?

CAMILLE.

Grâce au ciel!

MADAME DUMESNIL.

Comment, grâce au ciel! et tu as l'air si heureux!

CAMILLE.

C'est que c'est fini; nous nous déplaisons tous deux, je l'espère du moins.

MADAME DUMESNIL.

C'est ce qui te trompe; tiens, le voilà qui parle avec mon mari et M. Ducoudrai : c'est sans doute pour faire la demande.

CAMILLE.

Ah, mon Dieu! tant pis! car je ne pourrai jamais l'aimer; d'abord il me fait peur, et rien que cette idée-là...

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce que ça signifie, mademoiselle? qu'est-ce que c'est que de pareils enfantillages? Taisez-vous : voici votre parrain, qui sans doute nous apporte de bonnes nouvelles.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL.

Eh bien! parlez vite.

DUCOUDRAI, d'un air composé.

Eh bien! c'est manqué.

MADAME DUMESNIL.

Comment!

CAMILLE.

Il serait vrai!

DUCOUDRAI.

Il m'a chargé, en termes très-honnêtes, de vous exprimer tous ses regrets, de vous présenter ses excuses; enfin, il paraît que ce mariage ne lui convient pas, et il va partir dès que son cheval sera prêt.

MADAME DUMESNIL.

Quel coup de foudre!

CAMILLE, sautant de joie.

Ah! que je suis contente! Maman, je vais ôter ma belle robe, n'est-il pas vrai?

MADAME DUMESNIL.

Comme tu voudras, mon enfant.

CAMILLE, sortant.

Dieu, quel bonheur! ce ne sera pas long.

SCÈNE XIII.

MADAME DUMESNIL, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI, puis BAPTISTE.

M. DUMESNIL, tenant une lettre à la main.

(A Ducoudrai.) Tiens, mon ami, puisque tu le veux absolument.

MADAME DUMESNIL.

Qu'est-ce donc?

M. DUMESNIL.

La réponse à M. de Géronville, que Ducoudrai m'a forcé d'écrire.

MADAME DUMESNIL.

Est-ce que vous acceptez?

DUCOUDRAI.

Oui, morbleu! pour montrer à ce monsieur qu'on peut se passer de lui. (Parcourant la lettre.) « Très-honoré de votre demande, que j'accueille avec grand plaisir. »—C'est cela même. (Appelant.) Baptiste!

MADAME DUMESNIL.

Mais songez donc qu'en envoyant cette lettre, c'est une promesse sacrée, irrévocable.

DUCOUDRAI.

C'est ce qu'il faut; sans cela, vous ne vous décideriez jamais. (Achevant la lettre.) Fort bien, tu y as joint l'invitation pour venir passer la soirée?

MADAME DUMESNIL.

Comment! encore une entrevue?

DUCOUDRAI.

C'est moi qui l'ai voulu; pendant qu'on y est, voilà comme il faut mener les affaires; un gendre de perdu, un autre de retrouvé. (A Baptiste, qui est entré un peu auparavant, lui remettant la lettre qu'il vient de cacheter.) Tiens, Baptiste, vite à cheval, et porte cette lettre à la ville, chez monsieur l'inspecteur général.

BAPTISTE.

M. de Géronville, je connais bien; mais dites-moi, monsieur Ducoudrai, est-ce bien vrai ce que l'on dit dans la maison, que ma'm'selle ne se marie plus?

DUCOUDRAI.

Rassure-toi, cette lettre est pour un autre mariage, qui ne peut pas manquer.

BAPTISTE.

A la bonne heure! je pars à l'instant. (Il va pour sortir et revient.) A propos, l'autre est là, qui demande à prendre congé de monsieur et de madame.

M. DUMESNIL.

L'autre?

BAPTISTE.

Oui, celui qui n'épouse plus; il peut attendre, n'est-ce pas?

M. DUMESNIL.

Au contraire, qu'il entre sur-le-champ; parce qu'il n'est pas notre gendre, il ne faut pas pour cela se quitter brouillés. (Baptiste introduit Alphonse, et il sort.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ALPHONSE, la cravache à la main.

ALPHONSE, un peu embarrassé.

Monsieur, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir exprimé, ainsi qu'à madame, combien je....

M. DUMESNIL, d'un air ouvert.

Tenez, mon cher monsieur, point d'excuses; vous avez dû, ce matin, nous trouver bien ridicules.

ALPHONSE.

Comment, monsieur?

M. DUMESNIL.

Que voulez-vous! cette idée de mariage, d'un gendre que nous

ne connaissions pas, nous avait tous troublés, et nous n'étions plus nous-mêmes; maintenant qu'il n'est plus question de rien, et que nous nous sommes expliqués, nous en agirons sans façons, sans cérémonie; ne voyez en nous que de bons voisins, qui vous estiment, qui vous aiment et qui seront charmés de vous le prouver.

ALPHONSE, étonné.

Eh mais! quel changement! ce langage franc et cordial. Monsieur... vous me voyez pénétré...

M. DUMESNIL.

Ce n'est pas cela que je vous demande; restez-vous à diner avec nous?

ALPHONSE.

Quoi, vous voulez...

DUCOUDRAI.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Eh, oui, morbleu! c'est la règle commune!
On trinque ensemble, et l'on reste garçon.

M. DUMESNIL.

Oui, nous croirons qu'on nous garde rancune,
Si vous n'acceptez sans façon.

MADAME DUMESNIL.

Oui, sur-le-champ et sans façon.

ALPHONSE.

Ah! dans ce cas je dois me rendre.

M. DUMESNIL.

A merveille! je suis ravi...
(Lui serrant la main.)
Et si la main que vous m'offrez ainsi
N'est plus pour moi la main d'un gendre,
Que ce soit celle d'un ami,
Que ce soit la main d'un ami.

ALPHONSE, à part.

Ce sont vraiment d'excellentes gens.

M. DUMESNIL.

Et puis, mon cher voisin, vous nous aiderez de votre présence; nous avons encore pour ce soir une autre entrevue.

ALPHONSE, souriant.

Ah! une autre entrevue!

M. DUMESNIL, riant.

Oui, le fils de M. de Géronville, qui, en même temps que vous, s'était mis sur les rangs.

MADAME DUMESNIL.

Nous ne perdons pas de temps, n'est-ce pas? Que voulez-vous! quand on a une fille à marier; vous saurez cela un jour.

M. DUMESNIL.

Vous avez pu voir que nous n'étions pas très au fait; moi, je n'y entends rien, ma femme perd la tête; au lieu que vous, qui êtes de sang-froid, et qui avez l'usage du monde, vous nous aiderez. Ah çà! c'est arrangé, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

De tout mon cœur.

MADAME DUMESNIL.

Et quant à la pièce de terre que vous désirez, tout ce que vous voudrez, monsieur, elle est à vous.

ALPHONSE.

Ah! ce ne serait qu'autant qu'il vous conviendrait de la vendre; car je n'y tenais que parce que l'on m'a dit qu'elle faisait partie autrefois de la propriété de M. de Saint-Rambert, mon oncle.

DUCOUDRAI.

M. de Saint-Rambert! Qu'est-ce que vous dites donc, jeune homme? M. de Saint-Rambert, le capitaine de vaisseau?

ALPHONSE.

Oui, monsieur.

DUCOUDRAI.

C'était votre oncle?

ALPHONSE.

Sans doute.

DUCOUDRAI.

Eh mais; c'était mon camarade de collége. Comment, vous êtes le neveu de ce pauvre Saint-Rambert! un diable, un écervelé, un excellent cœur, qui m'a donné plus de tapes... Il a dû vous parler de moi, Ducoudrai, Ducoudrai d'Épernay.

ALPHONSE.

M. Ducoudrai! oh! mais très-souvent; il vous aimait beaucoup.

DUCOUDRAI.

Et moi donc? Mais où diable avais-je la tête? Luceval, Luceval, je disais aussi : je connais ce nom-là; c'était sa sœur qui avait épousé un Luceval, avocat-général.

ALPHONSE.

Justement, mon père.

DUCOUDRAI.

Parbleu ! je connais tout cela.

ALPHONSE.

Que je suis heureux ! un ami de mon oncle.

M. et MADAME DUMESNIL.

C'est charmant ! quelle rencontre !

DUCOUDRAI.

Un gaillard que j'ai vu pas plus haut que ça ; eh bien ! ce que c'est que de ne pas s'expliquer pourtant : concevez-vous ? à la première vue, vous ne me plaisiez pas, oh ! mais du tout.

ALPHONSE, souriant.

Eh mais ! franchement, ni vous non plus.

DUCOUDRAI, riant.

Vraiment ! c'est très-drôle, d'anciens amis.

ALPHONSE.

Mais j'espère maintenant que nous nous verrons souvent avec mes bons voisins. (A Ducoudrai.) Vous êtes chasseur ?

DUCOUDRAI.

Oui, le dimanche.

ALPHONSE.

J'ai six cents arpents de bois à votre disposition.

DUCOUDRAI, lui donnant une poignée de main.

Six cents arpents ! c'est qu'il est très-aimable ce jeune homme-là.

ALPHONSE.

Air de Préville et Taconnet.

D'excellent vin ma cave est bien fournie ;
Venez souvent.

DUCOUDRAI.

Quel espoir m'est offert !

ALPHONSE.

Et j'ai de plus un homme de génie,
Un cuisinier élève de Robert.

DUCOUDRAI.

Un cuisinier élève de Robert !
C'est une existence de prince !
Dans son château je nous vois réunis ;
Et quel bonheur, mes chers amis,
De nous aimer comme en province,
Et de dîner comme à Paris !

M. DUMESNIL.

Ce sera charmant ! Mais en attendant, chacun à ses affaires.

(A Ducoudrai.) Car j'ai ma recette d'aujourd'hui, à laquelle tu vas m'aider. Ma femme a ses occupations de ménage. (A Alphonse.) Vous voyez que nous vous traitons en ami; et pour commencer, ne vous gênez plus avec nous : voilà des crayons, de la musique; faites un tour de jardin, prenez un livre, liberté tout entière; nous nous reverrons à dîner.

(Il sort avec madame Dumesnil et Ducoudrai.)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, seul.

Ma foi, ce sont de braves gens; quelle simplicité! quelle bonhomie! on ne m'avait pas trompé sur leur compte. Et moi, qui les avais trouvés sots et prétentieux; j'avais tort de les juger d'abord si sévèrement; ils ne sont pas brillants (il prend un livre sur la table à droite), mais ce sera un voisinage très-agréable; et moi, qui suis seul, je les verrai souvent; car, après tout, ce n'est pas leur faute si leur fille est une petite sotte, sans tournure et sans grâce. (On entend Camille, qui chante en dehors.) Eh! mais, c'est elle-même; elle a quitté sa belle robe: eh bien! elle n'en est pas plus mal pour cela, au contraire.

SCÈNE XVI.

ALPHONSE, CAMILLE.

CAMILLE, entre en sautant et chantant.

L'amour
Un jour...

(Apercevant Luceval.) Ah! pardon, monsieur.

ALPHONSE.

Je conçois, mademoiselle, que ma présence doit vous étonner.

CAMILLE.

Nullement. Mon père m'a dit que vous vouliez bien nous traiter en voisins, et que vous restiez à dîner; c'est un beau trait, et cela prouve que vous n'avez pas de rancune.

ALPHONSE.

Moi, de la rancune! et de quoi?

CAMILLE, souriant.

De l'ennui que vous avez éprouvé ce matin; et je m'en veux, pour ma part, d'y avoir contribué.

ALPHONSE, un peu troublé.

Comment, mademoiselle... (A part.) Maintenant qu'elle sait que je l'ai refusée, ma position est très-désagréable. (Haut.) Je vous prie de croire que des raisons, qui me sont personnelles...

CAMILLE, à part.

Ah, mon Dieu! le voilà comme j'étais ce matin, embarrassé, mal à son aise. (A Alphonse.) Rassurez-vous, monsieur, et remettez-vous bien vite; je ne suis point fâchée, je ne vous en veux point, au contraire; et la preuve, c'est que je venais de moi-même vous remercier, et vous tenir compagnie.

ALPHONSE.

De vous-même?

CAMILLE.

Eh, oui! me voilà sûre que vous ne m'épouserez pas; alors je n'ai plus peur. D'ailleurs, mon parrain m'a dit que vous étiez son ami; et ses amis deviennent les nôtres : vous voilà donc de la maison. Mais que je ne vous dérange pas, monsieur, continuez votre lecture; je venais chercher mon ouvrage.

(Elle s'approche de la petite table à gauche.)

ALPHONSE, la regardant pendant qu'elle arrange son fauteuil et qu'elle prend son ouvrage.

Il est de fait que ma présence ne lui impose plus du tout (Camille est assise et travaille), et que la voilà aussi à son aise avec moi qu'avec une ancienne connaissance.

CAMILLE, levant les yeux, et le voyant debout devant elle.

Eh bien, monsieur, vous ne lisez pas?

ALPHONSE.

Non, je n'en ai plus envie : d'ici au dîner, je n'ai rien à faire qu'à me promener; et si je ne vous gêne pas...

CAMILLE, à son ouvrage.

Moi! du tout, je travaille.

ALPHONSE, prenant une chaise, et s'asseyant près d'elle, mais à une petite distance.

Tant mieux, car je serai enchanté de causer. (Après une pause.) Je vois, d'après ce que vous me disiez tout à l'heure, que l'entrevue de ce matin ne m'a pas été favorable.

CAMILLE.

Mais, monsieur...

ALPHONSE.

Allons, parlez franchement, je ne vous ai pas plu.

CAMILLE, doucement.

Très-peu.

ALPHONSE.

C'est-à-dire pas du tout.

CAMILLE, baissant les yeux.

C'est vrai. (En souriant.) Vous voyez qu'il y avait de la sympathie.

ALPHONSE.

Je vois du moins que vous avez de la franchise; et en quoi vous ai-je déplu? Ce que je vous demande, c'est pour en profiter, c'est pour me corriger si c'est possible, et cela doit vous prouver...

CAMILLE.

Que vous avez un bon caractère, car la vérité ne vous fâche pas... Eh bien, monsieur, vous aviez avec moi un ton de protection, un air de supériorité, bien légitime sans doute, mais qui m'humiliait infiniment. C'était presque me dire : « Voyez comme je suis grand « et généreux; je suis plus riche que vous, plus instruit, plus spi- « rituel, et cependant je vous fais la grâce de vous épouser. »

ALPHONSE, s'approchant.

Quoi, mademoiselle, vous aviez de pareilles idées?

CAMILLE.

Et comment ne pas les avoir? Vous ne savez pas ce que c'est que la situation d'une pauvre jeune personne à qui ses parents ont dit : « Soyez aimable... soyez jolie... tenez-vous droite... c'est un « prétendu, donc vous devez l'aimer... donc il doit vous plaire, « car il est bien riche. » Ils n'ont jamais que cela à dire, et c'est là le terrible.

ALPHONSE.

Terrible! et en quoi?

CAMILLE.

Lorsqu'on est sans fortune, et qu'on épouse quelqu'un qui en a beaucoup, songez donc que de qualités il faut lui apporter en dot!

Air de la Robe et les Bottes.

Que de vertus il a le droit d'attendre!
Et quels devoirs on s'impose à jamais!
Oui, par les soins, par l'amour le plus tendre,
 Il faut payer tous ses bienfaits.
 On lui doit de son existence
 Le sacrifice généreux;
 Et l'on est par reconnaissance,
 Obligé de le rendre heureux.

ALPHONSE, à part.

Eh mais! c'est très-bien raisonner.

CAMILLE.

Et, en revanche, qu'est-ce qui vous en revient? et qu'est-ce qu'on gagne à se marier? d'être appelée *madame* et de porter un cachemire. La belle avance!

ALPHONSE, souriant.

Là-dessus il y aurait bien des choses à vous répondre; mais en admettant que ce raisonnement soit juste pour vous, du moins ne l'est-il pas pour moi, qui suis tout seul, qui n'ai aucun lien qui m'attache au monde, et qui cherchais à me marier, pour trouver dans ma femme une compagne, une amie, et surtout une famille.

CAMILLE.

Quoi, monsieur! vous avez perdu tous vos parents?

ALPHONSE.

Hélas, oui! et depuis longtemps. Orphelin, j'ai été élevé par mon oncle, capitaine de vaisseau, qui avait plus de trente campagnes, et qui dernièrement est mort dans mes bras des suites de ses blessures. « Mon neveu, mon ami, m'a-t-il dit, je te laisse ma fortune... « une fortune honorable, car je ne l'ai acquise qu'aux dépens des « ennemis de l'État. »

CAMILLE.

C'était là un brave marin.

ALPHONSE.

« C'est peu de chose que la richesse, a-t-il continué; mais avec « elle on se procure l'indépendance, et c'est beaucoup. Ne t'avise « donc pas de vendre ta liberté, soit en courant la carrière des pla- « ces, soit en cherchant quelque mariage opulent; choisis une bonne « femme, vis de tes rentes, élève tes enfants, et parle-leur quel- « quefois de ton oncle. » Il m'a serré la main, et il est mort.

CAMILLE, émue.

Quel honnête homme! moi, je l'aimais déjà.

ALPHONSE.

C'est alors que j'ai acheté dans ce pays le château de Luceval, qui était en vente; mais quand je me suis vu seul dans ce domaine, au lieu d'éprouver le bonheur de la propriété, je trouvais que mes appartements étaient immenses; mon parc me semblait désert; je n'avais autour de moi que des domestiques, des gens indifférents; aucun sourire n'accueillait mon arrivée, car personne n'attendait mon retour ou ne s'était inquiété de mon absence.

CAMILLE, rapprochant son fauteuil d'Alphonse.

Pauvre jeune homme !

ALPHONSE.

Air d'Aristippe.

Il faut, dit-on, dans la jeunesse,
Pour voir son destin embelli,
Faire le choix d'une maîtresse,
Et surtout le choix d'un ami.
Maitresse, ami... je sens au fond de l'âme
Que par eux seuls je pourrais être heureux ;
Et je voulais prendre une femme
Afin de les avoir tous deux.

CAMILLE, avec un peu d'attendrissement.

C'est donc pour cela, monsieur, que vous vouliez vous marier? (Ils se lèvent tous deux gaiement.) Maintenant, vous n'en avez plus besoin, puisque vous trouverez ici des voisins et des amis.

ALPHONSE.

Oui, votre parrain me l'a dit : je serai celui de la maison; mais le vôtre?

CAMILLE.

Le mien aussi.

ALPHONSE.

Bien vrai?

CAMILLE.

Je dis toujours vrai, vous le savez.

ALPHONSE.

Je ne vous déplais donc plus autant?

CAMILLE.

Non, c'est fini. Et moi, monsieur? car ce matin, j'en suis sûre, j'ai dû vous paraître bien gauche, bien maussade...

ALPHONSE, souriant.

Mais... un peu.

CAMILLE.

Ah! monsieur, ça n'est pas bien... c'est une revanche; mais, grâce au ciel, tout est fini, et d'ici à longtemps, j'espère, il ne sera plus question de mariage.

ALPHONSE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe; et, comme votre ami, je dois vous prévenir qu'on attend ce soir un nouveau prétendu.

CAMILLE.

Ah, mon Dieu ! que me dites-vous?... Voilà toute ma frayeur qui me reprend... encore une entrevue !

ALPHONSE.

Vraiment, oui... c'est un M. de Géronville.

CAMILLE.

Le fils de l'inspecteur ! et c'est aujourd'hui même ? J'étais si contente, si heureuse ! Vous venez de troubler toute ma joie.

ALPHONSE.

Ce M. de Géronville vous déplait donc beaucoup ?

CAMILLE.

Je le connais à peine.

ALPHONSE.

Et son âge, sa tournure ?

CAMILLE.

A peu près comme vous... pas si bien... Mais ce soir il faudra encore paraître en grande parure et en grande cérémonie ; et puis, devant tout le monde, j'en suis sûre, on va encore vouloir me faire chanter mon grand air ; c'est de rigueur.

ALPHONSE.

Eh bien ! que craignez-vous ?

CAMILLE.

C'est qu'il est très-difficile... Je le sais bien par cœur; mais c'est l'expression... Et cependant je voudrais bien ne pas paraître aussi ridicule que ce matin.

ALPHONSE.

Voulez-vous que je vous le fasse répéter ?

CAMILLE.

Bien volontiers ; tenez, voilà ma harpe.

ALPHONSE.

Avez-vous la musique ?

CAMILLE.

La voilà. Vous me reprendrez si ça ne va pas bien.

(Alphonse va prendre la harpe, et la met en place; Camille s'assied; Alphonse prend la musique et se place à côté d'elle.)

Air : Viens, viens, viens (de M. Amédée de Beauplan).

(Après la ritournelle de harpe.)

ALPHONSE.

Ah ! c'est bien, c'est très-bien,
Allons, du courage ;

Ah ! c'est bien, c'est très-bien,
Quel bonheur est le mien !

CAMILLE, chantant.

« Prêt à quitter la beauté qui l'engage,
« Un troubadour, fier de son doux servage,
« De son amour lui demandait un gage...

ALPHONSE.

Moi, j'appuierais sur cette phrase-là,
La, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Lors, détachant sa modeste ceinture,
« En rougissant, la jeune et belle Irma...

ALPHONSE.

Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Du chevalier tendre et galant
« Décora la brillante armure. »

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
C'est charmant! c'est charmant !

CAMILLE.

Cet air-là doit plaire.

ALPHONSE.

Quelle voix légère !
C'est beaucoup mieux, vraiment.

Deuxième couplet.

ALPHONSE, chantant.

« Des chevaliers alors le vrai modèle
« Lui répondit : » Rassure-toi, ma belle ;
« Jusqu'au trépas je te serai fidèle.

CAMILLE.

Appuyez bien sur cette phrase-là.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ALPHONSE.

« Si je brûlais d'une flamme nouvelle...

CAMILLE.

« Vous vous trompez, je crois, ce n'est pas ça.
Tra la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

« Toujours, toujours
« Mêmes amours ;
« Je te serai toujours fidèle. »

ALPHONSE.

Ah ! c'est fort bien, mademoiselle.

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

C'est charmant, c'est charmant !
Cet air-là doit plaire.
Quelle voix légère !
C'est charmant ! c'est charmant !
C'est beaucoup mieux, vraiment.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Eh bien, jeunes gens ! qu'est-ce que vous faites donc ?

CAMILLE.

La... mon parrain, qui vient nous déranger au plus beau moment... car monsieur, qui faisait le modeste, est excellent musicien.

ALPHONSE, remettant la harpe de côté.

C'est plutôt mademoiselle qui chante à merveille.

DUCOUDRAI, à Camille.

Il s'agit bien de chansons ! Ta mère te demande pour l'aider à préparer son dessert ; et puis on a besoin de ton avis pour placer l'orchestre.

ALPHONSE.

Comment, est-ce qu'il y aurait un bal ?

DUCOUDRAI.

Oui, un bal de famille.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu ! (A Alphonse.) De crainte qu'on ne m'invite pour la première contredanse, je dirai que je suis priée par vous, n'est-il pas vrai ? c'est un service d'ami.

ALPHONSE.

Oui, sans doute.

CAMILLE.

Parce qu'avec vous je n'ai pas peur, maintenant surtout que nous nous connaissons si bien. Adieu, mon parrain; adieu, monsieur Alphonse; je vais arranger le dessert, et puis après, j'irai reprendre ma belle robe. Est-ce ennuyeux!

ALPHONSE.

Vous êtes si bien ainsi!

(Camille sort.)

SCÈNE XVIII.

DUCOUDRAI, ALPHONSE.

DUCOUDRAI.

Ah çà! il me semble que maintenant vous êtes les meilleurs amis du monde.

ALPHONSE, la suivant des yeux.

Grâce au ciel; car, en honneur, elle est charmante.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, pas mal; elle est assez gentille, ma petite filleule.

ALPHONSE, avec chaleur.

Assez gentille! La physionomie la plus piquante et la plus spirituelle, un œil vif et malin; et puis elle cause à merveille.

DUCOUDRAI, froidement.

Oui, oui... elle n'est pas bête.

ALPHONSE, vivement.

C'est-à-dire, la conversation la plus aimable et la plus amusante: de la gaieté, de la finesse; et puis, mieux que cela encore, il y a là des qualités solides.

DUCOUDRAI, avec indifférence.

Oui, c'est une assez bonne enfant.

ALPHONSE, plus vivement.

Vous appelez ainsi la réunion des sentiments les plus nobles et les plus généreux... de la bonté, de la franchise, de la sensibilité; c'est un ange.

DUCOUDRAI.

Ah çà! dites donc, mon jeune ami, comme vous prenez feu! Il me semble que depuis ce matin il y a du changement.

ALPHONSE.

Écoutez, monsieur Ducoudrai, vous étiez l'ami de mon oncle, vous êtes le mien.

DUCOUDRAI.

Oui, sans doute.

ALPHONSE.

Eh bien ! promettez-moi d'abord de ne pas vous moquer de moi, ensuite de me servir.

DUCOUDRAI.

Et en quoi ?

ALPHONSE.

Je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un étourdi, pour une girouette, si vous voulez, ça m'est égal ; quand il s'agit du bonheur, on ne pense plus à l'amour-propre : je trouve Camille charmante, j'en suis amoureux ; c'est la femme qu'il me faut, et je vous prie de la redemander pour moi à son père.

DUCOUDRAI.

La redemander ! derechef ! et en réitérant ?

ALPHONSE.

Oui.

DUCOUDRAI.

Ça n'est plus possible, elle est promise et accordée à un autre ; il y a deux heures que la lettre est envoyée.

ALPHONSE.

Eh bien ! on rompra avec cet autre, comme j'ai rompu ce matin avec vous.

DUCOUDRAI.

La famille ne le voudra pas.

ALPHONSE.

Et pourquoi ?

DUCOUDRAI.

Parce que ce refus entrainerait les conséquences les plus graves, peut-être même la ruine de ce pauvre Dumesnil, qui n'a d'autre fortune que sa place de dix mille francs dans l'enregistrement ; et la colère de l'inspecteur général peut la lui faire perdre d'un moment à l'autre. Savez-vous ce que c'est, jeune homme, qu'un inspecteur général outragé ?

ALPHONSE.

Non, morbleu ! mais je sais bien que s'il n'y a pas d'autre obstacle, je vous invite d'avance à la noce, dans mon château de Luceval. Je cours trouver M. et madame Dumesnil, et je sais le moyen de les décider.

DUCOUDRAI.

Quel est-il ?

ALPHONSE.

Un moyen victorieux, auquel rien ne résiste, pas même les ins-

pecteurs généraux. Adieu, adieu, mon cher Ducoudrai ; je vous aime, je vous remercie.

DUCOUDRAI.

Il n'y a pas de quoi.

ALPHONSE.

C'est égal ; je reviens dans l'instant.

(Il entre dans la salle à gauche.)

SCÈNE XIX.

DUCOUDRAI, seul ; CAMILLE, M. DUMESNIL.

DUCOUDRAI, seul.

A-t-on idée d'un amour pareil ? Quand on la lui offrait, il la refuse ; et depuis qu'elle est la femme d'un autre, il l'adore. Il me semble que de mon temps on n'était pas comme cela ; on raisonnait ses extravagances.

(M. Dumesnil et Camille entrent ensemble ; Camille porte une assiette de fraises en pyramide.)

CAMILLE.

Mais, mon papa, ne vous donnez pas la peine ; je vais écrire les cartes.

M. DUMESNIL.

Eh, non ! morbleu ! tu ne peux pas tout faire, et j'aurai fini dans l'instant.

(Il se met à la table à droite, et écrit des cartes.)

CAMILLE.

A la bonne heure, d'autant que j'ai encore mon sucre à râper. (Elle dépose l'assiette de fraises sur la petite table à gauche.) Dieu, la belle pyramide ! pourvu qu'elle ne renverse pas.

DUCOUDRAI, debout entre Camille et M. Dumesnil.

Ah ! ah ! la femme de ménage qui s'occupe de son dessert.

CAMILLE.

Tiens, c'est vous, mon parrain ! Où est donc M. Alphonse ?

DUCOUDRAI.

Il est allé trouver ta mère, et je crois qu'en ce moment il s'occupe de toi.

CAMILLE.

De moi ?

DUCOUDRAI.

Oui, (la prenant à part, et à voix basse) et pour qu'il n'y ait pas en-

core de malentendu, dis-moi un peu, Camille, car je suis ton parrain, et tu dois tout me dire...

CAMILLE.

Oui, mon parrain.

DUCOUDRAI.

As-tu toujours autant d'antipathie pour M. de Luceval?

CAMILLE, baissant les yeux.

Mais... il me déplaisait ce matin.

DUCOUDRAI.

Et maintenant?

CAMILLE.

C'est l'autre, celui... qui va arriver.

DUCOUDRAI.

Et comment ça se fait-il?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, c'est peut-être attaché au titre de prétendu.

DUCOUDRAI.

C'est juste. Mais sous prétexte que M. de Luceval n'est plus ton prétendu, est-ce que par hasard... là... au fond du cœur, tu ne l'aimerais pas un peu?

(Pendant ce temps, Alphonse est rentré et reste au fond; M. Dumesnil, qui achève d'écrire ses cartes et qui a entendu les derniers mots, se lève de table, et dit à part :)

M. DUMESNIL.

Hein! Qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, mon parrain; quand ça viendra je vous le dirai. Pourquoi me demandez-vous cela?

DUCOUDRAI.

C'est que lui, de son côté, il t'aime, il t'adore à en perdre la tête.

M. DUMESNIL, à part.

Tant pis, morbleu! car voilà ce que je n'entends pas.

CAMILLE, à Ducoudrai.

Quoi! vraiment?

DUCOUDRAI.

Cela t'étonne?

CAMILLE, avec joie.

Oui.

DUCOUDRAI.

Et cela te fait peine?

CAMILLE.

Non, au contraire.

ALPHONSE, courant à Ducoudrai.

Dieu ! que viens-je d'entendre !

CAMILLE.

Comment! monsieur, vous étiez là ! Ah! que vous m'avez fait peur !

ALPHONSE.

Rassurez-vous, je quitte votre mère, qui me pardonne, qui me rend son amitié et le titre de gendre.

M. DUMESNIL, froidement.

Ma femme a eu tort, car elle doit savoir que maintenant cette alliance n'est plus possible.

CAMILLE.

O ciel!

ALPHONSE.

Je conçois, j'ai prévu les objections que vous alliez me faire : un autre a votre parole, et, en cas de rupture, son ressentiment peut vous enlever votre place; mais en épousant votre fille, ma fortune devient la vôtre, et j'acquiers le droit de la partager avec vous.

CAMILLE.

Ah ! maintenant, mon parrain, je l'aime tout à fait. (Avec joie, à M. Dumesnil.) Eh bien ! mon père ?

M. DUMESNIL.

J'en suis désolé, mon enfant ; mais je ne puis accepter.

Air : Connaissez mieux le grand Eugène.

Pour tenir toujours ma promesse
Je suis connu depuis longtemps ;
Et je préfère à la richesse
L'estime des honnêtes gens.
Oui, peu m'importe une disgrâce
Lorsque mes serments sont tenus :
On peut toujours retrouver une place,
L'honneur perdu ne se retrouve plus.

ALPHONSE.

Quoi ! monsieur, l'engagement que vous avez pris avec M. de Géronville ?...

M. DUMESNIL.

Est sacré pour moi, et rien ne peut le rompre, par la même raison que pour vous, ce matin, j'aurais refusé les plus beaux partis de France.

CAMILLE.

Ah, mon Dieu! que je suis malheureuse!

ALPHONSE.

O ciel! elle pleure!.... Vous le voyez, et vous ne vous laissez pas fléchir; mon ami, monsieur Ducoudrai, je vous en supplie, parlez pour moi.

CAMILLE.

Eh oui! mon parrain, vous restez là sans rien dire; et cependant ça vous regarde aussi, car je suis votre filleule.

DUCOUDRAI.

C'est vrai, morbleu! et je me fâcherai aussi à mon tour.

M. DUMESNIL.

Ça ne servira à rien, car je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes devoirs, et je sais ce qui me reste à faire. Camille, allez trouver votre mère. (Camille et Ducoudrai se retirent vers le fond à droite : M. Dumesnil s'approche d'Alphonse.) Et quant à vous, monsieur, je vous avais invité à passer la soirée avec nous; mais, d'après ce qui arrive, vous sentez que cela n'est plus possible, et je vous prierai même, jusqu'au mariage de ma fille, de vouloir bien suspendre vos visites.

ALPHONSE.

O ciel! ne plus la voir!

CAMILLE.

Ah! je ne pourrai jamais m'y habituer.

ALPHONSE, désolé, à Dumesnil.

Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez réduit au désespoir.

M. DUMESNIL, lui prenant la main.

C'est malgré moi, malgré moi, monsieur; car maintenant vous devez me connaître, vous devez savoir... (Bas.) Allons, mon ami, vous, qui êtes homme, ayez de la force, du courage; ayez-en pour nous trois : (lui montrant Camille, qui pleure) car vous voyez que cette enfant se désole.

DUCOUDRAI, avec colère.

Aussi, c'est ta faute.

M. DUMESNIL.

Et toi, au lieu de me chercher querelle, reste avec lui; (montrant Alphonse) tâche de le soutenir, de le consoler, car je crois qu'ils me feront perdre la tête.

ALPHONSE.

Ah! que je suis malheureux!

M. DUMESNIL, allant à sa fille, qu'il veut emmener.

Viens, viens, ma fille.

ALPHONSE, retenu par Ducoudrai.

Adieu, adieu, Camille.

CAMILLE.

Adieu, monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Ah ! je l'aimerai toujours.

CAMILLE, en pleurs, sortant avec son père.

Et moi aussi.

SCÈNE XX.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, se promenant avec agitation.

Je ne puis en revenir encore; a-t-on jamais vu une pareille tyrannie ? C'est un cœur inflexible, c'est un père dénaturé, c'est... (se reprenant) c'est un honnête homme au fond, je ne puis dire le contraire; et moi qui, ce matin, le regardais comme un bonhomme, comme un homme faible et sans caractère.

DUCOUDRAI.

Ah, bien oui ! dès qu'il s'agit de l'honneur, c'est un obstiné : je vous en avais prévenu; et il tient surtout à sa parole avec un entêtement qui n'est plus d'usage.

ALPHONSE.

Ah ! il y met de l'obstination; hé bien ! et moi aussi, et nous verrons !

DUCOUDRAI.

Que voulez-vous faire ?

ALPHONSE, avec désordre.

Je n'en sais rien; mais je ne peux pas vivre sans Camille : ça m'est impossible; et décidément je vais trouver M. de Géronville et me couper la gorge avec lui.

DUCOUDRAI.

Jeune homme, y pensez-vous ?

ALPHONSE.

Oui, morbleu ! c'est le seul moyen raisonnable; et je vais lui écrire : c'est vous qui serez mon témoin.

(Il s'assied à la table.)

DUCOUDRAI.

Il ne manquait plus que cela, nous voilà bien; et vous croyez

que je souffrirai... Holà ! quelqu'un ! (Baptiste paraît.) C'est Baptiste ; d'où lui vient cette mine effrayée ?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS ; BAPTISTE, pâle et défait.

BAPTISTE.

Vous voyez, monsieur, l'effet des passions.

DUCOUDRAI.

Qu'est-ce que ça signifie ?

BAPTISTE.

Que je suis un malheureux qui ai mérité d'être chassé, si vous ne daignez pas parler pour moi, d'autant qu'il y a de votre faute.

DUCOUDRAI.

De ma faute ?

BAPTISTE.

Oui, monsieur ; vous saurez qu'en bon serviteur je m'étais fait depuis longtemps une promesse... C'était de me griser le jour où le mariage de mademoiselle serait décidé ; car c'est la première fois de ma vie ; et si l'on m'y rattrape... (Pendant ce temps Alphonse est à la table, où il a écrit et déchiré deux billets.)

DUCOUDRAI.

Eh bien ! achève... Tu viens de boire ?

BAPTISTE.

Non, monsieur, je viens de dormir ; mais c'est l'instant du réveil, quand je me suis dit : « Baptiste, tu avais une commission « d'où dépendait le mariage de ta maitresse ; cette commission, « qui est-ce qui l'a faite ? »

ALPHONSE, se levant et écoutant.

Grand Dieu !

BAPTISTE.

« Tu avais une lettre pour M. de Géronville ; qu'est-ce qu'elle « est devenue ? »

ALPHONSE.

O ciel ! tu l'aurais perdue !

BAPTISTE.

Non, monsieur.

DUCOUDRAI.

Tu ne l'as point portée ?

BAPTISTE, tombant à genoux.

Non, monsieur, pardonnez-moi : la voilà.

ALPHONSE, lui sautant au cou pendant que Ducoudrai lui prend la main.

Ah! tu es notre sauveur, mon ami, mon cher Baptiste; je te dois la vie.

BAPTISTE.

Parce que je me suis grisé?

ALPHONSE.

Tiens, voilà de l'argent, voilà ma bourse, voilà de quoi boire.

BAPTISTE.

Non, non, monsieur, j'en ai assez comme cela.

ALPHONSE, appelant au fond.

Mon beau-père! ma belle-mère! toute la famille!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DUMESNIL, entrant par la droite; MADAME DUMESNIL, par le fond; CAMILLE, par la gauche.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

ALPHONSE.

Ce qu'il y a? Si vous saviez... quel bonheur! Camille, voulez-vous être ma femme?

CAMILLE.

Si je le veux!...

ALPHONSE, à M. Dumesnil.

Eh bien! rien ne peut plus s'y opposer? nous avons la lettre de l'inspecteur.

M. DUMESNIL.

Il a répondu?

ALPHONSE.

Non, il ne l'a pas reçue.

DUCOUDRAI.

Baptiste ne l'avait pas portée.

BAPTISTE, le tirant par son habit.

Ne dites donc pas cela à monsieur.

MADAME DUMESNIL.

Il serait vrai? ce cher Baptiste! Nous reconnaîtrons cela.

CAMILLE.

Va, je ne l'oublierai jamais.

BAPTISTE.

Et moi, qui craignais d'être grondé. (A Camille.) Dès que ça

vous est agréable, ma'm'selle, j'aurais voulu en boire davantage; mais ça n'était pas possible.

DUCOUDRAI, déchirant la lettre qu'il tient.

A merveille. Nous allons en écrire une autre bien honnête et bien respectueuse.

CAMILLE.

Par laquelle nous refusons.

MADAME DUMESNIL.

Et par laquelle nous annonçons que ma fille Camille...

DUCOUDRAI.

Épouse M. Alphonse de Luceval.!

CAMILLE.

Ah! ce n'est pas sans peine.

CHOEUR.

Air : Par l'amitié (de la Mansarde).

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

CAMILLE, au public.

Air de la Sentinelle.

Cette entrevue, où je tremblais d'abord,
Doit vous prouver qu'en toute circonstance,
En mariage, et même ailleurs encor,
On ne saurait avoir trop d'indulgence.
Quoiqu'ici vous connaissiez tous
Les défauts de la prétendue,
Montrez-vous complaisants et doux,
Et n'en restez pas avec nous
A cette première entrevue.

CHOEUR.

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

SIMPLE HISTOIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 mai 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE COURCY.

PERSONNAGES.

LORD ELMVOOD.
MISS MILNER, sa pupille.
LE DOCTEUR SANDFORT, ancien précepteur de lord Elmvood.
LORD FRÉDÉRIC, jeune lord, amant de miss Milner.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans l'hôtel habité par lord Elmvood et miss Milner.

Le théâtre représente un riche salon; grande porte au fond, deux portes latérales sur le premier plan, et deux croisées latérales sur le second; sur le devant, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un riche tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDFORT, LORD ELMVOOD.

SANDFORT.

Oui, morbleu! je vous répète que vous avez eu un grand tort.

ELMVOOD.

Mais, mon cher Sandfort...

SANDFORT.

Vous en avez eu deux, le premier d'accepter une pareille tutelle, et le second de prendre avec vous une pupille de dix-sept ans.

ELMVOOD.

Et le moyen de faire autrement? la fille d'un ancien ami.

SANDFORT.

N'importe, on refuse toujours; et vous aviez vingt raisons à alléguer, car à trente-trois ans on est encore un jeune homme. Ensuite votre position dans le monde, le célibat auquel vous vous êtes engagé, les vœux que vous avez prononcés.

ELMVOOD.

Quoi! vous pensez?...

SANDFORT.

Oui, monsieur, l'ordre de Malte vous compte parmi ses premiers commandeurs. Ce titre seul vous impose des devoirs, des obligations, une sévérité de principes et de conduite à laquelle vous avez dérogé en cette circonstance. J'ai donc raison de vous dire ce que je vous dis depuis trente ans : Vous avez tort.

ELMVOOD.

Mais...

SANDFORT.

Vous avez tort, et je ne sors pas de là. Parce que vous êtes grand seigneur, que vous êtes riche, que vous êtes puissant, vous croyez peut-être que j'oublierai qu'au collége d'Oxford vous avez été mon élève, et que j'ai le droit de vous gronder.

ELMVOOD.

M'en préserve le ciel!

SANDFORT.

A la bonne heure, et cette fois vous avez raison; car, entre nous, voyez-vous, il faut que la partie soit égale, sinon, votre serviteur.

Air de Préville et Taconnet.

Quand on jugea ma présence inutile,
Quand je quittai la classe où je régnais,
Je voulus bien partager votre asile,
Car de vous seul j'accepte des bienfaits;
Mais vous savez la clause que j'y mets :
De mon humeur je prétends rester maître,
Libre aujourd'hui comme j'étais hier...
Si je donnais, je me tairais peut-être;
Mais je reçois, j'ai le droit d'être fier.

ELMVOOD.

Rassurez-vous, mon cher professeur, je n'ai pas voulu porter atteinte à votre indépendance ; vous avez le droit de remontrance, c'est vrai; mais j'ai au moins celui de discuter et de vous répondre.

SANDFORT.

C'est juste, la réplique est permise, comme autrefois dans nos thèses de logique et de théologie.

ELMVOOD.

Eh bien donc, puisque vous me rappelez ce temps-là, je vous dirai que ces graves conférences, que vous présidiez au collége avec tant de talent...

SANDFORD.

Vous êtes bien bon.

ELMVOOD.

Vous ont donné dans le monde l'habitude de la controverse et de la discussion. Vous êtes rarement de l'opinion générale, et si je ne craignais de vous fâcher, j'ajouterais...

SANDFORT.

Allez toujours; je serai enchanté d'entendre la vérité, à charge de revanche.

ELMVOOD.

J'ajouterais que vous, qui êtes la bonté même, vous avez l'air quelquefois d'en manquer, non pas avec moi, mais avec miss Milner, ma pupille; vous vous plaisez à la contredire, vous n'êtes jamais de son avis.

SANDFORT.

C'est elle qui n'est jamais du mien, parce que la raison et elle ne peuvent pas être d'accord; mais vous, son tuteur, vous êtes aveuglé sur son compte, vous ne voyez que ses perfections.

ELMVOOD.

Et vous, Sandfort, vous ne voyez que ses défauts. Elle en a, je ne puis le nier, mais ils tiennent à sa jeunesse, à son inexpérience, à sa fortune même, qui attire autour d'elle cette foule de jeunes gens à la mode, d'adorateurs passionnés, toujours épris d'une jolie femme et de cent mille livres de rente. Mais à côté de ces légers travers qui frappent vos yeux, que d'excellentes qualités vous ne voulez pas voir!

Air du vaudeville des Maris ont tort.

Est-il un esprit plus aimable?
Est-il un cœur plus généreux?
Pour la trouver plus excusable,
Interrogez les malheureux.
Et si de ses étourderies
Vous ne voyez que les effets,
C'est qu'elle montre ses folies,
Et qu'elle cache ses bienfaits.

SANDFORT.

Et qui vous parle de cela, ou qui vous dit le contraire? Ce que je blâme en elle, c'est... c'est vous, c'est votre partialité à son égard, c'est la chaleur avec laquelle vous la défendez, vous que j'ai toujours vu le calme et la gravité même; ce que je blame sur-

tout, c'est la liberté que vous laissez à une jeune personne de son âge.

ELMWOOD.

Liberté qui ne doit vous blesser en rien ; car nos usages l'autorisent.

SANDFORT.

C'est la coutume de Londres, je le sais ; et ce n'en est pas mieux pour cela. Chez nos voisins d'outre-mer, en France, par exemple, ce n'est pas ainsi qu'on élève une demoiselle : elle ne quitte pas sa mère, elle ne sort jamais seule.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

En France, avant qu'on la marie,
On la surveille avec rigueur ;
Il n'est rien qu'on ne sacrifie
A la décence, à la pudeur.

ELMWOOD.

Plus tard peut-être elle s'en dédommage ;
Et si j'en crois quelques journaux français,
Des sacrifices du jeune âge
L'hymen souvent paya les intérêts.

SANDFORT.

Fort bien ; mais ici, comment justifierez-vous les assiduités de lord Frédéric, ce jeune seigneur tant connu par ses duels et ses galantes aventures, et qui, pour avoir été trois mois à Paris, se croit l'oracle du goût et de la mode ; ce brillant militaire, qui a fait toutes ses campagnes à Londres dans les boudoirs de nos ladys, ou dans les foyers de l'Opéra ? Eh bien ! c'est le chevalier, l'amant déclaré de miss Milner : tout le monde le sait ; mais ce qu'on ne sait pas encore, et ce dont je ne puis douter, c'est la préférence qu'elle lui accorde.

ELMWOOD.

Il serait vrai ?

SANDFORT.

Hier encore, dans cette brillante cavalcade qui se rendait au parc Saint-James, qu'ai-je aperçu ? Lord Frédéric à côté de miss Milner ; et celle-ci l'écoutait avec tant d'attention qu'elle en oubliait même le soin de son cheval, l'animal le plus vif et le plus fougueux, qui soudain s'est emporté.

ELMWOOD.

O ciel ! elle est blessée ?

SANDFORT.

Eh non! eh non! vous savez bien le contraire, puisque vous l'avez vue hier au soir, quand elle est revenue de l'Opéra, où elle était allée avec la tante de Frédéric, qui probablement avait accompagné ces dames. Eh bien ! eh bien ! qu'avez-vous donc? A peine si vous êtes remis de votre frayeur.

ELMWOOD.

Qui? moi! si vraiment: mais je pensais aux nouvelles que vous venez de m'apprendre. Vous savez que depuis longtemps je cherche à marier ma pupille, et voilà plus de vingt partis qu'elle a refusés. A coup sûr, lord Frédéric n'aurait pas été l'époux que j'aurais désiré pour elle; mais enfin il est d'une grande famille, d'une illustre naissance; et puis, comme vous le dites, s'il est vrai qu'elle l'aime, il n'y a rien à répondre.

SANDFORT.

Oui, morbleu! c'est un mariage qu'il faut faire le plus tôt possible.

Air des Scythes.

Un étourdi qui prend une coquette,
C'est convenable, et la moralité
Doit elle-même en être satisfaite,
Car si chacun, d'un beau feu transporté,
Eût, hélas! fait un choix de son côté,
Cela nous eût fait deux mauvais ménages;
Mais par cet hymen fortuné,
Ça n'en fait qu'un : en fait de mariage,
C'est, vous voyez, cent pour cent de gagné.

Mais taisons-nous, il ne s'agit plus de parler raison, car voici miss Milner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MISS MILNER, précédée par un domestique qui porte un tableau.

MISS MILNER, à la cantonade.

Portez chez moi les vases, les porcelaines, et prenez garde de rien abîmer; (au domestique) vous, placez là ce tableau.

(Le domestique place le tableau à gauche en entrant.)

ELMWOOD.

Eh! mon Dieu, miss Milner, qu'est-ce donc?

MISS MILNER.

Ah ! vous voilà ; bonjour, milord, comment avez-vous passé la nuit ?

ELMVOOD.

Fort bien, je vous remercie ; mais je vois que vous êtes déjà sortie.

MISS MILNER.

Je rentre à l'instant. Je viens de la vente de lady Sydenham ; c'était charmant, c'était admirable, nous avons été trois quarts d'heure pour descendre de voiture ; une foule, un monde, une cohue de gens comme il faut ; et surtout une chaleur ! deux dames se sont trouvées mal. Miss Arabelle, que vous connaissez, et pour laquelle vous avez une admiration particulière.

ELMVOOD.

Miss Arabelle ? eh ! vous me dites cela bien gaiement.

MISS MILNER.

D'abord, il n'y avait pas de danger ; et puis imaginez-vous qu'elle mettait du rouge, ce qu'on ne savait pas : de sorte qu'elle s'est évanouie sans changer de couleur !

SANDFORT.

Que de légèreté, et quelle folie !

MISS MILNER.

Hein, qui a parlé ? Pardon. (Lui faisant la révérence.) Si je n'avais pas vu monsieur Sandfort, je l'aurais deviné à l'obligeance ordinaire de ses réflexions ; me permettra-t-il de l'en remercier ?

SANDFORT.

Je vous permettrais plutôt d'en profiter, si vous étiez femme à user de la permission.

MISS MILNER.

Trop aimable ; mais, vous avez beau faire, vous ne me fâcherez pas ce matin, je suis trop heureuse. Imaginez-vous, milord, que j'ai fait des acquisitions charmantes ; entre autres, ce tableau que vous désiriez tant, ce fameux portrait de Villiers de L'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Malte.

ELMVOOD.

O ciel ! que dites-vous ?

MISS MILNER, montrant le tableau.

Le grand-maître est là !

ELMVOOD, courant au tableau, et l'examinant.

Je n'en reviens pas encore, une pareille surprise...

SANDFORT.

Eh bien ! milord, vous voilà séduit par une prévenance, une flatterie : comme si le désir de vous causer cette surprise était le seul motif qui l'eût conduite à cette vente. Elle y allait parce que la belle société de Londres s'y était donné rendez-vous ; elle y allait pour y paraître, pour y briller ; elle y allait parce que lord Frédéric y était.

MISS MILNER.

Et pourquoi pas ? Parmi nos jeunes gens à la mode, en est-il un plus brave, plus spirituel, qui soit de meilleur ton ? Je conviens qu'à ses hommages se mêle beaucoup de flatterie, et que peut-être tous ses éloges ne sont pas vrais ; mais, à n'en croire que la moitié, c'est déjà très-satisfaisant ; et si vous aviez entendu ce qu'il me disait ce matin sur cette course de Hyde-Park, où nous devons aujourd'hui nous trouver ensemble !

ELMWOOD.

Il y a une course à Hyde-Park ?

MISS MILNER.

Eh, oui ! sans doute, un pari de dix mille guinées ; on en parle depuis un mois : chacun a déjà fait emplette de ses chevaux, de ses livrées...

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Que d'équipages élégants !
Jugez quelle magnificence !
Ce sera, dit-on, comme en France,
Dans les plus beaux jours de Longchamps.

SANDFORT.

Oui, je connais ce passe-temps ;
Mais parmi ceux qui se hasardent
Dans ces lieux de foule inondés,
Quels sont, de grâce, répondez,
Les plus sots, de ceux qui regardent,
Ou de ceux qui sont regardés ?

MISS MILNER, prête à sortir.

Je vous le dirai à mon retour, car je vais m'occuper de ma toilette.

ELMWOOD.

Un instant, miss Milner ; comme votre tuteur, comme votre ami, il faut que je vous parle, ici même, d'un sujet très-important.

SANDFORT.

Je me retire.

ELMWOOD.

Au contraire, je désire que vous soyez présent à notre conversation ; j'ai besoin que vous m'aidiez de vos lumières.

MISS MILNER.

Quant à moi, je serais désolée de gêner monsieur.

SANDFORT, s'asseyant à gauche du spectateur.

Je reste donc; car les moindres désirs de milord sont des ordres pour moi.

ELMWOOD, de l'autre côté, près de la table, prenant aussi un siége, et faisant signe à miss Milner d'en faire autant.

Depuis deux ans que vous êtes sous ma tutelle, j'ai pu remarquer en vous de la légèreté, de l'étourderie, mais j'ai toujours rendu justice à votre extrême franchise ; c'est elle que j'invoque aujourd'hui ; c'est elle seule qui doit dicter votre réponse à la question que je vais vous adresser. Est-il vrai, comme on le dit, que vous aimiez lord Frédéric?

MISS MILNER.

En vérité, monsieur, une pareille demande a droit de m'étonner; mais moins encore que le ton avec lequel vous me l'adressez. Je ne vous ai jamais vu avec moi un air aussi froid et aussi sévère.

SANDFORT.

Le ton n'y fait rien; on vous demande, oui, ou non.

MISS MILNER.

Est-ce à vous, monsieur, ou à mon tuteur que je dois répondre?

ELMWOOD.

C'est à moi, à moi seul. Eh bien, pourquoi hésitez-vous?

SANDFORT.

Pourquoi? pourquoi? C'est bien facile à voir : c'est qu'elle l'aime, c'est qu'elle l'adore.

ELMWOOD.

Enfin, de grâce, répondez; aimez-vous lord Frédéric?

MISS MILNER, froidement.

Non, monsieur.

SANDFORT.

Qu'entends-je, vous ne l'aimez pas?

MISS MILNER, de même, et d'un ton résolu.

Non, monsieur, je ne l'aime pas.

SANDFORT.

Eh bien, mademoiselle, je n'en crois pas un mot.

ELMWOOD.

Et pour quelle raison?

SANDFORT.

Je n'en sais rien; mais je suis sûr qu'elle nous trompe.

ELMWOOD.

Quant à moi, miss Milner, qui n'ai aucun motif de douter de votre sincérité, je vous crois; mais je vous demanderai alors pourquoi vous avez encouragé à ce point les assiduités de ce jeune homme?

MISS MILNER.

Je ne sais : pour des motifs que je ne pourrais peut-être m'expliquer moi-même.

ELMWOOD.

Il faut cependant se décider : ou le nommer votre époux, ou ne plus recevoir ses visites.

MISS MILNER.

J'aimerais mieux qu'il pût les continuer.

SANDFORT.

Et pourquoi?

MISS MILNER.

Parce qu'il m'amuse.

SANDFORT, se levant.

O honte! vous l'entendez, si ce n'est pas là de la coquetterie!...

ELMWOOD, se levant, ainsi que miss Milner.

Eh bien, miss, j'exige que vous me promettiez de ne plus revoir lord Frédéric.

MISS MILNER.

Je vous le promets, monsieur.

ELMWOOD.

Dès aujourd'hui.

MISS MILNER.

Dès aujourd'hui! je le voudrais; mais cette course à Hyde-Park, depuis longtemps je m'en faisais un plaisir, j'en ai rêvé cette nuit, et puis j'ai promis à lady Seymour, et je n'y puis manquer, car vous savez, monsieur, qu'un engagement antérieur...

ELMWOOD.

Et ceux que vous venez de prendre avec moi, vous n'y attachez aucune importance?

MISS MILNER.

Beaucoup ! si vous y en attachez vous-même; mais le sujet dont il s'agit en mérite si peu, que je ne puis croire, milord, que vous, qui d'ordinaire êtes si bon et si indulgent...

ELMVOOD, vivement.

Il est des circonstances où l'indulgence est faiblesse, et je vous ai fait connaître mes intentions.

MISS MILNER.

Vos intentions?

SANDFORT.

A la bonne heure, voilà ce qu'il fallait dire tout de suite, et si l'on suivait mes conseils, si vous étiez ma pupille...

MISS MILNER.

Si j'étais votre pupille, monsieur, je...

SANDFORT.

Eh bien, que feriez-vous ?

MISS MILNER.

Je ferais... ce que je ferai aujourd'hui, car bien certainement j'irai à cette course.

ELMVOOD.

Et moi, je vous défends de sortir d'aujourd'hui. Je vous le défends, entendez-vous ?

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

MISS MILNER, SANDFORT.

MISS MILNER.

L'ai-je bien entendu ? un pareil langage ! C'est la première fois...

SANDFORT.

C'est là le mal.

MISS MILNER.

Lui ! milord Elmvood se fâcher contre moi ! me parler avec colère !

SANDFORT.

Oh ! mon Dieu, oui ! Il a dit : Je vous le défends; ces propres paroles; il n'y a pas moyen de rien changer au texte.

MISS MILNER.

Air : Et voilà comme tout s'arrange.

Quoi ! dans ces lieux, contre mon gré,
Il faut que son ordre m'enchaîne!

Puisqu'il le veut, je resterai;
J'obéis, mais non pas sans peine.

SANDFORT.

Fort aisément je le conçois;
Le sacrifice est des plus rudes;
Il veut, abusant de ses droits,
Que vous soyez raisonnable une fois...
C'est déranger vos habitudes.

MISS MILNER.

Monsieur...

SANDFORT.

C'est fâcheux; mais quand on a un tuteur, et un tuteur qui montre du caractère, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de céder.

MISS MILNER.

Si je cède, monsieur, ce n'est point dans la crainte de son ressentiment, mais dans la crainte de l'affliger en lui désobéissant.

SANDFORT.

A la bonne heure, vous avez raison; il vaut mieux le prendre comme cela. C'est ce que nous appelons une capitulation d'amour-propre.

MISS MILNER.

Moi, de l'amour-propre?

SANDFORT.

Ou, si vous l'aimez mieux, une retraite honorable et prudente. On se retranche dans les sentiments et dans le sublime, quand on ne peut pas faire autrement..

MISS MILNER.

Il me semble, monsieur, que si je voulais faire autrement, cela dépendrait de moi.

SANDFORT.

Je ne le pense pas.

MISS MILNER.

Et qui m'empêcherait de répondre à l'invitation de lady Seymour? de me rendre ce matin à cette partie de plaisir où je suis attendue?

SANDFORT.

Qui vous en empêchera? vous-même.

MISS MILNER.

Moi?

SANDFORT.

Oui, sans doute; vous réfléchirez aux ordres de votre tuteur,

à la défense qu'il vous a faite; défense très-sage et très-judicieuse, que je louerais davantage encore si la modestie me le permettait.

MISS MILNER.

Je comprends, c'est monsieur qui la lui a suggérée.

SANDFORT.

Comme vous dites ; conseils purement désintéressés, et pour lesquels je ne demande pas même de reconnaissance ; ma satisfaction intérieure me suffit.

MISS MILNER.

Votre satisfaction ; et laquelle ?

SANDFORT.

Air : On dit que je suis sans malice.

J'ai pour moi l'heureuse pensée
Que vous allez être forcée,
Malgré vous, indirectement,
De m'obéir en ce moment.

MISS MILNER.

Vous, monsieur, me parler en maître !
Alors, je dois le reconnaître,
Je vous devrai donc un plaisir,
Celui de vous désobéir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, on demande à vous parler.

MISS MILNER.

Et qui donc?

LE DOMESTIQUE.

Lord Frédéric.

MISS MILNER, avec joie.

Lord Frédéric ! ah ! tant mieux !

SANDFORT.

Miss Milner sait bien qu'il lui est défendu de le recevoir; mais vous pouvez avertir lord Elmvood. Où est-il dans ce moment ?

LE DOMESTIQUE.

Il s'est enfermé dans son cabinet pour lire des papiers qu'un courrier venait de lui apporter. Il ne veut recevoir personne, et ne descendra que pour le dîner.

SANDFORT.

Alors, j'en suis fâché pour le jeune seigneur ; mais vous pouvez lui dire qu'il n'y a personne au logis. Allez.

(Le domestique va pour sortir.)

MISS MILNER.

Georges, restez. Je voudrais savoir, monsieur, qui vous a permis de donner des ordres à mes gens?

SANDFORT.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle? Qu'est-ce que cela signifie?

MISS MILNER.

Que je suis chez moi.

SANDFORT.

D'accord. Cet hôtel vous appartient; mais il me semble qu'en l'absence de milord...

MISS MILNER.

C'est à moi seule de commander; j'en ai le droit, et j'en use. (Au domestique.) Dites à lord Frédéric que je serai charmée de le recevoir. Allez.

(Le domestique sort.)

SANDFORT.

Quoi, mademoiselle! une pareille audace! braver ainsi la défense de votre tuteur!

MISS MILNER.

C'est à lui seul, et non à ses conseillers intimes, que je dois compte de ma conduite.

SANDFORT.

Vous ne connaissez point milord Elmvood ; et quand il sera instruit de ce qui se passe, car il le saura...

MISS MILNER.

Je n'en doute point, et déjà, je le suppose, vous avez préparé votre rapport.

SANDFORT.

Des rapports ; et pour qui me prenez-vous ?

Air : Un page aimait la jeune Adèle.

Moi, des rapports! vous êtes mal instruite;
Sachez, morbleu! que le docteur Sandfort,
Des gens, tout haut, peut blâmer la conduite,
Mais n'a jamais su faire de rapport.
Il est des gens bien francs en apparence,

Qui lorsque, hélas ! on les blessa,
Pour mieux vous perdre attendent votre absence;
Pour attaquer, moi, j'attends qu'on soit là.

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE V.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

MISS MILNER.

A merveille ; je l'ai mis en fuite, et le champ de bataille me reste. (A lord Frédéric, qui entre et qui la salue respectueusement.) Lord Frédéric ! Je ne m'attendais pas, monsieur, au plaisir de cette visite.

FRÉDÉRIC.

Aussi, n'aurais-je pas pris la liberté de me présenter ; mais je viens par ordre supérieur. Un message important que lady Seymour, ma tante, m'a chargé de vous transmettre, et je me suis empressé d'obéir ; car vous savez que les ordres des dames...

MISS MILNER.

Oh, je sais, milord, que vous êtes la galanterie même.

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France ; et si j'ai obtenu quelques succès, c'est à cela seul que je les dois, parce que vous sentez bien que toutes nos ladys, qui sont habituées à la gravité et à la pesanteur nationales, voyant tout à coup un jeune gentleman qui joint à un fonds anglais des formes parisiennes, elles n'y sont plus, cela les trouble, les étonne, et on ne peut plus se défendre.

MISS MILNER.

C'est un succès de surprise.

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites ; il est vrai que cela m'a valu quelques querelles de la part des maris, et de nos jeunes lords, qui m'appellent fat !

MISS MILNER.

Fat !

FRÉDÉRIC.

Oui, fat ! c'est un mot français qui veut dire un homme aimable, un homme aimé des dames ; aussi je trouve l'expression originale, et je fais gloire d'être fat, d'autant que ça ne m'empêche pas d'être brave ; et depuis les trois coups d'épée que j'ai donnés, et les deux que j'ai reçus, on me permet d'être fat à volonté.

MISS MILNER.

Je ne vois pas en effet qui pourrait s'opposer...

FRÉDÉRIC.

Nous avons mon oncle Clarendon, un pair du royaume, véritable Anglais, qui de sa nature est toujours de l'opposition, et qui goûte peu mes manières françaises ; aussi nous sommes brouillés : vous ne croiriez pas qu'il refuse de payer mes dettes ?

MISS MILNER, riant.

Vous en avez donc, et beaucoup ?

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France, parce que, voyez-vous, à Paris cela s'apprend si facilement ; mais à dater de mon mariage je deviens raisonnable, et vous savez mieux que personne de qui dépend ma raison.

MISS MILNER.

Moi ! milord, je n'en sais rien, je vous jure. Mais revenons au message dont vous a chargé lady Seymour.

FRÉDÉRIC.

Comment, je ne vous en ai pas encore parlé ! c'est admirable ; mais à qui la faute ? à vous seule, qui me faites tout oublier. Je voulais donc vous prévenir que lady Seymour viendra vous prendre ici à deux heures, pour se rendre à Hyde-Park.

MISS MILNER.

A Hyde-Parck ? Je suis désolée ; mais je voulais vous prévenir qu'il m'est impossible de m'y rendre.

FRÉDÉRIC.

O ciel ! que me dites-vous ? et pour quelle raison ?

MISS MILNER.

Pour une raison très-grave ; j'ai une migraine, des vapeurs qui me font souffrir horriblement.

FRÉDÉRIC.

Cela n'est pas possible : je ne puis croire à une pareille indisposition.

MISS MILNER.

Comment, milord, vous ne croyez pas aux vapeurs et aux migraines ?

FRÉDÉRIC.

Non, madame, depuis mon voyage en France ; et j'en appelle à vous-même et à votre miroir, jamais vous n'avez été plus jolie.

MISS MILNER.

Vraiment ! Alors, c'est dommage ; car décidément, il ne m'est pas permis...

FRÉDÉRIC.

Pas permis ! et qui donc peut vous en empêcher ? J'y suis ! lord Elmvood, votre sévère tuteur.

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Est-il donc vrai, comme on l'assure,
Qu'il est soupçonneux et jaloux ?
Est-il vrai qu'il vous fait l'injure
De vous tenir sous les verroux ?
C'est un vrai scandale chez nous.
Ici, grâce à nos lois fidèles,
Les droits de tous sont respectés,
Et nous ne permettons qu'aux belles
D'attenter à nos libertés.

Enfin, il paraît que c'est un véritable tuteur à l'italienne ; et vous savez comment on les traite.

MISS MILNER.

Je sais, monsieur, que depuis mon enfance il veille sur moi avec la tendresse d'un père et d'un ami. Au milieu des circonstances les plus difficiles, c'est sa prudence qui a conservé, qui a augmenté mon héritage. Dans cette maladie si dangereuse qui mit mes jours en péril, c'est à ses soins que je dus la vie. Enfin, monsieur, c'est le meilleur des hommes, la perfection même. Mais, pardon de vous parler ici de perfection ; il est des genres de mérite trop graves et trop sérieux pour que ni vous ni moi puissions jamais y atteindre ; et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les respecter sans les comprendre.

FRÉDÉRIC.

Je vois, d'après votre raisonnement, que votre tuteur a un genre de mérite incompréhensible, et je le croirais assez d'après les bruits qui courent dans le monde.

MISS MILNER.

Des bruits sur lui ! Et que peut-on dire ?

FRÉDÉRIC.

Quoi ! vous ne le savez pas ? On dit que ce grave tuteur, cet homme si admirable, qui tient de la perfection et presque de la divinité, est amoureux comme un simple mortel.

MISS MILNER.

Amoureux! Et de qui?

FRÉDÉRIC.

Dans ces cas-là, on ne sait jamais au juste, parce que souvent les personnes elles-mêmes n'en sont pas bien sûres; mais on cite surtout miss Arabelle, cette jeune prude si sévère et si froide.

MISS MILNER.

Miss Arabelle! Ce n'est pas possible. Oubliez-vous, monsieur, que lord Elmvood est engagé dans l'ordre de Malte, et que les vœux qu'il a prononcés l'empêchent de jamais se marier?

FRÉDÉRIC.

Je le sais comme vous; mais cela n'empêche pas d'être amoureux et de s'occuper d'une jolie femme.

MISS MILNER.

Comment! vous pensez que miss Arabelle.

FRÉDÉRIC.

Franchement, je le croirais assez; une prude a des attraits pour un sage : en l'aimant, il croit encore aimer la vertu, et c'est commode pour les principes. Du reste, lord Elmvood ne perd pas une occasion de louer miss Arabelle, et de la citer partout comme un modèle à suivre.

MISS MILNER.

Il est vrai.

FRÉDÉRIC.

Au point qu'il approuve en elle ce qu'il blâme dans les autres. Tenez, aujourd'hui, par exemple, cette fête brillante où l'on vous défend d'assister, elle y sera, et certainement lord Elmvood trouvera cela tout naturel.

MISS MILNER.

Vous croyez?

FRÉDÉRIC.

Tandis que vous, il vous est défendu de vous amuser : vous êtes sa pupille. Et si vous saviez cependant de quels plaisirs il prétend vous priver! Ce spectacle si varié et si piquant, ce monde, cette foule, ces riches landaux, ces brillantes cavalcades qui entourent votre char et qui vous servent d'escorte; cette arène magnifique, où mille femmes viennent disputer le prix des grâces et de la parure, et où vous verrez tous les regards vous chercher et vous proclamer la plus belle!

MISS MILNER.

La plus belle ; c'est pourtant bien séduisant, surtout si miss Arabelle y doit être.

FRÉDÉRIC.

Elle y sera, je vous le jure ; car elle l'a promis à lady Seymour. Ces dames doivent s'y rencontrer.

MISS MILNER.

Eh bien ! j'irai, j'irai aussi, quand je devrais forcer mon tuteur à m'y accompagner ; je vous le promets maintenant.

FRÉDÉRIC.

Et maintenant je suis le plus heureux des hommes. Je cours prévenir lady Seymour, et je reviens à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MISS MILNER, seule.

Au fait, il a raison ; lord Elmvood est mon tuteur ; mais il n'est pas mon maître, je ne suis pas son esclave, et s'il osait me refuser, je lui dirai que je le v... ; ou plutôt je ne vois pas pourquoi je lui demanderais cette permission : il ne doit descendre de son cabinet que pour dîner, je cours à ma toilette. Par bonheur, ma nouvelle parure est délicieuse : le chapeau le plus à la mode. C'est bien fait, je serai charmante ; ce n'est pas pour moi, ça m'est égal, je n'y tiens pas ; mais nous verrons ce que dira miss Arabelle. Oui, courons vite. Dieux ! lord Elmvood.

SCÈNE VII.

MISS MILNER, LORD ELMVOOD.

ELMVOOD.

Ah ! vous voici, miss Milner, le ciel en soit loué.

MISS MILNER.

Et pourquoi donc, monsieur ? (A part.) Allons, du courage et de la fermeté.

ELMVOOD.

J'avais entendu de mon cabinet le bruit d'une voiture, et je craignais que ce ne fût la vôtre ; pardon d'avoir pu vous soupçonner. Je vois à votre toilette que vous n'avez pas même eu l'idée de me désobéir ; je vous en remercie, miss Milner : car c'eût été une of-

fense que je n'aurais jamais pardonnée; et si vous saviez combien je suis malheureux quand il faut me fâcher contre vous, combien il m'en coûte de vous traiter avec sévérité...

MISS MILNER.

Vous, monsieur!

ELMWOOD.

Mais daignez m'écouter maintenant, et permettez-moi de me justifier à vos yeux.

MISS MILNER, à part.

O ciel! voilà à quoi je ne m'attendais pas. (Haut.) Vous, milord! vous justifier auprès de moi!

ELMWOOD.

Oui : votre réputation est un bien qui m'a été confié et dont je suis responsable ; c'est la plus belle dot que je puisse offrir à celui que vous choisirez, et je veux qu'elle lui soit remise comme vos autres richesses, pure et intacte.

Air : T'en souviens-tu?

Voilà pourquoi, me montrant si sévère,
J'ai cependant dérangé vos plaisirs,
Moi, ce matin, qui d'ordinaire
Vole au-devant de vos désirs.
Jugez alors si je vous aime,
Puisque l'espoir seul de vous protéger,
Aujourd'hui m'a fait braver même
La crainte de vous affliger.

Il m'a donc semblé que les assiduités de lord Frédéric...

MISS MILNER.

Lord Frédéric? Ne vous ai-je pas dit, milord, ce que je pensais de lui?

ELMWOOD.

M'avez-vous dit votre pensée tout entière? Peut-être avez-vous été retenue par la présence de Sandfort, par la crainte de voir désapprouver votre choix ; mais vous êtes seule avec moi, avec votre ami, avec celui qui donnerait ses jours pour vous, et qui d'avance vous assure de son consentement. Eh quoi! vous vous taisez? Allons, miss Milner, ma fille, mon enfant, ne craignez rien ; quand votre aveu devrait m'affliger, votre confiance est déjà un bonheur, et je serai toujours heureux par l'idée seule que vous allez l'être.

MISS MILNER.

Et je le suis en effet ; car jamais rien n'a été plus doux pour mon cœur que l'amitié que vous me témoignez en ce moment.

ELMWOOD.

Eh bien donc, répondez-moi; lord Frédéric serait-il l'époux de votre choix? a-t-il reçu de vous quelque espérance?

MISS MILNER.

Lord Frédéric n'est pas celui que je choisirais. Je n'ai jamais encouragé sa tendresse; mon seul désir est de rester auprès de vous comme je suis, et de vous obéir en tout.

ELMWOOD.

M'obéir! Eh bien! dans ce moment j'exige une preuve de votre soumission et de votre amitié. Habillez-vous, et allez à cette fête où l'on vous attend.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

ELMWOOD.

C'est moi maintenant qui vous le demande et qui vous en supplie.

MISS MILNER.

Ah! je ne suis pas digne de tant de bonté, je ne la mérite pas; cette fête maintenant me serait odieuse : permettez-moi de ne pas vous quitter, de passer ma journée ici avec vous en famille.

ELMWOOD.

Vous m'accuserez encore d'être l'ennemi de vos plaisirs.

MISS MILNER.

Oui, si vous me forcez à sortir : ainsi, vous n'insisterez plus, n'est-ce pas? je reste.

ELMWOOD.

Si telle est vraiment votre volonté...

MISS MILNER.

Oui, ma volonté, mon désir, je n'en ai pas d'autre.

ELMWOOD.

Eh bien, tant mieux; car je voulais vous parler, ainsi qu'à Sandford, d'un événement très-important pour moi, d'un changement qui arrive dans ma fortune.

MISS MILNER.

Parlez vite, quel bonheur! j'ai donc aussi une part dans votre confiance : eh bien! monsieur...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE annonçant; puis FRÉDÉRIC.

LE DOMESTIQUE.

Lord Frédéric.

MISS MILNER.

Lord Frédéric ! ah, mon Dieu ! je l'avais oublié.

FRÉDÉRIC.

J'ai l'honneur de saluer lord Elmvood, que je ne me croyais pas être assez heureux pour rencontrer. (A miss Milner.) Comment, miss ! vous n'êtes pas encore prête ? Ces dames sont en bas, qui vous attendent ; et j'ai réclamé l'honneur de vous donner la main. (Regardant lord Elmvood.) Eh bien, est-ce arrangé ? est-ce convenu ? Monsieur nous priverait-il de sa présence ? ou est-il des nôtres ? vient-il avec nous ?

ELMVOOD.

Où donc ?

FRÉDÉRIC.

A Hyde-Park, à cette course si brillante où miss Milner m'a permis d'être son chevalier.

ELMVOOD.

Vous, son chevalier !

MISS MILNER, à lord Elmvood.

Oui, monsieur ; (à lord Frédéric) mais je voulais vous dire.....

FRÉDÉRIC.

Oh ! je n'accepte pas d'excuse, j'ai votre parole.

ELMVOOD.

Je croyais que miss Milner m'avait dit qu'elle n'avait aucun engagement ; il paraît qu'elle aura oublié...

FRÉDÉRIC.

Oublié, c'est impossible ; car c'est aujourd'hui, c'est ici même que miss Milner a daigné me promettre...

ELMVOOD.

Aujourd'hui ! comment ! monsieur nous avait déjà fait l'honneur de nous rendre visite ?

FRÉDÉRIC.

Oh, mon Dieu, oui ; il n'y a qu'un instant, je me suis présenté ; par malheur vous n'y étiez pas, c'est votre aimable pupille qui en votre absence a daigné me recevoir.

ELMVOOD.

Vous recevoir (à demi-voix, à miss Milner) ici même, aujourd'hui ; quand ce matin vous m'aviez juré... Ah ! miss Milner...

MISS MILNER.

Permettez, monsieur, je dois avant tout vous expliquer...

ELMVOOD.

C'est inutile; il est déjà fâcheux que pour me persuader vous ayez besoin d'explication : autrefois un mot aurait suffi; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai jamais prétendu vous contraindre; permis à vous d'aller à cette fête avec lady Seymour et avec monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est admirable! vous êtes le modèle des tuteurs. Eh bien! partons-nous?

MISS MILNER.

Non monsieur; (regardant lord Elmvood) j'espère que plus tard on pourra m'entendre; mais en attendant je vous prie de faire mes excuses à lady Seymour et à ces dames, car bien décidément je reste ici, et je ne sortirai pas.

(Elle fait la révérence, et sort.)

SCÈNE IX.

LORD ELMVOOD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Comment, milord! elle s'éloigne, elle refuse de nous suivre à cette fête, qui tout à l'heure encore était l'objet de tous ses vœux? Qu'est-ce que cela signifie?

ELMVOOD.

Cela signifie qu'elle a changé d'idée.

FRÉDÉRIC.

Non, morbleu! ce n'est pas naturel; ni moi ni ces dames ne serons dupes d'une pareille conduite; sa réponse était dictée par vous, et ce consentement que vous donnez en apparence, et avec tant de générosité, n'était qu'une prétexte adroit.

ELMVOOD.

Un prétexte; je pourrais vous répondre, monsieur, que je suis maître ici, et que quand je commande chacun obéit; mais en supposant, comme vous le dites, que j'aie besoin de prétexte, il me semble que je n'en manquerais point, et que, comme tuteur de miss Milner, j'aurais droit de défendre les visites et les assiduités d'un jeune homme dont j'ignore même les intentions et les motifs.

FRÉDÉRIC.

Si jusqu'ici, monsieur, j'ai tardé à me déclarer, c'est que ma

position ne me le permettait pas; c'est que je sollicitais un régiment, que je n'ai encore pu obtenir; c'est que brouillé avec lord Clarendon, le chef de ma famille, je craignais qu'il ne refusât son consentement; mais, puisque vous l'exigez, monsieur, je viens formellement vous demander mis Milner en mariage; je vous déclare que je l'aime, que je l'adore, que je suis aimé.

ELMWOOD.

Aimé! Et quelles raisons avez-vous de le croire?

FRÉDÉRIC.

Là-dessus, monsieur, c'est moi que cela regarde. Dieu merci, je m'y connais, et j'ai su lire dans son cœur; mais si, après un tel aveu, vous hésitez encore; si vous refusez un parti aussi brillant qu'honorable, modestie à part, parce qu'en affaires la vérité avant tout; si vous refusez enfin d'agréer ma recherche, je commencerai à croire à un bruit auquel, pour votre honneur, je refusais d'ajouter foi : c'est que vous êtes amoureux, non pas, comme on le dit, de miss Arabelle, mais de votre pupille elle-même.

ELMWOOD.

Moi, monsieur! on pourrait supposer!... Apprenez que dans ma position un tel doute est une offense.

FRÉDÉRIC.

Comme vous voudrez, monsieur; mais si je me suis trompé, il faut me le prouver autrement que par des discours; car, malgré la sévérité de vos principes, je vous déclare que je n'ai point de confiance dans les protestations d'un tuteur hypocrite.

ELMWOOD.

Et moi, monsieur, heureusement pour vous, je n'attache pas d'importance aux discours d'un fat.

FRÉDÉRIC.

Un fat! encore un qui emploie l'expression; eh bien, oui, monsieur! je suis un fat; car tel est mon plaisir, et je ne vois pas pourquoi, dans l'Angleterre, qui est le pays de la liberté, il ne serait pas permis à chacun d'être comme il lui plaît; je suis ainsi parce que je le trouve bon, et je vous demanderai raison de ce que vous le trouvez mauvais.

ELMWOOD.

Vous auriez fort à faire, monsieur, s'il vous fallait chercher querelle à tous ceux qui partagent mon opinion sur votre compte.

Mais, dans tous les cas, vous me trouverez toujours à vos ordres.

FRÉDÉRIC.

Aujourd'hui même, milord; à moins que sur-le-champ vous ne me donniez votre consentement pour épouser votre pupille.

ELMWOOD.

Voilà une condition qui rend le mariage impossible.

FRÉDÉRIC.

Et c'est ce que nous verrons; car je vous déclare que malgré vous-même, malgré votre tyrannie, miss Milner sera à moi; et quand je devrais la soustraire à votre pouvoir, l'enlever de ces lieux.

ELMWOOD, mettant la main à son chapeau.

L'enlever! enlever miss Milner! C'est trop fort, monsieur; et si je ne me respectais moi-même, je vous aurais déjà fait chasser par mes gens; mais vous avez besoin d'une leçon, et c'est un soin que je me réserve. Sortons.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; SANDFORT.

SANDFORT.

Eh bien! eh bien! où courez-vous donc ainsi comme des étourdis?

FRÉDÉRIC.

Ne faites pas attention. C'est une demande en mariage que je vais faire à monsieur.

ELMWOOD.

Oui, Sandfort, nous avons à sortir ensemble. Laissez-nous.

SANDFORT.

Non, parbleu! Je saurai auparavant ce dont il s'agit, et quelle est cette calèche qui depuis une heure est à la porte, et où sont des dames qui s'impatientent.

FRÉDÉRIC.

Dieu! lady Seymour, ma respectable tante. Milord, je vais lui faire mes excuses, la prier de partir sans miss Milner et sans moi; de là je passe chez un ami, et dans un quart d'heure je serai ici dans votre jardin avec deux témoins.

SANDFORT.

Deux témoins!

Air de Turenne.

Vous voulez donc vous battre, je suppose?

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites, dans l'instant.

SANDFORT.

Quoi! vous pouvez d'une pareille chose
Parler aussi tranquillement?

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi pas? il est permis, je pense,
De se brûler la cervelle en riant.
Moi, j'y suis fait.

SANDFORT.

Et depuis quand?

FRÉDÉRIC.

Mais... depuis mon voyage en France.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LORD ELMVOOD, SANDFORT.

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie? depuis quand avez-vous des relations avec un pareil étourdi? Est-ce que vous savez avec qui il va se battre?

ELMVOOD, froidement.

Oui, c'est avec moi.

SANDFORT.

Bonté de Dieu! que m'apprenez-vous là?

ELMVOOD.

Taisez-vous, Sandfort, taisez-vous. Il n'y a pas moyen de faire autrement; mon honneur, celui de miss Milner...

SANDFORT.

Miss Milner! j'en étais sûr. C'est elle qui est cause de tout.

ELMVOOD.

C'est ce qui vous trompe, c'est moi qui ai insulté, qui ai outragé ce jeune homme; je l'ai menacé de le mettre à la porte, de le faire chasser par mes gens, et, entre gentilshommes, ce sont des injures qui ne se pardonnent point.

SANDFORT.

Et que m'importe à moi? Est-ce que vous croyez que je le souffrirai?

ELMWOOD.

Sandfort! au nom du ciel! si l'on vous entendait.

SANDFORT.

Et je veux qu'on m'entende, je veux que l'on connaisse votre extravagance, votre folie; je veux que l'univers entier...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; MISS MILNER.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! d'où vient ce bruit? et qu'y a-t-il donc?

SANDFORT.

Ce qu'il y a, mademoiselle, ce qu'il y a...

ELMWOOD, lui mettant la main sur la bouche.

Sandfort, je vous en conjure...

SANDFORT.

Je me tairai, milord, je me tairai pour votre honneur, mais il n'en est pas moins vrai que je l'avais prévu, que je l'ai toujours dit; et sans les caprices, sans les inconséquences de mademoiselle, le plus honnête homme d'Angleterre ne serait pas exposé à aller aujourd'hui se couper la gorge avec un étourdi.

MISS MILNER.

O ciel! que dites-vous?

SANDFORT.

Eh bien, oui! c'est plus fort que moi, je ne veux pas me taire. Tel que vous le voyez, il va dans l'instant même se battre avec lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est fait de moi. Je me meurs.

ELMWOOD.

Sandfort! elle se trouve mal.

SANDFORT, allant à elle.

Eh non! morbleu! eh non! il ne s'agit pas de cela; il faut le détourner de ce dessein, il faut qu'il y renonce! il faut qu'il nous donne sa parole. Et encore il nous la donnerait, que je n'y croirais pas; car je n'ai plus de confiance en lui ni en son caractère. Lui qu'engagent des vœux sacrés et solennels! lui, un chevalier de Malte, aller se battre pour une femme!

MISS MILNER.

Grand Dieu! c'est pour sa pupille!

SANDFORT.

Et pour qui donc? à coup sûr ce n'est pas pour moi. Mais s'il est sourd à mes prières, s'il résiste à notre amitié, j'ai mon projet, je saurai bien l'en empêcher. (A milord Elmvood.) Milord, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout, je m'attache à vos pas; je me mettrai entre vous deux, et si je suis tué, vous penserez quelquefois à votre vieux précepteur et à la dernière leçon qu'il vous aura donnée.

MISS MILNER, joignant les mains.

Monsieur Sandfort, monsieur Sandfort, je vous demande pardon d'avoir jamais pu vous offenser.

SANDFORT.

Eh! il n'est pas question de pardon, il faut qu'il nous réponde. (Regardant par la fenêtre.) Dieu! lord Frédéric qui entre dans le jardin. (Allant à lord Elmvood, qui veut sortir.) Milord, vous ne sortirez pas d'ici.

ELMVOOD.

Mes amis, mes chers amis, un instant de réflexion vous prouvera à tous deux qu'il est impossible que ce combat n'ait pas lieu. Mais pourquoi d'avance vous alarmer? considérez combien il y a peu de duels vraiment funestes.

MISS MILNER.

Quelles qu'en soient les suites, c'est moi, milord, c'est moi qui serai éternellement malheureuse, car j'aurai été la cause de ce combat; et s'il renversait toutes mes espérances, s'il devait me donner le coup de la mort, ne renonceriez-vous pas à ce cruel dessein?

ELMVOOD.

Que dites-vous?

MISS MILNER.

Qu'il est quelqu'un au monde qui possède mes plus chères affections : l'idée seule que ses jours sont menacés me ferait tout sacrifier; et s'il faut vous avouer enfin un amour que je n'ai pu vaincre...

ELMVOOD.

Achevez.

MISS MILNER.

Ah! j'en rougis de honte; mais les dangers rendent cet aveu nécessaire, j'aime...

SANDFORT.

Eh qui donc, malheureuse?

MISS MILNER.

Lord Frédéric.

SANDFORT.

Eh bien! qu'est-ce que je vous disais ce matin? et que de peine n'a-t-il pas fallu pour le lui faire avouer?

ELMVOOD.

Je ne vous cache pas, miss Milner, que je suis profondément affecté de tant de ruses et de tant de contradictions, moi qui tout à l'heure encore vous suppliais de me dire la vérité.

MISS MILNER.

Je ne suis pas digne de votre amitié, monsieur, et dès ce moment abandonnez-moi.

ELMVOOD.

Non, pas en ce moment; car, grâce à vous, je connais enfin le moyen d'assurer votre bonheur : oui, mademoiselle, je vous promets, et je ne vous tromperai pas, quoique vous m'ayez si souvent trompé vous-même, que dès ce moment lord Frédéric ne court aucun danger : au prix du monde entier, je ne voudrais pas maintenant mettre ses jours en péril. Vous pouvez, Sandfort, me laisser sortir; je vais le trouver, et j'espère que vous serez tous contents de moi. Adieu.

SCÈNE XIII.

MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Mademoiselle, je ne risquerai pas un mot sur ce qui vient de se passer; car dans ce moment-ci j'ai trop d'avantage, et en ennemi généreux je ne veux pas en profiter; mais comme depuis longtemps je cherche à connaître le cœur humain, surtout celui des femmes, je vous demanderai seulement, pour mon instruction et mes études particulières, pourquoi, lorsqu'on vous offrait lord Frédéric pour mari, vous n'avez jamais voulu en entendre parler, et pourquoi maintenant...

MISS MILNER.

Pardon, monsieur Sandfort; je suis si troublée, si inquiète.... Quelle idée lord Elmvood va-t-il avoir de moi, lui qui est si noble, si généreux?

SANDFORT.

Cette fois vous avez raison; et voilà un sujet du moins sur lequel nous n'aurons pas de dispute; c'est le premier.

MISS MILNER.

Croyez-vous, monsieur Sandfort, que cela s'arrange?

SANDFORT.

Parbleu! maintenant il n'y a plus rien à craindre, et tout va se terminer à l'amiable. Votre tuteur racontera à lord Frédéric ce que vous venez de lui avouer; il lui apprendra que vous l'aimez.

MISS MILNER.

Comment, monsieur, vous croyez qu'il le lui dira?

SANDFORT.

Le moyen de faire autrement?

MISS MILNER.

Voilà ce qui me désespère; s'il avait pu ne pas lui en parler, le lui laisser ignorer...

SANDFORT.

C'est cela, pour qu'ils se disputent encore.

MISS MILNER.

Non vraiment, et j'espère bien qu'il ne sera plus question de duel et de combat.

(On entend un coup de pistolet.)

Dieu! que viens-je d'entendre! Lord Elmvood m'a donc trompée. (Sandfort court à la fenêtre, qu'il ouvre, et il regarde dans le jardin.) Eh bien! est-il blessé?

SANDFORT.

Qui? lord Frédéric?

MISS MILNER.

Eh non! milord Elmvood.

SANDFORT.

Grâce au ciel, je les vois tous les deux; les témoins les entourent; ils s'embrassent, ils se séparent : l'un revient de ce côté, et l'autre remonte à cheval.

MISS MILNER.

Dieu soit loué! Et vous êtes bien sûr qu'il ne lui est rien arrivé?

SANDFORT.

A lord Frédéric?

MISS MILNER.

Eh non! je vous parle de lord Elmvood, de mon tuteur, de celui à qui je dois tout.

SANDFORT.

Eh ! tenez, le voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LORD ELMVOOD.

MISS MILNER, courant à lui.

Ah ! c'est vous, milord ! qu'est-il donc arrivé ?

ELMVOOD.

Rassurez-vous : celui que vous aimez n'a couru aucun danger.

SANDFORT.

Mais ce bruit que nous venons d'entendre ?

ELMVOOD.

En essuyant le feu de lord Frédéric, je lui ai accordé la satisfaction qu'il me demandait.

SANDFORT.

Ah ! milord, je ne vous reconnais pas là ; c'était manquer à votre parole.

ELMVOOD.

Non, car en refusant de tirer sur lui, (à miss Milner) j'ai tenu la promesse que j'avais faite de ne point exposer sa vie.

SANDFORT.

Et la vôtre, morbleu ! la vôtre, qui nous appartenait !

ELMVOOD, lui prenant la main.

Pardon, j'avais oublié qu'il me restait un ami.

MISS MILNER.

Ah ! monsieur !

ELMVOOD.

Alors seulement j'ai pu avouer à lord Frédéric que vous l'aimez, que vous l'acceptez pour époux.

MISS MILNER.

O ciel ! il le sait !

ELMVOOD.

J'ai ajouté que désormais ce mariage était mon seul vœu, mon seul désir. Si vous aviez vu quelle joie il a fait éclater ! avec quelle reconnaissance il s'est jeté dans mes bras en me demandant pardon ! Eh bien, miss, qu'avez-vous ?

MISS MILNER.

Rien, monsieur ; je suis contente, je suis heureuse : j'ai sauvé des jours qui m'étaient bien précieux ! mais je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

ELMVOOD.

Ah ! je le devine, vous êtes inquiète de ne pas le voir paraître ; malgré mes protestations, vous tremblez encore pour lui. Rassurez-vous : dans son impatience, il m'a quitté pour tout disposer ; car il faut que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

MISS MILNER.

Quoi, monsieur ! il pourrait exiger...

ELMVOOD.

C'est moi qui l'ai voulu ; c'est moi, miss Milner, qui vous le demande.

MISS MILNER.

Et moi, si je vous suis chère, je vous supplie de différer de quelques semaines.

ELMVOOD, vivement.

Pas d'un jour, pas d'un instant, ou je ne le pourrais pas.

SANDFORT.

Que dites-vous ?

ELMVOOD, froidement.

Je ne pourrais pas y assister ; car demain de grand matin je pars, je quitte l'Angleterre.

MISS MILNER.

O ciel !

SANDFORT.

Vous partez seul ?

ELMVOOD.

Non, car j'ai pensé que vous viendriez avec moi.

SANDFORT.

Et vous avez bien fait.

ELMVOOD, à miss Milner.

Des affaires particulières m'appellent en Italie. Depuis quelque temps, depuis la mort de mon frère, j'étais le seul descendant des comtes d'Elmvood. Or, on a pensé qu'il ne fallait point, après moi, laisser passer à une branche protestante les biens et les titres d'une famille catholique ; et c'est dans l'intérêt même de notre cause que la cour de Rome vient de me délier de mes vœux.

MISS MILNER.

Que dites-vous ?

ELMVOOD.

Ce sont là ces papiers que j'ai reçus ce matin, et dont je voulais vous faire part à tous deux ; ce changement d'état, que du reste

je voyais avec indifférence, m'affligeait seulement par l'idée de vous laisser seule.

Air : Faut l'oublier.

J'avais promis à votre père
De remplir un devoir bien doux ;
Et je suis resté près de vous
Tant que je vous fus nécessaire.
Je vous guidais avec effroi
Sur une route périlleuse ;
Mais un autre obtient votre foi :
Un autre peut vous rendre heureuse,
Vous n'avez plus besoin de moi.

Oui, lord Frédéric a ma parole, il a la vôtre ; il faut donc, avant mon départ, hâter ce mariage.

SANDFORT.

Vous avez raison.

ELMWOOD.

Et comme lord Clarendon, l'oncle de Frédéric, est le seul qui pourrait former obstacle à cette union, j'y vais de ce pas.

MISS MILNER.

Milord !

ELMWOOD.

Avez-vous quelques ordres à me prescrire, quelque chose à me demander ?

MISS MILNER.

Non, milord, je n'ai plus rien à vous dire, et je suis prête à vous obéir.

ELMWOOD.

Adieu donc. (A Sandfort.) Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XV.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Enfin, nous voilà donc tous d'accord ; ce n'est pas sans peine. Je puis vous le dire maintenant, j'ai cru que jamais nous n'en sortirions ; mais, grâce au ciel, tout est fini à la satisfaction générale, et j'espère que vous devez être bien contente.

MISS MILNER.

Ah ! je n'y tiens plus ; j'en mourrai, je crois.

SANDFORT.

Eh bien ! qu'avez-vous donc? n'allez-vous pas pleurer ? Maintenant que vous êtes heureuse, maintenant que vous épousez celui que vous aimez...

MISS MILNER.

Et si je ne l'aimais pas !

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que nous allons recommencer ?

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, daignez m'écouter.

SANDFORT.

Non, mademoiselle, c'en est trop, et je n'écoute rien. Il s'agit ici de l'aimer une fois pour toutes, et que cela finisse.

MISS MILNER.

Et si je ne le puis... si j'en aime un autre.

SANDFORT.

Un autre! est-ce que cela est possible ? est-ce que je puis récuser le témoignage de mes yeux ? est-ce que je n'ai pas vu tout à l'heure encore la tendresse que vous portez à lord Frédéric ? votre pâleur, votre effroi au moment du combat...

MISS MILNER.

Était-il donc le seul dont les jours étaient menacés ? Êtes-vous donc si aveugle, monsieur Sandfort, et pensez-vous que je ne prenne aucun intérêt à lord Elmvood ?

SANDFORT.

Lord Elmvood !

MISS MILNER.

Oui, je l'aime, et c'est lui seul que j'ai toujours aimé.

SANDFORT.

Bonté de Dieu ! que me dites-vous là ? et que de malheurs je prévois, dans ce moment surtout, après ce duel, ce combat, après la parole donnée. Pourquoi aussi ne pas dire ce que vous pensez ? et pourquoi ne pas le dire de suite ?

MISS MILNER.

Est-ce que je le pouvais, lorsque mon tuteur n'était pas libre, quand des nœuds sacrés l'enchaînaient à jamais? Cette idée même était un crime; et, loin d'avouer un tel amour, j'aurais voulu me le cacher à moi-même. De là les inconséquences, les contradictions que vous blâmiez dans ma conduite, ces adorateurs dont j'encourageais les hommages, ces soirées brillantes, ces plaisirs

dont je m'environnais : tout cela était autant d'armes que je cherchais contre lui ; et, loin de l'oublier, je me trouvais encore plus malheureuse.

SANDFORT.

Eh bien, alors, puisque cela vous rendait malheureuse, pourquoi l'aimiez-vous ?

MISS MILNER.

Ah ! c'est que ces tourments mêmes avaient leur charme.

SANDFORT.

Par exemple, voilà des choses dont je n'avais jamais eu l'idée.

MISS MILNER.

Je suis bien coupable, sans doute ; mais je souffre, et je n'ai plus d'amis ; je n'en avais qu'un, et il ne m'est pas permis de lui confier mes peines. Il ne me reste donc que vous, monsieur Sandfort, mon bon monsieur Sandfort ! soyez mon guide, mon conseil ; que dois-je faire ?

SANDFORT.

Pauvre jeune fille ! vous êtes venue à moi dans le jour de l'affliction, et je ne tromperai point votre confiance. Quoique ce soit la première fois que je sois consulté dans une pareille affaire, il me semble qu'il faut de la franchise avant tout ; et puisque vous aimez lord Elmvood, eh bien ! dites-le-lui.

MISS MILNER.

Y pensez-vous ? un pareil aveu... plutôt mourir de honte.

SANDFORT.

C'est juste, cela ne se peut pas : cela n'est pas convenable ; mais pourquoi l'aimez-vous ? Il n'y aurait qu'un moyen, c'est de faire cet aveu à lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est encore pis : après ce qui s'est passé, il croira qu'on s'est joué de lui, et ce duel, que je voulais empêcher, sera maintenant inévitable ; ce sera un combat à mort.

SANDFORT.

Vous avez raison, il y va de ses jours ; mais alors je vous demanderai encore, pourquoi l'aimez-vous ? Est-ce donc une chose si difficile ? Que diable ! on se raisonne, on se dit : Je n'y dois plus penser ; et on n'y pense plus.

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, vous n'avez jamais aimé.

SANDFORT.

C'est vrai, et je m'en félicite ; car cela m'a permis au moins de conserver quelque rectitude dans le jugement, et quelque suite dans les idées. Or voici mon raisonnement : Si lord Elmvood était resté dans l'ordre de Malte, s'il n'avait pas été dégagé de ses vœux, vous auriez fini par renoncer à lui, et vous auriez épousé Frédéric.

MISS MILNER.

Je ne sais ; cela se peut.

SANDFORT.

Eh bien ! ce sacrifice, que la nécessité vous forçait de faire, faites-le de vous-même, mais sans autre mobile que votre propre générosité, que le sentiment de vos devoirs ; dites-vous, pour mieux vous y décider, que vos goûts, vos humeurs, votre caractère, ne conviennent peut-être point à lord Elmvood ; dites-vous que peut-être vous n'auriez pas fait son bonheur.

MISS MILNER.

C'est que je crois que si.

SANDFORT.

C'est égal, il faut vous dire le contraire ; il faut vous dire surtout que ce généreux sacrifice vous acquitte envers lui de tout ce que vous lui devez ; que vous lui conservez l'honneur, que vous lui sauvez la vie.

MISS MILNER.

Air : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

En m'offrant une telle idée,
Vous m'enchaînez, et pour toujours :
Oui, ce seul mot m'a décidée,
Je me tairai pour conserver ses jours.
Je cacherai mon trouble extrême,
J'en aurai la force aujourd'hui !
Vous ne voulez pas que je l'aime,
J'y consens... par amour pour lui.

SANDFORT.

Voilà encore de ces raisonnements qui ne sont pas à ma portée ; mais c'est égal, c'est bien ; vous en serez récompensée par la paix de l'âme que vous retrouverez, par votre propre estime.

MISS MILNER.

Obtiendrai-je la vôtre ? c'est tout ce que je demande.

SANDFORT.

Si je vous l'accorde ! Écoutez-moi, miss Milner, vous pouvez

maintenant me fâcher, me contrarier, me poursuivre comme autrefois de vos railleries; je vous permets tout, je vous pardonne tout, car vous avez en moi un ami véritable, et si jamais... C'est le bruit d'une voiture.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! serait-ce lord Elmvood? je suis toute tremblante.

SANDFORT.

Non, non, rassurez-vous; ce n'est que lord Frédéric; c'est celui-là, par exemple, que nous devons détester, c'est-à-dire pas vous, c'est votre mari, et vous devez l'aimer, mais moi, qui n'y suis pas obligé... Adieu, mon enfant; allons, du courage.

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XVI.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à la cantonade.

Qu'on exécute mes ordres, et que tout soit disposé. Mais nous attendrons pour partir le retour de lord Elmvood. (A miss Milner.) Miss Milner, vous voilà; qu'il me tardait de vous voir et de vous faire part de mon bonheur! Je quitte mon oncle, lord Clarendon, chez qui je me présentais en tremblant! Devinez qui je trouve avec lui? Lord Elmvood, votre tuteur, qui venait de plaider pour moi, et de gagner ma cause. Mon oncle me pardonne, il consent à notre union, et, de plus, à payer toutes mes dettes; c'est-à-dire que c'est une ivresse générale parmi tous les fournisseurs et marchands de Londres, qui sont dévoués...; et ce soir, à l'occasion de notre mariage, je pense qu'on illuminera dans la Cité.

MISS MILNER.

De sorte que vous êtes revenu avec lord Elmvood, et qu'il est ici?

FRÉDÉRIC.

Non. Il est allé chez le ministre solliciter pour moi. Vous aviez raison, c'est le meilleur, c'est le plus généreux des hommes; et je crois que pour lui, maintenant, je ferais tout au monde.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Oui, tout, excepté, par exemple, de renoncer à vous. Mais un projet auquel je m'oppose, c'est que lord Elmvood veut partir ce soir après notre mariage.

MISS MILNER.

O ciel!

FRÉDÉRIC.

Il a donné devant moi des ordres pour que sa voiture fût prête au sortir de l'église; mais nous sommes là..., vous me seconderez, et je compte sur vous pour le retenir. Tenez, tenez, le voici. Ah, mon Dieu! comme il a l'air triste et défait! Est-ce qu'il y aurait de mauvaises nouvelles?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; LORD ELMVOOD.

FRÉDÉRIC.

Hé bien! milord?

ELMVOOD.

Ah! vous voilà, mes amis!

FRÉDÉRIC.

Est-ce que mon oncle, est-ce que l'honorable membre du parlement aurait changé d'opinion?

ELMVOOD.

Non, vraiment.

FRÉDÉRIC.

C'est donc le ministre qui a refusé ma nomination?

ELMVOOD.

La voici.

FRÉDÉRIC.

Je suis colonel!

ELMVOOD.

Et rien maintenant ne s'oppose à votre bonheur. Tout est prêt, et l'on vous attend. Venez.

MISS MILNER.

Un moment, monsieur: est-il vrai, comme on me l'a annoncé, que vous êtes décidé à nous quitter aujourd'hui même?

FRÉDÉRIC.

Nous espérons du moins que nos prières...

ELMVOOD.

Non, milord, elles seraient inutiles; des motifs imprévus, des raisons que vous ne pouvez connaître, me forcent à m'éloigner de vous; il y va de mon repos et de mon honneur.

FRÉDÉRIC.

S'il est ainsi, je n'ose plus insister.

ELMVOOD.

Je serais déjà parti si, comme tuteur de miss Milner, je ne devais assister à son mariage, et la conduire moi-même à l'autel.

FRÉDÉRIC.

Cela, c'est trop juste.

ELMVOOD.

Oui ; c'est mon devoir, et aujourd'hui je les remplirai tous. (Au domestique.) Avertissez monsieur Sandfort, et priez-le de descendre. (A miss Milner.) C'est lui qui, avec moi, vous servira de témoin, si toutefois ce choix ne vous déplaît pas, et si votre haine pour lui...

MISS MILNER.

Je ne le hais plus, je ne hais personne ; d'ailleurs, monsieur, dès que vous l'ordonnez, vous savez bien que j'obéirai toujours avec empressement et avec plaisir.

ELMVOOD.

Et d'où vient donc ce trouble? d'où viennent ces larmes?

MISS MILNER.

Ne sont-elles pas naturelles? quand je pense que vous vous éloignez, que nous allons être séparés, peut-être pour toujours.

ELMVOOD.

Air : Rappelez-moi, je reviendrai (d'Amédée Beauplan).

Non, si j'en crois mon espérance,
J'attends un meilleur avenir ;
Je serai, malgré la distance,
Près de vous par le souvenir.
Errant sur un autre rivage,
De loin encor je vous suivrai,
Et sur vous si grondait l'orage,
Rappelez-moi, je reviendrai.

Va, ma fille, sois vertueuse, aime ton époux, pratique tes devoirs ; tranquille et heureuse dans ton ménage, tâche surtout de défendre ton cœur de toute funeste passion ; car si la raison nous donne la force d'en triompher, elle ne nous donne pas celle de nous en consoler ; elle n'empêche pas les regrets qui nous poursuivent, les tourments qui nous déchirent. Venez, mon enfant, venez, miss Milner ; embrassez-moi, et partons !

(Miss Milner se jette dans ses bras en pleurant, tandis que Frédéric les regarde en souriant et en essuyant une larme.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; SANDFORT.

SANDFORT, entrant par le fond, et apercevant ce tableau.

Que vois-je! miss Milner dans ses bras! (Courant à Frédéric.) Tout est donc connu et arrangé?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute.

SANDFORT.

Comment cela est-il arrivé? comment avez-vous su qu'elle l'aimait?

FRÉDÉRIC.

Hé! qui donc?

SANDFORT.

Son tuteur.

ELMWOOD et FRÉDÉRIC.

Qu'ai-je entendu?

MISS MILNER, allant à Sandfort, pour le faire taire.

Malheureux! ils l'ignoraient.

SANDFORT.

Dieu! qu'ai-je fait! non, non, elle ne l'aime pas; mettez que je n'ai rien dit; (à Frédéric) c'est vous seul qu'elle aime, ou du moins qu'elle épouse; il n'y a que cela de vrai.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison; telle est la vérité qu'on voulait me cacher, et que, grâce à vous, je connais enfin.

ELMWOOD.

Monsieur, vous pourriez supposer...

FRÉDÉRIC.

Oui, milord, c'est vous que j'accuse de m'avoir méconnu, de m'avoir outragé. Avez-vous pu penser que, dans la lutte qui s'établit entre nous, je resterais continuellement chargé du poids de vos bienfaits? ou me jugez-vous incapable de m'acquitter jamais? C'est là un affront dont, en véritable Anglais, je vous demanderais raison si je pouvais tourner contre vous l'épée de colonel que vous m'avez fait obtenir; mais à défaut de cette vengeance, j'en trouverai une à laquelle vous ne pourrez vous soustraire; vous avez épargné mes jours; vous m'avez raccommodé avec mon oncle; vous avez assuré ma fortune, mon avenir : voilà de grands

bienfaits, de grands services sans doute ; eh bien ! d'un seul mot je les égalerai, je les surpasserai encore. (Regardant miss Milner.) Je l'aime, je l'adore, elle est à moi, vous me l'avez donnée : eh bien ! (prenant la main de lord Elmvood et celle de miss Milner) épousez-la, et soyons quittes.

ELMVOOD.

Dieu ! qu'entends-je ?

MISS MILNER.

Quelle générosité !

FRÉDÉRIC.

Je savais bien que je prendrais ma revanche, et vous voyez, miss Milner, qu'un fat peut quelquefois avoir du bon ; mon seul tort est d'avoir pu me croire aimé ; cela m'était arrivé tant de fois, que l'habitude peut-être pouvait me servir d'excuse.

SANDFORT.

Monsieur, malgré cette dernière phrase-là, votre conduite est belle, et je l'approuve.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes bien bon.

SANDFORT.

Et vous, miss Milner, me pardonnerez-vous d'avoir, malgré moi, trahi votre secret ?

MISS MILNER.

Ah ! je ne vous en veux plus.

FRÉDÉRIC.

Ni moi, docteur ; au contraire, cela doit me porter bonheur ; et s'il y a une justice en ce monde, d'autres belles me doivent des consolations.

SANDFORT.

Voilà un vrai philosophe ! perdre une maîtresse et prendre aussi gaiement son parti !

FRÉDÉRIC, gaiement.

Oh ! j'y suis habitué.

SANDFORT.

Habitué !

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France.

CHOEUR.

Air du Maçon.

O moment plein d'ivresse!
Pour nous quel heureux sort!
L'amour et la sagesse
Vont se trouver d'accord.

MISS MILNER.

Air du vaudeville des Frères de lait (musique de M. Heudier.)

O vous, messieurs, qui sous votre tutelle
Prenez toujours les auteurs, les acteurs...
Dans chaque pièce ancienne ou bien nouvelle,
Vous savez comme agissent les tuteurs :
On sait comment se montrent les tuteurs :
De leur pupille imprudente, indocile,
Ils ont toujours pardonné les erreurs...
Par mes défauts quand j'agis en pupille,
Par vos bontés agissez en tuteurs.

L'AMBASSADEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 juillet 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ARANZA, envoyé d'Espagne à Naples.
JULIETTE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE CERNAY, jeune Français.
SAINT-JEAN, valet français attaché au comte d'Aranza.
ZANETTA, jeune Napolitaine.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe à Naples, dans l'hôtel du comte d'Aranza.

Le théâtre représente un salon richement meublé. Une table près de la cheminée, à droite de l'acteur. A droite et à gauche, des portes qui conduisent aux appartements du comte et de sa fille. Au fond, deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE.

Eh bien, ma chère Juliette, tu ne parais pas très-enchantée de notre nouvelle habitation?

JULIETTE.

Non, mon père, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de regretter ce joli hôtel de la rue de Tolède, si élégant, si commode. C'était là un logement digne du comte d'Aranza, de l'envoyé d'Espagne.

LE COMTE.

Il était trop petit, et puis un quartier bruyant, un air épais et malsain.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père? le plus beau quartier de Naples, près de tous les spectacles et des magasins de modes; un air excellent.

LE COMTE, souriant.

Il ne peut valoir celui que l'on respire ici, dans un faubourg écarté, aux portes de la ville ; ce beau jardin, le Vésuve en face de nous ; c'est bien meilleur pour ta santé.

JULIETTE.

Est-ce aussi pour ma santé que vous n'allez plus dans le monde; que vous refusez toutes les invitations de bals et de concerts, et que vous me condamnez à une retraite absolue, moi qui voulais écrire mon voyage à Naples?

Air de l'Artiste.

Comment puis-je connaître
Ce séjour séduisant,
Lorsque de ma fenêtre
Je le vois seulement?...

LE COMTE.

C'est conforme aux usages...
Que d'écrivains fameux,
Qui font tous leurs voyages
Sans sortir de chez eux!

JULIETTE.

Oui, oui; voilà comme vous êtes toujours. Vous plaisantez quand vous ne voulez pas répondre; je vous dirai, mon père, que c'est là de la diplomatie.

LE COMTE.

Tu veux que je te parle sérieusement. Eh bien, ma chère Juliette, lorsqu'une mission temporaire me força de partir pour Naples, je ne pus me résoudre à me séparer de ma fille unique, je te retirai du couvent ; et, en arrivant ici, je cédai à un petit mouvement d'orgueil paternel bien excusable : je te menai partout; j'étais heureux de tes triomphes, des éloges que l'on te prodiguait; peu à peu le cercle des admirateurs s'est augmenté au point d'alarmer ma prudence. Nous avions vraiment à nous deux trop de succès ; j'ai remarqué que l'on nous suivait à la sortie des promenades, que l'on épiait nos démarches...

JULIETTE, un peu embarrassée.

Quoi! mon père, vous croyez!...

LE COMTE.

Oui, et c'était, je crois, pour toi seule ; car, quelque agréable que soit la vue d'un ambassadeur, ils ne sont pas assez rares pour produire sensation ; or, tu connais mes intentions à ton égard.

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Si jamais je choisis un gendre,
Je veux qu'il vive en Espagne... avec moi;
D'après cela, tu dois comprendre
Qu'un étranger n'aura jamais ta foi.
A ma patrie est mon premier hommage,
Mon pays doit avant tout l'emporter;
(Regardant sa fille.)
Et des trésors que je crois mon ouvrage,
Je veux au moins qu'il puisse profiter.

Voilà pourquoi je ne reçois chez moi que des compatriotes. Voilà pourquoi j'ai supprimé les spectacles et les promenades. Il y a dans ce moment à Naples beaucoup de Français fort aimables, fort séduisants, de jeunes militaires, de jeunes poëtes qui viennent sous le ciel napolitain chercher des inspirations; tu aurais pu te préparer des chagrins, faire un choix.

JULIETTE, troublée.

Ah! mon père!

LE COMTE.

Eh bien! chère enfant, te voilà tout émue! qu'as-tu donc? Juliette, est-ce que mes précautions auraient été prises trop tard?

JULIETTE, baissant les yeux.

J'en ai peur!

LE COMTE, effrayé.

Ah! mon Dieu! tu as distingué quelqu'un?

JULIETTE, hésitant.

Je le crois; un jeune homme qui nous suivait partout; vous l'avez sans doute remarqué?

LE COMTE.

Ma foi, non; pour un père tous ces messieurs-là se ressemblent.

JULIETTE, vivement.

Oh! celui-ci a une physionomie si douce, si modeste. Je suis tentée de croire que c'est un compatriote.

LE COMTE.

Un Espagnol? impossible, il se serait fait présenter chez moi; et quel est son nom?

JULIETTE.

Je n'ai point osé le demander, quoique Saint-Jean le connaisse et en dise le plus grand bien.

LE COMTE.

Saint-Jean! ce valet de chambre français, que j'ai pris en arri-

vant à Naples. Je me doutais que le coquin était mêlé dans tout cela.

JULIETTE.

Mon père...

LE COMTE.

Un drôle qui a mille fois abusé de mes bontés; qui se donne effrontément pour tout savoir; qui ne m'est utile à rien, et qui s'avise d'intriguer dans ma maison. Je suis charmé d'avoir enfin trouvé l'occasion de le mettre à la porte.

JULIETTE.

Je serais cause que ce pauvre garçon... Ah! je vous en conjure...

LE COMTE.

Il suffit, mon enfant, calme-toi, et surtout prends courage; ce n'est qu'une impression légère, n'est-il pas vrai? tu n'y penses pas souvent?

JULIETTE.

Oh! non, mon père, de temps en temps; le matin, le soir...

LE COMTE, à part.

Oui, toute la journée. (A Juliette.) Mais chut! chut! on vient, calme-toi, et n'en parlons plus.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; ZANETTA, en petit costume de griselte napolitaine, un carton à la main.

ZANETTA, apercevant le comte et s'arrêtant toute décontenancée.

Ah! mon Dieu! je me serai trompée de porte. Je vous demande bien pardon, monsieur.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon enfant?

JULIETTE.

Ah! c'est la petite Zanetta, ma lingère et ma marchande de modes!

ZANETTA.

Je croyais être dans l'appartement de mademoiselle. C'est la première fois que je me présente à votre nouvel hôtel, et...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien. Je vous avais fait demander quelques broderies, mais maintenant ce serait inutile, je n'en ai plus besoin.

LE COMTE.

Pourquoi donc, ma chère amie? Je n'entends pas que mes projets de retraite te fassent négliger ta parure; la toilette, d'ailleurs, est, dit-on, une occupation, une consolation.

ZANETTA.

Monsieur a bien raison.

Air : Du partage de la richesse.

Oui, la toilette a toujours fait merveille;
A tous les maux c'est un remède sûr;
La mariée, en voyant sa corbeille,
Souvent oublie, hélas, son vieux futur.
J'ai même vu veuve gentille et belle,
Quelques instants suspendre ses hélas,
Pour demander à sa glace fidèle
Si l'habit noir nuisait à ses appas.

Et tout le monde vous dira ici qu'il n'y a point de désespoir qui tienne contre une pointe d'Angleterre, ou une toque à la française.

LE COMTE, à sa fille.

Ne fût-ce que pour me plaire, allons, mon enfant, j'exige que tu choisisses ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant, n'importe le prix.

ZANETTA.

Dieu! l'excellent père!

LE COMTE, à Zanetta.

Vous avez là sans doute quelques objets de goût?

ZANETTA.

Oui, monsieur le comte, des pèlerines à la Neige, des plumes Robin des Bois, des échantillons de rubans à la Jocko, c'est déjà un peu vieux... (elle présente une boîte d'échantillons à Juliette, qui les examine avec son père) parce que le dernier envoi de Paris nous a manqué; car toutes les modes nous viennent de là, c'est un joug qu'il faut subir; vous conviendrez que c'est bien humiliant d'être obligé de copier servilement les bonnets de la rue Vivienne, les robes de mademoiselle *Victorine* ou les chapeaux d'*Herbault*, quand on se sent capable de créer soi-même; mais ces dames ne veulent rien que ça ne soit de l'école française.

LE COMTE, souriant.

C'est affreux!

ZANETTA.

Et cependant l'école italienne a bien son mérite! Aussi, si je

pouvais jamais aller en France, m'établir à Paris... avec les dispositions que j'ai, je suis sûre que je formerais une maison distinguée; je pourrais à mon tour me livrer à la composition; mais les frais de voyage, quand on est orpheline et que l'on a éprouvé des malheurs. Ah!... (Elle s'essuie les yeux.) J'ai aussi une nouvelle forme de béret qui a fait sensation à la dernière représentation de madame Méric-Lalande, au théâtre *Saint-Charles*... Si mademoiselle veut l'essayer?

LE COMTE.

Sans doute, sans doute, passe dans ton appartement, ma chère Juliette, achète tout ce qui te conviendra.

Air de la valse des Comédiens.

Pour adoucir l'ordre dont tu murmures,
Choisis, ma chère, au gré de ton désir.

ZANETTA.

C'est juste, il faut de nouvelles parures,
Pour apaiser chaque nouveau soupir.
Combien ainsi la douleur a de charmes!
Ah! croyez-moi, loin de vouloir guérir,
Sans vous gêner laissez couler vos larmes;
Par le chagrin vous allez embellir.

ENSEMBLE.

Pour adoucir l'arrêt dont { je murmure, / tu murmure, }
{ Je vais / Tu vas } choisir au gré { de mes / de tes } désirs.
{ Et je verrai / Et tu verras } si vraiment la parure
{ Peut de mon / Peut de ton } cœur apaiser les soupirs.

(Juliette entre dans son appartement, à droite de l'acteur; Zanetta la suit, après avoir salué le comte.

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Voilà justement ce que je craignais, une rencontre, un amour de roman; mais je suis averti à temps, Dieu merci, et je réponds bien... Voici fort à propos ce fripon de Saint-Jean; commençons par me débarrasser de lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, avec un paquet.

Monsieur le comte, ce sont les lettres et les dépêches arrivées de Madrid par l'estafette.

LE COMTE.

Bien.

SAINT-JEAN.

J'ai porté moi-même les invitations pour le dîner que doit donner monsieur le comte, chez le consul de France, l'envoyé de Portugal, l'ambassadeur de Prusse, parce que les affaires diplomatiques, c'est si délicat... Je ne m'en rapporte qu'à moi seul.

LE COMTE, ironiquement.

C'est beaucoup de zèle.

SAINT-JEAN.

De là, je suis passé à l'Opéra pour louer la loge de votre excellence, dont l'abonnement était expiré.

LE COMTE.

Qui te l'avait ordonné?

SAINT-JEAN.

Personne; cela allait sans dire; un diplomate sans loge à l'Opéra, ça a l'air (à demi-voix et à part) d'un ambassadeur à la demi-solde.

LE COMTE.

Quand je dis que c'est lui qui commande ici.

SAINT-JEAN.

D'ailleurs, votre excellence sait bien que c'est utile aux progrès des beaux-arts.

Air : Ces postillons.

Votre présence encourage, électrise
Les beaux-arts et les entrechats;
Car l'amateur remarque avec surprise
Que l'Opéra danse mal, lorsqu'hélas!
Les ambassadeurs n'y sont pas.
Pour quel motif?... qu'un autre ici l'explique;
Mais il est donc quelques rapports secrets
Entre le corps diplomatique
Et celui des ballets.

Du reste, monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE COMTE, de même.

Je n'en ai plus qu'un ; quels sont vos gages chez moi?

SAINT-JEAN, à part.

Une augmentation, déjà? Peste, cela va très-bien! (Haut.) Excellence, certainement ce n'est pas l'intérêt qui me guide; il est vrai que, remplissant auprès de monsieur le comte les fonctions de valet de chambre interprète, cela mérite...

LE COMTE.

Interprète... oui, je me rappelle que c'est en cette qualité que tu t'es présenté à mon arrivée à Naples, et tu ne sais pas deux mots d'espagnol, ni d'italien. C'est tout au plus si tu sais le français.

SAINT-JEAN.

C'est possible; depuis deux ans que j'ai quitté Paris, la langue a peut-être changé, ça commençait déjà; mais son excellence parle si bien français, cela revient au même, et nous nous entendons parfaitement.

LE COMTE, avec impatience.

Au fait... vos gages?

SAINT-JEAN, humblement.

Deux cents piastres, excellence.

LE COMTE.

Il y a deux mois que nous sommes ici; dites à mon intendant de vous compter cinquante piastres; vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

SAINT-JEAN, stupéfait.

Comment, monsieur le comte! Cela signifie...

LE COMTE, sèchement.

Que je te chasse, et que je ne veux pas que dans une heure on te trouve chez moi. Ceci n'est pas de l'espagnol, je crois que tu m'entends?

SAINT-JEAN.

Est-il possible! on m'aura calomnié auprès de monsieur le comte; après les marques de dévouement, d'attachement...

LE COMTE.

Oui, un attachement à deux cents piastres par an; il suffit, point d'explication; vous ne me convenez plus.

SAINT-JEAN.

Et pour quelle raison, monseigneur? car encore faut-il donner des raisons aux gens que l'on destitue. C'est une indemnité.

LE COMTE.

Vous êtes trop ignorant pour un diplomate, et il faut à mon service des gens habiles.

SAINT-JEAN.

La modestie m'empêche de répondre; et, plus tard, monsieur rendra peut-être plus de justice à mes talents; en attendant, excellence, mon premier devoir est de vous obéir; je vais faire mon paquet, et voir si l'ambassadeur de Russie a besoin d'un interprète.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, seul.

L'effronté! il sait le russe comme l'espagnol! N'importe, m'en voilà débarrassé; les intelligences, que l'on s'était sans doute ménagées dans ma maison se trouvent rompues sans espoir, et ma fille est sauvée! (Il s'approche du bureau.) Voyons les dépêches de l'Escurial. (Il ouvre plusieurs lettres.) Note à communiquer, renseignements à demander; (il écrit en marge) renvoyé à mes secrétaires. (Il prend une lettre.) Quelle est cette écriture inconnue? (Il l'ouvre et regarde la signature.) Le marquis d'Aveiro, mon ancien protecteur, celui à qui je dus autrefois ma fortune à la cour. On l'attendait à Naples d'un jour à l'autre. Il aura donc changé d'idée : voyons vite. (Il lit.) « Mon cher comte, pour la première fois que je vous écris... » (S'interrompant.) C'est vrai. (Lisant.) « Vous me trouverez « bien indiscret de débuter par réclamer un service de votre ami-« tié. » (S'interrompant.) Il aurait besoin de moi; quel bonheur! quoique depuis vingt ans nous nous soyons perdus de vue, je serais si heureux... (Il lit.) « J'ai un fils unique qui faisait tout mon « espoir, et dont la conduite m'abreuve de chagrins et de honte. « Après avoir pourcouru la France et l'Italie, le chevalier s'est arrêté « à Naples. Je ne savais à quoi attribuer les retards qu'il apportait « toujours à son retour auprès de moi. Je viens d'apprendre enfin « qu'un amour insurmontable et indigne de lui en était la seule « cause. » (S'interrompant.) Ah! bon dieu! (Il lit.) « Oui, mon ami, « c'est pour une petite fille sans naissance, sans éducation; enfin, « je rougis de le dire, pour ce que l'on appelle à Paris une grisette, « que l'héritier des d'Aveiro, le fils d'un grand d'Espagne, va peut-« être renoncer pour toujours à sa famille et à son pays. » (S'inter-

rompant.) Est-il possible ! (Il lit.) « Les dernières nouvelles que je « reçois m'annoncent qu'il se cache à Naples sous le nom de Fré- « déric, et qu'il loge au faubourg de la Chiaya, près du vieux « palais. Au nom de notre amitié, mon cher comte, usez du « pouvoir que votre mission vous donne, pour chercher, pour dé- « couvrir le chevalier ; emparez-vous de lui ; qu'il ne quitte pas « votre maison ; j'approuve d'avance tous les moyens que vous « emploierez pour le guérir de sa folie, et l'empêcher de faire un « pareil mariage ? Si vous me rendez mon fils, ma vie entière ne « suffira pas pour reconnaître un pareil bienfait ! *Post-scriptum.* « Pour vous aider dans vos recherches, je joins ici le portrait du « chevalier... Vingt-cinq ans, etc. » (Fermant la lettre.) Pauvre père ! ah ! sans doute, je ferai pour le chevalier ce que je ferais pour mon propre fils ! mais une intrigue... un jeune homme !...

Air de Turenne.

Pour le découvrir, comment faire,
A Naples, où l'on en voit tant ?
Un tel emploi ne convient guère
A mon âge ainsi qu'à mon rang.
D'ailleurs, et mon temps et mes peines
Sont consacrés au service du roi ;
Et je serai forcé d'avoir, je croi,
Quelqu'un pour faire ici les miennes.

Parbleu ! voilà une occasion où j'aurais eu besoin d'un intrigant de profession ; et je viens de renvoyer le seul que j'eusse à mon service ; ce Saint-Jean, c'était l'homme qu'il nous fallait. Chut ! le voici.

SCÈNE VI.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE.

Ah ! c'est encore toi !

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte... l'injustice ne me rendra jamais ingrat ; j'ai voulu vous présenter mes devoirs avant de partir.

LE COMTE.

Tu as eu raison, car aussi bien je voulais te parler.

Air du vaudeville du Colonel.

Ta conduite aurait pu suffire
Pour te valoir, à coup sûr, ton congé ;
Mais j'ai changé d'idée.

SAINT-JEAN.

Oui, c'est-à-dire
Que la circonstance a changé.

LE COMTE.

Peut-être aussi, du moins je le désire,
Ai-je eu des torts ce matin avec toi.
Et l'équité...

SAINT-JEAN.

J'entends... cela veut dire
Que monsieur a besoin de moi...
Monseigneur a besoin de moi.

LE COMTE.

Précisément. (A part.) Au fait, je le chasserai toujours après. (Haut.) Je l'avoue, j'ai une affaire assez délicate, qui demande de l'adresse, de l'activité, et pour laquelle ta récompense est toute prête.

SAINT-JEAN.

Parlez, monsieur le comte, que faut-il faire?

LE COMTE.

Me découvrir aujourd'hui même un jeune Espagnol qui se cache à Naples sous un nom supposé, et qui est amoureux fou d'une petite grisette.

SAINT-JEAN.

Un jeune Espagnol?

LE COMTE.

Le fils du marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN, jouant la surprise.

Le fils du marquis d'Aveiro! Ah! c'est lui qui est amoureux! Comme c'est désagréable pour sa famille! c'est peut-être un parent de monsieur le comte?

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela? peux-tu me le trouver sur-le-champ?

SAINT-JEAN.

C'est difficile; les notions que vous me donnez sont bien vagues.

LE COMTE.

Comment! toi qui es lié avec tous les mauvais sujets?

SAINT-JEAN.

Pas de ce rang-là, monseigneur; mais encore faut-il un point de départ; l'intrigue est comme l'algèbre, on ne peut aller que du connu à l'inconnu.

LE COMTE.

D'abord, il se cache sous le nom de Frédéric.

SAINT-JEAN.

Ah! c'est quelque chose.

LE COMTE.

Il loge à la Chiaya, près du vieux palais.

SAINT-JEAN.

Le numéro?

LE COMTE.

Ah! parbleu! si je le savais... c'est justement ce qu'il faut deviner.

SAINT-JEAN.

Nous avons un moyen d'opéra, d'un joli opéra français; je crois qu'il n'a pas encore été employé dans ce pays-ci; je vais rassembler quelques matelots, quelques ouvriers; je les conduis à la Chiaya; nous crions au feu à tue-tête; tout le monde se met aux fenêtres; vous reconnaissez votre homme, et alors...

LE COMTE.

Eh! imbécile, je ne l'ai jamais vu...

SAINT-JEAN.

Ah! je conçois, vous pourriez vous tromper : autre chose, excellence : si nous faisions insérer dans les petites affiches de Naples, car il y en a partout des petites affiches, que le jeune Frédéric est invité à se présenter à l'ambassade d'Espagne pour une affaire importante.

LE COMTE.

Il se doutera du piége et ne viendra pas.

SAINT-JEAN.

Parfaitement juste! Votre excellence a un tact qui saisit sur-le-champ le côté faible de mes projets; il y en a bien un auquel j'avais d'abord pensé, mais c'est si simple, si naturel...

LE COMTE.

Ce sera probablement le meilleur.

SAINT-JEAN.

Puisqu'il est amoureux, il doit écrire à sa belle, on doit lui répondre dix fois par jour au moins; vous savez que ce sont les amoureux qui font la fortune de la petite poste. Alors je me disais qu'il serait facile au premier bureau, ou par les facteurs, de savoir l'adresse exacte.

LE COMTE.

C'est cela, parbleu! le moyen est sûr.

SAINT-JEAN.

Moyen excellent.

LE COMTE.

Mais comment l'attirer chez moi? mon nom seul va l'épouvanter.

SAINT-JEAN.

Un Espagnol qui se cache sous un faux nom, vous pouvez le réclamer, obtenir l'ordre de le faire conduire au fort Saint-Elme ou au château de l'Œuf.

LE COMTE.

Fi donc! le fils d'un ami, un éclat... C'est justement ce que je veux éviter.

SAINT-JEAN.

Alors, monsieur le comte, un enlèvement subit; avec quatre ou cinq *Lazzaroni* on enlèverait tout Naples, sans que personne s'en aperçût; et si vous daignez me charger de l'expédition, je vous promets que dans dix minutes...

LE COMTE.

Non, non, je ne veux pas que tu t'en mêles; je vais donner mes ordres en conséquence : une voiture sans armes; des valets sans livrées. Allons, Saint-Jean, c'est bien.

Air : Dieu tout-puissant, par qui le comestible.

Je suis content de ton rare génie.

SAINT-JEAN.

J'avais raison de vous parler d'abord
De mes talents pour la diplomatie.

LE COMTE.

Dis pour l'intrigue, et nous serons d'accord.

SAINT-JEAN.

Quels préjugés! Dans cette ville ingrate,
Tout, je le vois, dépend du traitement...
Cent mille écus, et l'on est diplomate;
A cent louis, l'on n'est qu'un intrigant.

Ensemble.

LE COMTE.

Je suis content de ton rare génie, etc.

SAINT-JEAN.

Il est content de mon rare génie, etc.

(Le comte sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-JEAN, seul; il suit le comte des yeux.

Allez, allez, monsieur le comte; allez chercher notre jeune homme, et amenez-le ici, c'est tout ce que je vous demande. (Se frottant les mains.) Vous êtes bien fin! mais vous avez donné dans tous mes piéges avec une grâce parfaite? Il ne se doute pas que celui qu'il va installer chez lui avec tant de précautions est un Français, juste l'amant de sa fille; et ce jeune Frédéric est loin de s'attendre à la manière dont je vais l'amener auprès de sa belle! Au fait, il m'a attendri, ce jeune homme; il ne m'a dit que deux mots, en courant, mais avec cet accent qui part du cœur : « Saint-« Jean, deux mille piastres pour toi, si tu parviens à m'introduire « chez l'ambassadeur. » Deux mille piastres!... il est clair que c'est un amour véritable et honnête, la séduction n'a pas ce langage franc et décidé. Deux mille piastres!... mais il n'était pas facile de les gagner. L'ambassadeur n'est pas homme à se laisser duper, comme un tuteur de comédie! Soupçonneux, défiant, il fallait un moyen neuf, hardi. Rien n'a effrayé mon audace, une seule lettre glissée parmi les dépêches de son excellence a tout fait, tout prévu. Il faut convenir aussi que cette lettre du marquis d'Aveiro est le chef-d'œuvre du genre; sans connaître ni lui, ni son fils; sans savoir même s'il en a un; je me rappelle seulement avoir entendu parler de ses anciennes liaisons avec mon maître, et sur-le-champ ma lettre est composée.

« Rare et sublime effort d'une imaginative!... »

dont j'ai bien fait cependant de ne pas prévenir notre jeune amoureux, parce que ce sont des gens scrupuleux, délicats, qui jettent les hauts cris à la moindre petite ruse; et qui, après l'événement, ne demandent pas mieux que d'en faire leur profit; quand il sera ici je n'aurai que deux mots à lui dire, et il ira bien. Voyons un peu. (Il regarde à la fenêtre.) Bon, la voiture est déjà partie; monsieur le comte y met une activité... il se donne un mal pour me faire gagner mes deux mille piastres. Le voilà qui se promène sous le péristyle, d'un air inquiet, impatient; je suis sûr qu'il prépare déjà son discours au chevalier, sur le danger des passions. Ah! mon Dieu! à propos de passions, j'ai oublié l'essentiel... il faut que j'en trouve une à mon jeune homme, moi...

Air du Ménage de garçon.

Dans ces lieux, où je veux qu'il vienne,
Bientôt il sera détenu;
Mais, pour que mon maître y retienne
Ce jeune amoureux prétendu,
Il faut lui trouver impromptu
Quelque amour tenant du prodige,
Quelque passion d'opéra,
Qui commence quand on l'exige;
Et finisse quand on voudra.

Voyons, il me faut une petite fille, jolie, adroite, ça ne doit pas être difficile à trouver. Qui vient là? c'est la modiste de mademoiselle. Eh mais! elle est gentille, ma foi! autant celle-là qu'une autre.

SCÈNE VIII.

SAINT-JEAN, ZANETTA, sortant de l'appartement de Juliette.

ZANETTA.

La, il faut encore refaire ce béret. Mon dieu! que ces grandes dames qui ont du chagrin sont difficiles à habiller, rien ne leur va.

SAINT-JEAN, s'approchant.

Mademoiselle?

ZANETTA.

Ah! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINT-JEAN.

Un mot, je vous en supplie; j'ai peu de temps, et je suis forcé d'aller droit au fait : dites-moi, avez-vous un amoureux?

ZANETTA, étonnée.

Comment, monsieur! qu'est-ce que c'est que ces questions-là?

SAINT-JEAN.

Je conçois qu'avec une figure aussi piquante, ma demande doit vous paraître une impertinence; mais j'ai le plus grand intérêt à savoir...

ZANETTA, à part.

Est-ce qu'il voudrait se proposer? un valet de chambre d'ambassade, un homme titré, ce serait un parti très-sortable.

SAINT-JEAN.

Eh bien?

ZANETTA.

Monsieur, on ne répond pas à des demandes aussi indiscrètes; et à moins que vous ne vous expliquiez plus clairement...

SAINT-JEAN.

C'est que, moi, j'en ai un à vous proposer.

ZANETTA.

Un amoureux! quoi! monsieur?

SAINT-JEAN.

Il ne s'agit que d'une ruse innocente, d'un amour sans conséquence, d'une passion à part; ça ne vous obligera à aucun sacrifice contraire à vos sentiments particuliers, si vous en avez.

ZANETTA.

Ah ça! qu'est-ce qu'il dit donc?

SAINT-JEAN.

Qu'il y a cent piastres destinées à la jolie Zanetta, si elle veut, pour quelque temps seulement, aimer monsieur Frédéric.

ZANETTA.

Air de Marianne.

Ah! grand Dieu! quelle audace extrême!

SAINT-JEAN.

Vous ne me comprenez pas bien.
Il suffit d'avouer qu'on l'aime,
Cela ne vous engage à rien.

ZANETTA.

Eh quoi! vraiment,
C'est un semblant?

SAINT-JEAN.

Qui n'a rapport en rien au sentiment.

ZANETTA.

Ah! c'est égal,
C'est toujours mal
De feindre, hélas!
Un amour qu'on n'a pas.
Dût-on me traiter de bégueule,
J'aimerais mieux, et pour raisons,
Éprouver quinze passions
Que d'en feindre une seule.

SAINT-JEAN.

Rien ne vous empêche de l'éprouver; ça n'en vaudrait que mieux... un jeune homme charmant, le fils du marquis d'Aveiro.

ZANETTA.

Un marquis!

SAINT-JEAN.

Eh oui! sans doute; je n'irais pas vous proposer une mésalliance;

tout ce qu'on vous demande, c'est de répéter à l'ambassadeur, à tout le monde : « J'aime Frédéric, j'aime Frédéric ! » mais d'un ton, la... vous savez bien... quand vous aimez, ou quand vous voulez qu'on le croie.

ZANETTA.

Mais encore faudrait-il connaître les gens, crainte seulement de se tromper.

SAINT-JEAN.

N'est-ce que cela ? je m'en charge... Ainsi donc, c'est décidé.

Air des Maris ont tort.

A mes vœux vous daignez vous rendre,
J'en étais sûr ; car, en honneur,
Tous deux nous devions nous entendre.
Frédéric a donc votre cœur ;
Mais ne redoutez nulle erreur :
Avec nous, sans vous compromettre,
Vous devez vous y retrouver;
Car l'amour qu'il va vous promettre,
Je me charge de l'éprouver.

ZANETTA.

Du tout, du tout; si vous vous avisez de me faire des questions, vous allez m'embrouiller. Dites-moi, avant tout, monsieur Saint-Jean, qu'est-ce qu'il faudra faire ?

SAINT-JEAN.

Vous laisser adorer.

ZANETTA.

Me laisser adorer ! bon, je sais ; ça n'est pas difficile ; mais, si on me parle, que répondre ?

SAINT-JEAN.

Je vous l'ai déjà dit ; *j'aime Frédéric*, et ne sortez pas de là.

ZANETTA.

Mais enfin, pourquoi cette ruse ?

SAINT-JEAN, écoutant.

Vous le saurez. J'entends une voiture, c'est lui. Vite, descendez par le petit escalier ; je vous rejoindrai bientôt, et j'achèverai de vous donner les instructions...

ZANETTA.

C'est bien pour vous rendre service, au moins, monsieur Saint-

Jean; car c'est terrible d'aimer comme ça quelqu'un, sans avoir eu le temps de s'y préparer!

(Saint-Jean la fait sortir par l'escalier dont la porte est sur le premier plan, à gauche de l'acteur.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE, entrant par le fond.

Saint-Jean!

SAINT-JEAN.

Eh bien, monsieur le comte! notre petite expédition?

LE COMTE.

Elle a réussi.

SAINT-JEAN.

Ah! et le jeune Frédéric?

LE COMTE.

Il est là, dans l'appartement voisin.

SAINT-JEAN.

A merveille. En l'interrogeant adroitement, il nous sera facile... (A part.) Car, avant tout, il faut le prévenir, (haut) et si monsieur le comte le veut, je vais le faire entrer.

LE COMTE.

Non, non, je n'ai plus besoin de toi; (lui donnant une bourse) voilà trente piastres; tu sais ce que je t'ai dit ce matin, tu peux t'en aller.

SAINT-JEAN, déconcerté.

Comment, excellence! après le service que je viens de vous rendre.

LE COMTE.

Je te le paye, nous sommes quittes; mais pour d'autres raisons, à moi connues, je ne veux pas que tu remettes le pied chez moi; je t'ai même fait consigner à la porte: ainsi va-t'en. (Il va s'asseoir auprès de la table.)

SAINT-JEAN, à part.

Oh! maledetto! Impossible de prévenir ce jeune homme... il va tout gâter.

LE COMTE, élevant la voix.

Vous m'avez entendu, monsieur Saint-Jean.

SAINT-JEAN.

J'obéis, monsieur le comte, j'obéis. (A part.) Ma foi, qu'il s'en

tire comme il pourra, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de le secourir. (Il sort du même côté que Zanetta.)

LE COMTE, seul.

Ah! voici notre jeune homme; (souriant) il doit être furieux.

SCÈNE X.

LE COMTE; FRÉDÉRIC, suivi de deux valets.

FRÉDÉRIC, avec colère.

Morbleu! m'enlever ainsi de chez moi, sans me dire un seul mot, sans daigner m'expliquer... (Le comte fait signe aux valets de se retirer. Frédéric se tournant du côté du comte.) Saurai-je enfin chez qui je suis?

LE COMTE, se levant et allant à Frédéric.

Chez moi, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Dieu! le comte d'Aranza! le père de celle que j'aime!

LE COMTE.

Je vois que vous ne pouvez me pardonner la manière un peu brusque dont je vous ai forcé à me rendre visite.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur! (A part.) C'est tout ce que je désirais; je ne cherchais qu'un moyen de me présenter.

LE COMTE.

Je vous prouverai bientôt que j'avais le droit d'agir ainsi : en attendant, je vous prie de m'écouter. Vous serez traité ici avec tous les égards que vous méritez; vous mangerez à ma table, vous serez servi par mes gens, mais vous ne verrez personne et n'aurez d'autre société que la mienne et celle de ma fille.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Quoi! monsieur...

LE COMTE.

Toutes vos réclamations sont inutiles; j'ai ordre de vous surveiller, et vous ne me quitterez pas; ainsi, vous pouvez tout avouer, et reprendre votre véritable nom.

FRÉDÉRIC.

Mon nom! je ne prétends pas le cacher; je suis Frédéric de...

LE COMTE, l'interrompant.

Je vous ai dit, monsieur, qu'il n'était plus temps de feindre, et j'exige maintenant que vous me disiez la vérité.

FRÉDÉRIC, à part.

Pour rester ici je dirai tout ce qu'il voudra. (Haut.) Mais je vous demanderai, monsieur, ce qu'il faut vous avouer.

LE COMTE.

Que vous êtes le fils du marquis d'Aveiro, mon ancien ami.

FRÉDÉRIC.

Du marquis d'Aveiro!... quoi! monsieur, vous exigez?...

LE COMTE.

Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis pas alors vous dire le contraire.

LE COMTE.

Le bel effort! croyez-vous que je l'ignorais? Plus tard, jeune homme, nous parlerons de vous, de votre père, du chagrin que vous lui causez.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur!

LE COMTE.

En attendant, je ne vous demande qu'une chose: un noble Castillan n'a que sa parole; promettez-moi, sur l'honneur, de ne pas vous échapper de cette maison.

FRÉDÉRIC.

Oh! pour cela, je vous le jure.

LE COMTE.

C'est bien; j'espère que nous finirons par nous entendre.

FRÉDÉRIC, à part.

Ça ne fera pas mal.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; JULIETTE, sortant de son appartement.

TRIO de Michel et Christine.

LE COMTE, allant au-devant de Juliette.

Approche donc, ma chère amie,
Monsieur n'est pas un étranger;
L'Espagne est aussi sa patrie,
(A demi-voix.)
Et tu peux le voir sans danger.

JULIETTE, s'avançant, et lui faisant la révérence.

O grands dieux! ô surprise extrême!

LE COMTE.

Quoi donc?

JULIETTE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est elle-même.

JULIETTE.

Ce jeune homme qui nous suivait.

FRÉDÉRIC, à part.

Je crois qu'elle me reconnait.

Ensemble.

JULIETTE.

Quel trouble j'éprouve à sa vue !
Et combien mon âme est émue !
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah ! je sens là battre mon cœur !

FRÉDÉRIC.

Combien elle parait émue !
Moment charmant ! ô douce vue !
Ah ! je sens là battre mon cœur
Et d'espérance et de bonheur !

LE COMTE.

Ah ! quelle rencontre imprévue !
Moi qui vais l'offrir à sa vue !
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

JULIETTE, à part.

Oui, vraiment, c'est cet inconnu
Dont parlait Saint-Jean.

LE COMTE, à part.

Quelle audace !
Ce fripon aurait-il voulu
Introduire un autre à la place
Du chevalier d'Aveiro ?

JULIETTE.

Dieux !
Comme il fixe sur moi les yeux !

Ensemble.

JULIETTE.

Ah ! quel plaisir ! chez lui mon père
Reçoit celui qui m'a su plaire.
Ah ! je sens là battre mon cœur
Et de surprise et de bonheur.

FRÉDÉRIC.

Je n'entends rien à ce mystère ;
Mais je vois celle qui m'est chère,
Et je sens là battre mon cœur
Et de plaisir et de bonheur.

LE COMTE.

On me trompe, la chose est claire;
Mais je connaitrai ce mystère;
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

LE COMTE.

Oui, je puis savoir si c'est réellement le fils du marquis d'Aveiro; car, par bonheur, cette lettre que j'ai reçue ce matin contient son signalement.

(Il la prend et regarde.)

FRÉDÉRIC, à part.

Le signalement!... je suis perdu.

LE COMTE, lisant bas et regardant Frédéric.

Non, non, parfaitement conforme; c'est bien lui.

FRÉDÉRIC.

Je suis sauvé; ma foi, je ne sais pas comment.

JULIETTE.

Eh mais! qu'avez-vous donc, mon père? Vous êtes tout ému.

LE COMTE.

Rien, rien, mon enfant; holà, quelqu'un. (Un domestique entre.) Conduisez monsieur à l'appartement qui lui est destiné. (A Frédéric.) Nous nous reverrons bientôt; jusque-là, je vous laisse à vos réflexions.

Air du vaudeville de la Somnambule

Mais songez-y; la fuite est impossible;
Car sur l'honneur vous êtes prisonnier.

FRÉDÉRIC.

Une prison est toujours bien terrible;
(Regardant Juliette.)
Mais en ces lieux, quand je pense au geôlier,
Je me soumets sans murmure et sans peines.
Loin de gémir de ma captivité,
Puissé-je, hélas! trop heureux de mes chaines,
Ne retrouver jamais la liberté!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi! mon père, il va loger ici? avec nous? et c'est un Espagnol?

LE COMTE.

Oui, le fils du marquis d'Aveiro.

JULIETTE.

Du marquis d'Aveiro ?

LE COMTE.

Mais il n'y faut plus penser ; tu dois l'oublier.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Qu'il est indigne de toi, qu'il en aime une autre ; en un mot, qu'il ne mérite ni ta tendresse, ni tes regrets.

JULIETTE.

Il en aime une autre !

LE COMTE.

Et si tu savais, ma Juliette, quelle est la rivale qu'il te préfère ; une fille sans éducation, sans naissance, une petite ouvrière, sans doute.

JULIETTE.

Il serait possible ! Non, je ne puis le croire : on le calomnie, mon père.

LE COMTE.

On le calomnie, quand j'ai la preuve ! (Lui donnant une lettre.) Tiens, regarde.

Air d'Une heure de mariage.

Vois toi-même, par cet écrit,
Que c'est une autre qu'il adore.

JULIETTE.

Mon cœur et s'indigne et frémit ;
Mais je ne puis le croire encore...
Oui, c'est moi dont il est épris.

LE COMTE.

Son père atteste le contraire.

JULIETTE.

N'importe, en pareil cas un fils
Doit en savoir plus que son père.
En pareil cas, je crois qu'un fils
Doit en savoir plus que son père.

LE COMTE.

Alors, s'il n'est pas possible de te convaincre...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; SAINT-JEAN, dans le fond.

SAINT-JEAN, à part.

Je n'ai pas d'autre moyen de rentrer ici et de venir à son secours : voyons s'il en est encore temps (Haut.) Monsieur le comte...

LE COMTE, l'apercevant.

Comment, drôle, vous osez reparaître chez moi!

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte, malgré vos ordres, j'ai forcé la consigne. J'ai bravé votre colère pour vous rendre un service signalé, tant il est vrai qu'un attachement véritable survit même aux plus mauvais traitements.

LE COMTE.

Qui te ramène?

SAINT-JEAN.

Votre intérêt. (En confidence.) Je viens vous garantir d'un piége infernal; on vous trompe.

LE COMTE.

Moi?

SAINT-JEAN.

Je le sais mieux que personne, vous pouvez m'en croire : je vous jure, sur l'honneur, qu'on vous trompe; je ne peux pas mieux vous dire.

LE COMTE.

Et comment cela?

SAINT-JEAN.

C'est au sujet du fils du marquis d'Aveiro; il est retenu chez vous, il est enchanté d'y être, car celle qu'il aime est ici.

LE COMTE, à part.

O ciel! ma fille aurait-elle raison! (A Saint-Jean.) Tu la connais?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, mais il est inutile de vous la nommer; maintenant que j'ai satisfait au besoin de mon cœur en vous donnant un avis salutaire, je me retire, monsieur le comte.

LE COMTE, le retenant.

Non, non, reste donc. (A part.) On a beau faire, ces coquins-là nous sont indispensables. (Haut.) Achève, dis-nous quelle est celle qu'il aime?

SAINT-JEAN.

Vous l'exigez?

JULIETTE.

Eh oui! sans doute, parle vite.

SAINT-JEAN.

Eh bien, mademoiselle, qu'elle vous réponde elle-même, car la voici.

JULIETTE et LE COMTE.

Que dis-tu? Zanetta! ce n'est pas possible!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ZANETTA, entrant et plaçant un carton sur la table.

ZANETTA.

Mademoiselle, je vous rapporte votre béret; maintenant, je crois qu'il ira à merveille.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela; venez ici, mademoiselle.

ZANETTA, d'un air interdit.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Ne tremblez pas, je ne veux que savoir la vérité de votre bouche.

ZANETTA, hésitant.

La vérité!

LE COMTE.

Vous connaissez, dit-on, un jeune homme nommé Frédéric?

ZANETTA, affectant un grand trouble.

Frédéric! O ciel! quoi, monsieur! vous savez... Je suis perdue. (Bas, à Saint-Jean.) Est-ce bien?

SAINT-JEAN.

Sublime.

JULIETTE, à part.

Il est donc vrai?

LE COMTE, à Zanetta.

Remettez-vous, je sais tout; mais il importe que vous me fassiez vous-même un aveu franc et sans réserve.

ZANETTA.

Je n'ai rien à vous avouer, monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que j'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais enfin...

ZANETTA.

J'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais, mademoiselle...

ZANETTA.

J'aime Frédéric, j'aime Frédéric, et je ne sors pas de là. (A Saint-Jean.) N'est-ce pas?

SAINT-JEAN, bas.

Parfait.

LE COMTE.

Impossible de lui faire entendre raison. Et savez-vous du moins quel est ce Frédéric dont vous partagez la folle passion? vous a-t-il instruite de son nom, de son rang?

ZANETTA.

Je sais comme vous, monsieur, que c'est le fils du marquis d'Aveiro.

LE COMTE.

Eh bien, ma fille!

JULIETTE.

Il est donc vrai! plus de doute. (A Zanetta.) Il suffit, mademoiselle, vous ne travaillerez plus pour moi. Je vous prie de ne plus vous représenter ici.

ZANETTA.

Comment, mademoiselle! (Bas, à Saint-Jean.) Ah çà! si cet amour-là va me faire du tort?

SAINT-JEAN.

Silence!

JULIETTE, à son père.

Et quant à mon mariage, mon père, je suis décidée maintenant; j'épouserai qui vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux! (A part.) J'en mourrai, mais c'est égal!

(Elle rentre dans son appartement.)

SAINT-JEAN, à part.

Eh bien, voilà un danger que je n'avais pas prévu. Il faut la détromper.

(Il veut la suivre.)

LE COMTE.

Où vas-tu donc?

SAINT-JEAN.

Moi, monsieur, nulle part; j'allais prendre les ordres de mademoiselle.

LE COMTE.

Reste ici, et ne me quitte pas.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté JULIETTE.

SAINT-JEAN, à part.

Diable! ça se complique.

ZANETTA.

Certainement, mademoiselle est bien injuste. Si on perdait toutes ses pratiques parce que l'on a une inclination, il n'y a que les prudes qui feraient fortune.

LE COMTE, à part.

Décidément je n'ai que ce moyen de sauver le fils de mon ami. (A Saint-Jean.) Des siéges! Je suis sûr que le marquis ne me désavouera pas. (A Zanetta.) Asseyez-vous, mademoiselle.

(Saint-Jean a placé un fauteuil pour Zanetta, et rapproché celui de l'ambassadeur.)

ZANETTA, hésitant.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Asseyez-vous, et écoutez-moi (A Saint-Jean.). Et toi, reste là.

SAINT-JEAN.

Que va-t-il faire?

(Le comte s'assied. Zanetta, assise, est à sa gauche. Saint-Jean se tient debout derrière le fauteuil du comte, de manière qu'il peut faire des signes à Zanetta, sans que le comte s'en aperçoive.)

LE COMTE.

C'est une négociation toute nouvelle pour moi, et je ne sais pas trop comment m'y prendre; ma foi, allons au fait, et sans préambule. (A Zanetta.) Mademoiselle, vous aimez Frédéric?

ZANETTA, voulant se lever.

Oh, oui, monsieur! j'aime...

LE COMTE, la faisant rasseoir.

Je le sais, vous me l'avez déjà dit; mais il a aussi une famille qui l'aime, qui le chérit, une famille puissante qui est décidée à employer contre vous des moyens de rigueur.

ZANETTA.

Des rigueurs! qu'est-ce que c'est que ça?

(Saint-Jean lui fait signe de se tranquilliser.)

LE COMTE.

Je vois que vous n'êtes point pour les rigueurs, ni moi non plus, je les désavoue; et comme vous me parliez ce matin du désir que vous aviez de vous établir en France, je me disais : si mademoiselle Zanetta, dont j'honore et dont j'estime le talent, veut transplanter à Paris les modes et les grâces napolitaines, je me fais fort de subvenir aux frais de voyage et d'établissement.

ZANETTA.

Quoi, monsieur! vous auriez la bonté...

LE COMTE.

Je pensais que mille piastres pourraient peut-être suffire...

ZANETTA.

Mille piastres! (Saint-Jean lui fait signe de refuser.) mille piastres pour quitter ces lieux, pour quitter Frédéric!

LE COMTE.

Deux mille.

ZANETTA.

Comment, monsieur! vous pouvez supposer qu'une passion comme celle-là, aussi pure, aussi délicate... Non, certainement, non, jamais...

LE COMTE.

Trois mille.

ZANETTA veut se lever, et Saint-Jean lui fait toujours signe de refuser.

Trois mille! ah! j'ai besoin de me répéter que j'aime Frédéric. Laissez-moi, monsieur, laissez-moi. Craignez de m'outrager, craignez d'insister...

LE COMTE.

Quatre mille.

ZANETTA.

Quatre mille! (Même signe de Saint-Jean.) (A part, en se levant.) Ma foi, M. Saint-Jean dira tout ce qu'il voudra. (Haut.) Certainement, monsieur le comte, j'aime Frédéric, et je l'aimerai toujours. D'abord, ce pauvre Frédéric...! mais l'intérêt d'une famille, le devoir, quatre mille piastres, et puis, ce qu'il y a de plus précieux pour une demoiselle, c'est la perspective d'un établissement, car enfin Frédéric ne pouvait pas m'épouser.

LE COMTE.

Non, sans se brouiller avec sa famille ; et vous ne voudriez pas faire son malheur.

ZANETTA.

Dieu ! que me dites-vous là ! Le malheur de Frédéric ! plutôt me sacrifier !

LE COMTE.

Air de Céline.

Ainsi, quelle est votre réponse ?

SAINT-JEAN.

Ah ! je tremble de la prévoir !

ZANETTA.

Il le faut, à lui je renonce ;
J'immole l'amour au devoir.

LE COMTE.

Quand c'est le devoir qu'on écoute,
Il finit toujours, mon enfant,
Par rapporter plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah ! je le vois en ce moment.

LE COMTE.

Il rapporte plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah ! je le vois en ce moment.

SAINT-JEAN, frappant du pied.

(A part.) La petite sotte ! qui s'avise de penser à sa fortune.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, je venais... Ah ! pardon, vous êtes occupé.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas de trop, approchez, jeune homme. (Le prenant par la main, et le menant devant Zanetta.) Il est temps de parler franchement.

QUATUOR.

Fragment du finale de la Dame Blanche : Je n'y puis rien comprendre.

LE COMTE, à Frédéric.

Voyez mademoiselle !

FRÉDÉRIC, regardant Zanetta.

Elle est gentille et belle;
Mais dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

Ensemble.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

LE COMTE.

Quel est donc ce mystère?
Celle qui sut lui plaire
Lui semble une étrangère;
Il ne la reconnait pas.

SAINT-JEAN.

Cette reconnaissance
Finira mal, je pense :
Comment sortir d'embarras?

LE COMTE, à Frédéric.

Eh quoi! l'aspect de cette belle
N'a pas sur vous des droits?

FRÉDÉRIC.

Je vois ici mademoiselle
Pour la première fois.

LE COMTE.

Et toi, Saint-Jean, qui nous écoute,
Que penses-tu de tout ceci?

SAINT-JEAN.

Qu'il a bien ses raisons, sans doute,
Pour vouloir en agir ainsi.

LE COMTE, à Frédéric.

Vous vous croyez forcé, peut-être,
De méconnaitre ses attraits;
Mais cet amour que ses yeux ont fait naitre?

FRÉDÉRIC.

Moi! non, jamais... je ne l'aimai jamais.

Ensemble.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme;
Car je ne le connais pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle est donc cette belle?
Dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

LE COMTE.

Oui, le trait est original.

SAINT-JEAN.

Pour nous cela finira mal.

LE COMTE.

Vous êtes donc bien sûr de ne pas aimer mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Faut-il, monsieur, vous faire de nouveaux serments?

LE COMTE.

Non, monsieur; mais j'en voudrais une preuve.

FRÉDÉRIC.

Et laquelle?

LE COMTE.

Me promettez-vous...?

ZANETTA.

Mais, monsieur...

LE COMTE.

Taisez-vous! (A Frédéric.) Me promettez-vous de renoncer à mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Sans hésiter.

SAINT-JEAN, à part.

Le maladroit!...

LE COMTE.

Vous consentiriez à la quitter?

FRÉDÉRIC.

Eh! mais, sans doute.

LE COMTE.

C'est tout ce que je demande, je suis content de vous.

FRÉDÉRIC.

Vous me rendez votre amitié?

LE COMTE.

Oui, jeune homme, mon amitié, mon estime; dans une demi-heure vous ne serez plus ici.

FRÉDÉRIC.

Comment! monsieur, qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Que maintenant vous êtes digne d'embrasser votre père; qu'il vous attend avec impatience; la chaise de poste, les chevaux, l'argent nécessaire pour votre départ, tout sera prêt dans la minute.

FRÉDÉRIC.

O ciel !

LE COMTE, à Zanetta.

Quant à vous, mademoiselle, restez ici ; il faudra bien m'expliquer ce mystère ; (regardant Saint-Jean) et si l'on m'a trompé...

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, c'est ce que je vais tâcher de savoir ; car je suis comme vous, je m'y perds.

LE COMTE.

Eh bien ! par exemple... Allons, allons, n'importe, il partira, c'est tout ce que je désire. Attendez-moi là, je reviens dans l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, SAINT-JEAN, ZANETTA.

FRÉDÉRIC.

Me renvoyer dans une demi-heure, et pour quelle raison ? pour quel motif ?

ZANETTA.

Oui, sans doute ; maintenant qu'on peut parler, qu'est-ce que ça signifie ?

SAINT-JEAN.

Que nous sommes perdus, ruinés, et par votre faute à tous deux.

FRÉDÉRIC et ZANETTA.

Par la mienne ?...

SAINT-JEAN.

Depuis une heure je vous fais des signes, et vous ne comprenez rien ; j'avais tout prévu, tout arrangé ; l'ambassadeur voulait garder chez lui le fils du marquis d'Aveiro pour le guérir d'une inclination roturière ; le fils du marquis de... c'était vous ; l'inclination, c'était mademoiselle.

ZANETTA.

Comment ! c'est *j'aime Frédéric ?* il fallait donc le dire.

SAINT-JEAN.

Et vous avez la maladresse de ne pas vous reconnaitre.

ZANETTA.

Quand on ne s'est jamais vu.

FRÉDÉRIC.

Et surtout quand on n'est pas prévenu.

SAINT-JEAN.

Impossible depuis ce matin de vous voir et de vous parler... Que faire maintenant?

ZANETTA.

Tout avouer à son excellence.

SAINT-JEAN.

Non pas, c'est moi qui payerais tous les frais.

FRÉDÉRIC.

Écrire à ce marquis d'Aveiro dont tu m'as donné le nom ; c'est l'ami de l'ambassadeur, mais c'est aussi celui de ma famille ; et j'ai vu de lui une lettre où il promettait de parler en ma faveur.

SAINT-JEAN.

Il est à Madrid, et ne vous servira pas de si loin ; en attendant, vous perdez votre maîtresse, moi mes deux mille piastres.

ZANETTA.

Et moi, mes quatre mille.

SAINT-JEAN.

Il n'y a donc qu'un moyen qui peut tout réparer ; monsieur le comte va revenir : tenez-vous à demeurer chez lui, à rester près de sa fille?

FRÉDÉRIC.

Tu me le demandes ?

SAINT-JEAN, montrant Zanetta.

Eh bien, alors ! redevenez amoureux de mademoiselle.

FRÉDÉRIC.

Et Juliette, que dira-t-elle ?

SAINT-JEAN.

Quand vous serez de la maison, ne trouverez-vous pas vingt occasions de lui parler, de lui avouer la vérité?

FRÉDÉRIC.

Il a raison. Eh bien, soit ! si mademoiselle veut me le permettre, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou. Ah ! son nom ?

SAINT-JEAN.

Zanetta... (A Zanetta.) Vous, ma petite, vous connaissez nos conventions, notre premier plan.

Air du Piége.

Vous dévouant pour le salut public,
Que de nouveau l'un pour l'autre soupire.

ZANETTA.

Je le veux bien. Je r'aime Frédéric ;

Mais permettez-moi de le dire :
A chaque instant changer ainsi soudain,
J'en conçois de l'inquiétude.
Ce n'est qu'un jeu, je le sais; mais enfin,
Ça peut en donner l'habitude;
On peut en prendre l'habitude.

SAINT-JEAN.

Et les principes qui sont là, et dont vous ne parlez pas. On vient, allons, allons, du feu, du désordre, du pathétique, c'est le père. (A Frédéric, montrant Zanetta.) Tombez à ses pieds... (Tirant son mouchoir.) Dieu! quel tableau!

(Frédéric se jette aux pieds de Zanetta.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE.

LE COMTE, voyant Frédéric aux pieds de Zanetta.

Que vois-je?

SAINT-JEAN.

O spectacle touchant! triomphe de l'amour et de la sensibilité! je ne puis retenir mes larmes. Ah! c'est vous, monsieur le comte! (Frédéric se relève.) Venez être témoin d'une réconciliation qui aurait attendri un barbare.

LE COMTE.

Une réconciliation... Eux qui ne se connaissent pas...

SAINT-JEAN.

Vous l'aviez bien deviné, c'était une ruse, ou plutôt c'était une querelle d'amoureux, car c'est au moment de la séparation que l'explosion a éclaté; deux volcans, monsieur le comte! J'ai voulu les arrêter, impossible; ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre, en criant qu'ils ne voulaient plus se quitter, non jamais! plutôt mourir! Enfin le délire de la passion...

LE COMTE.

Quoi, monsieur! au moment où j'avais tout préparé pour votre départ?

FRÉDÉRIC.

Maintenant, monsieur, il est impossible! je reste.

LE COMTE.

Et vous, mademoiselle, qui étiez déjà décidée à vous sacrifier?

ZANETTA.

J'avais trop présumé de mes forces, et je ne puis que vous

répéter ici ce que je vous ai notifié ce matin : j'aime Frédéric, monsieur.

LE COMTE.

C'est connu. (A part.) Allons, il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable ; mais on se moque de moi, c'est clair, nous allons voir. (Haut.) Je n'ai rien à dire, j'ai voulu vous rendre à la raison, j'ai rempli mon devoir ; mais, puisque rien ne peut vaincre cette grande passion, je me rends.

TOUS.

Quoi, monsieur !...

LE COMTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro, n'est point un barbare, un tyran. « Si après avoir tout tenté, m'a-t-il dit, vous pensez que « cette jeune fille soit nécessaire au bonheur de mon fils, je vous « permets de les unir. »

FRÉDÉRIC, quittant la main de Zanetta.

Comment ?

SAINT-JEAN, étourdi.

Oh ! *Diavolo !*

ZANETTA, à part.

Dieu ! épouser un marquis !

LE COMTE, les observant.

Votre constance méritait bien un pareil prix, et c'est dans la chapelle de l'ambassade, en ma présence, que vous allez être mariés.

FRÉDÉRIC.

Un moment.

SAINT-JEAN, bas.

Tenez ferme.

ZANETTA.

Air du Fleuve de la vie.

Qui ? moi, je deviendrais marquise !

LE COMTE.

Eh quoi ! vous semblez refuser !

SAINT-JEAN, bas.

Déguisez moins votre surprise.

FRÉDÉRIC.

Veux-tu que j'aille l'épouser ?

SAINT-JEAN, de même.

Afin d'éclaircir ce mystère,
C'est une ruse, je le voi.
Je le laisserais dire.

ZANETTA.

Et moi
Je le laisserais faire.

LE COMTE.

Eh mais ! quelle froideur ! vous ne me remerciez pas ? vous ne tombez pas dans mes bras ?

FRÉDÉRIC.

Monsieur, certainement je suis touché, mais mon père...?

LE COMTE.

Je vous ai dit qu'il m'avait envoyé son consentement.

SAINT-JEAN, vivement.

Permettez, ce n'est pas dans la lettre.

LE COMTE.

Hein ! Comment le sais-tu ?

SAINT-JEAN, embarrassé.

Je le sais, je... c'est-à-dire je présume, parce qu'un homme comme le marquis d'Aveiro ne peut consentir à une mésalliance.

LE COMTE.

Saint-Jean...

SAINT-JEAN.

Monsieur.

LE COMTE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

SAINT-JEAN.

Plaît-il, monsieur ? et pourquoi ?

LE COMTE.

Je n'en sais rien ; mais ce jeune homme, cet amour, ton trouble, tu me trompes.

SAINT-JEAN.

Moi ! monsieur le comte peut-il penser que je sacrifie ses intérêts à ceux d'un inconnu ?

LE COMTE.

Un inconnu ! monsieur le valet de chambre interprète, expliquez-moi comment il se fait que ce chevalier d'Aveiro soit précisément l'inconnu dont vous avez parlé à ma fille ; expliquez-moi comment ces jeunes gens s'aiment et ne se connaissent pas, se raccommodent et ne veulent pas se marier.

SAINT-JEAN.

Monsieur, on ne peut pas expliquer les bizarreries du cœur humain ; mais la vérité est que je ne suis pour rien dans tout ceci, et si vous en doutez...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; UN VALET.

LE COMTE, lisant une carte que le valet lui remet.

Comment! il est ici?

LE VALET.

Il attend monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE, avec joie.

Quel bonheur! Oh! pour le coup, je vais enfin savoir la vérité. (Au valet.) Que personne ne puisse sortir de l'hôtel, (aux autres) et malheur à qui s'est joué de moi! Restez tous.

(Il sort avec le valet.)

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ZANETTA, SAINT-JEAN.

FRÉDÉRIC, croisant les bras.

Eh bien! Saint-Jean?

SAINT-JEAN.

Je n'y suis plus du tout.

ZANETTA.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRÉDÉRIC.

Ce nouveau personnage.

SAINT-JEAN.

Qui doit tout découvrir.

ZANETTA.

Je commence à avoir peur.

FRÉDÉRIC.

Voilà pourtant le résultat de tes ruses, de tes finesses et du personnage ridicule que tu m'as fait jouer; mais, songes-y bien, j'ai pu m'abaisser à cette feinte pour obtenir Juliette; mais, si je la perds, c'est à toi que je m'en prends, et je t'assomme.

SAINT-JEAN.

C'est cela; l'ambassadeur d'un côté, vous de l'autre, et pas de petite porte pour se sauver.

ZANETTA.

Ah çà! dites-moi au moins si j'aime toujours Frédéric.

SAINT-JEAN.

Il est bien question de cela! Que devenir? quel parti prendre?

l'ambassadeur est sur la trace, l'intrigue va s'éclaircir; nous n'avons plus qu'une ressource, monsieur, c'est de la compliquer tellement, que monsieur le comte ni nous-mêmes ne puissions plus nous y reconnaître. Comme ces gens qui, au moment d'une liquidation, embrouillent toujours les affaires; c'est le seul moyen de faire les siennes. Qui vient-là? Est-ce l'ennemi? non, c'est mademoiselle Juliette.

FRÉDÉRIC.

Ah! je pourrai du moins la détromper.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; JULIETTE.

JULIETTE, apercevant Zanetta.

Comment, mademoiselle! encore ici? Je vous trouve bien hardie.

FRÉDÉRIC.

Un mot seulement, car les instants sont précieux; votre père était dans l'erreur, je vois aujourd'hui mademoiselle pour la première fois.

JULIETTE.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

C'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours.

JULIETTE.

Ah! je le disais bien; c'est cette lettre de votre père qui avait tout embrouillé; il se trompait aussi, n'est-ce pas, monsieur! Mais grâce au ciel, tout va s'éclaircir; car il arrive, il vient d'entrer dans le salon.

FRÉDÉRIC.

Eh! qui donc?

JULIETTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN.

Ah! grands dieux!

JULIETTE.

J'ai bien retenu son nom; lui et mon père se sont enfermés pour parler de nous, de notre mariage, et voilà, j'espère, de bonnes nouvelles.

FRÉDÉRIC, à part.

Oui, joliment! Le marquis d'Aveiro!... il ne nous manquait plus que cela.

SAINT-JEAN.

Voilà ce que je demandais, surcroît d'embarras.

JULIETTE.

Ne craignez rien, il vous pardonnera tout; il a l'air d'un si honnête homme.

FRÉDÉRIC, perdant la tête.

Oui, vous croyez... Quelle figure a-t-il?

JULIETTE.

Comment, monsieur?

ZANETTA.

Allons, il ne connait pas son père, à présent; il ne connait personne, ce jeune homme.

FRÉDÉRIC, apercevant le comte.

Dieu! monsieur le comte!

ZANETTA et SAINT-JEAN, en même temps.

Monsieur le comte!

SAINT-JEAN.

De l'audace, et tenons-nous bien.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE.

JULIETTE, à son père, qui s'avance lentement en les regardant tous.

Eh bien, mon père! le marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Je le quitte à l'instant.

JULIETTE.

Vous venez sans doute chercher son fils pour le conduire dans ses bras.

LE COMTE.

Je le voudrais; mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le marquis d'Aveiro n'a jamais eu de fils.

JULIETTE, regardant Frédéric.

Comment?

SAINT-JEAN, à part.

De mieux en mieux.

FRÉDÉRIC, à part.

Quel supplice!

ZANETTA.

Ah çà! il parait que le père n'aime donc pas Frédéric.

LE COMTE, à Frédéric.

C'est vous dire assez, monsieur, que, si j'ignore encore qui vous êtes, et les moyens que vous avez employés pour me tromper, je me doute du moins du motif qui vous a conduit chez moi; et pour que vous perdiez tout espoir, pour que vous renonciez à jamais à la main de Juliette, je vous apprendrai que, cédant aux sollicitations du marquis d'Aveiro, je marie ma fille au fils d'un de ses amis.

JULIETTE et FRÉDÉRIC.

O ciel!

LE COMTE.

Oui, monsieur; si mon gendre a le tort à mes yeux de ne pas être Espagnol, c'est du moins un homme estimable, un Français plein d'honneur et de franchise, qui vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Madrid; et ce gendre, dont le nom seul va déjouer tous vos projets, c'est le fils du baron de Cernay.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses genoux.

Ah! quel bonheur!

LE COMTE, JULIETTE et ZANETTA.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC.

C'est moi-même, vous le voyez à vos pieds; apprenez...

LE COMTE.

A d'autres, monsieur! on ne me trompe plus ainsi.

FRÉDÉRIC.

Non, cette fois je vous jure que c'est la vérité; je suis Frédéric de Cernay.

SAINT-JEAN.

Je l'affirme.

FRÉDÉRIC.

Et le marquis d'Aveiro va vous l'attester.

LE COMTE.

Pardon, monsieur; mais je ne reconnais pas en vous cette loyauté et cette franchise dont il me parlait.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur, je ne vous ai jamais trompé.

LE COMTE.

Comment, monsieur! quand vous vous introduisez dans ma maison...

FRÉDÉRIC.

Non; c'est vous-même qui m'avez fait arrêter et conduire chez vous.

LE COMTE.

C'est vrai; mais prendre un faux nom.

FRÉDÉRIC.

Je vous ai dit le mien; c'est vous qui avez exigé que j'en prisse un autre.

LE COMTE.

C'est vrai; mais feindre d'aimer une petite grisette.

FRÉDÉRIC.

Je n'y ai jamais pensé; vous avez été témoin que je n'ai pas reconnu mademoiselle.

LE COMTE, souriant.

C'est encore vrai, je suis forcé d'en convenir; (vivement) mais ce maudit mystère, je ne pourrai pas venir à bout... (A Frédéric et à Juliette.) Eh bien! je vous pardonne, je vous marie, à une seule condition, c'est que vous m'expliquerez tout; cette lettre que j'ai reçue, cet amour prétendu, pour quel motif? dans quel but?

FRÉDÉRIC.

J'en suis désolé, mais je n'en sais encore rien.

JULIETTE.

Ni moi.

ZANETTA.

Ni moi.

LE COMTE.

Ah! c'est trop fort! je donnerais cent piastres à celui qui me dirait qui m'a écrit cette lettre.

SAINT-JEAN, tendant la main.

Je les prends.

LE COMTE.

Comment?

SAINT-JEAN.

C'est moi, monsieur.

LE COMTE.

Toi, coquin?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur; par humanité, par bonté d'âme, je voulais servir l'amour de ce jeune homme et vous contraindre à le retenir chez vous.

LE COMTE.

Je comprends. Ah ! morbleu ! mais je n'ai que ma parole, tu auras tes cent piastres. Si je ne craignais d'ébruiter l'aventure, j'y joindrais autre chose.

SAINT-JEAN.

Tout ce que je demande à monsieur le comte, c'est un certificat de talents diplomatiques.

LE COMTE.

En quoi l'as-tu mérité ?

SAINT-JEAN.

Pour avoir tenu en échec pendant deux heures un diplomate aussi distingué que monsieur le comte ; avec cela je suis sûr d'être placé tout de suite.

LE COMTE.

Comment, drôle !

ZANETTA.

Ah çà ! et moi, mon établissement, mon voyage à Paris ?

SAINT-JEAN.

Je vous y conduirai, aimable Napolitaine, si vous voulez accepter ma main ; je vous ai promis un amoureux, (présentant sa main) eh bien, je vous offre un mari.

ZANETTA.

Ce n'est pas tout à fait la même chose ; mais c'est égal, je me risque et je pars pour Paris.

CHOEUR FINAL.

Air nouveau de M. Heudier.

Allons nous mettre en voyage ;
L'amour embellit notre sort ;
Et sans éprouver de naufrage,
Puissions-nous arriver au port !

ZANETTA, au public.

Je quitte Naples pour la France,
Ce voyage offre des dangers ;
Mais on dit qu'avec indulgence
On y traite les étrangers.
Suivant cette heureuse méthode,
Daignez, mesdames, dès demain,
Mettre la modiste à la mode,
En adoptant son magasin.

CHOEUR.

Allons nous mettre en voyage, etc.

LE MARIAGE DE RAISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 octobre 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

PERSONNAGES.

M. DE BREMONT, officier général.
ÉDOUARD DE BREMONT, son fils, capitaine.
BERTRAND, sergent.
PINCHON, fermier.
SUZETTE, jeune orpheline, femme de chambre de madame de Bremont.
MADAME PINCHON, fermière.
Plusieurs CAVALIERS et plusieurs DAMES invités au château.

La scène se passe au château de M. de Bremont, dans le Lyonnais.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de M. de Bremont; porte et deux croisées au fond; deux portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de la chambre d'Édouard; auprès de cette porte, un guéridon sur lequel il y a une théière, une tasse et la soucoupe. De l'autre côté, auprès de la porte, une table et deux fauteuils. Au fond, à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZETTE, occupée à travailler près de la table à droite; PINCHON, parlant à la cantonade.

PINCHON.

Soyez donc tranquille, cousin, je ne réveillerai personne, et j'attendrai qu'on soit levé. (Entrant et apercevant Suzette.) Eh! qu'est-ce que me disait donc Bertrand, mon cousin, que tout le monde dormait au château? voilà mademoiselle Suzette qui est déjà sur pied.

SUZETTE.

C'est M. Pinchon, le fermier de M. le comte.

PINCHON.

Eh, oui! vraiment. Aujourd'hui, à cinq heures du matin, moi

et ma femme, madame Pinchon, nous étions hors du lit, parce qu'à la ferme on dort aussi bien qu'au château; mais l'on dort plus vite, excepté le dimanche, car on fait son dimanche. Mais pardon, mademoiselle Suzette, ce sont là des détails de ménage. Ma petite femme m'a dit comme ça : « Pinchon, je vais au marché, où tu viendras me rejoindre. Toi, pendant ce temps-là, va compter avec M. le comte, et lui porter le prix de ses fermages; » car, afin que vous le sachiez, c'est aujourd'hui la Toussaint.

SUZETTE.

Oh! l'on sait combien vous êtes exact.

PINCHON.

C'est vrai. Au jour de l'échéance, il faut que tout soit payé; point d'arriéré, point de retard : c'est ma femme qui m'a mis sur ce pied-là, parce que là-dessus madame Pinchon n'entend pas la plaisanterie.

Air du vaudeville du Charlatanisme.

Depuis que de payer comptant
Ma femm' m'a fait prendr' l'habitude,
Nos richess's vont en augmentant;
V'là c'que c'est que l'exactitude.

SUZETTE.

Votre femme?

PINCHON.

Des r'merciments :
Sur ell' n'ayez pas d'inquiétude;
Fraiche et vermeille.

SUZETTE.

Et vos enfants?

PINCHON.

Fort bien : un de plus tous les ans;
V'là c'que c'est que l'exactitude.

Mais vous ne venez plus à la ferme; voilà un siècle qu'on ne vous y a vue.

SUZETTE.

Il y a tant de monde au château, que je ne l'ose quitter! Voilà quinze personnes au moins qui nous arrivent de la capitale; des belles dames, des jeunes gens à la mode. On va à la chasse ou à la pêche le matin; on joue la comédie tous les soirs. Hier encore il y avait un bal où l'on a dansé jusqu'après minuit. Enfin, c'est la ville à la campagne, c'est Paris au milieu du Lyonnais.

PINCHON.

Dieu ! s'amusent-ils ces Parisiens ! et c'est M. le comte qui reçoit, qui héberge tout cela. V'là un digne homme !

Air de l'Écu de six francs.

C'est un brave et bon militaire,
Un honnête homme, Dieu merci ;
Quand on s'mêl' d'être millionnaire,
Il faudrait l'être comme lui,
Aussi chacun l'aime à la ronde ;
Car son bras est à son pays,
Son cœur est à tous ses amis,
Et sa fortune à tout le monde.

Et son fils, not' jeune maître, c'est un gaillard celui-là ! Ah ! ah !

SUZETTE.

Taisez-vous donc ; ne parlez pas si haut, car il est là ; il dort. (Désignant la chambre à gauche.)

PINCHON.

Ah ! c'est la porte de sa chambre ! Est-ce qu'il est malade, par hasard ?

SUZETTE.

Eh ! vraiment oui. Hier, il est sorti de ce bal avec la fièvre ; et cela n'a fait qu'augmenter cette nuit, du moins à ce que m'a dit Bertrand, qui est déjà entré dans son appartement.

PINCHON.

Ça ne m'étonne pas. Avec un air si doux et si gentil, il paraît que c'est un diable, du moins à ce que m'a dit madame Pinchon ; et quand on est le fils d'un général, qu'on a dix-huit ans, de la fortune et une jolie tournure, on fait tout ce qu'on veut, n'est-ce pas, mademoiselle Suzette ? Mais vous-même, qu'avez-vous donc ? plus je vous regarde, et plus je vous trouve changée ; non pas que vous ne soyez toujours fraîche et bien gentille, mais les autres années vous étiez si gaie, si étourdie, toujours sautant, toujours courant ; et maintenant je vous vois triste et rêveuse. Est-ce que par hasard il vous serait survenu des chagrins ?

SUZETTE.

Est-il étonnant d'en avoir lorsqu'on est orpheline, lorsqu'on est seule au monde ?

PINCHON.

Seule ! vous ne l'êtes pas. N'avez-vous pas été recueillie et élevée par madame la comtesse, auprès de laquelle vous étiez femme

de chambre, il est vrai, mais qui vous a toujours traitée comme son enfant; et après la mort de cette digne dame, son mari, à qui elle vous avait recommandée, n'a-t-il pas toujours eu pour vous les mêmes soins, la même tendresse? Et voyez-vous, mademoiselle Suzette, j'gagerais que l'intention de M. le comte est de vous donner une dot et un épouseur.

SUZETTE.

Il serait vrai?

PINCHON.

Tout le monde le dit dans le pays.

SUZETTE.

Je l'en remercie; mais je ne tiens pas à me marier.

PINCHON.

Bah! madame Pinchon disait aussi comme vous, et maintenant demandez-lui-en des nouvelles. En tout cas, et si vous vous décidez, j'ai un parti à vous proposer, un parti auquel je pense depuis longtemps; mais ma femme vous en parlera, parce que, dans notre ménage, c'est moi qui ai les idées et c'est elle qui a la parole.

(On entend une sonnette dans la chambre du fond.)

SUZETTE.

Tenez, tenez, c'est M. le comte qui sonne son valet de chambre, qui vous dira si vous pouvez entrer.

PINCHON.

Air : Dieu tout puissant, par qui le comestible.

Dépêchons-nous, il sortirait peut-être,
Et je m'en vais, en fermier diligent,
A son lever, offrir à notre maître
Mes humbl's respect's ainsi que mon argent.
(A Suzette.)
Pour vous, quittez cet air triste et sévère;
Que la gaité vienne charmer vos jours;
Et si l'château ne vous en offre guère,
V'nez à la ferme, on en trouve toujours.

Ensemble.

SUZETTE.

Dépêchez-vous, etc.

PINCHON.

Dépêchons-nous, etc.

(Pinchon sort par le fond.)

SCÈNE II.

SUZETTE, seule.

(Elle va s'asseoir sur le fauteuil auprès de la table, à droite.)

De la gaieté ! ils n'ont que cela à dire; et il a bien fait de s'en aller. Je ne conçois pas comment ils peuvent être gais ; j'ai beau faire, depuis une heure je suis là à travailler, et je pense à tout, excepté à mon ouvrage. (S'approchant de la porte à gauche, et écoutant.) Je n'entends rien, il repose; tant mieux. Dieux ! la porte s'ouvre.

SCÈNE III.

SUZETTE; ÉDOUARD, s'appuyant sur le bras de BERTRAND.

BERTRAND.

Ne craignez rien, mon capitaine, je suis là pour soutenir le corps d'armée.

SUZETTE, courant à lui.

Y pensez-vous, Bertrand, avec votre jambe ?

ÉDOUARD, prenant le bras de Suzette.

Elle a raison. Tu aurais besoin toi-même de soutien.

BERTRAND, frappant sur sa jambe.

Laissez donc, c'est aussi solide qu'une autre, et quand ça casse, on en a de rechange Vous ne pourriez pas en dire autant.

SUZETTE, donnant toujours le bras à Édouard, et le conduisant vers le fauteuil qui est à droite.

Ne vous pressez pas, et appuyez-vous sur moi. Comment cela va-t-il ce matin ?

ÉDOUARD, s'asseyant.

Mal. Je souffre horriblement.

BERTRAND.

Allons donc, mon capitaine, qu'est-ce que de s'écouter comme une petite maîtresse ? Je vous ai vu marcher gaiement sous le feu du canon, et pour un misérable accès de fièvre, voilà que vous avez le frisson.

ÉDOUARD.

Tu en parles bien à ton aise. Si tu avais dansé hier, comme moi, douze contredanses.

BERTRAND.

Il est de fait que dans le moment je ne pourrais pas en faire au-

tant, parce que chez moi les amours et les zéphirs ne battent plus que d'une aile. Mais vous, morbleu !

SUZETTE.

N'allez-vous pas le gronder parce qu'il souffre, et lui faire mal à la tête ?

BERTRAND.

C'est juste ; je n'entends rien à tout cela.

Air : Au temps heureux de la chevalerie.

Des médecins et de la pharmacie
Un bon soldat connait peu les secrets :
Est-il blessé, le schnik et l'eau-de-vie
D'une compresse ont bientôt fait les frais,
Et je m'souviens qu'souvent, à l'ambulance,
Pour nous penser quand arrivait l'flacon,
(Faisant le geste de boire.)
En d'dans, morbleu, je prenais l'ordonnance,
Et la victoire ach'vait la guérison.

(Pendant ce couplet, Suzette va s'asseoir auprès de la table, à la droite d'Édouard.)

Aussi, je vous laisse avec mademoiselle Suzette, parce qu'en fait de garde-malade elle vaut mieux que moi ; si attentive, si diligente ! Ce matin, vous ne croiriez pas qu'elle était levée à quatre heures ?

ÉDOUARD.

Il se pourrait !

BERTRAND.

Peut-être plus tôt ; car, en sortant de votre appartement, je l'ai trouvée qui m'a demandé de vos nouvelles avec tant d'intérêt, que ça m'en a fait peur. Je vous ai cru plus malade que vous n'étiez.

ÉDOUARD.

Bonne Suzette !

BERTRAND.

Vous avez raison, c'est une bonne fille ; ça ne fait pas de phrases ni d'embarras, comme toutes les femmes de chambre de ces dames, qui font tant de coquetteries dans l'antichambre, que quelquefois on se croirait au salon. Mais en revanche, c'est modeste, c'est honnête, c'est attaché à ses maîtres, c'est sage surtout ; car parmi tous ces jeunes gens, vos amis, il n'y en a pas un qui n'en soit amoureux, et qui ne coure après elle.

ÉDOUARD, se levant.

Vraiment!

BERTRAND.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? V'là ses vertigos qui le reprennent. Je vous le laisse, mademoiselle Suzette, tâchez de le calmer. (A part.) C'est fini, je n'y tiens plus; elle est trop gentille. (Montrant sa jambe.) Et malgré les inconvénients, en avant. (Suzette passe de l'autre côté du théâtre, s'approche du guéridon, et verse dans la tasse.) Je vais de ce pas me consulter avec le cousin Pinchon, qui vient d'arriver au château, et de là la demander à mon général, parce que, dans ce monde, il faut toujours marcher droit, autant que possible. Adieu, mademoiselle Suzette; adieu, mon capitaine.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUZETTE.

ÉDOUARD.

Adieu, mon brave. En voilà un qui est bien le meilleur soldat et le plus mauvais garde-malade que je connaisse.

SUZETTE.

Comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD.

Mieux, depuis que je suis ici.

SUZETTE.

Eh bien! ne parlez pas; je vais travailler auprès de vous, ou bien je vous lirai, si vous l'aimez mieux. (Elle prend une chaise, se place à la gauche d'Édouard, et se met à travailler.)

ÉDOUARD.

Comme tu voudras.

Air : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

D'autre docteur il n'est pas nécessaire.

SUZETTE.

Je serai le vôtre aujourd'hui.
Il faut rester et tranquille, et vous taire;
C'est mon arrêt, et je l'ordonne ainsi.
Pour vous forcer au repos, au silence,
Je reste là.

ÉDOUARD.

Moyen très-incertain;
Car je suis sûr d'oublier l'ordonnance
En regardant le médecin.

SUZETTE, allant prendre sur le guéridon à gauche la tasse, qu'elle présente à Édouard.

Ne regardez pas, monsieur, et prenez ce que je vous donne.

ÉDOUARD.

Eh mais! Suzette, comme ta main tremble!

SUZETTE.

Oui, oui; je craignais de renverser. (Pendant qu'il boit.) Cela vous fait du bien, n'est-ce pas? cela doit vous calmer, vous rafraichir. (Au moment où elle veut prendre la soucoupe, Édouard saisit sa main, qu'il porte à ses lèvres.) Eh mais! que faites-vous?

ÉDOUARD.

Ne m'est-il pas permis de te remercier?

SUZETTE.

Édouard, Édouard, finissez; vous voulez que je m'en aille.

(Elle s'éloigne de lui, et s'avance sur le bord du théâtre.)

ÉDOUARD, se levant et allant à elle.

Suzette, n'es-tu pas la fille adoptive de ma mère? n'es-tu pas ma sœur? n'avons-nous pas été élevés ensemble? Autrefois tu ne te défiais pas de mes caresses; à présent elles te font de la peine.

SUZETTE.

A moi? ce ne serait rien, peu importe; mais c'est à vous qu'il faut penser. Vous souffrez, vous êtes malade. Hier, avoir suivi cette chasse pendant cinq heures, et puis danser à ce bal une partie de la nuit. Vous n'êtes pas raisonnable; vous ne vous ménagez pas, vous mourrez.

ÉDOUARD.

Eh bien, tant mieux! c'est ce que je veux, c'est ce que je désire. Ici, comme à Paris, ces folies, ces plaisirs extravagants auxquels je me livre, me sont devenus nécessaires; j'en ai besoin pour m'étourdir, pour ne pas rester seul avec moi-même, car je souffre trop, je suis trop malheureux.

SUZETTE.

Vous, malheureux! quelle peut en être la cause?

ÉDOUARD.

Toi seule.

SUZETTE.

Moi! grand Dieu!

ÉDOUARD.

Oui, Suzette; je t'ai toujours aimée, je t'aime comme un insensé, comme un malheureux en délire.

SUZETTE, se cachant la figure avec la main.

Ah! monsieur, que me dites-vous là?

ÉDOUARD.

D'abord, je l'avoue, j'ai cherché à me faire aimer de toi; puis j'ai rougi de mes projets : j'ai voulu te fuir, te traiter avec froideur, avec dureté, te parler comme un maitre; mais ta bonté et ta douceur m'ont toujours désarmé, et ce qui a achevé de renverser toutes mes idées, toutes mes résolutions, c'est que cet amour qui me dévorait, il m'a été facile, depuis quelque temps, de voir que tu le partageais.

SUZETTE, naivement.

C'est vrai.

ÉDOUARD.

Tu m'aimes donc, maintenant?

SUZETTE.

Maintenant! non, ça a toujours été de même; mais c'est depuis quelque temps seulement que je m'en suis aperçue.

ÉDOUARD.

Grand Dieu!

SUZETTE.

Mais vous, monsieur Édouard, vous ne devez pas le savoir; vous devez l'ignorer. Obtenez de votre père que je quitte ces lieux, que je m'en aille.

ÉDOUARD.

Tu veux quitter ces lieux!

SUZETTE.

Oui; je ne puis pas y vivre, je souffre trop; tout m'y rappelle les bienfaits de votre mère; votre état, le mien, et la distance qui nous sépare; et jugez, monsieur, jugez des tourments que j'éprouve, lorsque je vous dirai qu'hier, pendant ce bal, de la première pièce, dont les portes étaient ouvertes, je vous ai vu, dans ce salon qui m'est interdit, je vous ai vu toute la soirée danser avec mademoiselle de Luceval.

ÉDOUARD.

C'est mon père qui me l'avait ordonné.

SUZETTE.

Parce qu'il veut vous marier avec elle : je n'en puis douter, j'en suis sûre.

ÉDOUARD.

Qui te l'a dit? où l'as-tu vu?

SUZETTE, montrant son cœur.

Là. Il est des pressentiments qui ne trompent jamais.

ÉDOUARD.

Et moi je jure que jamais je ne consentirai à une pareille union, ou plutôt il est un moyen de te rassurer et de la rendre impossible.

SUZETTE.

Quel est-il?

ÉDOUARD.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de te confier mes projets. Voici l'heure où l'on descend dans le salon, et l'on peut nous surprendre. Mais tantôt, après le déjeuner, ils partent tous pour la chasse, mon père ainsi que ces dames. Moi, grâce à mon indisposition, il me sera permis de rester. Nous serons seuls dans la maison, je t'attendrai ici.

SUZETTE.

Seule... ici... avec vous? Non, Édouard, ce ne serait pas bien; je ne le puis.

ÉDOUARD.

Tu veux donc encore ajouter à mes maux! tu veux me voir mourir, et en être la cause!

SUZETTE.

Que me dites-vous là? moi vouloir votre mort! c'est mal à vous d'employer un tel moyen pour me décider. Vous êtes le fils de ma bienfaitrice, vous ne pouvez pas me tromper : je viendrai.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah! je suis trop heureux!

SUZETTE, apercevant M. de Bremont, qui entre par le fond.

Ciel! monsieur le comte!

(Elle va auprès du guéridon à gauche, comme pour y ranger quelque chose.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Ah! ah! Édouard, vous voilà levé! Pour un homme qu'on disait si malade...

ÉDOUARD.

Cela va mieux, mon père.

M. DE BREMONT.

C'est ce que je vois.

SUZETTE, troublée.

Oui, monsieur; j'étais là occupée à le soigner.

M. DE BREMONT.

C'est bien, mon enfant; je connais ta bonté, ton excellent cœur. (A Édouard.) Édouard, vous verra-t-on au déjeuner? serez-vous de notre partie de chasse?

ÉDOUARD.

Non, mon père; et dans ce moment même je me sens tellement faible, que je vous demanderai la permission de rentrer dans mon appartement.

M. DE BREMONT.

Là-dessus liberté entière. On ne doit pas contrarier un malade.

ÉDOUARD, bas à Suzette.

Tu entends, Suzette?

(Il prend le bras de Suzette, qui le conduit jusqu'à la porte, et au moment où elle va entrer avec lui :)

M. DE BREMONT, à haute voix.

Suzette! Suzette! mon fils, je crois, n'a plus besoin de tes services; et mademoiselle de Luceval t'attend pour l'aider dans sa toilette.

SUZETTE.

Oui, monsieur. (Montrant l'appartement ou Édouard vient d'entrer.)

Air d'Aristippe.

Mais je voulais, moi son guide ordinaire,
Soutenir ses pas.

M. DE BREMONT.

Je le croi.
Il est fort beau, fort généreux, ma chère,
De protéger un plus puissant que soi.
Mais au danger alors qu'il est en butte,
A quoi lui sert un trop fragile appui?
Bien rarement on empêche sa chute,
Et parfois on tombe avec lui.

SUZETTE, étonnée.

Comment, monsieur?

M. DE BREMONT, lui prenant les mains avec douceur.

Suzette, tu es une bonne, fille que j'aime, que j'estime, que j'ai promis de protéger.

SUZETTE.

Ah! monsieur!...

M. DE BREMONT.

Plus tard, et après avoir habillé mademoiselle de Luceval, tu viendras me parler. Va, mon enfant, va d'abord à tes devoirs, c'est l'essentiel.

(Suzette sort.)

SCÈNE VI.

M. DE BREMONT, seul.

Oui, je m'en aperçois enfin, et j'aurais dû m'en douter plus tôt. Élevés ensemble, se voyant tous les jours, ils s'aiment, peut-être même sans le savoir, Suzette, du moins, car pour mon fils, je le connais; il sait très-bien ce qu'il fait. C'est donc par lui qu'il faut commencer; et quoiqu'on dise qu'il n'y a pas de remède contre l'amour, j'en connais un auquel rien ne résiste, pas même... les grandes passions : le tout est de l'employer à temps.

SCÈNE VII.

M. DE BREMONT, BERTRAND.

BERTRAND, au fond.

Pardon, excuse, mon général.

M. DE BREMONT.

Ah! c'est toi, Bertrand? Eh bien! que fais-tu donc là, immobile et l'arme au bras? (Il s'assied sur le fauteuil à droite.) Avance à l'ordre.

BERTRAND, s'avançant.

C'est que voyez-vous, mon général, je ne suis pas à mon aise parce que j'ai quelque chose à vous demander.

M. DE BREMONT.

Toi, me demander quelque chose; tant mieux, car c'est la première fois de ta vie.

BERTRAND.

Il est vrai de dire, mon général, que vous ne m'en avez jamais laissé le temps, comme à Wagram; vous savez, ce jour où les autres n'ont pas même pu tirer un coup de fusil : ce n'était pas mauvaise volonté de leur part (faisant signe de croiser la baïonnette); mais rapport à ce que nous avions abordé spontanément.

M. DE BREMONT.

Eh bien! après?

BERTRAND.

Après : c'était pour vous dire que je suis le fils d'un de vos fer-

miers, que je suis parti conscrit; que je ne vous ai jamais quitté, et que je vous dois tout; c'est vous qui m'avez mis au feu, c'est vous qui m'avez nommé caporal, puis sergent, c'est vous, mon général, qui en Russie, et quand je tombais de froid, avez ôté votre manteau pour en couvrir le corps de votre soldat. Aussi, maintenant, quand je vous vois une attaque de rhumatisme, ce qui vous arrive tous les mois, j'aimerais mieux sentir la pointe de mille baïonnettes.

M. DE BREMONT.

Eh bien! enfin où en veux-tu venir?

BERTRAND.

J'en veux venir à vous apprendre que je suis chez vous logé, nourri, hébergé, de l'argent dans ma poche, le verre d'eau-de-vie à discrétion, et le cigare à volonté : c'est ce qui fait que je n'ai besoin de rien, et que je n'ai rien à vous demander.

M. DE BREMONT.

Que diable me disais-tu donc tout à l'heure?

BERTRAND.

Permettez : quand je dis que je n'ai rien, c'est que j'ai quelque chose : un bon conseil qu'il me faudrait; mais j'aurais à reprendre cela de trop haut, et comme je vois que vous étiez occupé...

M. DE BREMONT.

Eh oui, morbleu! mais n'importe, parle toujours, puisque nous y voilà.

BERTRAND.

Du tout, mon général; j'ai bien attendu deux ans, je peux aller encore; et puisque ma présence vous dérange.

(Il veut se retirer.)

M. DE BREMONT, le retenant.

Au contraire, tu arrives à propos, car j'ai besoin de toi.

(Il se lève.)

BERTRAND, revenant.

Il se pourrait, général! alors ne pensons plus à mon idée, et voyons la vôtre.

M. DE BREMONT.

Je crois, en effet, que nous aurons plus tôt fini, car tu n'abordes pas les sujets de conversation aussi *spontanément* qu'autrefois les Autrichiens.

BERTRAND, froidement.

Aujourd'hui, je ne dis pas; ça se peut bien, à cause de ma jambe.

M. DE BREMONT.

Eh! qui diable te parle de cela? voici de quoi il s'agit. Mon fils ne fait rien ici, il perd son temps; je veux l'éloigner, et je vais l'envoyer voyager en Italie, à Naples, en Grèce, s'il le faut.

BERTRAND, froidement.

Comme mon général le voudra.

M. DE BREMONT.

C'est encore un secret; mais je veux qu'il parte, non pas demain, mais aujourd'hui, et dans quelques heures.

BERTRAND.

Je ne m'y oppose pas.

M. DE BREMONT.

Des affaires personnelles, des ordres supérieurs me retiennent en France. Il me faut auprès de lui quelqu'un en qui j'aie autant de confiance qu'en moi-même. Ce n'est pas un serviteur qu'il me faut, car Jacques et Guillaume l'accompagneront : ce que je veux avec lui, c'est un ami, et j'ai pensé à toi.

BERTRAND, vivement.

Mille-s-yeux! mon général!

M. DE BREMONT.

Tu acceptes donc?

BERTRAND.

C'est-à-dire, général, ça me rendra bien heureux; ce n'est pas que, pour le moment, ça me vexe.

M. DE BREMONT.

Et pourquoi?

BERTRAND.

Parce qu'avec l'aveu du cousin Pinchon, que je viens de consulter, j'avais des idées de mariage.

M. DE BREMONT.

Toi, te marier!

BERTRAND.

C'est le bon moment; je n'ai plus que cela à faire.

M. DE BREMONT.

Et c'est sur un prétexte pareil que tu me refuses!

BERTRAND.

Un prétexte!

M. DE BREMONT.

Oui, morbleu! et si tu ne pars pas avec mon fils, c'est que tu ne m'aimes pas.

BERTRAND.

Ah çà! général, pas de plaisanteries, ni de mots équivoques.

M. DE BREMONT.

Je le répète : c'est que tu ne nous aimes pas.

BERTRAND.

Sarpejeu! si ce n'était pas vous, il faudrait m'en rendre raison, et je vous montrerais bien si je vous aime, oui ou non. Mais vous le voulez, je n'aurai peut-être que cette occasion de m'acquitter envers vous. Dans une demi-heure, j'aurai dit adieu à mes amis, j'aurai fait mon sac, et je suis à vos ordres.

M. DE BREMONT.

C'est bien, je te reconnais, et je ne doutais pas de toi; je n'en ai jamais douté. Si je t'ai offensé, pardonne-moi.

(Il lui tend la main.)

BERTRAND.

Ah! mon général!

M. DE BREMONT.

Je reviens dans l'instant, et je te donnerai mes dernières instructions. (Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, puis PINCHON.

BERTRAND, seul, essuyant une larme.

Ah! le brave homme! Mais c'est toujours bien désagréable de partir ainsi, au moment...

PINCHON, entrant par la porte du fond.

Eh bien! tu as vu le général?

BERTRAND.

Oui; il sort d'ici.

PINCHON.

Et tu lui as parlé?

BERTRAND.

Sans doute.

PINCHON.

Eh bien, tant mieux, cousin. Tout ce que je demandais, et ma femme aussi, c'était de te voir marié. Il est si doux d'être en ménage! Moi, avec madame Pinchon, qui fait tout ce que je veux, je suis le plus heureux des hommes; je suis là comme un roi.

BERTRAND.

Morbleu ! c't'autre qui vient me parler d'ça au moment où je pars !

PINCHON.

Il se pourrait !

BERTRAND.

Air de Marianne.

Mon général me le demande ;
Pouvais-je refuser, hélas !

PINCHON.

Oui, ta complaisance est trop grande,
Et je dirais : « Je ne veux pas. »

BERTRAND.

Sur des soldats,
Tu ne sais pas
C'qu'un général et l'devoir
Ont d'pouvoir :
Qu'il dis'seul'ment :
Marche... en avant !
Fût-ce au trépas,
On y va l'arme au bras.
Quand d'obéir on a l'usage,
Lorsque la discipline est là ,
Ça ne coûte rien.

PINCHON.

J'connais ça :
C'est comm' dans mon ménage.

BERTRAND.

Du reste, je te conterai tout cela pendant notre dîner, car nous allons dîner ensemble avant mon départ.

PINCHON.

Je ne demanderais pas mieux, mon ami ; mais je ne peux pas, parce que madame Pinchon est au marché, où je dois l'aller reprendre ; et si j'y manquais, vois-tu, cela serait mal.

BERTRAND.

J'en suis fâché alors... je voulais te dire... Il me faudra de l'argent pour mon voyage ; et comme je ne veux pas en demander à M. le comte, il faut que tu m'en prêtes.

PINCHON.

Pour ça, cousin, avec plaisir. Mais auparavant, il faut que j'en parle à madame Pinchon, parce que si je faisais quelque chose sans la consulter...

BERTRAND.

Ah çà! quel diable d'homme es-tu donc? tu ne peux rien faire sans sa permission?

PINCHON.

C'est là le bonheur du ménage, mon ami; c'est ce qu'il y a de plus doux, tu le verras.

BERTRAND.

A la bonne heure. Je n'ai plus qu'un service à te demander, si toutefois madame Pinchon, ma cousine ne s'y oppose pas. Écoute, je vais partir d'ici avec M. Édouard. Nous allons voir les Grecs.

PINCHON.

Les Grecs!

BERTRAND.

Oui. Je n'ai jamais servi dans ce régiment-là; mais les Grecs, vois-tu, ce sont de braves gens, des malins qui ne boudent pas. Il paraît qu'on se bat chez eux, et gaillardement; c'est même le seul endroit, dans ce moment, où il y ait des coups à gagner; et comme je connais M. Édouard, il ira en amateur.

PINCHON.

Tu crois?

BERTRAND.

Or, malgré ma jambe, tu sens bien que je ne le laisserai pas en route.

PINCHON.

Quoi! tu n'es pas content de ce que tu as déjà?

BERTRAND.

Non; l'appétit vient en mangeant, comme on dit; et si le hasard voulait... tu m'entends bien, c'est dans les possibles, je te prie de remettre cette lettre et ces papiers à la personne que tu sais bien. Ce n'est pas pour cela que je les avais pris; mais enfin, c'est dans ces cas-là que l'on compte sur ses amis.

PINCHON.

Et tu peux compter sur moi à la vie et à la mort. Dieux! pour un cousin, pour un ami, il n'y a rien que je ne puisse braver. Dis donc, je pourrai parler de cette commission-là à madame Pinchon; ça ne te fâchera pas?

BERTRAND.

Du tout; j'aurais voulu seulement l'embrasser avant mon départ.

PINCHON.

Eh bien, sois tranquille, je vais la prendre au marché, et de

là, tous les deux, nous reviendrons par chez toi. Que diable, d'ici à tantôt, tu ne seras pas parti; il n'est encore que... (Regardant sa montre.) Ah! mon Dieu, onze heures, et pendant que je cause là mes affaires ne se font pas. (Allant à la fenêtre à gauche.) Jean, attelle toujours Grisette à la carriole.

BERTRAND.

Mais écoute-moi donc.

PINCHON.

Nous parlerons de cela en marchant, parce que ma femme va m'attendre.

Air de la valse des Comédiens.

Depuis c'matin je suis séparé d'elle;
De mon absence ell' me gronde toujours.

BERTRAND.

C'est un tourment qu'un amour si fidèle.

PINCHON.

Ce tourment-là, c'est l'bonheur de mes jours,
Quand ell' se fâche, hélas! elle est si bonne!
C'est pour mon cœur un plaisir toujours neuf;
Et quand près d'moi j'n'entends gronder personne,
La peur me prend, il m'sembl' que je suis veuf.

ENSEMBLE.

Depuis c'matin { je suis / il est } séparé d'elle :
De { mon / son } absence ell' { me / le } gronde toujours.
C'est un tourment qu'un amour si fidèle;
Mais c'tourment-là, c'est l'bonheur de { mes / ses } jours.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, sortant de sa chambre; il va à la porte du fond, et regarde en dehors pour s'assurer que Pinchon et Bertrand sont partis.

Enfin, ils s'éloignent; j'ai vu mon père et ces dames monter en voiture; tout le monde est parti, et, grâce au ciel, me voilà seul dans la maison. Sans cette maladie, que j'ai si heureusement imaginée, impossible de rester en tête-à-tête avec Suzette. Je tremble, je ne puis rester en place; et ce que j'éprouve cependant a un charme indéfinissable. Moments d'inquiétude et d'espoir, de crainte et de plaisir; moments qui précédez un premier rendez-vous!

ah ! vous êtes plus doux encore que tous ceux qui le suivent. J'entends du bruit; c'est elle, je la reconnais au bruit léger de ses pas, et plus encore aux battements de mon cœur; mon sang se précipite avec violence. Quelques moments de plus, et j'y succomberais; mais non, plus de doute, voici le bonheur, voici Suzette ; courons. Ciel ! mon père !

SCÈNE X.

ÉDOUARD, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Eh bien, mon ami ! comment cela va-t-il ? Je venais savoir de tes nouvelles. (Le regardant.) Ah, mon Dieu ! toi que j'avais laissé en négligé, te voilà en grande tenue.

ÉDOUARD.

Oui, je me suis senti beaucoup mieux, et j'allais sortir. Mais vous, mon père, comment n'êtes-vous pas à la chasse ?

M. DE BREMONT.

J'étais parti; je me suis senti indisposé, et j'ai préféré rester ici pour te tenir compagnie.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon. (A part.) O ciel ! (Haut.) C'est étonnant, malgré cela, que vous qui ce matin vous portiez si bien, vous soyez tout à coup malade !

M. DE BREMONT.

Il est bien plus étonnant encore, que toi qui ce matin étais si malade, tu te portes tout à coup aussi bien. En tout cas, l'avantage est pour toi, et j'aimerais mieux ta situation que la mienne.

ÉDOUARD, à part.

Oui, elle est jolie ! Je n'y tiens plus, je suis sur les épines. Allons du moins prévenir Suzette.

(Il va pour sortir.)

M. DE BREMONT.

Eh bien ! où vas-tu donc ?

ÉDOUARD.

Rien. J'allais au jardin, j'allais à la ferme de Pinchon, pour régler avec lui.

M. DE BREMONT.

S'il en est ainsi, je t'accompagnerai.

ÉDOUARD, à part.

Quel supplice !

Air : Fils imprudent, époux rebelle.

D'une affaire qui m'intéresse
Je m'occupais...

M. DE BREMONT.

Parlons-en sur-le-champ.
Eh quoi ! ma demande te blesse,
Et mon aspect t'importune !

ÉDOUARD, vivement.

Comment !
Non pas, mon père, non vraiment.
(D'un air embarrassé.)
Mais le motif de cette affaire...

M. DE BREMONT, sévèrement.

Ne saurait être honorable, mon fils,
Dès qu'il vous fait redouter les avis
Et les regards de votre père.

ÉDOUARD.

Quoi ! vous pourriez supposer... Je ne savais pas moi-même où j'allais.

M. DE BREMONT, sévèrement.

Eh bien, moi, je vais te l'apprendre. Tu vas chercher Suzette, pour retrouver ce rendez-vous que tu lui avais donné, et auquel elle ne viendra pas.

ÉDOUARD.

Oh, ciel ! qui a pu vous dire...

M. DE BREMONT.

Suzette elle-même que je viens d'interroger, et qui, en fondant en larmes, m'a tout avoué.

ÉDOUARD, à part, et comme anéanti.

Grand Dieu !

M. DE BREMONT, s'approchant d'Édouard, et avec douceur.

Édouard ! c'est la protégée de ta mère, c'est presque ta sœur ; c'est une jeune fille sans expérience, dont tu aurais dû être le protecteur et l'appui. C'est elle que tu voulais séduire !

ÉDOUARD.

Mon père !

M. DE BREMONT.

Oui, tels étaient tes desseins.

ÉDOUARD.[2]

Eh bien, oui, mon père ! Mon seul espoir était de vous cacher un amour qui devait exciter votre colère. Mais puisque vous savez tout, et que je n'ai plus rien à ménager, je vous dirai que j'adore

Suzette, que je ne puis vivre sans elle, que mon seul bonheur, mon seul désir est d'en faire ma femme.

M. DE BREMONT.

L'épouser! Écoute, Édouard, je ne te rappellerai pas ce que disent en pareils cas les oncles et les pères; mais tu me connais, tu sais que rien ne me fait dévier de mon devoir; et, malgré ma tendresse pour toi, je te déclare que plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux te voir mort.

ÉDOUARD.

Eh bien, vous serez satisfait; car si vous me refusez Suzette, si je ne puis l'obtenir, je me tuerai.

M. DE BREMONT.

Ah! vous voulez vous tuer! c'est là que je vous attendais. Eh bien! asseyez-vous là, monsieur, et écoutez-moi.

(Ils s'asseyent.)

EDOUARD, à part.

Que veut-il me dire?

M. DE BREMONT.

Autrefois, monsieur, à dix-huit ans, j'étais un fou, un extravagant, comme vous. J'aimais une jeune ouvrière, qui m'adorait, et qui était aimable, et jolie... comme Suzette; mais j'avais, par bonheur, un père sage et raisonnable... comme je le suis aujourd'hui. Je voulais aussi épouser l'objet de ma passion; car, à votre âge, monsieur, on épouse toujours; et comme vous (c'est l'usage) je menaçais de me tuer. Savez-vous quelle fut la réponse de mon père?

ÉDOUARD.

Non, vraiment.

M. DE BREMONT.

Exactement celle que je viens de vous faire: « J'aime mieux te « voir mort. » J'avais une mauvaise tête, et, quoique à dix-huit ans il me parût cruel de renoncer à la vie, à la gloire, à la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi, je ne voulus point en avoir le démenti; et un beau jour, ma maitresse et moi, nous primes le dernier chapitre de Werther, une dose d'opium, et nous nous empoisonnâmes de compagnie.

ÉDOUARD.

O ciel!

M. DE BREMONT.

Par malheur, on vint à notre secours, et par un plus grand

malheur encore, mon père, en voyant un tel amour, se relâcha de ses principes, et eut la faiblesse de consentir à cette union. Un an après, nous plaidions en séparation, et j'étais le plus malheureux des hommes. Voilà, monsieur, voilà comment, la plupart du temps, commencent et finissent les mariages d'inclination.

ÉDOUARD.

Que m'apprenez-vous là?

M. DE BREMONT.

Ce que vous auriez dû toujours ignorer. Quelque temps après, je devins veuf, et cette fois je contractai un mariage de raison. J'épousai votre mère, que j'appréciais, que j'estimais, mais que je n'adorais pas. L'amour est venu plus tard, vous le savez; non cet amour qui tient du délire des sens, ou de l'imagination, mais cet amour véritable, cimenté par le temps, par notre bonheur mutuel, par toutes les vertus que je découvrais en elle. Cette félicité de tous les instants, cette paix intérieure du ménage, vous en avez été témoin : que ce souvenir-là vous guide; pensez à votre mère, et choisissez.

ÉDOUARD.

A cela je n'ai rien à dire, sinon que votre première inclination était indigne de vous; mais que Suzette a été recueillie, élevée par ma mère, et que les vertus qu'elle en a reçues peuvent répondre d'elle et de sa constance.

M. DE BREMONT, se levant; Édouard se lève aussi.

Et qui me répondra de la vôtre? Quoiqu'un père doive ignorer bien des choses, elle n'est pas la première que vous aimez, je le sais; et quand cette première ardeur sera évaporée, que votre amour pour elle sera dissipé, il ne vous restera plus rien, que le sentiment de votre faute et le regret de l'avoir commise. Ce sont ces regrets que ma prudence veut vous épargner; et jusqu'à ce que la raison vous revienne, je saurai bien vous rendre heureux malgré vous. Dès ce soir donc vous quitterez ces lieux.

ÉDOUARD.

Moi!... que dites-vous?

SUZETTE, qui est entrée sur ces derniers mots, mais qui reste au fond du théâtre.

O ciel! il va partir!

M. DE BREMONT.

Et voici Suzette elle-même, à qui j'ai ordonné de venir ici pour recevoir vos adieux.

ÉDOUARD, allant à elle.

Jamais je n'y consentirai; et si vous me forcez à quitter Suzette, le dessein dont je vous parlais tout à l'heure je vous jure que je l'exécute à l'instant.

M. DE BREMONT.

Malheureux!

Air du vaudeville des Scythes.

Un pareil mot est sorti de ta bouche,
Tu veux t'armer de mes propres aveux :
Eh bien, ingrat! puisque rien ne te touche,
Va, laisse-moi, va mourir, tu le peux!
D'autres que toi me fermeront les yeux.
Par un châtiment bien sévère,
Mes anciens torts aujourd'hui sont punis :
Ainsi jadis j'abandonnai mon père,
J'ai mérité d'avoir un pareil fils,
Je devais avoir un pareil fils.

ÉDOUARD, se jetant à ses pieds.

Pardon! pardon, mon père!

M. DE BREMONT.

Oui, ce nom me rappelle mes devoirs, et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Allez au salon retrouver ces dames; plus tard vous connaitrez mes ordres. Laissez-nous.

(Édouard s'incline, et rentre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Ainsi, et pour la première fois de sa vie, mon fils me désobéit. Vous voyez, Suzette, ce dont vous êtes cause.

SUZETTE.

Oui, monsieur, je vois que j'ai apporté le trouble et le désordre dans cette maison, où je n'ai reçu que des bienfaits. Mais je ne souffrirai pas que votre fils s'éloigne; je ne veux pas que pour moi vous soyez privé de sa présence et de sa tendresse. Qu'il reste dans la maison paternelle, et moi, monsieur, chassez-moi.

M. DE BREMONT.

Et où iras-tu? Non, Suzette, non mon enfant, je ne suis point injuste; si tu as des torts, ils sont involontaires; et ta conduite de ce matin, la franchise de tes aveux, suffiraient pour me les faire

oublier. Je te dirai plus, je t'estime, je t'aime, et je reconnais en toi des qualités et des vertus que je voudrais voir dans la femme de mon fils. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille union est impossible, non parce que je suis noble et que tu ne l'es pas, ma noblesse date d'hier, et je ne la dois qu'à mon épée, mais je parle pour ton bonheur, pour celui d'Édouard. Il est des convenances qu'on doit respecter, et la société se venge sur ceux qui osent les braver. Si mon fils épousait la femme de chambre de sa mère, dans ce monde où il voudrait t'introduire l'opinion te repousserait, lui-même s'en apercevrait. C'est dans toi qu'il serait humilié, et bientôt il ne t'aimerait plus; car l'amour-propre est malheureusement le premier mobile de l'amour. Alors, dédaignée par le monde, abandonnée par ton mari, il ne te resterait que moi, ma fille, que moi, qui suis bien vieux, et qui ne te consolerais pas longtemps.

SUZETTE.

Oui, oui, vous avez raison, je serais bien malheureuse; mais dussé-je l'être plus encore, qu'importe? je serais à lui.

M. DE BREMONT, à part, la regardant avec compassion.

Pauvre enfant, c'est toujours le même langage; voilà comme j'étais. (Haut.) Tu l'aimes donc bien?

SUZETTE.

Plus que moi, plus que ma vie, mais non plus que mes devoirs.

M. DE BREMONT.

Eh bien! ce sont ces devoirs que j'invoque et que je te rappellerai. Orpheline, abandonnée de tous, tu allais périr quand ma femme t'a recueillie; elle t'a élevée comme son enfant: mais bientôt sa tendresse inquiète s'alarma de l'attachement qu'Édouard te portait, et prévoyant à son lit de mort les malheurs de l'avenir, elle t'a écrit, et sa lettre, la voici.

SUZETTE.

Oui, c'est bien son écriture, et c'est à moi qu'elle s'adresse. (Elle baise la lettre, l'ouvre, puis la lit tout bas avec émotion.) O ciel! ma bienfaitrice implore ma pitié! elle me recommande votre bonheur et celui de son fils. (Tombant aux pieds de M. de Bremont.) Monsieur, je suis à vos pieds; ordonnez de moi et de mon sort.

M. DE BREMONT, la relevant.

Suzette, Suzette, c'est moi qui te remercie; ne parle plus de bienfaits, c'est moi qui suis maintenant ton débiteur.

SUZETTE.

Que dois-je faire?

M. DE BREMONT.

Renoncer à Édouard, à ton amour.

SUZETTE.

Je vous l'ai déjà promis.

M. DE BREMONT.

C'est peu encore, il faut lui ôter tout espoir; il faut te faire à toi-même un devoir de l'oublier, et pour cela, Suzette, il faut te marier, et sur-le-champ.

SUZETTE.

O ciel! (Se reprenant.) Je tiendrai ma parole, monsieur; je vous obéirai.

M. DE BREMONT.

Tu peux t'en rapporter à moi du soin de ton bonheur, du soin de te choisir un honnête homme, un galant homme.

SUZETTE.

Présenté par vous, cela suffit; je l'accepterai.

M. DE BREMONT.

Et, quant à votre avenir, quant à votre fortune...

SUZETTE, l'interrompant.

Ah, monsieur!...

M. DE BREMONT.

Pardon, je t'ai offensée : on ne paye pas de pareils sacrifices; mais l'amitié, du moins, peut les acquitter, et la mienne est à toi pour la vie.

SUZETTE, se jetant dans ses bras.

Ah! voilà tout ce que je demande.

M. DE BREMONT.

Allons, allons, il faut du courage; laisse-moi, laisse-moi, mon enfant; je vais penser à tout cela, et je compte sur toi, j'y compte.

SCÈNE XII.

M. DE BREMONT, seul.

Ah! sans doute, il faut du courage, il en faut; car vingt fois j'ai été tenté de l'appeler ma fille, et de lui donner mon consentement. Voilà comme on fait des folies, comme on se prépare des regrets. (S'essuyant les yeux.) Allons, allons, la sensibilité ne vaut rien en pareille affaire. Ma raison, ma propre expérience, tout me dit que j'agis bien, qu'un chagrin d'un instant doit assurer leur

bonheur à tous. En un mot, c'est mon devoir, et ma devise, à moi, c'est : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » L'important est de presser les événements, et de chercher d'abord ce mari. (Il réfléchit un instant.) Mais quand j'y pense; et pourquoi pas? Je ne connais pas au monde de plus brave homme que celui-là; de l'honneur, de la probité, la bonté même.

SCÈNE XIII.

M. DE BREMONT; BERTRAND, en costume de voyageur, redingote bleue, chapeau militaire, et le sac sur l'épaule.

BERTRAND, au fond, et portant la main à son chapeau.

Mon général, présent, avec armes et bagages, et prêt à partir au premier roulement.

M. DE BREMONT.

J'ai changé d'idée; tu ne partiras pas.

BERTRAND, transporté de joie, mettant son sac et son chapeau sur un fauteuil, et s'approchant de M. de Bremont.

Que dites-vous? il serait possible!

M. DE BREMONT.

J'ai un autre service à te demander.

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE BREMONT.

Il faut te marier.

BERTRAND.

Me marier!

M. DE BREMONT.

J'attends cela de ton attachement et de ton amitié.

BERTRAND.

Permettez, général; c'est autre chose.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Je sais c'que j'dois de r'connaissance
A vos bontés, à vos soins généreux :
Mais ça n'va pas jusqu'à braver la chance
D'un hymen plus que périlleux !
Mieux vaut cent fois affronter un' batt'rie;
Car vous l'savez, j'vous ai voué mon bras,
J'vous dois mon cœur, et mon sang, et ma vie;
Mais, général, la tête n'en est pas.

M. DE BREMONT.

Cela va sans dire; aussi tu ne risques rien; un ange de douceur et de bonté, un vrai trésor.

BERTRAND.

C'est égal, j'ai déjà pris la liberté de vous dire (montrant son cœur) que la position était occupée par des forces supérieures; ce qui veut dire que j'aime quelqu'un.

M. DE BREMONT.

Quelle que soit cette personne, elle ne peut valoir Suzette.

BERTRAND.

Suzette!... est-il possible!... mais c'est elle que j'aime, et que je n'osais vous demander.

M. DE BREMONT.

Vraiment!... Eh bien! il me sera doux d'assurer le bonheur des deux personnes que j'estime et que j'aime le plus au monde.

BERTRAND.

Je n'y tiens plus; ça m'étouffe, cela me suffoque; et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir me faire tuer pour vous.

M. DE BREMONT.

Aujourd'hui, cela ne se peut pas; cela dérangerait ton mariage.

BERTRAND.

C'est juste, vous avez raison; mais ça se retrouvera, mon géneral, ça se retrouvera, faut l'espérer. Avant tout, cependant, vous m'assurez que mademoiselle Suzette y consent.

M. DE BREMONT.

Oui, mon garçon, pourquoi pas? tu as trente-six ans, tu es jeune encore, tu es bien fait.

BERTRAND, montrant sa jambe.

Oui, si ce n'était ce qui me manque.

M. DE BREMONT.

Qu'importe? c'est un malheur, et tu ne m'as jamais expliqué comment cela t'arriva il y a deux ans. Que diable! dans notre état, on n'a jamais vu se casser la jambe en tombant.

BERTRAND.

Il est de fait que je méritais mieux que cela; mais de ce temps-ci les boulets sont rares; il n'y en a pas pour tout le monde. Enfin c'est toujours là ce qui me faisait trembler.

M. DE BREMONT.

Tiens, voilà Suzette elle-même qui va te rassurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; SUZETTE, entrant par le fond.

FINALE.

Fragment du finale du deuxième acte de la Dame Blanche.

M. DE BREMONT, allant au-devant de Suzette.

Approchez-vous, ma chère fille.

BERTRAND, à part.

Dieu ! qu'elle est aimable et gentille !

M. DE BREMONT.

Vous m'avez promis ce matin !
De prendre un époux de ma main ;
Et le voici.

SUZETTE.

Grand Dieu !

BERTRAND, bas à M. de Bremont.

Mon général, je tremble.
Je ne pourrai jamais lui plaire, ce me semble.

M. DE BREMONT à Suzette.

Et je ne l'aurais pas choisi
Si j'en avais connu de plus digne que lui.

BERTRAND.

Elle se tait, plus d'espérance.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Parlez.

SUZETTE, avec émotion.

Vous étiez sûr de mon obéissance.

BERTRAND.

Qu'entends-je ! quel bonheur !
(A Suzette.)
Vous consentez ?

SUZETTE.

Oui, monsieur.

(M. de Bremont fait passer Suzette auprès de Bertrand.)

Ensemble.

BERTRAND.

Allons, allons, je r'prends courage :
Eh quoi ! j'ai su toucher son cœur !
Aussi, dans notre heureux ménage,
Je ne vivrai qu'pour son bonheur.
Qu'elle est jolie ! et quel est mon bonheur !

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur.
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; TOUTES LES DAMES ET LES CAVALIERS DU CHATEAU; puis ÉDOUARD, qui arrive après eux.

M. DE BREMONT.

Venez, mes amis, venez tous,
Car aujourd'hui pour nous s'apprête
Nouveau plaisir, nouvelle fête.
Nous signons au château le contrat d'un époux;
Toute la compagnie à la noce est priée.

ÉDOUARD, qui vient d'entrer.

Ces époux, qui sont-ils?

M. DE BREMONT, lui présentant Suzette.

Voici la mariée.

TOUS.

Quoi! c'est Suzette!

ÉDOUARD.

O ciel!

SUZETTE.

Moi-même.

M. DE BREMONT.

Eh! oui vraiment.
Faites-lui votre compliment.

(Bertrand prend Suzette par la main, et la présente aux dames de la société, dont elle reçoit les compliments.)

ÉDOUARD, interdit.

Je n'y puis croire encor : quel est donc ce mystère?

M. DE BREMONT.

Oui, c'est elle qui l'a voulu.
(A voix basse.)
Pour son honneur sachez vous taire,
Et rougissez d'avoir moins de vertu.

ÉDOUARD, à part.

Cet hymen, qui me désespère,
N'aura pas lieu, je le promets.

M. DE BREMONT, de même, l'observant.

Et moi,
Je promets de veiller sur toi.

Ensemble.

BERTRAND.

Allons, allons, prenons courage :
Puisque j'ai su toucher son cœur,
Je veux, dans l'hymen qui m'engage,
Ne vivre que pour son bonheur.
Qu'elle est jolie, et quel est mon bonheur

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur;
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

ÉDOUARD.

Oui, je romprai ce mariage
Qui doit me ravir le bonheur;
De dépit, d'amour et de rage
Je sens là tressaillir mon cœur.

CHOEUR DE CAVALIERS ET DE DAMES.

A la noce, moi, je m'engage;
Je veux y danser de bon cœur :
Chantons cet heureux mariage,
Chantons, chantons tous leur bonheur.

(Bertrand donne la main à Suzette, et sort avec elle, les dames la suivent. M. de Bremont arrête Édouard, qui voulait aussi suivre Suzette. Édouard, accablé de douleur, se jette sur un fauteuil. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un pavillon élégamment décoré. Porte au fond. A la droite de l'acteur, une croisée garnie d'une persienne. A gauche, un appartement dont la porte reste toujours fermée; auprès de la porte, à droite, un paravent non déployé.

SCÈNE PREMIÈRE.

PINCHON, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON.

Et moi je ne le veux pas.

PINCHON.

J'entends bien, ma petite femme; aussi ce n'est pas moi qui le veux, c'est le général.

MADAME PINCHON.

N'importe, tu ne devais pas le souffrir; laisser partir ce brave Bertrand, qui est notre parent, notre ami. Enfin, c'est l'honneur de la famille, c'est le seul militaire que nous ayons; et s'il était tué, ça n'est pas toi qui le remplacerais.

PINCHON.

Ce n'est pas là ce que tu me disais il n'y a pas bien longtemps encore.

MADAME PINCHON.

Mon Dieu, monsieur Pinchon, il y a temps pour tout; et il ne s'agit pas de cela dans ce moment. Bertrand est-il parti?

PINCHON.

Je le crois, car il a été chez lui prendre son paquet, et d'puis on ne l'a plus revu.

MADAME PINCHON.

Et nous ne l'avons pas embrassé! nous ne lui avons seulement pas demandé s'il avait besoin de nos services?

PINCHON.

Si fait, si fait, à telles enseignes, que c'est lui qui m'a demandé de l'argent; mais je ne voulais pas sans te prévenir...

MADAME PINCHON.

Est-ce que tu as besoin de mon consentement pour obliger un ami? Faut-il être bête!

PINCHON.

Est-elle bonne; a-t-elle un bon cœur! Il n'y a pas une femme comme celle-là.

MADAME PINCHON.

De sorte que ce matin, pendant que j'étais au marché, pendant

que je m'occupais des affaires de la maison, tu n'as rien fait que des bêtises; tu n'as pas même eu l'esprit de payer nos arrérages, et d'avoir notre quittance.

PINCHON.

Puisque dans cette famille personne ne veut d'argent. Le père dit que cela regarde son fils, parce que c'est le bien de sa mère, et qu'il est majeur; et le fils m'a dit qu'il n'avait pas le temps, et que d'ailleurs il compterait plus tard avec toi, et qu'il t'attendrait ici dans le pavillon.

MADAME PINCHON.

Et moi, j'ai voulu que tu vinsses avec moi.

PINCHON.

Et pourquoi?

MADAME PINCHON.

Parce que... Je n'ai pas besoin d'autre raison. Je te dis... parce que.

PINCHON.

C'est juste. Fallait me le dire plus tôt.

MADAME PINCHON.

C'est que ces hommes... celui-là surtout, ça ne se doute de rien, ça ne pense à rien; et si on n'avait pas de la tête pour deux, je ne sais pas ce que deviendrait la sienne.

PINCHON.

Comment, ma femme?

MADAME PINCHON.

Tout ça, ce sont des affaires de ménage qui ne te regardent pas. Puisque Bertrand est parti, il faut au moins, en son absence, veiller à ses intérêts. As-tu vu mademoiselle Suzette? lui as-tu parlé de notre cousin?

PINCHON.

Puisque tu t'en étais chargée.

MADAME PINCHON.

C'est juste; mais ce départ-là changeait tout.

PINCHON.

Il fallait donc me le dire. Quand tu ne me dis pas le matin ce qu'il faut faire le soir, moi qui n'ai pas l'habitude de penser tout seul...

MADAME PINCHON.

Allons, allons, rien n'est désespéré, je r'arrangerai tout cela.

PINCHON.

Mais c'est qu'aussi tu me grondes sans cesse.

MADAME PINCHON.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Oui, plaignez-vous, mon cher époux ;
En vérité, je suis trop bonne :
Mais si j'eus des torts envers vous,
Faisons la paix, je te pardonne.

PINCHON.

Voyez l'beau dédommagement !
C'te paix-là pour toi n'est pas chère.

MADAME PINCHON, tendant la joue, et lui faisant signe de l'embrasser.

C'est quelque chose cependant,
Que d'payer les frais de la guerre.

PINCHON.

Dieu ! quelle femme j'ai là, quelle bonne petite femme !

(Il va pour l'embrasser.)

MADAME PINCHON.

Mais finissez donc, monsieur Pinchon ; car voici M. le comte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE BREMONT ; SUZETTE, en costume de mariée.

M. DE BREMONT.

Bien, Suzette, très-bien ; je suis content de toi, mon enfant.
(Au moment où M. de Bremont entre avec Suzette, Pinchon et sa femme s'éloignent un peu vers la gauche du théâtre.)

MADAME PINCHON.

M. le comte qui donne la main à Suzette ; Suzette en belle parure ; qu'est-ce que cela signifie ?

M. DE BREMONT.

Cela signifie, madame Pinchon, que Suzette vient de se marier.

PINCHON et MADAME PINCHON.

Se marier !

M. DE BREMONT.

A l'instant même, le contrat est signé.

MADAME PINCHON.

Ah ! mon Dieu ! (A son mari.) Tu vois ce que tu as fait, ce dont tu es cause ; il est trop tard, maintenant.

M. DE BREMONT.

Trop tard ! et pourquoi ?

MADAME PINCHON.

Pour lui parler de quelqu'un qui, depuis deux ans, l'aime

comme un fou, sans oser en dire un mot; et c'est moi, monsieur le comte, qui m'étais chargée de l'apprendre à Suzette; car c'est bien l'amour le plus vrai, le plus honnête !

M. DE BREMONT.

Je le crois; mais il est maintenant trop tard.

MADAME PINCHON, pleurant.

Hélas! c'est vrai, elle est mariée, je dois me taire; mais quand je pense à ce pauvre Bertrand!

M. DE BREMONT.

Bertrand!

MADAME PINCHON.

Eh oui! c'est lui qui l'adorait.

M. DE BREMONT.

Eh! c'est lui qui vient de l'épouser.

PINCHON et MADAME PINCHON.

Il serait possible!

M. DE BREMONT.

Oui, mon enfant; parle maintenant, parle tant que tu voudras, je ne t'en empêche pas.

(Madame Pinchon et son mari passent du côté de Suzette, qui se trouve entre eux; M. de Bremont est à gauche.)

MADAME PINCHON.

Que je suis contente! et que je lui en fasse mon compliment. Cette chère Suzette, la voici donc notre cousine. Mais comment ça s'est-il fait? vous vous en êtes donc douté, vous l'avez donc deviné? car jamais ce pauvre Bertrand n'aurait pris sur lui-même... Imaginez-vous que tous les soirs il venait à la ferme, et il me disait : « Je n'ose pas, elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera. » En parlant ainsi, de grosses larmes roulaient dans ses yeux; et si vous saviez ce que c'est que de voir pleurer un militaire, ça fait mal.

PINCHON.

Et ce matin, quand il croyait partir, ces papiers qu'il m'avait confiés pour vous, et que je devais vous remettre en cas de malheur; tout ce qu'il avait, tout ce qu'il tenait de la générosité de M. le comte, c'est à vous, mademoiselle, qu'il le donnait.

SUZETTE.

Que me dites-vous?

PINCHON.

Les voilà; ça appartient maintenant, non pas à lui, non pas à

vous, mais à tous les deux, ce qui vaut bien mieux, sans compter ce que fera encore M. le comte; car je suis bien sûr...

SUZETTE.

M. Pinchon!

M. DE BREMONT.

Il suffit, cela me regarde; maintenant, mes amis, laissez-nous.

MADAME PINCHON.

C'est que nous voulions parler à monsieur votre fils pour nos arrérages, et nous l'attendions ici.

M. DE BREMONT.

Il n'habite plus ce pavillon, j'en ai disposé; mais si vous voulez le voir au château, ne perdez pas de temps, dépêchez-vous, car dans deux heures il sera sur la route de Paris.

MADAME PINCHON.

Eh vite! dépêchons-nous. Adieu, monsieur le comte; au revoir, cousine. Je n'ai pas encore osé vous embrasser, quoique j'en aie bien envie.

SUZETTE.

Ah, madame! Ah, ma cousine!

MADAME PINCHON.

Quoique élevée mieux que nous, je sais que vous êtes bonne, que vous n'êtes pas fière, et vous nous permettrez de vous aimer comme nous aimons Bertrand, n'est-il pas vrai? Eh bien, monsieur Pinchon! tu me laisses là, et v'là que j'm'attendris. Viens-t'en donc vite. Adieu, monsieur le comte; adieu, madame Bertrand.

(Elle sort avec Pinchon.)

SCÈNE III.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Nous sommes seuls enfin, et je puis te remercier de ton courage et de ta générosité; tu en seras récompensée, j'aime à le croire, et Bertrand te rendra heureuse; tu sais maintenant combien il t'aime; et malgré cet amour, tu as vu sa soumission, son respect, quand tu lui as dit que tu désirais me parler, rester seule avec moi.

SUZETTE.

Ah! je lui en sais gré; ce que vous m'avez dit, ce que je viens

d'entendre, tout cela me rassure. Je pense, comme vous, que Bertrand est un honnête homme; je désire l'aimer, j'y ferai tout mon possible.

M. DE BREMONT.

Et tu y parviendras. (Après un instant de silence.) Je vais partir, Suzette, et j'emmène avec moi mon fils.

SUZETTE fait un mouvement, et se reprend.

Ah! tant mieux.

M. DE BREMONT.

Il n'a pas assisté à ton mariage.

SUZETTE.

Je l'en remercie.

M. DE BREMONT.

Ce remercîment-là, je le garde pour moi; car j'avais eu soin de l'enfermer à la clef, et je viens seulement tout à l'heure de lui rendre la liberté. Je donne à Bertrand et à toi, Suzette, ce pavillon qui est à l'extrémité de mon parc, et les trente arpents qui en dépendent : c'est bien peu, j'en conviens; mais j'ai craint que si l'on se doutait déjà de l'amour de mon fils, un présent plus considérable ne confirmât les soupçons; et avant de songer à la fortune de ton mari, j'ai songé d'abord à son honneur, à son repos : plus tard, je verrai.

SUZETTE.

Ah, monsieur le comte! c'est déjà trop; et par une telle générosité, c'est porter préjudice à votre fils.

M. DE BREMONT.

Que ta délicatesse se rassure, je lui ai montré cet acte; il l'a eu entre les mains, et c'est lui qui l'a signé et cacheté; tu peux donc l'accepter, et sans scrupule. (Il présente le paquet cacheté à Suzette, qui le prend.) Adieu, je te laisse chez toi, et avec ton mari.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SUZETTE, seule.

Mon mari! je suis donc mariée? je ne puis le croire encore; et avec qui? Pauvre Bertrand! m'aimer depuis deux ans sans me l'avouer, sans me le dire! et comment ne m'en suis-je jamais aperçue! Ah! c'est que mon cœur et mes yeux n'étaient pas là. Pourvu qu'il n'ait pas de soupçons, pourvu qu'il ne se doute pas de l'amour d'Edouard. Heureusement notre jeune maître s'éloigne, et je veux

tout oublier, oui tout, (regardant le papier) excepté ses bienfaits. Que je voie encore son écriture, et ce sera la dernière fois, oui, je le jure, la dernière fois que je penserai à lui. Voici donc cet acte... O ciel! une lettre de lui! (La lisant à la hâte.) « Tu es mariée, « et je n'ai pu l'empêcher, mais si mon bonheur, si mes jours te « sont chers, il faut qu'avant mon départ je te voie, ne fût-ce que « cinq minutes. » (S'interrompant.) Qui? moi! jamais! (Lisant.) « Si tu y consens, si je puis me présenter à tes yeux, ouvre le « volet du pavillon. Si tu me refuses, songe que je suis là, sous « ta fenêtre; que le fer est dirigé contre mon sein, et que j'attends « de toi la vie ou la mort : prononce. » — Ah! le malheureux! il le ferait comme il le dit! et c'est moi qui l'immolerais! Non, quoi qu'il arrive!... (Elle court à la fenêtre, dont elle ouvre le volet.) On vient; est-ce déjà lui? Non, c'est Bertrand; c'est mon mari.

SCÈNE V.

SUZETTE, BERTRAND, en habit militaire.

BERTRAND, se tenant près de la porte.

Ça vous dérange-t-il, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

Moi, monsieur Bertrand! non sans doute.

BERTRAND.

C'est que je voudrais vous parler un instant. (A part, et s'avançant.) Elle est encore plus jolie comme ça; et dire qu'elle est ma femme, qu'elle est à moi... C'est égal, il me semble que je n'oserai jamais l'appeler madame Bertrand.

SUZETTE.

Eh bien! que me voulez-vous?

BERTRAND.

Ce que je veux toujours, vous voir! car vous ne vous doutez pas, mademoiselle Suzette...; et vous ne croiriez pas que depuis deux ans...

SUZETTE.

Si, monsieur Bertrand, je le sais; je l'ai appris par vos amis, M. et madame Pinchon, par M. le comte. C'est par eux que je connais toutes les vertus qui vous rendent digne d'estime et d'affection.

BERTRAND.

Ils ont parlé pour moi! C'est donc ça; et je comprends mainte-

nant... ; car je me doutais bien que ce n'était pas pour moi-même. (Regardant sa jambe.) Je me connais, mademoiselle Suzette ; quoique, du reste, je sois aussi bon soldat qu'un autre... V'là toujours c'qui m'empêchait d'avancer et de me mettre en ligne ; aussi, quand je vous vois, et que je me regarde, je me dis qu'il faut que vous soyez bien bonne. Je me dis que je suis trop heureux ; et c'est ce bonheur-là, mademoiselle Suzette, dont je viens, d'abord, vous demander pardon.

SUZETTE.

Comment ?

BERTRAND.

Oui, sans doute, quand M. le comte m'a appris cette nouvelle-là, ça m'a fait l'effet d'un boulet de canon, et j'ai accepté, sans savoir ce que je faisais ; parce que, voyez-vous, mademoiselle Suzette, un boulet de canon ça vous étourdit, on n'y voit que du feu. C'est égal, on avance toujours. Mais quand j'ai été revenu du coup et de ma première surprise, je me suis dit : « Faut au moins « consulter mademoiselle Suzette, et lui donner le temps de se re- « connaître. » Je voulais donc vous proposer de différer de quelques jours, de quelques semaines, non pas qu'ça me coûte diablement ; mais quand depuis deux ans on attend on commence à s'y habituer.

SUZETTE.

Eh bien ! qui vous a empêché d'effectuer ce projet, dont mon cœur eût été bien reconnaissant ?

BERTRAND.

Ce qui m'en a empêché ? Une lettre anonyme, par laquelle on me fait à savoir les expressions suivantes : « Si tu épouses Su- « zette aujourd'hui, si tu ne diffères pas ce mariage, tremble pour « tes jours. » Trembler ! je ne connais pas ça ; et cette épître-là, c'est la cause que je me suis marié sur-le-champ.

SUZETTE.

Et si l'on exécutait une pareille menace ?

BERTRAND.

Qu'est-ce que ça me fait ? Vous valez bien la peine que l'on risque quelque chose ; mais soyez tranquille, je les connais, ils ne bougeront pas.

SUZETTE.

Oh, ciel ! est-ce que vous vous doutez de la personne qui a pu vous écrire cette lettre ?

(Elle s'approche de la fenêtre qu'elle avait ouverte, et la referme doucement.)

BERTRAND.

Parbleu ! c'est quelques-uns de ces beaux messieurs de Paris, de ces élégants qui habitent le château ; car vingt fois je l'ai vu de mes propres yeux. Ils vous aiment tous ; oui, tous, excepté M. le comte et son fils : ceux-là, c'est différent, ce sont de braves gens, à qui je vous confierais sans crainte, parce que c'est l'honneur et la probité mêmes, et après vous, mademoiselle Suzette, mon sang est à eux.

SUZETTE.

O ciel !

BERTRAND.

Qu'avez-vous ?

SUZETTE.

Rien ; je ne me sens pas bien.

BERTRAND.

Mille-s-yeux ! seriez-vous indisposée ? Peut-être qu'en ouvrant ce volet...

(Il va vers la fenêtre.)

SUZETTE, le retenant.

Non, gardez-vous-en bien ; cela se passera ; c'est le trouble, l'émotion.

BERTRAND.

Je comprends, mademoiselle Suzette, je comprends cela, parce que, dans un jour comme celui-ci, un mari ça effraye toujours, surtout quand il est fait comme moi ; mais tout ce que je vous demande, c'est de me parler avec franchise.

SUZETTE.

Je vous le promets.

BERTRAND.

Est-ce que, par hasard, vous m'aimiez ?

SUZETTE.

Non, pas encore.

BERTRAND.

C'est ce que je me disais ; je m'en doutais bien d'abord, vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime ; ça n'est pas possible, et je ne suis pas assez exigeant pour cela. De sorte qu'en m'épousant aujourd'hui, ce n'était donc que par amitié, par raison ?

SUZETTE.

Oui, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Eh bien ! vous n'en avez que plus de mérite à mes yeux. Je vous

dois encore plus de reconnaissance que je ne croyais. Vous si jeune et si jolie, que les amants et la séduction entourent de tous côtés, comme une brave et honnête fille, vous avez préféré un sort pauvre, mais honorable. Vous n'avez pas craint d'épouser un soldat. Eh bien! ce soldat vous en récompensera; sa vie entière sera employée à vous en remercier, à vous rendre heureuse. Que je meure, mille-s-yeux! si jamais je vous cause un seul chagrin, ou si je vous coûte une seule larme. Et d'abord, je n'ai pas besoin de vous le dire, je ne suis rien ici. Vous êtes la reine, la maîtresse; ordonnez, commandez; je n'ai plus maintenant d'autre colonel que vous. Ce beau pavillon que nous a donné M. le comte, la pension qu'il me fait, les deux cent cinquante francs de ma croix d'Honneur, c'est à vous, je vous les abandonne.

Air de la Sentinelle.

Pour la parure et pour l'air élégant,
Je veux qu'ma femme éclips' toutes les autres;
Que j'suis heureux! c'ruban teint de mon sang
Va me servir pour acheter les vôtres.
Avec orgueil j'verrai ce front brillant
Paré des dons que j'tiens de la victoire;
Et je n'pourrai plus maintenant
Penser à mon bonheur présent,
Sans m'rappeler mon ancienn' gloire.

Ainsi v'là qui est décidé. Dans les bals, dans les fêtes de village, on nous verra toujours ensemble : moi, par état, vous vous en doutez d'avance, je ne serai pas volage, je n'courrai pas après d'autres, je serai toujours à mon poste, auprès de vous, à vos côtés, non pour vous contraindre ni pour vous gêner dans vos plaisirs : faites comme si je n'y étais pas; seulement, quand vous aurez besoin d'appui, étendez la main, et rappelez-vous que je suis là.

SUZETTE.

Ah! monsieur, que de bontés!

BERTRAND.

Tout ce que j'attends de vous, c'est votre estime, votre amitié. Laissez-vous être heureuse, laissez-vous être aimée, et un jour ça vous gagnera peut-être. Vous vous direz : « Ce pauvre Bertrand! « j'n'ai pas de meilleur ami au monde, il m'aime tant! il ne faut « pas être ingrate. » Et vous, qui avez si bon cœur, qui sait jusqu'où la reconnaissance peut vous mener! C'est là-dessus que je compte, mademoiselle Suzette; et en attendant ce moment-là,

comme je me rappelle votre effroi, votre crainte de tout à l'heure, je veux avant tout vous rassurer, et vous prouver qu'il n'y a point de sacrifice que je ne fasse pour vous.

SUZETTE.

Que voulez-vous dire?

BERTRAND.

Que M. le comte nous a fait cadeau de ce pavillon, qu'il avait fait arranger comme pour lui-même; ce qui fait un assez joli bivouac. Quand je dis un bivouac, c'est-à-dire qu'il y a là deux appartements, qui sont les nôtres et qui communiquent ensemble; en voici la clef : je vous la donne, ma'm'selle Suzette; et, sans jamais vous en rien dire, j'attendrai que vous m'aimiez assez pour me la rendre.

Air : Amis, voici la riante semaine.

Nous attendons ce soir tout le village,
Et je vais tout disposer pour le bal;
Car vous dans'rez : ce doit êtr' de votre âge.

SUZETTE.

Eh quoi! sans vous?

BERTRAND.

Sans moi, ça m'est égal.
Seul'ment, ce soir, sans rien dire, en silence,
Derrière vous je compte me placer :
J'suivrai vos pas, et j'aurai, si je n'danse,
J'aurai du moins l'plaisir d'vous voir danser.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SUZETTE, seule.

Ah, l'honnête homme! que je voudrais l'aimer! et combien il le mérite! Pourquoi, hélas! ça ne dépend-il pas de moi? Pourquoi une autre image, que je voudrais... et que je ne puis bannir, est-elle toujours là, au fond de mon cœur! Mais je saurai du moins l'éloigner de mes yeux; je ferai mon devoir, je répondrai à la confiance de Bertrand; et, quoi qu'il arrive, je ne verrai plus M. Édouard. (En ce moment Édouard paraît à la croisée du pavillon.) O ciel! c'est lui!

SCÈNE VII.

SUZETTE; ÉDOUARD, à la croisée.

ÉDOUARD.

Suzette, est-il parti?

SUZETTE.

Monsieur, que venez-vous faire en ces lieux? me perdre!

ÉDOUARD, courant auprès de Suzette.

Non; mais je viens réclamer mes droits, ces droits que leur perfidie essaye en vain de m'enlever. Car tu étais à moi, tu m'appartiens par ton amour; je t'ai épargnée, je t'ai respectée; et quand je pense qu'aujourd'hui même un autre obtiendra un prix qui n'était dû qu'à moi; que ce Bertrand auquel on t'a sacrifiée...

SUZETTE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Cette idée seule fait bouillir mon sang dans mes veines.

SUZETTE.

Celui que j'ai épousé mérite mon estime, la vôtre; et c'est pour être digne de lui que je ne dois pas vous écouter plus longtemps. Laissez-moi.

ÉDOUARD.

Moi, te laisser! Non. Quelque malheur, quelque danger qui me menace, je reste en ces lieux; rien ne pourra m'en arracher.

SUZETTE.

Quoi! pas même l'idée de compromettre mon bonheur ou ma réputation! Ah, monsieur! quelle différence! ce n'est pas là ce que je viens d'entendre.

ÉDOUARD.

C'est que personne ne t'a jamais aimée comme je t'aime. Et quels sont ces devoirs qu'on t'a imposés malgré toi, malgré ton cœur? sont-ils plus sacrés que les promesses que tu m'as faites? Oui, Suzette, c'est moi qui ai reçu tes serments; c'est moi qui suis ton amant, ton mari. Viens, fuyons; suis-moi si tu m'aimes.

(Il veut l'entraîner.)

SUZETTE, s'arrachant de ses bras.

Jamais! Vous êtes sans pitié pour moi, je le serai pour vous. O ciel! j'entends du bruit! on vient! éloignez-vous.

ÉDOUARD.

Non, je reste.

SUZETTE.

Par grâce! par pitié! si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour lui, pour son repos. J'en appelle à votre honneur, à votre amour; partez à l'instant, ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimée.

ÉDOUARD.

Tu le veux, je m'éloigne. (S'approchant de la croisée, et se retirant

aussitôt.) Bertrand est sous cette fenêtre, qui donne des ordres à des ouvriers.

SUZETTE, montrant la porte du fond.

Eh bien! descendez vite par cet escalier.

ÉDOUARD, entendant parler de dehors.

Impossible! C'est la fermière, c'est madame Pinchon! Que diable vient-elle faire ici? Ne crains rien, Suzette, je serai prudent.

(Il se cache derrière le paravent, et le referme sur lui.)

SUZETTE.

O mon Dieu! vous me punissez de l'avoir écouté.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, au fond, caché derrière le paravent; SUZETTE, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON, en dehors, parlant à la cantonade.

Comment donc, messieurs, avec plaisir. Cette contredanse-là et les autres. Pour valser, c'est différent, impossible. Non pas que M. Pinchon soit jaloux; mais je me dois à moi-même, je ne peux pas me permettre..., parce qu'avec des jeunes gens de Paris la tête tourne si vite. (Apercevant Suzette.) Ah, cousine! vous voilà; que faites-vous donc seule? Un jour de noce, cela n'est pas convenable. Est-ce que vous n'avez pas vu les apprêts du bal?

SUZETTE, troublée.

Si, si vraiment.

MADAME PINCHON.

Ce que vous ne savez pas, ou plutôt ce que tu ne sais pas, parce qu'entre cousines on peut se tutoyer, les dames du château y viendront, les jeunes gens aussi. Je suis invitée pour toutes les contredanses; et comme ce sera joli, des guirlandes de fleurs, un orchestre magnifique! C'est Bertrand qui arrange tout cela; il est partout, il se donne un mal qui le rend si heureux! parce qu'avec lui, je le connais, ce sera toujours comme ça. Pour lui la peine, et pour toi le plaisir: et vois-tu, cousine, ce n'est pas parce qu'il est de ma famille, mais tu ne pouvais choisir un meilleur mari.

SUZETTE, se tournant du côté du paravent.

Je le crois; aussi je l'aime beaucoup.

MADAME PINCHON.

C'est-à-dire, tu l'aimes... tu l'aimes... tu n'en es pas folle.

SUZETTE.

Que dites-vous?

MADAME PINCHON.

Tu ne l'aimes pas... d'amour ; c'est bien aisé à voir, et je m'en suis aperçue au premier coup d'œil ; mais il n'y a pas de mal, c'est ce qu'il faut : ça n'en ira que mieux.

SUZETTE.

Comment, madame Pinchon ?

MADAME PINCHON.

Entre femmes, entre cousines, on peut tout se dire ; et je t'avouerai que moi aussi, quand je me suis mariée, je n'avais pas d'amour pour M. Pinchon. Oh ! mon Dieu, pas un brin ; et d'un autre côté je ne manquais pas d'amoureux, et de bien gentils. Mais les amoureux, vois-tu bien, ça n'est que pour durer un instant ; les maris, ça dure toujours. Il faut donc, en fait d'çà, choisir du bon et du solide, parce qu'une fois pris, on ne peut plus en changer, et c'est ce que j'ai fait. M. Pinchon n'était pas un élégant, mais c'était un brave garçon ; c'était surtout un bon caractère ; j'ai son amour, sa confiance, c'est moi qui commande, qui ordonne, qui fais tout dans la maison ; chaque jour je me félicite d'avoir un si bon mari. Eh bien ! Bertrand vaut encore mieux, si c'est possible.

SUZETTE.

N'est-il pas vrai ?

MADAME PINCHON.

Il a autant de bonnes qualités, et plus de mérite encore, plus de considération ; c'est un brave militaire, c'est l'honneur du pays, et jamais on ne s'aviserait de manquer à lui et aux siens. Faut voir seulement quand il passe dans le village, comme tout le monde met la main à son chapeau, en disant : « C'est M. Bertrand. » Et l'autre jour, à la ville, où je lui donnais le bras, comme les factionnaires lui portaient les armes ! comme j'étais fière, en disant : « C'est mon cousin ! » Eh bien ! toi, tu diras : « C'est mon mari ! » Et chez toi, dans ton intérieur, en voyant combien il te rend heureuse, tu feras comme moi ; cet amour, que tu n'avais pas, viendra peu à peu, peu à peu.

Air : T'en souviens-tu ?

Dans mon ménage, et sans l'vouloir peut-être,
Je fais parfois enrager mon mari ;
Et si pourtant l'moindr' danger pouvait naître,
Sans hésiter, j'donn'rais mes jours pour lui.
Car je lui dois c'bonheur que rien n'rachète,

Mes deux garçons, ma fille... Et dans queuq'temps,
Ainsi que moi tu le sauras, Suzette,
On aim'toujours le pèr' de ses enfants.

ÉDOUARD, entr'ouvrant le paravent.

Maudite femme! elle ne s'en ira pas.

SUZETTE, réfléchissant.

Comment, cousine? répète-moi ça, je t'en prie.

MADAME PINCHON.

A la bonne heure, voilà que tu me tutoies aussi.

SUZETTE.

Tu n'aimais pas ton mari?

MADAME PINCHON.

Demande-lui plutôt.

SUZETTE.

Mais au moins tu n'en aimais pas un autre, tu n'aimais personne.

MADAME PINCHON.

Eh! eh! je ne voudrais pas en jurer.

Air: Ce que j'éprouve en vous voyant.

C'est mon secret : j'veux bien tout bas
T'en faire ici la confidence;
Mais surtout garde le silence,
Car Pinchon ne s'en doute pas,
Mon mari ne s'en doute pas.
Vois-tu bien, en pareille affaire,
Sur l'passé n'faut pas revenir,
On n'pouvait pas le garantir :
C'est déjà bien assez, ma chère,
De répondre de l'avenir.

Je crois donc que j'aimais un jeune homme bien gentil; seize ans tout au plus.

SUZETTE.

Quelqu'un du village.

MADAME PINCHON.

Mieux que cela; quelqu'un du château. Tu ne le diras à personne; le fils de monsieur le comte, M. Édouard.

(Édouard, qui avait avancé sa tête hors du paravent, la retire vivement.)

SUZETTE, à part.

O ciel! comme moi! et je ne m'en suis pas aperçue. (Haut, et avec émotion.) Et lui ne t'aimait pas?

MADAME PINCHON.

Au contraire; comme un fou, à en perdre la tête. Il me pour-

suivait partout ; il me disait qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour pareil.

SUZETTE, à part.

Comme moi.

MADAME PINCHON.

Et qu'il m'aimerait toujours ; et puis il pleurait, il se désespérait, et se jetait à mes pieds.

SUZETTE, à part.

Comme aujourd'hui.

MADAME PINCHON.

Et un jour enfin... ; je ne sais plus au juste ce qu'il me demandait ; car il demandait toujours, et il était très-exigeant : il s'écria que si je le refusais, il allait se tuer.

SUZETTE, à part.

O ciel ! comme tout à l'heure. (Haut.) Et qu'en est-il arrivé ?

MADAME PINCHON.

Je n'en sais rien. Je me suis enfuie tout effrayée, parce que j'ai toujours eu peur des armes à feu ; mais ce que je sais, c'est que j'ai épousé M. Pinchon, et qu'il n'en est pas mort.

SUZETTE, avec douleur.

Il te trompait donc ?

MADAME PINCHON.

Lui !... oh ! mon Dieu, non ! le pauvre garçon était de bonne foi, et il m'aimait autant qu'il pouvait aimer. D'abord j'étais sa première inclination ; mais ça ne pouvait nous mener à rien ; il ne pouvait pas m'épouser : il a pris son parti, et moi le mien. Il s'est consolé : c'est ce qui arrive toujours.

SUZETTE.

Tu crois !

MADAME PINCHON.

Par exemple, une chose dont je suis bien sûre, c'est que depuis il m'est resté fidèle. Il ne me rencontre pas de fois qu'il ne me dise des mots de tendresse... sans conséquence.

SUZETTE.

Comment ! il oserait...

MADAME PINCHON.

Avant hier encore, il a couru après moi dans le jardin ; il m'a embrassée..., toujours sans conséquence. Mais ce matin, il voulait que je vinsse dans ce pavillon pour régler les comptes de la ferme, et ce Pinchon qui le voulait aussi ; mais ça, c'est différent.

Air : De sommeiller encor, ma chère.

On ne sait pas, dit la prudence,
Ce qui peut arriver; aussi
J'ai refusé par prévoyance,
Non pour moi, mais pour mon mari.
Pauvre garçon, lorsque j'y pense,
Si jamais il était trahi...
Je l'aime tant, qu'en conscience,
Ça m'f'rait trop de peine pour lui.

parce que, vrai..., il ne mérite pas ça; et tiens, tiens, le voilà ce brave et honnête homme.

(Suzette et madame Pinchon vont au-devant de Pinchon, qui entre en ce moment.)

ÉDOUARD, ouvrant le paravent et apercevant Pinchon.

Allons, encore un autre; impossible de s'en aller : ils me feront rester là jusqu'au soir.

(Il se cache derrière le paravent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PINCHON.

PINCHON.

C'est ça; vous êtes là à causer tous les deux, et vous ne savez pas ce qui arrive.

MADAME PINCHON.

Qu'est-ce donc?

PINCHON.

Monsieur Édouard qui est perdu... Dis donc, ma femme, tu ne sais pas où est notre jeune maître?

(Suzette se retire vers le fond, auprès de la porte de l'appartement à gauche.)

MADAME PINCHON.

C'te question! Est-ce que tu me l'avais donné à garder? Mais comme te voilà fait! comme ta cravate est arrangée!

(Elle la lui arrange.)

PINCHON.

Dame, tu n'étais pas là pour me la mettre. Je te disais donc qu'on ne trouve pas monsieur Édouard au château; et Bertrand, qui déjà ne l'a pas vu à sa noce, est inquiet de lui, et le cherche partout pour lui présenter sa femme, parce qu'il veut que ce soit lui qui tantôt ouvre le bal, et c'est trop juste.

SUZETTE.

Ah, mon Dieu!

MADAME PINCHON, à Suzette.

Hé bien! qu'as-tu donc? Comme te voilà pâle!

SUZETTE.

Oui, je souffre, je souffre beaucoup; mais je te remercie : je vous remercie tous deux : nous ne nous quitterons plus; vous seuls êtes mes véritables amis.

PINCHON.

Eh! mais sans doute, vous et votre mari; cela va sans dire, car les amis de ma femme sont toujours les miens.

MADAME PINCHON.

N'est-ce-pas? Tu vois que je l'élève dans les bons principes.

SUZETTE.

Venez, venez, sortons de ces lieux; allons retrouver tout le monde.

PINCHON.

C'est ça. Allez toutes les deux; moi, je reste ici, parce que j'attends Bertrand, qui doit venir m'y retrouver.

SUZETTE, à part.

Grands dieux! (Haut.) Je reste alors; je reste aussi. (A part.) Que devenir, et comment le renvoyer?

(Elle passe du côté du paravent.)

PINCHON, examinant l'intérieur du pavillon.

Savez-vous que c'est gentil ce pavillon? c'est joliment décoré! C'est donc là le présent de noces de monsieur le comte? ça et les trente arpents qui en dépendent?

MADAME PINCHON.

Oui, sans doute.

PINCHON, passant entre les deux femmes.

Et rien avec? rien de plus?

SUZETTE, avec impatience.

Non, vraiment.

PINCHON.

Eh bien! ce n'est guère, et je croyais qu'à cause de Bertrand, il ferait mieux les choses, parce que certainement, après ce qu'il lui doit, après ce dont j'ai été le témoin...

MADAME PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que tu as vu?

PINCHON.

Rien, rien, madame Pinchon; c'est quelque chose qui nous regarde, nous autres hommes; quelque chose que je sais.

MADAME PINCHON.

Et comment alors se fait-il que je ne le sache pas? Tu as donc des secrets pour moi? je n'ai donc plus ta confiance?

PINCHON.

Mais si, madame Pinchon; mais ce n'est pas mon secret, c'est celui de Bertrand.

MADAME PINCHON, montrant Suzette.

Eh bien, alors, voilà sa femme, qui a le droit de le connaître, parce que certainement tu ne voudrais pas troubler leur ménage. Il faut donc qu'elle sache tout, et moi aussi.

PINCHON.

Mais, ma femme...

MADAME PINCHON.

C'est dans l'ordre, c'est convenable.

PINCHON.

Mais je te dis...

MADAME PINCHON.

Et puis, je le veux.

PINCHON.

Alors, si c'est comme ça, je vais te le dire, mais Bertrand se fâchera.

MADAME PINCHON.

Ça nous regarde; va toujours.

PINCHON.

C'est donc, il y a deux ans, quand j'ai été à Strasbourg pour la succession de ton oncle; monsieur Édouard y était en garnison, et Bertrand y était parti quelques jours après pour le rejoindre, parce que monsieur le comte lui avait dit : « Ne quitte pas mon « fils, veille sur lui; je te le confie. » Je vois donc, un matin, Bertrand entrer dans mon auberge pâle et défait : « J'arrive, me « dit-il; je viens, dans un café, d'en apprendre de belles : demain « monsieur le comte n'aura plus de fils. »

(Pendant le récit de Pinchon, Édouard se montre hors du paravent, et écoute avec la plus grande attention.)

SUZETTE.

O ciel!

PINCHON.

Oui, mademoiselle, monsieur Édouard devait se battre le lendemain avec un monsieur de la ville, un monsieur qui avait déjà eu quinze duels, qui n'avait jamais manqué son homme, et qui

était toujours sûr de son coup ; et tout cela pour une petite danseuse à qui, depuis deux ans, monsieur Édouard faisait la cour.

(Édouard, en ce moment, se retire encore derrière le paravent.)

MADAME PINCHON.

Depuis deux ans ! quelle indignité ! C'était de mon temps.

PINCHON.

Quoi ! qu'est-ce que c'est ?

MADAME PINCHON.

Ça ne te regarde pas ; va toujours, et achève ton récit.

PINCHON.

« Pinchon, me dit Bertrand, ce duel a lieu demain matin : il « faut l'empêcher aujourd'hui, et sans qu'on le sache, parce que « ça ferait du tort à notre jeune maître. Par bonheur, ni lui ni « personne ne connait encore mon arrivée à Strasbourg : j'aurai « besoin de toi. Attends-moi là ; je reviens dans une heure. »

MADAME PINCHON.

Hé bien ?

PINCHON.

Hé bien ! savez-vous ce qu'il fait pendant ce temps-là ? il se rend au café où se tenait ce grand monsieur, le regarde de travers, lui marche sur le pied, en reçoit un soufflet, et revient tout triomphant. « Maintenant, me dit-il, partons ; c'est mon affaire ; ça me « regarde ; c'est toi qui seras mon témoin. »

MADAME PINCHON.

Toi, Pinchon !

PINCHON.

Moi-même ; et je tremble encore d'y penser. Dieu, ma femme, que c'est terrible un duel !

Air : Ces postillons.

A trente pas l'un sur l'autre on s'avance,
Et Bertrand marchait tout joyeux,
En fredonnant un petit air d'romance,
Quand retentit soudain un coup... puis deux...
Je ne vis rien, car je fermais les yeux.
Tel fut mon trouble en ce moment funeste,
Qu'en entendant un des témoins, je croi,
Qui s'écriait : « Il est mort, je l'atteste, »
J'ai cru que c'était moi.

Mais c'était l'autre, le grand. Je vois aussi Bertrand étendu sur le gazon, qui m'appelait en souriant, et me montrait sa pauvre

jambe. « Pinchon, qu'il me dit, n'en parle à personne. » Personne ne l'a su. On a cru que c'était un accident; et voilà, mademoiselle, ce qui fait que mon pauvre Bertrand a une jambe de bois.

ÉDOUARD, qui pendant ces derniers mots s'est avancé hors du paravent.

Grand Dieu!

SUZETTE, avec un cri d'effroi.

Ah!

(Édouard rentre, et se cache.)

MADAME PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? d'où vient ce bruit?

SUZETTE.

Rien, rien, c'est moi; je n'ai pu retenir un cri de surprise et d'admiration. Oh! le meilleur des hommes! Tu avais raison, je l'aime maintenant, je l'aime d'amour.

MADAME PINCHON.

Eh bien! tu l'entends; tu pourras lui dire à lui-même.

(Pinchon et sa femme vont au-devant de Bertrand. Pendant ce temps, Édouard ouvre le paravent, qui est près de la croisée; il est pâle, hors de lui, et dit à voix basse à Suzette :)

Suzette, aimez-le! adieu pour toujours!

(Il s'élance par la croisée.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; BERTRAND.

MADAME PINCHON.

Ah, Bertrand, le voilà.

BERTRAND.

Oui, mille-s-yeux! tout est prêt, et tout sera presque aussi bien que si mademoiselle Suzette l'avait commandé. Une table de cinquante couverts, sous la grande allée de tilleuls, et cela rien que pour les fiançailles. Voilà déjà tous nos convives qui arrivent; ainsi, partons.

PINCHON.

Et M. Édouard?

BERTRAND.

Je ne l'ai pas vu; mais je ne suis plus inquiet, parce que son père lui-même est tranquille, et m'a dit : « Je sais où il est. » C'est quelque affaire qui lui sera survenue; il reviendra plus tard, je l'espère.

SUZETTE, à part.

J'espère bien que non.

MADAME PINCHON.

Ce cher Bertrand! Tiens, cousin, je t'en prie, laisse-moi t'embrasser.

BERTRAND.

Bien volontiers, morbleu! avec la permission du cousin.

MADAME PINCHON.

Moi, je le donne sans permission, (avec attendrissement) parce que tu es un honnête homme.

PINCHON, pleurant de joie.

Un brave et digne garçon.

BERTRAND, les regardant avec étonnement.

Air : Ce luth galant.

Qu'avez-vous donc? d'où vient c't'air attendri?
Ils pleur'nt tous deux... Eh quoi! Suzette aussi?
(Courant à elle.)
Qui peut causer ces pleurs qu'en vain vos yeux retiennent?
Je n'veux rien d'vos plaisirs, qu'à vous seule ils reviennent.
Mais me v'là marié,
Vos chagrins m'appartiennent,
Et j'en veux la moitié.

MADAME PINCHON.

Des chagrins! elle en avait; elle n'en a plus.

BERTRAND.

Est-ce vrai, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

Air de la Robe et les Bottes.

Je n'en ai qu'un, un seul qui m'inquiète.

BERTRAND.

Lequel?

SUZETTE.

D'où vient que, même entre nous deux
Vous m'appelez toujours ma'm'sell' Suzette?

BERTRAND.

C'est que j'n'ose pas dire mieux.
C'est p't-être aussi dans mon intérêt même;
Car votre nom, quand je l'prononce, hélas!
Me rappelle quelqu'un que j'aime,
Le mien quelqu'un qu'vous n'aimez pas.
Oui, votre nom m'rappell' quelqu'un que j'aime,
Le mien quelqu'un qu'vous n'aimez pas.

SUZETTE.

C'est ce qui vous trompe; je suis votre femme, je suis fière d'en porter le nom.

BERTRAND.

Qu'entends-je! il serait possible!

SUZETTE.

Silence. Voici M. le comte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE BREMONT, ÉDOUARD, en costume de voyageur.

M. DE BREMONT.

Nous voulions, mon cher Bertrand, assister à la fête d'aujourd'hui, mais un ordre supérieur nous force de retourner à l'instant même à Paris.

BERTRAND.

Comment, il se pourrait!... Comment, mon général, un jour comme celui-ci! Et mon capitaine, sur lequel je comptais!

ÉDOUARD.

C'est impossible, Bertrand; le devoir m'ordonne de partir, de rejoindre mon régiment: et tu sais mieux que personne que quand le devoir commande...

BERTRAND.

C'est juste; je ne dis plus rien.

ÉDOUARD.

Si je ne reste pas à tes fiançailles, je ne renonce pas pour cela au présent de noces, que j'ai le droit de te faire. Voici, avec la permission de mon père, une donation de la ferme que tiennent Pinchon et sa femme. Désormais elle t'appartient, elle est à toi.

PINCHON, à sa femme.

Le cousin serait notre propriétaire!

BERTRAND.

Y pensez-vous, mon capitaine? A nous, 4,000 livres de rente! ah çà, mille-s-yeux! avez-vous perdu la tête?

ÉDOUARD, bas, et lui serrant la main.

Et toi, as-tu perdu la mémoire? Souviens-toi de Strasbourg: accepte, et tais-toi.

M. DE BREMONT.

Viens, viens, mon ami; viens, mon fils; je suis content de toi. Dans quelques années, je vous le ramène colonel.

MADAME PINCHON.

Et marié ; ce qui vaut encore mieux.

FINALE.

Air : Ah! quel plaisir d'etre soldat (de la Dame Blanche).

MADAME PINCHON.

Ah! quel plaisir d'être marié!
A votre hymen, je pense,
Tout l'village sera prié ;
Que d'époux de ma connaissance
Avec nous diront de moitié :
Ah! quel plaisir! le v'là marié!

PINCHON, BERTRAND, SUZETTE.

Ah! quel plaisir d'être marié!

ÉDOUARD.

(A Suzette.)

Adieu, Bertrand ; adieu, madame.

BERTRAND, à Suzette.

Mes vœux sont-ils réalisés?
Puis-je enfin vous nommer ma femme?
Ou mes sens sont-ils abusés ?
Eh quoi! vous vous taisez !
(Suzette lui remet la clef.)
Ah! quel bonheur d'être marié!

(Pendant ce temps, M. de Bremont entraîne Édouard vers la porte. Madame Pinchon l'arrête pour lui faire ses adieux ; Édouard prend la main de Pinchon et salue affectueusement madame Pinchon.)

Ensemble.

PINCHON et SA FEMME, SUZETTE et BERTRAND.

Ah! quel bonheur d'être marié!

ÉDOUARD.

Partons, que tout soit oublié.

M. DE BREMONT.

Il te reste mon amitié.

(Bertrand est aux pieds de Suzette, qui vient de lui remettre la clef; M. de Bremont et Édouard s'éloignent; Pinchon et sa femme regardent avec attendrissement Bertrand et Suzette. La toile tombe.)

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU TOME SECOND.





